

COLLECTION
COMPLETTE
DES ŒUVRES
DE
M. DE CRÉBILLON LE FILS.

COLLECTION
COMPLETTE
DES ŒUVRES
S.r Charles DE Buck

M. DE CRÉBILLON LE FILS.

TOME CINQUIEME.

S.t Charles Buck



LONDRES.

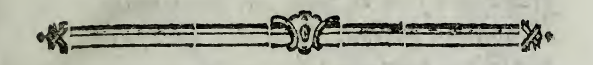
M. DCC. LXXII.

LES HEUREUX

ORPHELINS,

HISTOIRE

IMITÉE DE L'ANGLOIS.



A MADAME

L. . . D. . . D. . . L. . .

MADAME,

VOUS ne vous attendiez pas, sans doute, lorsque vous me permîtes de vous faire ma cour, à la noirceur que je vous fais aujourd'hui. Vous ne craigniez, vous n'imaginiez même pas qu'il fût possible que je devinsse Auteur; & rien ne m'annonçoit à moi-même, qu'un jour je me donnerois un si grand ridicule. Il n'en est pourtant pas moins vrai que j'ai fait un Livre, & même que je vous le dédie. Oui, MADAME, je vous le dédie, il ne faut pas vous flatter. J'ose, de plus, vous assurer que, quelque

grand que ſoit le rang que vous tenez dans le monde, quelque fameux, quelqu'illuſtre que ſoit le nom que vous portez, nom depuis ſi long-tems ſi cher aux François, & ſi révéré par eux, ce n'eſt pas aux avantages que vous devez à la Fortune, que je rends un hommage qui n'eſt jamais dû légitimement qu'au mérite. Elle ne rend pas toujours digne d'éloge, ce qu'elle rend objet de reſpect. Ce n'eſt même pas à ces dons de l'eſprit qui vous diſtinguent ſi avantageuſement à l'étendue, à la fineſſe, aux graces, au naturel, à la juſteſſe du vôtre; c'eſt à la grandeur & à la dignité de votre ame, à la nobleſſe & à la bonté de votre cœur que je ſacrifie. Je puis même ajouter que je vous devois un témoignage public de ma reconnoiſſance. Oui, MADAME, je vous dois beaucoup; & c'eſt encore une choſe que je puis vous dire, ſans que vous en puiſſiez plus aiſément me deviner. Cette Lettre eſt donc une Epître Dédicatoire; je crois devoir vous en avertir, parce que j'ai cru remarquer que vous ne leur faites pas le même honneur qu'aux Préfaces, & qu'il ſe pourroit, que vous, MADAME, qui ſçavez tant de choſes, ne ſcuſſiez pas ce que c'eſt. Malgré cette ſorte de probabilité, je ne ſerois pas, ſur ce que je fais, ſans une très-vive inquiétude, ſi je ne me flattois pas de vous

être éternellement inconnu. Jugez combien de choses aussi désagréables pour vous, qu'elles pourroient paroître flatteuses à beaucoup d'autres, je pourrois vous dire ici, si je voulois abuser de la certitude que j'ai en ce moment de vous échapper toujours. J'aurois même pu faire quelque chose de plus simple, & qui vous eût sûrement mieux louée, que tout ce que je pourrois dire, c'étoit de vous nommer; mais je n'ai pas cru devoir rendre mon crime irrémissible. Il est cependant vrai, MADAME, que tout énorme qu'il paroîtra, je n'en sentirois pas de remords, si je ne craignois point de vous en voir accuser quelqu'un qui en seroit bien capable, à la vérité, mais que sa paresse, & le parti qu'il semble avoir pris de ne plus écrire, devroient garantir de vos soupçons, & qui sera, je crois, fort étonné de s'en trouver l'objet. La promptitude avec laquelle les autres Parties de cet Ouvrage succéderont à celles qui paroissent aujourd'hui, & par lesquelles on s'est cru permis d'essayer le goût du Public, le justifieront mieux auprès de vous, que tout ce que je pourrois vous alléguer en sa faveur. Ce seroit naturellement ici le lieu de vous supplier de prendre ce Livre sous votre protection; mais je doute que vous reçussiez bien cette priere; & je crois que je dois me borner à

vous prier de ne vous pas plaindre de l'ennui que peut-être il vous causera. Il vous paroîtra sans doute singulier, quand vous l'aurez lu, (car je suppose que, ne fût-ce que par curiosité, vous lui ferez cette grace) que j'aie douté qu'il pût vous ennuyer. Mais je suis Auteur, MADAME, l'on en prend l'amour-propre plus aisément que l'on n'acquiert les talens qui devroient être toujours attachés à l'envie d'écrire; & d'ailleurs, il est à présumer que si mon Ouvrage m'avoit paru ennuyeux, je ne l'aurois pas livré au Public. Ce que je desire ardemment; mais ce dont je ne me flatte pas, c'est que, sans en juger aussi favorablement que moi, vous y trouviez, cependant, MADAME, de quoi me pardonner la liberté que j'ai prise, si malgré toutes mes précautions, & le peu d'apparence qu'il y a que vous me deviniez, vous venez un jour à me connoître.

Daignez recevoir les assurances du profond respect, avec lequel je suis,

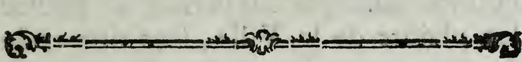
MADAME,

Votre très-humble, &c.



LES HEUREUX

ORPHELINS.



PREMIERE PARTIE.

CE fut en l'année 1688, année ſi mémorable par la fuite & par les malheurs de Jacques II, qu'un jeune gentilhomme Anglois, nommé le Chevalier Rutland, retourna dans ſa Patrie, après avoir, pour ſe former le cœur & l'eſprit, parcouru pendant quelques années, les différentes Cours de l'Europe. Il y avoit, en effet, puiſé toutes les graces, & acquis tous les talens qui peuvent rendre un homme aimable dans la ſociété; mais en même-tems, il étoit devenu aſſez Philoſophe pour être las du tumulte & du vuide qui regnent dans les Cours, &

des peines ou des dégoûts que le Ciel ſemble avoir attachés aux plaiſirs. Né avec un caractere doux & tranquille, il voulut ſur-tout éviter de ſe trouver à Londres, dans un moment où l'on y étoit dans la plus cruelle agitation; & traverſant le Pays, ſans approcher de cette Capitale, il ſe retira dans une Terre aſſez belle, qui en étoit éloignée de 50 milles, juſqu'à ce que le retour de la tranquillité publique lui permît de goûter les plaiſirs de la Ville, ſans riſquer de compromettre ſon repos. Il étoit déterminé à ne le ſacrifier à aucun des deux Partis qui diviſoient alors le Royaume & les eſprits; & il lui eût peut-être été difficile de conſerver une ſi raiſonnable indifférence, dans un lieu où tout étoit en mouvement, & où l'exemple & des liaiſons qu'il y auroit pu former, auroient vraiſemblablement dérangé le plan qu'il s'étoit fait. Né Anglois, & par conſéquent plus ſérieux & plus Philoſophe qu'il ne ſembloit devoir l'être à ſon âge, il n'eut pas de peine à ſupporter la ſolitude profonde dans laquelle il s'étoit promis de vivre. Ses réflexions, la lecture, la chaſſe l'occupoient tour-à-tour, & toujours aſſez agréablement pour lui faire paſſer ſans ennui, des jours que tout

autre, à ſa place, auroit ſans doute trouvé trop longs. Ce n'étoit pas qu'il n'aimât les plaiſirs; l'amour, ou plutôt, ce qui eſt ſi peu lui, & qui quelquefois pourtant lui reſſemble ſi bien, avoit rempli une aſſez grande partie de ſa vie; mais ſon goût pour les femmes, ne l'avoit jamais mené plus loin que le goût même, & jamais aucune n'avoit pris ſur ſon cœur aſſez d'empire, pour qu'il eût ceſſé d'en être le maître. Et étoit-il pour cela plus ou moins heureux? Le ſentiment donne-t-il tout ce qu'il promet? Ce mouvement léger & capricieux, que l'on appelle le goût, ſuffit-il au bonheur? La tranquillité qui l'accompagne eſt-elle préférable à ce délicieux délire où plonge une véritable paſſion? C'eſt ce qu'il feroit difficile de décider; & ſur quoi cependant, ſoit réflexion, ſoit caractere, le Chevalier s'étoit déterminé depuis long-tems.

Avec d'auſſi heureuſes diſpoſitions, & une ame, dont aucune paſſion n'altéroit la tranquillité, il conſervoit, ſans peine, une gaieté qui auroit été conſtante, s'il n'eut jamais eſſuyé de malheurs, que ceux qu'en penſant différemment, il auroit pu s'attirer; mais le ſort lui en avoit préparés, même avant ſon

existence; & tout accoutumé qu'il y devoit être, il ne pouvoit cependant ne s'en pas affliger quelquefois.

Ce fut dans un de ces momens de mélancolie, qu'une rêverie profonde le conduisit un jour, & sans presque le sçavoir, au bout d'un vaste jardin qui entouroit son Château. Là, il y avoit une de ces grottes rustiques, dont les Anglois, plus amis de la nature que de la symmétrie, ornent assez souvent leurs parcs. De cette grotte, dont il s'étoit approché, il crut entendre sortir des plaintes, auxquelles tout livré qu'il étoit en ce moment à ses refléxions, il prêta une oreille attentive. Le son des gémissemens qui l'avoient frappé, le guidant, il les suivit; & à l'entrée d'un bosquet qui précédoit la grotte, il vit une corbeille qu'il ouvrit avec la précipitation que donne toujours la curiosité. Son étonnement fut extrême d'y trouver deux enfants qui paroissoient ne faire que de naître, & dont les tendres plaintes sembloient implorer son secours. Ils étoient fort proprement emmaillotés: sur la poitrine de l'un des deux, étoit attaché un papier, où il lut ce qui suit.

Au Chevalier RUTLAND.

„ Une deſtinée inévitable abandonne „ ces malheureux enfants à vos ſoins; & „ l'on vous connoît trop pour croire que „ dans leur infortune, l'on eût pu leur „ choiſir un protecteur plus généreux. „ Ils ſont jumeaux, & d'un ſang qui les „ rend dignes des bienfaits que leur état „ exige de vous. Si vous daignez, comme „ on l'eſpere d'un ſi honnête homme, „ avoir pitié de leur miſere, vous n'au„ rez pas lieu de vous en repentir. Peut„ être ſçaurez-vous un jour pourquoi on „ vous les confie par préférence à tout „ autre: en attendant, bornez une curio„ ſité qui, dans ce moment, vous ſeroit „ inutile, à ſçavoir qu'ils ſont l'un & l'au„ tre baptiſés ſous le nom D'EDOUARD, „ & de LUCIE. Adieu «.

Quelle que fût la ſurpriſe du Chevalier, elle céda au beſoin preſſant que les deux infortunés qu'on lui confioit, ſembloient avoir d'être promptement ſecourus. Sans héſiter, & preſque ſans y penſer, il ramaſſa lui-même la corbeille, & courant du pas le plus précipité vers ſon Château, il appella au plus vîte une femme de charge qui s'y trouvoit, avec

quelques ſervantes, & leur ordonna de donner à ces enfans, ſans différer, tous les ſecours qui pouvoient dépendre d'elles. Pendant qu'elles rempliſſoient ſes deſirs, il fit promptement monter à cheval quelques-uns de ſes gens, avec ordre de chercher chez les Fermiers, quelques femmes en état de nourrir ces deux petits Orphelins.

Alors plus tranquille, il commença à réfléchir ſur la ſingularité de cette aventure; & ſe trouvant entouré de tout ce qui compoſoit ſa maiſon, il queſtionna ſévérement chaque domeſtique en particulier; mais tous lui jurerent d'un air, où il paroiſſoit tant de vérité, qu'ils ignoroient autant que lui-même, qui avoit porté ces enfans dans le lieu où il les avoit trouvés, & à qui ils pouvoient appartenir, qu'il ſe laſſa enfin d'une recherche ſi infructueuſe. Et bien! dit-il, en regardant avec une bonté tendre, ces petits infortunés, à qui que ce ſoit qu'ils appartiennent, je ne trahirai pas une confiance qui m'honore. Que m'importe, en effet, de ſçavoir à qui ils doivent le jour! ils ont beſoin que je le leur conſerve, & c'eſt tout ce qu'il faut à mon cœur. Oui, ajouta-t-il avec tranſport, je jure de ne les abandonner ja-

mais, & de leur tenir lieu de ces parens infortunés qui, ſans doute, leur refuſent à regret, les ſecours qu'ils leur doivent.

A peine s'étoit-il ſi ſolemnellement engagé de ſervir de pere aux enfans que l'on remettoit entre ſes mains, que ſes gens lui amenerent deux Nourrices, qu'il fit examiner avec tant d'attention, & auxquelles il recommanda ſi fortement le dépôt dont il les chargeoit, qu'il auroit perſuadé que ces enfans lui appartenoient, ſi tout ce qui l'écoutoit, n'eût ſçu que n'y ayant pas trois mois qu'il étoit de retour de ſes voyages, ils ne pouvoient être à lui.

Peu de tems après, il apprit que Londres étoit aſſez tranquille pour qu'il y pût retourner, ſans courir le riſque qui l'en avoit écarté. Il quitta donc ſa ſolitude; mais ce ne fut pas ſans ordonner de ce ton, qui fait ſi bien ſentir que l'on veut être obéi, que l'on eût des enfans qu'il y laiſſoit tout le ſoin imaginable. Il voulut que ſa femme de charge quittât ce titre, pour prendre le titre de leur gouvernante, & lui recommanda de ne leur rien épargner de tout ce qui pouvoit leur être néceſſaire, les regardant, diſoit-il, comme un préſent du Ciel qui vouloit rendre néceſſaire à la ſocié-

té, un homme qui, juſques-là, lui avoit été ſi inutile.

Ses ordres furent exécutés à la lettre. L'enfance des deux nourriſſons du Chevalier n'ayant produit ou amené aucun événement conſidérable, on la paſſera ſous ſilence. Leur bienfaicteur, que ſon goût pour les amuſemens champêtres ramenoit aſſez ſouvent à ſa Terre, y jouiſſoit du doux plaiſir que l'on éprouve en voyant ce que l'on rend heureux. Il prit inſenſiblement, par goût, aux deux enfans qu'il élevoit, l'intérêt que d'abord il n'avoit dû qu'à ſon humanité. Leurs jeux innocens l'amuſoient; & à meſure que leurs idées ſe développoient, il ſe faiſoit un plaiſir, & même une occupation ſuivie de les former & de les étendre. La nature ſembloit vouloir le payer de la générosité de ſes ſoins, par le caractere dont elle avoit doué ces deux petits infortunés.

Lorſque leur eſprit put percer les voiles de l'enfance, il eut tout lieu d'être ſatisfait de celui que le Ciel leur avoit comme prodigué, pour les dédommager du malheur auquel il ſembloit les avoir condamnés en naiſſant. La nobleſſe de leurs ſentimens répondoit à celle de leur figure, qui ne laiſſoit rien à deſirer.

Cet avantage frivole, ſans doute, mais pourtant ſi néceſſaire, & qu'ils poſſédoient tous deux au même point, les rendoit encore plus intéreſſants au Chevalier. L'innocence, & la vérité de leurs careſſes le ſéduiſoient au point qu'il paſſoit ſouvent auprès d'eux, un tems qu'il auroit pu donner à des occupations plus ſérieuſes, ou en apparence plus agréables, mais qui l'auroient ou moins ſatisfait, ou moins intéreſſé. Il fallut enfin s'en ſéparer. Il étoit tems de ſonger ſérieuſement à leur donner une éducation qui répondît, & aux heureuſes diſpoſitions qu'ils montroient, & à l'affection tendre qu'ils lui avoient inſpirée. Il mit donc Lucie dans une de ces Maiſons qui, en Angleterre, tiennent lieu de Couvents, où les filles de la premiere qualité ſont élevées ſous les yeux, & par les ſoins de filles qui ſont elles-mêmes d'extraction noble, & qui par leurs ſentimens & l'éducation qui les a cultivés, ſont en état de donner l'une, & d'inſpirer les autres à l'illuſtre jeuneſſe dont on leur confie les premieres années. Aucun ſecours étranger ne fut refuſé à Lucie : les meilleurs & les plus habiles Maîtres lui furent prodigués ; auſſi profita-t-elle d'un bonheur ſi rare, dans une

ſituation auſſi cruelle que l'étoit la ſienne. Sa tendre reconnoiſſance pour le Chevalier, & qui ſembloit croître avec elle, lui donnoit un deſir ſi vif de ſe perfectionner en tout, que quand elle n'auroit pas reçu de la nature les plus heureuſes diſpoſitions, elle auroit pu les emprunter de ce ſentiment.

Pour Edouard, le Chevalier le conduiſit lui-même à Londres, où il le remit entre les mains du Docteur Busby, renommé par les talens ſinguliers qu'il avoit pour élever la jeune nobleſſe, de laquelle il travailloit encore plus à former le cœur que l'eſprit, quoiqu'il ne négligeât rien de ce qui peut contribuer à orner le dernier.

Quelques années s'écoulerent, pendant leſquelles Rutland, toujours attentif aux pupilles, dont il étoit chargé par la Providence, & qu'il chériſſoit comme s'il les eût tenus de la nature même, voyoit avec un plaiſir extrême, les progrès que l'un & l'autre faiſoient, chacun dans ſon genre. Edouard, de qui l'eſprit & les talens prématurés ne lui laiſſoient plus rien à apprendre dans une maiſon, conſacrée à ne donner que les premiers élémens des Sciences, ſembloit demander à entrer dans une carriere

riere moins resserrée. Le Chevalier, pour mettre la derniere main à son éducation, l'envoya à Oxford, & lui fit faire en même-tems ses exercices. Lorsqu'il les eut finis, Rutland le retira chez lui, comme dans sa maison paternelle. Là, il ne retrancha vis-à-vis lui, des façons, & du ton d'un pere, que ce qui inspire aux enfans plus de crainte que de respect, ce qui souvent interdit la confiance, & ne permet pas à l'amour de naître. Ces deux derniers sentimens étoient la seule récompense qu'il prétendît de ses soins : Eh ! comment, en effet, lui auroit-on pu refuser ce dont il étoit si digne ? Edouard étoit si pénétré d'estime, de respect, de tendresse & de reconnoissance pour Rutland, qu'il étoit impossible à celui-ci de douter de l'impression qu'il avoit faite sur le cœur de son pupille.

Le Chevalier ne devoit pas être moins content de l'esprit d'Edouard, qu'il ne l'étoit de ses sentimens. Il étoit difficile que l'on en promît davantage. Il craignit cependant de lui voir porter trop loin le goût qu'il marquoit pour les Sciences ; & un jour qu'il s'entretenoit avec lui, moins comme avec un jeune homme que l'on forme, que comme avec un ami

que l'on conseille & que l'on éclaire ; mon cher Edouard, lui dit-il, je vois avec beaucoup de plaisir, & vous ne pouvez pas en douter, le goût que vous avez pris à Oxford pour les Lettres ; mais je voudrois, s'il étoit possible, que vous vous y livrassiez avec moins de fureur, & que vous pussiez sur-tout éviter cette sorte de pédanterie, que nous autres Anglois ne prenons que trop ordinairement dans nos Universités, & dont l'âge, le commerce du monde, son usage, les plus grandes places, ne nous défont pas toujours. Cultivez les Lettres ; mais gardez-vous de vous livrer à l'étude, de façon à ne vous pas laisser le tems de réfléchir, & peut-être à vous en ôter le moyen. Il faut, il est vrai, se former l'esprit, mais il ne faut pas l'accabler.

La nature ne veut être ni trop parée ni trop nue. L'ignorant dégoûte ; le sçavant ennuie. Cultivez donc vos talens ; mais encore une fois, ne les chargez pas : ils ne sont rien sans les graces ; & les graces ne peuvent pas exister sans le naturel. Le tems où vous devez faire choix d'un état approche ; ne le faites pas sans les plus sérieuses reflexions ; de ce choix dépend le bonheur ou le malheur de la

vie : que le caprice ne vous guide donc pas dans une chofe fi importante. Un homme fenfé ne doit rien entreprendre qu'avec l'intention, l'efpérance même de réuffir ; & pour que cette efpérance foit fondée, il faut fe fentir un goût naturel pour ce que l'on embraffe : jamais les efforts ne remplacent la nature ; & tout travail forcé, eft néceffairement un travail fans fuccès. Tâtez-vous donc ; appliquez-vous à développer vos talens : faites-moi part de vos découvertes, j'aiderai à vous les rendre utiles ; & quel que foit le fruit d'un examen fi néceffaire, comptez que l'argent & la protection ne vous manqueront pas, pour mettre en exécution des projets conçus avec prudence.

Monfieur, lui répondit Edouard ; enfant de vos bontés, qui me tiennent lieu de parens, de fortune & d'amis, je fuis trop fenfible à ce que je leur dois, pour avoir fait, de moi-même, un choix fur lequel j'ai cru que je devois confulter beaucoup moins mon inclination, que vous-même. Quelque contraire que l'état dans lequel vous m'imposerez de vivre, puiffe être à mes idées & à mes vœux, je facrifierai, fans balancer, & mes répugnances, & mes defirs à vos

volontés ; & je ferai tout ce que vos bontés peuvent exiger de ma reconnoiſſance, pour m'en rendre digne. Mais puiſque vous pouſſez la généroſité juſqu'à m'affranchir d'une ſi juſte dépendance ; puiſqu'enfin vous rendez à lui-même, pour un moment, un infortuné qui eſt, & veut toujours être à vous, permettez que je vous diſe que mon choix eſt tout fait. Oui, Monſieur, ſi le penchant, le goût, le deſir même le plus ardent, doivent en décider, je n'ai plus rien à me demander. Eh ! quel eſt donc, lui demanda Rutland, d'un air ſurpris, cet état dont les charmes vous entraînent au point de vous inſpirer un goût ſi vif ? C'eſt, répondit Edouard, en ſe précipitant à ſes genoux, le parti des Armes.

Le Chevalier avoit trop étudié le caractere d'Edouard pour être étonné de cet aveu ; mais il ne put prendre ſur lui de n'en point paroître fâché. En qualité d'Anglois, & d'Anglois qui penſoit ſolidement, cet état qui paroiſſoit à Edouard, le ſeul dans lequel on pût vivre, ne l'enchantoit pas de même. S'il fut charmé de trouver dans ſon pupille une bravoure, qui ne le rendoit que plus eſtimable à ſes yeux, il n'approuvoit pas

que ce fût dans le ſervice qu'il en voulût faire uſage. Il n'omit donc rien pour lui faire perdre cette idée, & ne manquoit pas, en effet, de raiſons pour la combattre. La certitude preſqu'aſſurée de reſter toujours ſubalterne, de contribuer ſans ceſſe à la gloire des autres, & de n'en pas acquérir par ſoi-même, ſurtout lorſqu'on n'eſt pas d'une naiſſance qui puiſſe étayer les ſervices; toutes ces raiſons, & beaucoup d'autres furent vainement employées par Rutland. Au reſte, ajouta-t-il, voyant Edouard conſterné de la réſiſtance qu'il oppoſoit à ſes deſirs, mes remontrances ne ſont pas des ordres; tout ce que j'ai prétendu a été de vous parler en ami, ſur le choix que vous avez fait; mais mon intention n'eſt pas de vous contraindre. Tout ce que je vous demande, eſt de ne pas vous laiſſer entraîner par le feu de vos idées. Faites vos réflexions; je les aiderai des miennes; & ſi après le plus mûr examen (car mon amitié l'exige de vous) vous perſiſtez dans le choix que vous ſemblez avoir fait, vous me trouverez auſſi prêt à vous y ſoutenir, que ſi vous vous fuſſiez déterminé pour l'état que je deſirerois pour votre bonheur, & que je ne veux même pas vous indiquer,

de peur que vous n'imaginassiez que je veux vous le prescrire. Je vais, en attendant, différer votre départ pour Oxford, & faire venir votre sœur ; elle ne connoît au monde de parens que vous ; peut-être sa présence vous ôtera t-elle le courage de l'abandonner. Ne me répondez point, mon cher Edouard, je vous en prie ; & s'il le faut, je vous le défends. Consultez-vous ; mais, encore une fois, en le faisant, ne consultez que vous-même.

Aussi-tôt que le Chevalier eut quitté Edouard, il fit partir l'ancienne gouvernante, avec ordre d'amener Lucie à Londres, le jour même : son frere & elle ne s'aborderent qu'avec les transports de l'amitié la plus vive. Rutland qui partageoit les tendres caresses, dont il étoit le témoin, ne put voir, sans une joie mêlée d'admiration, les progrès qu'avoient fait la taille & la beauté de cette jeune personne. Rien de si aimable ne s'étoit encore offert à ses yeux. La régularité des traits se joignoit en elle à un air spirituel & fin ; rien ne pouvoit égaler l'éclat & la fraîcheur de son tein. Des graces sans apprêt, libres, & tout à la fois modestes ; un air noble & ingénu ; ce je ne sçais quoi enfin, qui se

ſent ſi bien, & ſe définit ſi mal, achevoient de rendre Lucie, la perſonne du monde la plus ſéduiſante. Le Chevalier fut auſſi content de ſon eſprit, qu'il l'étoit de ſa figure ; il le trouva naturel, & orné ; ſon cœur lui parut, comme il l'étoit effectivement, droit & rempli de tous les principes & de toutes les vertus qu'il lui pouvoit deſirer ; & lorſqu'il voulut éprouver ſes talens, il lui trouva, avec une voix charmante, tout ce que la connoiſſance de la Muſique, & le goût du chant peuvent ajouter à ce don naturel. Il y avoit même peu d'inſtrumens, de ceux qu'il ſemble que l'uſage ait permis à ſon ſexe, qu'elle ne touchât avec le plus grand ſuccès.

Rutland enchanté des ſinguliers progrès de Lucie, ne pouvoit ſe laſſer, ni de la voir, ni de l'entendre : il lui fit part des projets d'Edouard, & la pria de travailler à lui donner d'autres idées ; mais bientôt Edouard parvint à lui faire gouter les ſiennes, au point même de l'obliger à prier le Chevalier de ne s'y oppoſer plus ; & celui-ci, après pluſieurs tentatives auſſi inutiles que les premieres, crut ne devoir plus combattre une vocation ſi marquée, & ne ſongea plus qu'à l'équipage de ſon pupille. Né trop

noble, & devenu trop tendre pour y rien épargner, il le forma bien moins en bienfaiƈteur qu'en pere. Rien de ce qui pouvoit attirer à Edouard cette sorte de considération que l'opulence mérite si peu, & dont cependant elle est toujours si sûre, ne lui fut refusé. Un ancien Intendant du Chevalier, homme sensé & de confiance, fut choisi pour le conduire : deux domestiques composoient son train; enfin, tout étant disposé pour un départ qui coûtoit tant à Rutland, il en fixa lui-même le jour.

Edouard, malgré le plaisir de ne voir plus rien s'opposer à ses vœux, ne le vit approcher qu'avec une vive douleur. Pouvoit-il en effet n'en pas sentir en quittant sa sœur, & ce généreux Chevalier, à qui il devoit d'autant plus, qu'il n'avoit eu d'autre titre auprès de lui, pour en être secouru dans sa profonde misere, que sa misere même ? Il soutint cependant avec fermeté, une séparation si cruelle pour son cœur. L'attendrissement de Rutland, en le voyant partir, fut extrême; pour Lucie, elle sembloit n'avoir de force que pour retenir son frere dans ses bras; enfin, il s'en arracha malgré elle, malgré lui-même, & après s'être jetté mille fois aux genoux de son

généreux bienfaicteur, il les quitta tous deux, chargé des plus fortes recommandations pour M. Brifield, ami intime du Chevalier, Colonel d'un Régiment Anglois ; & fort en faveur auprès du fameux Duc de Malborough.

Après le départ d'Edouard, Rutland voulut retenir Lucie pour quelque tems, auprès de lui, pour lui faire voir, disoit-il, les beautés d'une Ville qui lui étoit si nouvelle, & pour se distraire des impressions de tristesse, que la privation d'Edouard lui avoit laissées. Mais loin que la présence & les soins de Lucie fissent sur son ame l'effet qu'il avoit paru en attendre, ils sembloient ajouter à sa mélancolie. Bientôt même, cet homme, d'un caractere si tranquille, d'une humeur si égale, de qui le chagrin même (car on lui en voyoit quelquefois) n'altéroit jamais la douceur, devint distrait, sombre, inégal, & presque brusque. Tour-à-tour il cherchoit & fuyoit Lucie ; cent fois le jour il l'appelloit, & la renvoyoit dans son appartement. Cette jeune personne, qui n'attribuoit un si extraordinaire changement, qu'à l'éloignement de son frere, en conçut pour Rutland un redoublement de tendresse, & croyant de-

voir, par reconnoiſſance, lui ſacrifier ſon propre chagrin, elle reprit cette douce & aimable gaieté dont les charmes étoient capables de ſuſpendre, ou d'effacer les idées déſagréables, qui paroiſſoient troubler le repos du Chevalier : mais loin qu'il la partageât, il ſembloit s'en attriſter davantage; quelquefois même, il ſembloit qu'il s'en offenſât.

Que vous êtes heureuſe, lui dit-il, un jour, avec chagrin, d'avoir un cœur ſi peu capable de recevoir des impreſſions vives, ou plutôt que vous êtes à plaindre de ne pouvoir pas connoître le bonheur d'aimer ! Je croyois, lui répondit-elle, d'un ton doux, mais affligé, que je devois ſurmonter mon affliction, pour tâcher d'adoucir la vôtre; & je ne penſois pas qu'un effort, que je ne dois qu'à la vivacité du ſentiment que vous m'inſpirez, dût mériter, de votre part, le reproche de ne le pas connoître. Mon attachement pour vous, pouvoit ſeul me diſtraire du regret cruel que me cauſe l'abſence de mon frere, & l'emporter ſur ma tendreſſe pour lui. Ah ! s'écria le Chevalier, qu'il m'eſt aiſé de juger par la différence des expreſſions que vous employez, en parlant de nous deux, de

celle qu'en effet votre cœur met entre nous ! Attachement pour moi, tendresse pour lui ?..... Mais est il bien vrai que vous connoissez ce dernier sentiment ? Quoi ! Monsieur s'écria-t-elle, en fondant en larmes, en pourriez-vous douter ? Quoi ! mon bienfaicteur, celui auquel je dois plus que mon existence, puisque sans lui, je n'aurois existé que pour vivre dans les malheurs les plus affreux, hésite à me croire capable d'un sentiment dont il est si digne de remplir mon cœur ! Qu'ai-je fait, qu'ai-je dit, ajouta-t-elle, en se jettant à ses genoux, qui doive vous faire juger si mal d'une ame que vous occupez si tendrement ! Ah ! levez-vous, ma chere Lucie, lui dit le Chevalier, d'un air ému; je devrois être content de votre cœur ; plût au Ciel que je le fusse du mien ! Mais n'en parlons plus ; préparez-vous seulement à retourner dans votre retraite ; je me reproche de vous faire perdre ici un tems précieux, & que vous devez employer à perfectionner vos talens : j'ai déja donné mes ordres ; & tout va être prêt pour votre départ. Ah ! s'écria Lucie, d'un ton douloureux, je suis perdue ! un torrent de larmes succéda à cette exclamation. Que veut donc dire

une si vive affliction, lui demanda Rutland, d'un air aussi inquiet que surpris: Londres, que vous connoissez si peu, auroit-il pour vous assez de charmes, pour exciter en vous de si violens regrets? Hélas! Monsieur, lui dit Lucie, lorsqu'elle se fut calmée assez pour pouvoir lui répondre, ni Londres, ni ses plaisirs, que je ne connois point, que je n'imagine pas, ne peuvent, comme vous paroissez vous plaire à le penser, me causer aucun regret. C'est la perte de votre amitié que je pleure. Je ne suis point jalouse de celle que vous avez pour mon frere; mais je ne puis m'empêcher de voir que vous n'aimez que lui, & que ma présence vous est encore plus à charge, que son éloignement ne vous est douloureux. Vous montrez autant d'empressement à m'éloigner de vous, que vous en avez eu pour le retenir, & je sens, avec la douleur la plus amere, la différence que vous mettez dans votre affection, par les mouvemens différens que nous vous inspirons tous deux. Ah! vous voudriez que je fusse déja partie! Et vous concluez de-là, lui dit le Chevalier, en la prenant dans ses bras, où il la serroit plus tendrement qu'il ne le croyoit sans doute, vous concluez, dis-

je, que je ne vous aime plus! Ah Lucie! que votre ſimplicité vous abuſe! jamais vous ne me fûtes ſi chere ; jamais votre vue ne m'a été ſi néceſſaire, & votre préſence auſſi précieuſe. Eh bien, lui dit-elle vivement, & en lui rendant ſes careſſes, pourquoi me renvoyez-vous? pourquoi ordonner une ſéparation qui, s'il eſt vrai que je vous ſois chere, ne doit pas moins bleſſer votre cœur que le mien? Si vous m'aimiez autant que je vous aime, vous ne voudriez pas me quitter.

Cette réflexion de Lucie, & l'air tendre & naïf dont elle étoit accompagnée, jetterent le Chevalier dans une rêverie profonde; il ſoupiroit, la regardoit, l'embraſſoit tour-à-tour. Cette ſcene muette & ſi vive dans ſon ſilence, auroit peut-être duré encore long-tems, ſi un laquais ne l'eût interrompue, pour annoncer que le carroſſe étoit prêt. Cet avertiſſement ſembla tout d'un coup déterminer Rutland. Adieu, mon aimable Lucie, lui dit-il, en la ſerrant encore dans ſes bras, il faut nous ſéparer. Vous êtes encore bien jeune, & vous ne ſentez pas à quel point un plus long ſéjour ici pourroit vous être nuiſible. Partez donc; mais en partant, emportez la cer-

titude que c'eſt l'amitié la plus tendre ; & non une indifférence, dont je ne puis jamais être capable pour vous, qui me force à vous renvoyer.

En achevant ces paroles, il préſenta la main à Lucie, qui perſuadée de la ſincérité de Rutland, partit avec aſſez de tranquillité, pour quelqu'un qui venoit d'eſſuyer une ſcene aſſez fâcheuſe, quoiqu'elle eût été encore plus embarraſſante pour le Chevalier, que pour elle-même.

A peine Rutland l'eut-il perdu de vue ; qu'il ſe renferma chez lui pour ſe livrer à mille douloureuſes réflexions. Eclairé ſur ſon cœur, par ce qui venoit de ſe paſſer avec Lucie, & par la violence extrême qu'il s'étoit faite pour s'en ſéparer, il ne doutoit plus qu'il ne l'adorât. Auſſi cherchoit-il moins à ſe développer un ſentiment, dont il n'étoit que trop ſûr, qu'à le combattre. Que veux-je faire, ſe demanda-t-il, de cette malheureuſe paſſion ? voudrai-je travailler à détruire des vertus que j'ai moi-même cultivées avec tant de ſoin ? pourrai-je me réſoudre à ſacrifier à mes plaiſirs, cette innocence & cette candeur qui me charment ! profiterai-je de la facilité que mes propres bienfaits peuvent me donner auprès de cette infortunée ? quoi !

j'aurois la perfidie d'abuſer d'un dépôt que l'eſtime ſans doute, a remis entre mes mains ? Sçais-je à qui appartiennent ces enfans, quel compte honteux ne rendrois-je pas un jour de la malheureuſe Lucie, ſi j'avois eu la baſſeſſe de la ſéduire ? ah ! que ne puis-je me lier avec elle par des nœuds indiſſolubles ! mais quand mon amour pourroit l'emporter ſur la répugnance que j'ai à former de tels liens, peut-il jamais détruire des raiſons ſolides, nées avec moi, & qui s'oppoſent invinciblement à tout engagement de ma part ? d'ailleurs, cette fille, ſi noble peut-être ! peut auſſi n'être que le fruit de la débauche de quelque vil domeſtique ? quelle honte pour moi, ſi de pareils parens venoient un jour la réclamer ! que ne diroient pas mes ennemis, de la baſſeſſe de mon choix, que n'en concluroient-ils pas contre mes ſentimens ! quel mépris ne chercheroient-ils pas encore à répandre ſur une mémoire qui doit m'être ſi chere & ſi reſpectable ! Non ! je ne l'épouſerai jamais ; je ne la ſéduirai pas non plus : l'idée ſeule m'en fait horreur ! oublions-la ; arrachons-nous à une paſſion qui n'a pris tant d'empire ſur moi, que parce que l'ignorance où j'ai été juſqu'ici,

de mes ſentimens, ne m'a permis de les combattre. Peut-être, qu'aidé par le tems, l'abſence, & mes propres réflexions, cette victoire que je me propoſe aujourd'hui, & qu'il me paroît ſi difficile de remporter, coûtera moins à mon cœur que je ne penſe. Quoi qu'il en ſoit, je dois le tenter; & ſi je ſuccombe, pouvoir du moins me dire, que ce n'a pas été ſans m'être cherché des reſſources dans ma vertu.

Cette réſolution qu'il conçut, avec cette force que les Anglois mettent dans toutes leurs idées, le determina à changer abſolument ſon genre de vie, & à ſe livrer à cette même diſſipation, dans laquelle, juſques alors, il avoit trouvé tant de vuide, & ſi peu de plaiſir. Sans avoir encore éprouvé ce qu'une véritable paſſion prend ſur le cœur, il n'ignoroit pas du moins combien le malheur d'être livré à ſoi-même donne de force aux idées, & il ſentoit qu'il ne pouvoit trop noyer les ſiennes, dans tout ce qui pouvoit affoiblir en lui le ſouvenir de Lucie. On fut ſurpris de voir cet homme ſi ſédentaire & ſi ſtudieux, courir les ſpectacles, les femmes, les ſoupers, & ſe livrer à tout cela, d'un air ſi triſte, que ſes amis ne pouvoient comprendre

comment

comment il pouvoit chercher avec tant d'ardeur, des plaiſirs qui paroiſſoient l'intéreſſer ſi peu. Mais comme on eſt à Londres fort accoutumé aux inconſéquences, & que cette maladie à laquelle les Anglois ſont ſi ſujets, & que l'on appelie *le Spléen*, leur donne des caprices fort extraordinaires, on ceſſa bientôt de s'occuper de celui du Chevalier.

Tout ſingulier cependant, que le rendoit aux yeux de ceux avec leſquels il vivoit, l'air ſombre & ennuyé qu'il portoit dans la ſociété, les femmes qui compoſoient celle à laquelle il s'étoit livré, n'en avoient pas moins remarqué qu'il étoit encore jeune, que ſa figure étoit belle, & qu'il jouiſſoit d'un bien fort conſidérable. A Paris, avec tant d'avantages réunis, Rutland auroit inſpiré d'autres idées que celles du mariage ; mais à Londres, où la galanterie regne beaucoup moins, les projets que l'on forma ſur lui, furent moins brillans & plus ſolides. Le changement qui étoit ſurvenu dans ſon genre de vie, ſembloit en annoncer un dans ſa façon de penſer ; toutes les filles qui auroient deſiré que Rutland ſe fût déterminé pour elles, voulurent croire qu'il avoit perdu ſon ancienne averſion pour le maria-

ge, & prévinrent, le plus décemment qu'il leur fut poſſible, des deſirs auxquels, pour s'expliquer, elles ſuppoſerent, avec aſſez peu de preuves qu'il ne manquoit qu'un peu d'encouragement. Le Chevalier toujours poſſédé d'une paſſion qu'il ne trouvoit dans ſon cœur, qu'avec un extrême regret, & qu'il auroit par conſéquent perdue avec le plus grand plaiſir, ſe prêtoit aux avances qu'on lui faiſoit, & aimoit à ſe flatter qu'il ſe pouvoit que quelqu'une de celles, dont il étoit l'objet, enfin le rendroit ſenſible. Il ne ſe refuſoit à aucune des perſonnes qui avoient des vues ſur lui, & les étudioit toutes; mais c'étoit avec un cœur ſi prévenu pour cette même Lucie, qu'il avoit tant d'envie d'oublier, que quand elles auroient en effet eu les mêmes vertus & les mêmes graces, elles n'auroient aſſurément pas gagné à la comparaiſon. Auſſi, tourmenté de plus en plus par ſon idée cruelle, perſuadé, par une épreuve de quelques mois, qu'il n'exiſtoit rien, ni de capable, ni de digne de l'effacer de ſon eſprit; excédé de fatigue & d'ennui, il réſolut d'eſſayer ce que pourroit l'occupation d'eſprit contre une paſſion ſi obſtinée; mais lorſqu'il voulut s'y livrer, il n'é-

prouva que trop à quel point l'esprit suit le cœur, & combien il est difficile d'arracher l'un à ce qui séduit l'autre. Emporté machinalement vers cet objet qu'il vouloit éviter, il ne lui restoit de ses efforts que le supplice qu'il se faisoit. Il passoit sans cesse de son appartement dans celui que Lucie avoit occupé. Là, tout ce qui avoit servi à cette jeune personne, tout ce qu'elle avoit touché, lui étoit précieux, & devenoit le sujet de ses regrets, ou l'objet de ses plus tendres caresses. Enfin, dominé plus que jamais, par ses sentimens, de tous les projets qu'il avoit formés, il ne garda que la résolution qu'il avoit prise de ne la pas chercher. Mais que ce sacrifice qu'il faisoit à sa raison, à son honneur, à sa vanité peut-être lui coûtoit cruellement, & lui servoit peu! Il sentoit avec douleur, quelquefois même avec désespoir, l'inutilité du combat que lui imposoit sa vertu; mais tout cruel & tout inutile qu'il étoit pour lui, il l'auroit peut-être continué long-tems encore, si une Lettre qu'il reçut de la Supérieure de la maison où étoit Lucie, ne lui eût fait perdre de vue un projet, tout à le fois si honnête & si peu salutaire.

On lui mandoit de cette maiſon, que Lucie étoit tombée depuis quelque-tems, dans un état de langueur, dont rien ne pouvoit la tirer; que quelque près qu'elle fût de Londres, il n'étoit pas poſſible qu'on lui procurât, comme dans la Capitale même, les ſecours dont elle pouvoit avoir beſoin, & que l'on croyoit qu'il feroit ſagement de l'y faire tranſporter, juſques à ce que ſa ſanté fût rétablie. Rutland deſiroit trop de revoir Lucie, & s'y intéreſſoit même trop vivement, pour différer un inſtant de l'aller chercher lui-même. S'il fut agréablement ſurpris de la trouver debout, il fut auſſi allarmé, qu'attendri de ſa pâleur, & de la langueur dans laquelle elle paroiſſoit être. Il ſe flatta d'abord que Lucie n'avoit pas mieux ſupporté l'abſence que lui-même; mais il ne put conſerver long-tems une idée auſſi flatteuſe; & s'il remarqua dans ſes yeux charmans, ſur leſquels il attacha ſi tendrement les ſiens, de la joie de le revoir, il ne put ſe diſſimuler, que le mouvement qu'il lui avoit cauſé, n'étoit pas celui qu'il ſentoit ſi vivement dans ſon cœur, & qui devoit être ſi marqué dans ſes propres regards. Après avoir

joui quelque tems de l'enchantement où plonge la présence de ce qu'on aime, lors même qu'il nous rend à plaindre, Rutland la fit monter dans son carrosse, s'y plaça auprès d'elle, & se livrant alors aux sentimens dont il étoit pénétré, lui exprima avec tant de force, de tendresse & de douleur, les inquiétudes qu'il avoit sur sa santé, que la sensible & reconnoissante Lucie se précipita dans les bras de son bienfaicteur, avec autant d'innocence que de plaisir. Que je suis heureuse, lui disoit-elle tendrement, de trouver en vous des soins, des attentions, une bonté enfin, que je pourrois à peine espérer du pere le plus tendre qui puisse exister! le Ciel qui me comble de tant de bonheur, me refusera-t-il de vous prouver à quel point j'y suis sensible, & combien vous m'êtes cher! Non, mon aimable Lucie, lui répondit-il avec transport, il ne vous le refusera pas; & si vous m'aimez autant que vous me le dites, vous aurez bientôt l'occasion de me le prouver.

Enfin ils arriverent à Londres. Après y avoir passé quelques jours dans les remedes qui lui furent ordonnés, Lucie reprit si promptement sa fraîcheur, & son embonpoint, que les Médecins juge-

rent qu'elle n'avoit plus besoin que de l'air de la campagne, & conseillerent à Rutland de l'y mener. Quand il n'auroit pas cru la santé de Lucie intéressée dans ce conseil, il y trouvoit trop à gagner pour son amour, pour ne pas s'empresser à le suivre. Dans le trouble où le métoit la présence perpétuelle de l'objet de sa tendresse; il craignoit, avec raison, de s'exposer à des yeux plus éclairés, que n'étoient ceux de Lucie, qui ne pouvoit devoir l'ignorance, dans laquelle elle étoit sur les sentimens du Chevalier, qu'à sa profonde simplicité, & à son inexpérience. D'ailleurs, est-on jamais assez seul avec ce qu'on aime! Quelque peu de monde qu'il vît dans Londres, il étoit forcé d'en voir; & quand il n'auroit pas été dans la nécessité de contraindre sa tendresse, & de la dérober à tous les yeux, il lui auroit suffi du supplice (plus cruel que ne le pensent ceux, ou qui n'aiment pas, ou qui n'aiment que foiblement) d'être distrait de sa tendresse, & de partager ses momens, lorsque son cœur ne pouvoit pas l'être.

Ce fut donc avec le plaisir le plus vif, qu'il conduisit Lucie dans ce même lieu où il l'avoit trouvée; où, pour ainsi dire, elle avoit, pour la premiere fois,

ouvert ſes yeux à la lumiere, où il avoit vu croître ces mêmes charmes qui depuis l'avoient frappé ſi vivement. Il ſe promit dans ſa ſolitude, des plaiſirs que Londres ne lui auroit jamais offerts ; & quand il n'y auroit éprouvé que celui de ſe livrer, ſans diſtraction, à un ſentiment qui lui étoit ſi cher, quel plaiſir dans la nature, pouvoit l'en dédommager ? D'ailleurs, dans le deſſein où il étoit de ne plus combattre ſa paſſion, & de tout employer pour y rendre Lucie ſenſible, il avoit beſoin qu'elle-même n'en vît jamais que les effets, & que nul autre objet ne pût partager ſon attention : il croyoit qu'il auroit pu ſe flatter de la déterminer à l'épouſer, en lui diſant ſeulement qu'il le deſiroit ; mais trop tendrement épris, pour n'être pas fort délicat, il ſe feroit fait un ſuplice de ſa poſſeſſion, s'il avoit pu penſer qu'il ne la devroit qu'à la ſimple reconnoiſſance, & que les nœuds, dont il vouloit ſe l'attacher, ne la rendroient pas auſſi heureuſe que lui-même. Quoique ce qu'il trouvoit pour lui, dans le cœur de Lucie, ne lui parût pas répondre au ſentiment dont elle pénétroit le ſien, il ſe flatta que ſûre d'être aimée de lui, plus, & différemment qu'elle ne croyoit l'être,

elle prendroit ſur lui d'autres idées. Ce qu'il auroit déſiré le plus d'effacer de l'ame de Lucie, c'étoit ce ſentiment de reſpect pour lui, qui étoit, pour ainſi dire, né avec elle : il ſçavoit combien peu il eſt propre à faire naître l'amour, & même combien il en éloigne. Pour tâcher d'y ſubſtituer un mouvement plus doux & moins impoſant, il s'éloigna lui-même peu à peu, d'un ton qui pouvoit entretenir le premier ; & en paroiſſant être bleſſé des expreſſions ſérieuſes de Lucie, & de la ſorte de timidité qu'elle conſervoit avec lui, il eſſaya de l'amener à cette douce familiarité qui diſpoſe le cœur à des impreſſions agréables. Ce qu'il craignoit, ſur-tout, étoit qu'elle ne s'ennuyât dans une ſolitude, où elle ne jouiſſoit pas comme lui, du ſuprême bonheur d'aimer, & où ſon cœur n'en étant pas rempli, le ſpectacle perpétuel des mêmes objets, & cette vie ſimple & unie que l'on mene à la Campagne pouvoit enfin la fatiguer. Pour éviter un inconvénient, qui auroit pu être ſi contraire à ſon amour, il lui donnoit ſouvent des fêtes, qui, quoique toujours champêtres, & amenées en apparence, par le haſard ſeul, étoient toujours variées & ornées par l'amour

même. Quoiqu'il ſemblât à Rutland, qu'elle en jouiſſoit, ſans en démêler l'auteur, & ſans s'en croire l'objet, elles l'amuſoient; & c'étoit beaucoup pour lui. L'amour qui, de toutes les paſſions, eſt aſſurément celle qui deſire le plus, & trouve même juſques dans le ſein du bonheur, des deſirs à former, eſt cependant de tous les ſentimens, celui à qui quelquefois, il faut le moins pour le ſatisfaire. Rutland, en devenant de jour en jour plus amoureux, devenoit auſſi plus timide. Cent fois il avoit trouvé l'occaſion de parler à Lucie de ſa tendreſſe, autant de fois il l'avoit laiſſé échapper. Prêt à rompre ce ſilence cruel, auquel, depuis tant de tems, il ſe condamnoit, un regard froid qu'elle laiſſoit tomber ſur lui, anéantiſſoit ſon audace: il ne ſentoit plus alors que le malheur affreux dont, d'un ſeul mot, elle pouvoit l'accabler; & ne pouvoit ſe réſoudre à parler, lorſqu'en faiſant l'aveu de ſa paſſion il ſe mettoit au haſard de perdre le ſeul bien, dont il jouît depuis long-tems, l'eſpérance d'être aimé.

Cependant le tems de quitter la Campagne approchoit, & jamais Rutland ne trouvoit le moment de s'expliquer avec Lucie. Un jour, cependant, en ſe pro-

menant avec elle, il la mena insensiblement du côté de cette grotte où il l'avoit trouvée. Voilà, lui dit-il, en regardant ces lieux d'un air attendri, où j'ai rencontré le précieux trésor que je possede: c'est-là où je vous ai tenue dans mes bras, où vous avez reçu mes premieres caresses, & mes premiers soins. Ah! pourquoi, ceux de qui je vous tiens, refusent-ils de se faire connoître! que ne puis-je leur témoigner toute la reconnoissance que je sens du bonheur dont ils me comblent! Ah, Monsieur! répondit Lucie, en s'attendrissant elle-même, mes infortunés parens ont sans doute de bien fortes raisons pour se laisser ignorer; peut-être même, continua-t elle en versant quelques larmes, n'existent-ils plus, ou que, témoins secrets de l'excès de vos bontés, ils croiroient nuire à l'éducation que je reçois de votre générosité, si en se montrant, ils vous laissoient voir combien peu ma naissance m'en rend digne. Ah Lucie! interrompit-il avec impatience, qui peut vous faire penser qu'elle n'est pas illustre! Non, on ne puise pas tant de vertus dans un sang vil; une bonne éducation peut en donner l'apparence; mais en ornant les vices, elle ne les rend que plus

dangereux. Ah, Lucie! que la nature m'avoit peu laiſſé à faire, & que vous avez bien plus de graces à lui rendre, qu'à mes ſoins! Hélas! lui dit-elle, je ne dois, peut-être, qu'à votre amitié tout ce mérite que vous m'attribuez: mais quand il ſeroit vrai qu'il exiſtât, ce ne ſeroit qu'à vous que je voudrois le devoir, vous ſeul qu'il me ſeroit doux d'en remercier. Non, vous ne me devez rien, reprit vivement Rutland; tout autre que moi auroit fait les mêmes choſes; mais perſonne, peut-être, n'auroit rempli ce devoir avec le délice que j'y trouve. C'eſt de ce ſeul ſentiment que vous devez me ſçavoir gré, & dont cependant je n'oſe encore prétendre de reconnoiſſance. Quels droits pourtant, lui dit-elle, n'avez vous pas ſur la mienne, & que je ſens de plaiſir à vous en aſſurer! Ce ſentiment, répondit Rutland, ſuffit pour payer le bienfaicteur, mais ne ſuffit pas toujours au bienfaicteur; & quoique je penſe trop bien de votre cœur, pour croire qu'il n'y exiſte pas pour moi, je vous avoue que je ſerois déſeſpéré, ſi je ne vous inſpirois que celui-là: à en juger par ce qui ſe paſſe pour vous, dans mon ame, reprit-elle, il eſt impoſſible qu'il exiſte ſans la plus tendre amitié & le plus profond

reſpect, ſur-tout, lorſque les obligations ſont de la nature de celles que je vous ai.

Ce terme de profond reſpect qui apprenoit au Chevalier que Lucie n'en étoit encore qu'à l'indifférence, le força de remettre à un tems plus heureux, l'explication qu'il s'étoit flatté d'avoir avec elle ce jour-là. Il croyoit lui en avoir dit aſſez pour en être entendu, s'il étoit parvenu à lui inſpirer de l'amour, & qu'elle lui auroit en ce cas, répondu bien différemment. La langue de ce ſentiment s'apprend au moment même qu'il s'établit dans le cœur; & Lucie, en ne la parlant pas, ne lui prouvoit que trop qu'elle l'ignoroit encore.

Quoique le peu de ſuccès d'une converſation dont, peut-être, il s'étoit plus promis qu'il n'oſoit ſe l'avouer à lui-même, ne permît pas à Rutland de la pouſſer plus loin, du moins ſur le ton, que d'abord il lui avoit donné, il ne put ſe croire ſans eſpérance; ainſi déguiſant le chagrin qu'il avoit conçu de cette menace, que Lucie ſembloit lui faire de le reſpecter très-profondément; je croyois, lui répondit-il avec douceur, que je vous avois dit aſſez ſouvent à quel point votre reſpect me bleſſe, pour me flatter que vous ſeriez aſſez généreu-

se pour m'en épargner les protestations. Ce sentiment, si c'en est un, nuit trop aux autres, pour que je ne sois pas alarmé de le trouver gravé dans votre cœur; si la vanité l'exige, l'amitié le craint & ne le permet pas; & je ne puis vous cacher que vous ne pouvez vous obstiner à me respecter comme vous faites, sans me donner de la vôtre une opinion que, selon toute apparence, vous seriez fâchée que j'en eusse. J'ai cru, Monsieur, lui répondit modestement Lucie, que les obligations que mon frere vous a, m'étant communes avec lui, vous me permettriez des termes qui, dans sa bouche, n'ont jamais paru vous blesser. Je vous les épargnerai cependant, puisqu'ils font sur vous un effet si contraire à mon intention & à votre bonheur.

Rutland ne jugea pas à propos de lui répondre davantage; & le cœur d'autant plus pénétré de douleur, qu'il s'efforçoit plus de la renfermer, il termina tout-à-la-fois & leur promenade, & leur entretien, & se promit de plus de ne faire qu'à Londres les nouvelles tentatives qu'il méditoit sur le cœur de Lucie. Avec un pareil projet, il est aisé de croire qu'il se hâta de la tirer d'un

lieu d'où l'hiver alloit bannir tous les plaisirs qui rendent agréable le séjour de la Campagne, & où, par conséquent ce qu'il aimoit, se seroit ennuyé. Sa passion étoit devenue insurmontable, autant par la douce habitude qu'il avoit prise de s'y livrer, que par les nouveaux charmes, & les nouvelles vertus qu'il croyoit avoir découverts à Lucie, pendant le long séjour qu'il avoit fait avec elle à sa terre. Déterminé à l'épouser, & à ne point sacrifier plus longtems le bonheur de sa vie, aux préjugés qu'il avoit eus si long-tems contre le mariage, à l'ignorance où il étoit sur la naissance de Lucie, & aux raisons solides qu'il avoit toujours cru avoir de fuir tout engagement de ce genre, il ne s'occupa plus que des moyens de faire réussir un projet, dont le succès pouvoit seul le rendre heureux. S'il ne se flattoit pas toujours d'inspirer à Lucie toute la tendresse qu'il sentoit pour elle, il croyoit du moins qu'elle l'épouseroit sans répugnance; & il aimoit mieux alors la posséder, sans faire sur elle cette vive impression, qui auroit été si nécessaire à son bonheur, que de vivre sans sa possession. Cette idée n'étoit pas digne de sa délicatesse; mais qui ne sçait que si l'a-

mour en exige toujours, il n'eſt que trop ordinaire au deſir de s'en paſſer ? D'ailleurs, il ne pouvoit douter qu'elle n'eût pour lui l'amitié la plus tendre ; & quoiqu'il n'ignorât pas combien peu ce ſentiment reſſemble à celui qu'il exigeoit d'elle, il vouloit eſpérer qu'aidé par tout ce que l'amour peut imaginer de ſoins flatteurs, & de tous les moyens qu'il ſçait mettre en uſage, quand il veut plaire, le cœur de Lucie partageroit enfin tout le déſordre dans lequel elle avoit mis le ſien. Il n'y avoit pas, (tant il ſe faiſoit de chimeres !) juſques au devoir ſur lequel il ne comptât.

Tout déterminé qu'il étoit à parler enfin ouvertement à Lucie, ſur ſes projets, il crut devoir eſſayer encore quelque tems, ſi, dans les ſoins dont il l'accabloit, dans ſes diſcours, dans ſes tons, dans ſes regards, elle ne découvriroit pas, à la fin, cet amant dont juſques alors elle s'étoit ſi peu doutée. Cette épreuve fut ſans ſuccès ; l'inexpérience & la ſimplicité de Lucie, ne lui laiſſoient jamais voir dans l'amant le plus tendre, & le plus empreſſé, qu'un ami fort attentif, & peut-être trop délicat. Car, avec quelque équité que Rutland crût enviſager leur ſituation mutuelle, il n'étoit pas poſ-

ſible qu'il ne ſe fachât pas quelquefois contre Lucie, du peu d'attention qu'elle faiſoit à ſes ſentiments. L'on dit (& peut-être cela n'eſt-il pas vrai) que l'amour peut ſe paſſer de retour; mais en ce cas du moins, il eſt certain que l'amour-propre n'eſt pas ſi modéré, & qu'il s'offenſe de ce que le cœur pardonne, ou croit quelque tems pardonner.

Las de ſonder avec tant de diſcrétion, & ſi peu de fruit, un cœur où juſques alors, il n'avoit trouvé aucun des ſentimens qu'il travailloit depuis ſi long-tems à y faire naître, Rutland ſe détermina enfin à parler. Vous voilà, ma chere Lucie, lui dit-il un jour, parvenue à l'âge où l'on peut vous offrir un établiſſement; depuis quelque tems je ſonge à vous marier; & comme je ne veux que votre bonheur, je voudrois que vous me diſſiez naturellement ce que vous penſez de mon idée. Monſieur, lui répondit Lucie d'un air modeſte & timide, j'ai ſi peu réfléchi juſques à préſent ſur un état, que je n'ai ni deſiré, ni prévu, qu'il me ſeroit difficile de vous dire, avec vérité, ce que je penſe. Mais, reprit-il, vous pouvez du moins me dire quel effet fait ſur vous ma propoſition. Elle me cauſe, répondit-elle, une aſſez grande

grande surprise; mais c'est, en vérité, sans aucun mêlange de répugnance, de dégoût; ma volonté sur cela, ne peut naître que de la vôtre. Ce n'est pourtant pas la mienne que j'ai cru devoir consulter, lui dit le Chevalier, & que je compte suivre; ainsi il seroit nécessaire que vous vous déterminassiez à en avoir une. L'homme que j'ai à vous proposer, a passé cette jeunesse, plus dangereuse encore que brillante, où l'inconstance suit de si près l'amour, où même c'est un air de manquer à la femme du monde, qui mériteroit le plus, un attachement éternel : il est de mon âge; son bien ne cede pas au mien; son caractere & sa figure n'ont (à ce que je crois du moins,) rien qui doive vous déplaire, & si... Eh! que m'importe ce qu'il est, interrompit-elle, & ce qu'il peut devoir d'avantages à la nature ou à la fortune? dites-moi plutôt s'il est doué des mêmes vertus : mais quand il se pourroit qu'il les possédât, je ne pourrai jamais l'aimer autant que je vous aime, puisque jamais je ne puis lui avoir les mêmes obligations : & cependant il faudroit vous quitter pour le suivre! Non, Monsieur, continua-t-elle, je ne puis m'y résoudre; & si vous avez la

bonté de laiſſer la choſe à mon choix ; ſouffrez que je continue à vivre auprès de vous : je ne veux, ni ne deſire d'autre bonheur. Ah, Lucie ! s'écria Rutland, en lui baiſant la main avec tranſport, ſentez-vous bien tout le bonheur dont vous me comblez ! Quoi ! vous ſacrifiez un établiſſement brillant au plaiſir de me voir ! oſerez-vous, après cela, croire que vous me devez quelque choſe ! Achevez, mon aimable Lucie, achevez de me rendre le plus heureux des mortels ! reconnoiſſez en moi un amant qui vous adore, & l'époux que je vous offre.

A ces paroles, qu'il prononça avec toute la chaleur dont l'amour rend capable, & d'un ton que l'eſpérance animoit, Lucie demeura ſi interdite, & ſon trouble reſſembloit ſi peu à celui qu'elle auroit éprouvé, ſi ce que Rutland lui propoſoit, avoit dû la rendre auſſi heureuſe qu'il avoit cru pouvoir s'en flatter, qu'il reprit ſes premieres inquiétudes. Eh quoi ! Lucie ! lui dit-il, en ſe jettant à ſes genoux, n'eſt-ce qu'ainſi que vous pouvez recevoir l'hommage que je vous fais ! Vous ne devez pas douter, Monſieur, lui répondit-elle, d'un air contraint, que je ne ſente tout le prix de ce

que vous voulez faire pour moi ; & je me flatte aussi, que vous êtes sûr de mon obéissance. De votre obéissance ! Lucie, s'écria-t-il, ah ! de quel prix payez-vous mes sentimens, & que vous les connoissez peu, si vous croyez qu'il puisse leur suffire ! Mon intention, reprit-elle, avec une froideur qu'elle tâchoit en vain de dissimuler, ne seroit pas qu'ils fussent malheureux ; & je crois que je ne puis mieux vous le prouver, qu'en vous assurant de mon respect pour vos ordres. Pour mes ordres ! s'écria-t-il encore ; ah ! l'amour en sçait-il donner ! cruelle Lucie ! que l'indifférence est désobligeante, lors même qu'elle voudroit ne l'être pas ! Vous baissez les yeux ! vous ne me répondez rien ! ah ! votre silence ne me le dit que trop ; ou vous avez de l'aversion pour moi, ou ce cœur barbare, que je ne puis toucher, sent pour un autre, ce qu'en vain je lui demande pour moi ! Quoi ! lui dit-elle en répandant les larmes les plus ameres, vous m'estimez assez peu pour croire que je puis vous haïr, & pour soupçonner que j'en aime un autre, lorsque je consens aux nœuds que vous me proposez ! pensez-vous que j'en ignore les devoirs, & que je ne m'y soumisse qu'avec le

deſſein de n'y pas être fidelle ? Non ! reprit Rutland, vous ne conſentez pas à ce que je vous propoſe, puiſque votre cœur n'en a pas le même beſoin que le mien. Il n'ignore pas du moins, repliqua-t-elle, ce qu'il vous doit de reconnoiſſance ; & il eſt, j'oſe vous en répondre, pénétré pour vous de la plus vive tendreſſe. Peut-être, ajouta-t-elle en baiſſant les yeux, la mienne n'eſt-elle pas du genre de la vôtre ; mais elle n'en eſt ſûrement pas moins ſincere. Vous m'épouſerez donc ſans répugnance, lui demanda-t-il ? Ce ſeroit, repliqua-t-elle, un ſentiment bien injuſte, & que vous n'êtes pas fait pour inſpirer. Mais, reprit-il, penſez-vous qu'il ſuffiſe à mon amour, de vous voir ne vous pas faire un ſupplice d'être à moi ? ah ! Lucie ! je vous l'avoue à ma honte, j'ai cru quelquefois, dans la vive ardeur dont je brûle pour vous, que c'étoit aſſez pour moi du bonheur de vous poſſéder, & qu'il me ſuffiroit, pour être heureux, de n'avoir pas à me reprocher de vous avoir fait violence ; mais que cette illuſion étoit peu digne de mon cœur ! Dans cet inſtant funeſte où votre indifférence le déchire, où je n'ai jamais ſenti plus vivement l'amour malheureux qui m'en-

traîne vers vous, je ne conçois pas que j'aie pu penſer un inſtant, que ce qui ne ſeroit pas un bonheur pour vous, pouvoit en être un pour moi. Plus je vois que vous ne m'aimez pas, plus je ſens que je ne puis auprès de vous, me paſſer du bonheur d'être aimé. Ne craignez donc point, je vous en conjure, qu'abuſant contre vous, du haſard heureux qui vous a mis entre mes mains, je veuille jamais forcer votre bouche à prononcer des ſermens que votre cœur n'avoueroit pas ! mais, ajouta-t-il, en ſe relevant, ce n'eſt peut-être pas aſſez pour votre bonheur, que de vous jurer que je ne vous contraindrai jamais à m'épouſer; il faut peut-être encore vous permettre de vous unir à un autre. Vous me rendez bien peu de juſtice, ſi vous ne me croyez pas capable de cet effort. Nommez-moi ſeulement l'objet heureux auquel je dois, ſans doute, votre indifférence; & ſi, comme je dois l'eſpérer de la nobleſſe de vos ſentimens, il eſt digne de vous, ne doutez pas, quoi qu'il puiſſe m'en coûter, que je ne faſſe pour votre félicité, ce que vous refuſez à la mienne.

Je crois, Monſieur, répondit Lucie, que je vous avois déja dit que rien ne

peut m'empêcher d'être à vous, & j'osois me flatter que vous voudriez bien m'en croire. Vous seul, en exigeant de moi un sentiment qu'il ne dépend peut-être pas de moi de connoître, ou en vous affoiblissant ceux que vous m'inspirez, vous opposez ici à votre bonheur. J'aurois éternellement à rougir devant moi-même & devant le public, témoin de toutes vos bontés, si, quand il vous plaît de l'attacher à ma possession, je pouvois balancer un seul moment à vous l'accorder. Je ne crains donc pas, Monsieur, de vous le répéter, je suis à vous, & j'y dois être, en effet, dès l'instant que vous voulez bien le desirer. Je vous connois trop, lui répondit-il, pour croire que vous me dissimuliez vos sentimens pour un autre; mais, en même-tems, je connois trop le cœur pour que j'ose me flatter d'avoir fait sur le vôtre, l'impression qui seroit nécessaire à notre bonheur mutuel. Vous ne m'aimez-pas, ma chere Lucie, & peut-être, hélas, ne m'aimerez-vous jamais! puis-je, avec une si cruelle certitude, puis-je, avec un doute si affreux, former les nœuds auxquels vous croyez que la bienséance vous condamne? Non, Lucie, un si odieux abus de mes bien-

faits, feroit peut-être encore plus déshonorant pour moi, que ne l'auroit été la barbarie de vous les refufer : je vous aime ! je vous adore ! mais, encore une fois, je mourrois de honte & de douleur, fi je pouvois penfer affez baffement, pour vouloir ne vous pas tenir de vous même. C'eft me condamner, fans doute, à ne vous jamais pofféder ; mais... Eh ! Monfieur, interrompit-elle vivement, ne vous faites pas, de grace, de fi cruelle idées. Je ne fens, je vous le jure, rien dans mon cœur qui les juftifie. Pénétrée pour vous d'eftime, de reconnoiffance, d'amitié, de tendreffe même, & je dirois de refpect, fi ce terme pouvoit ne vous pas bleffer dans ma bouche, il ne fe peut pas que je vous refufe long-tems le fentiment que vous me demandez. Peut-être accoutumée à vous regarder comme un pere, n'ayant d'ailleurs jamais dû prévoir ce que l'amour vous infpire pour moi, devant même regarder comme un crime contre vous, de defirer feulement l'honneur dont vous voudriez aujourd'hui me combler, en ai-je trop éloigné mes idées ? Il ne me convient pas, dans la fituation où nous nous trouvons tous deux, de vous parler fur votre choix ;

je sens que ce que je vous dirois là-dessus ne vous paroîtroit pas aussi désintéressé que pourtant il le seroit, & je dois ménager à cet égard, & vos idées & votre tendresse; mais, ajouta-t-elle, voyant que Rutland ne l'écoutoit qu'avec une sorte de désespoir, calmez-vous, je vous en conjure. L'état dans lequel je vous vois, m'afflige si sensiblement, qu'il n'y a rien au monde que je desire avec plus d'ardeur, que de pouvoir conformer mes sentimens aux vôtres. Je vais y travailler de toute ma puissance; peut-être serai-je assez heureuse pour que vous les fassiez naître dans mon cœur. Que j'aurai de plaisir à vous annoncer ce changement, continua-t-elle, en le regardant avec une tendresse extrême! je l'attends de ma reconnoissance, & de mon extrême sensibilité pour vos bienfaits. Je vous rendrai le compte le plus fidele & le plus exact de ce qui se passera dans mon ame: vous jugerez mieux que moi, du progrès que vous y ferez; & encore une fois, je vous dois trop pour ne pas faire tout ce qui me sera possible pour triompher d'un mouvement que rien ne justifie, & que je me reproche plus cruellement que vous ne pouvez encore me le reprocher vous-même. Cessez donc de

vous affliger : votre douleur accable mon ame.

Le Chevalier immobile, & preſque hors de lui-même, écoutoit Lucie avec un étonnement inconcevable. Quelle candeur! quelle ſimplicité! quelle vérité brilloient dans ſes yeux! Ah! lui dit-il, pénétré de triſteſſe, peut-on connoître ſi peu un ſentiment que l'on inſpire ſi bien! Vous croyez donc, Lucie, que pour avoir de l'amour, il ne faut que vouloir en prendre? Eh! comment! interrompit-elle, puis-je le croire, lorſque je n'en ſens pas pour vous? ſi vous me demandiez une choſe qui dépendît de moi, ſeriez-vous encore à l'obtenir? Ah! je ne le vois que trop! ce cruel ſentiment ne dépend pas de la volonté! mais je veux tant de mal à mon cœur, de n'être pas ſuſceptible de tout ce que ſent le vôtre; je me trouve d'une ſi noire ingratitude de refuſer quelque choſe au bonheur d'un homme auquel je dois tout le mien; j'en ſuis ſi humiliée que je m'imagine qu'ayant pour vous, ma raiſon, ma reconnoiſſance, ma tendreſſe même, il n'eſt pas poſſible que vous ne triomphiez, avec le tems, d'une indifférence ſi mal fondée, & que je veux moi-même vous aider à vaincre. Promettez-moi

ſeulement que tant qu'elle durera, vous n'exigerez pas que je lui faſſe une violence dont je mourrois peut-être, ou qui du moins, en me rendant fort à plaindre, devroit vous rendre vous-même très-malheureux. Je vous le jure par tout ce qu'il y a de plus ſacré pour un honnête homme, lui dit Rutland, en répandant quelques larmes; mais ſi vous connoiſſiez mon amour; ſi vous ſçaviez de quel reſpect, de quelle délicateſſe il eſt accompagné, vous trouveriez ce ſerment auſſi inutile, que le ſeront, ſans doute, les efforts que vous allez faire en faveur d'un infortuné, condamné à l'être toujours. Eh! pourquoi, lui dit Lucie avec une douceur extrême, vous prédire des malheurs dont je ne vous aſſure pas encore! Eſpérez mieux d'un cœur que vous avez vous-même formé à la vertu. La reconnoiſſance en eſt une, & vos bontés.... Ah! cruelle Lucie, interrompit-il, ne me parlez plus d'un ſentiment ſi peu propre à faire naître ceux que je vous deſire. Hélas! c'eſt elle peut-être qui s'oppoſe à mon bonheur. Ah! pourquoi vous ai-je connue avant l'inſtant où je vous ai aimée!

Rutland ajouta à ſes plaintes mille raiſons, qui toutes intéreſſoient Lucie,

mais ne la touchoient pas autant qu'il l'auroit voulu, & qu'elle le desiroit elle-même. Peu de jours, depuis ce jour-là, se passerent sans qu'elle en entendît de semblables. Elle s'y prêtoit avec douceur, consoloit Rutland d'une indifférence qui elle-même la désespéroit; mais plus elle sondoit son cœur, plus elle lui en développoit les mouvemens, moins il croyoit qu'il dût se flatter de lui voir un jour partager sa tendresse. Elle étoit toujours remplie de soins, d'attentions, d'égards tendres pour le Chevalier; mais elle étoit involontairement devenue avec lui timide & embarrassée. Il ne lui auroit pas fallu beaucoup de réflexions pour lui retrancher ses anciennes caresses; mais elle en avoit besoin pour souffrir celles qu'il lui faisoit quelquefois; & qui, les mêmes exactement, que celles qu'autrefois elle en avoit reçues avec tant de plaisir, lui causoient, depuis qu'elle ne pouvoit plus douter qu'elle ne les dût à l'amour, un chagrin dont toute sa raison avoit peine à triompher.

Que je suis malheureuse, se disoit-elle mille fois le jour, d'avoir inspiré au Chevalier une tendresse si vive, & de ne pouvoir la rendre heureuse! mais

quel eſt ce ſentiment qu'il exige de moi ; & comment ſe peut-il qu'il exiſte dans la nature, & qu'il ne me le communique pas! Ah! ſans doute, je ſuis deſtinée à ne le connoître jamais, puiſque je ne le trouve pas pour lui dans mon cœur! mais pourquoi faut-il qu'il s'obſtine à le deſirer, lorſqu'il ne lui eſt pas néceſſaire pour me faire conſentir à recevoir ſa main!

En conſéquence de ces réflexions, elle conjuroit Rutland, lorſqu'elle le voyoit accablé de la douleur de n'être pas aimé d'elle comme il l'auroit voulu, de ne pas être plus long-tems victime de ſa délicateſſe ; mais cette démarche qu'elle accordoit à l'amitié, à la reconnoiſſance, à la compaſſion, lui coûtoit ſi cruellement ; & avec quelque ſoin qu'elle la diſſimulât, la violence qu'elle ſe faiſoit étoit ſi viſible, que Rutland n'en étoit que plus affermi dans le deſſein qu'il avoit formé, ou de lui plaire, ou de ne l'épouſer jamais.

Si la ſituation de Lucie étoit triſte, celle de Rutland ne le rendoit pas moins à plaindre, & même étoit mille fois plus violente que la ſienne. Avoir toujours devant les yeux, & en ſa diſpoſition même, une femme que l'on adore, à laquelle on le dit ſans ceſſe, qui vous

écoute, vous répond même avec toute la douceur & toute la tendresse de l'amitié la plus vive, mais qui par cela même ne vous en fait que plus craindre, que vous ne pourrez jamais lui inspirer d'amour : telle étoit la position de Rutland ; & il en est peu d'aussi douloureuses.

Lucie qui commençoit à connoître son cœur, & qui tenoit exactement au Chevalier, la parole qu'elle lui avoit donnée de l'instruire de tout ce qui s'y passeroit, l'en avertissoit avec cette cruelle franchise que l'on a involontairement, dans le cas où elle se trouvoit, pour ce qu'on n'aime pas ; & si Rutland y trouvoit toujours un desir extrême de pouvoir le rendre heureux, il y découvroit aussi l'impossibilité de lui faire jamais partager ses sentimens : mais par un malheur qui semble attaché au cœur humain, moins il avoit de sujets d'espérer, plus il sentoit croître son amour ; il s'y joignoit même alors, des mouvemens de fureur, dont il avoit une peine extrême à se rendre le maître, & qu'il ne sçavoit pas toujours assez bien déguiser pour que Lucie, qui les saisissoit dans le fond de son ame, n'en fût pas quelquefois effrayée. Rutland l'étoit lui-même du trouble affreux dans lequel elle le

plongeoit. Comme c'étoit inutilement qu'elle mettoit tout en uſage pour parvenir à l'aimer, c'étoit avec auſſi peu de fruit, qu'il ſe conſeilloit de ne la revoir jamais. Eh! quel eſt, en effet, l'amant aſſez heureux pour ne vouloir que des choſes raiſonnables, ou pour exécuter celles que ſa raiſon lui preſcrit!

Il y avoit déja long-tems que Rutland étoit dans cette violente ſituation, lorſque ſe promenant ſeul une nuit avec Lucie, il ſe trouva dans un de ces momens de délire où tout cede à la paſſion, & diſparoît devant elle. Il lui parloit de ſon amour : eh de quoi, en effet, lui auroit-il parlé! Echauffé par le feu de ſes propres expreſſions, attendri par la douceur avec laquelle Lucie qui, toute déſeſpérée qu'elle étoit de l'amour du Chevalier, lui répondoit : encouragé par le ſilence de la nuit, emporté par ſes deſirs, peut-être ſans ſçavoir bien lui-même ce qu'il vouloit, il l'entraîna ſous un berceau qui étoit au bout de ſon jardin, & dont l'obſcurité ſembloit faite pour favoriſer le crime que la violence de ſon amour, & l'égarement de ſa raiſon alloit lui faire commettre. Là, tranſporté, & ne prenant plus de conſeil que de ſes deſirs, il ſaiſit Lucie avec une

fureur qu'elle n'avoit encore, ni crainte, ni éprouvée de ſa part, & ſans lui laiſſer le tems, ni de s'alarmer, ni de ſe défendre, il la couvrit de baiſers ſi ardents & ſi nouveaux pour elle, que ne pouvant, ni ne voulant même faire de cris que l'éloignement où ils étoient de la maiſon, auroient vraiſemblablement rendu inutiles, & qui, quand ils y ſeroient parvenus, auroient plus ſervi à manifeſter le crime de Rutland, qu'à le prévenir; elle ſe ſervit de toutes les forces que ſon trouble & ſa terreur lui laiſſoient, pour échapper de ſes bras, & tomber à ſes genoux. Dans cette ſuppliante poſture, elle le conjura, d'une voix tremblante & preſque éteinte, de vouloir bien l'entendre. Songez, lui dit-elle, du ton le plus tendre & le plus preſſant, que c'eſt une fille que vous avez jugée digne d'être votre femme, que vous allez déshonorer. Songez que cette fille infortunée vous doit ſa vertu. Ne m'en avez-vous donc inſpiré que pour m'en faire perdre le fruit avec tant d'inhumanité. Ah! Monſieur, rappellez votre raiſon, vos propres principes, votre honneur enfin, qui ne m'intéreſſe pas moins que le mien même; & ſi ces ſouvenirs ne vous ſuffiſent pas, ſoyez du moins

touché de la crainte de me perdre. Oui ! je jure à vos pieds de ne point ſurvivre à la honte dont vous voulez me couvrir : toutes vos précautions, tous vos ſoins, les réparations même que vous pourrez m'offrir, ne m'empêcheront pas, je vous le jure encore, de me donner la mort. Ah cruel ! voulez-vous que ce ſoit à vous que je la doive ; & ne m'avez-vous conſervez la vie que pour me forcer à m'en priver moi même !

Rutland, à qui rien n'étoit plus nouveau qu'un crime, & qui pendant le diſcours de Lucie avoit eu le tems de rentrer en lui-même, étonné, confus, déſeſpéré de ce qui venoit de ſe paſſer, la releva doucement, & prenant la poſture qu'il la contraignoit de quitter ; c'eſt à moi, dit-il, c'eſt à moi, trop aimable Lucie, à expier par la mort, le crime affreux que j'ai voulu commettre. Monſtre que je ſuis ! & j'oſois me croire de la vertu ! j'oſois vous en donner des leçons ! & ce n'eſt qu'à la vôtre ſeule que je dois le bonheur de n'être pas dans cet inſtant, le plus ſcélérat des hommes ! Fuyez, Lucie, fuyez un perfide ſi indigne de vous & de vos bontés .... mais non, interrompit-il, ne le fuyez pas ; ſoyez témoins de mes regrets, fiez-vous

à mes remords, du ſoin de mon ſupplice. Mon reſpect qui, j'oſe vous le promettre, ne ſe démentira plus, vous prouvera mon repentir; lui ſeul déſormais vous parlera d'une malheureuſe tendreſſe que mon égarement vient de vous rendre encore plus odieuſe; & s'il vous eſt impoſſible de douter que je vous adore, du moins ne ſera-ce plus par des entrepriſes que je déteſte, & qui m'aviliſſent tant à mes propres yeux, que je vous en rappellerai le ſouvenir. Mais, ajouta-t-il en ſe relevant, ſortons d'un lieu que je ne pourrai jamais revoir ſans la plus horrible confuſion, & venez vous remettre, s'il ſe peut, de votre trouble, & de l'état affreux où je vous ai plongée.

Lucie avoit effectivement beſoin de repos; pâle, tremblante, à demi-morte; enfin, elle eut de la peine à ſuivre le Chevalier juſques à la maiſon. Auſſi-tôt qu'elle fut rentrée dans ſon appartement, elle le pria d'une voix encore foible & éteinte, de permettre qu'elle ſe mît au lit. C'étoit lui ordonner de ſe retirer; auſſi le fit-il après s'être encore jetté à ſes genoux, en la ſuppliant d'être tranquille, & d'ajouter une foi entiere à ſon repentir. Lucie ne put lui répondre que

par un torrent de larmes ; pour en arrêter le cours, il se hâta de la quitter. Lorsqu'elle se fut assez calmée pour pouvoir se montrer, elle appella ses femmes pour la coucher ; mais, hélas ! qu'elle étoit éloignée de vouloir se livrer au sommeil ! à peine fut-elle seule, que prenant avec courage, le seul parti qu'elle crût convenir à sa vertu, sans que son inexpérience lui permît d'en voir les conséquences & les dangers, elle se leva, choisit dans sa garde-robe l'habit le plus simple qu'elle y eût, fit un petit paquet du linge le plus uni qu'elle y put trouver, renferma dans une commode toutes les pierreries qu'elle avoit reçues de Rutland, & qui étoient en assez grand nombre ; & y ajoutant une centaine de guinées qui lui restoient, elle ne s'en réserva que cinq, qu'elle crut pouvoir lui suffire, jusques à ce que la Providence, à laquelle elle résolut de se confier, pourvût à ses besoins. Après cet arrangement, où l'instinct avoit beaucoup plus de part que la réflexion, tant elle étoit hors d'elle-même, elle se détermina à écrire à Rutland, de qui le souvenir lui causoit plus de douleur que de colere. Ah ! quel sera son état, se disoit-elle, lorsqu'il m'aura perdue ! quelle amertume, ma

fuite va répandre ſur ſes jours! que deviendra-t-il! mais ſi je ne le ſuis pas, que deviendrai-je moi-même! puis-je compter ſur une vertu que j'ai vue ſe démentir d'une façon ſi décidée! que lui ſerviront ſes remords, qu'à éloigner peut-être l'occaſion de me faire de nouvelles inſultes. Ah! ne nous fions pas à ce que peut la vertu ſur un cœur rempli de la paſſion la plus violente. Que m'importeroit que la ſienne lui fît horreur du crime qu'il auroit commis, lorſque j'en ſerois la victime? Ses remords me rendroient-ils ce dont ſa fureur m'auroit privée! fuyons, n'expoſons pas un des plus honnête hommes qu'il y ait au monde, à un repentir qui feroit le malheur de ſa vie, & qui n'empêcheroit pas la honte de la mienne. La fuite eſt l'unique parti qui me reſte, puiſqu'une malheureuſe, mais invincible répugnance ne me permet pas de conſentir jamais à l'épouſer. Après s'être confirmée par toutes ces réflexions dans le parti qu'elle venoit de prendre, elle écrivit à Rutland, d'une main tremblante, la Lettre qui ſuit.

LETTRE.

» C'eſt, Monſieur, avec la plus vive
» douleur, que je vous dis peut-être le
» dernier adieu. Une deſtinée cruelle
» m'impoſe la dure, mais inévitable
» néceſſité de quitter pour jamais mon
» pere, mon bienfaicteur, & mon ami.
» Je pars, ſans ſçavoir ce que je devien-
» drai, n'emportant preſque avec moi,
» que le ſouvenir de tout ce que je vous
» dois, & une reconnoiſſance que rien
» n'effacera de mon cœur. Ah! généreux
» Rutland, pourquoi faut il que l'amour
» ait pris ſur votre vertu un empire
» qui a effrayé la mienne! je pars! &
» c'eſt pour vous quitter! c'eſt peut-être
» pour ne vous revoir jamais que je me
» ſépare de vous! je ne conçois pas, dans
» l'abattement où me met cette funeſte
» réſolution, comment j'ai la force de
» l'exécuter! ah! ſi j'avois pu me flatter,
» après ce qui vient de ſe paſſer entre-
» nous, que le repentir que vous m'a-
» vez montré eſt ſincere, qu'il m'auroit
» été doux de paſſer le reſte de ma vie
» avec un homme auquel je dois tant,
» & de qui, juſques ici, les bienfaits
» m'avoient ſi ſenſiblement flattée! Par-

» donnez-le moi, je vous en conjure;
» mais plus j'avois cru devoir compter
» ſur votre vertu, plus l'égarement où
» je viens de vous voir, m'alarme pour
» l'avenir. Vous-même, auriez-vous cru
» que l'amour eût dû vous emporter ſi
» loin; & pouvez-vous être bien ſûr
» de ne vous pas faire illuſion, lorſque
» vous vous flattez que ce ſera la der-
» niere fois qu'il triomphera de votre
» vertu & de votre raiſon! encore une
» fois, pardonnez-moi de ne pas oſer
» l'eſpérer; daignez ne pas haïr une in-
» fortunée, qui la ſera toujours plus par
» le malheur qu'elle vous cauſe, qu'elle
» ne peut l'être jamais par tous ceux
» qu'elle peut éprouver; ſouvenez vous
» de moi, ſans amour & ſans averſion.
» J'ai fait, je vous le jure encore, tout
» ce qui m'a été poſſible pour partager
» vos ſentimens; n'imputez donc ni à
» l'ingratitude, ni à la foibleſſe de mon
» amitié pour vous, un mouvement
» dont rien ne pouvoit triompher ſans
» doute, puiſque tous mes efforts ne l'ont
» pas détruit. Vous trouverez dans ma
» commode des choſes qui, en vous
» quittant, m'ont paru ne devoir plus
» m'appartenir. Adieu, mon cher Rut-
» land, ſi en vous perçant le cœur, il

» peut m'être encore permis de vous
» donner ce nom; adieu, ſouvenez-vous
» de l'infortunée Lucie, & ſoyez ſûr que
» la mémoire de ce qu'elle vous doit,
» la ſuivra juſques dans le tombeau.«

Après avoir cacheté cette Lettre dans laquelle Lucie renferma la clef de la commode, où elle avoit laiſſé ſes diamans, elle ſe chargea du petit paquet de linge qu'elle avoit cru devoir emporter; & munie de la clef d'une petite porte du jardin, qui répondoit dans le parc de ſaint-James; elle deſcendit le plus doucement qu'elle put: mais il lui fut impoſſible de paſſer auprès de la porte du Chevalier, ſans reſſentir une ſi vive émotion, qu'elle fut forcée de s'y appuyer, pour reprendre ſes forces. Enfin, rappellant ſon courage, elle gagna le jardin, enſuite le parc; & choiſiſſant une route au haſard, elle ſe trouva dans des rues qui, comme toutes celles de Londres, lui étoient abſolument inconnues; mais cette ignorance ne diminua rien de la précipitation de ſa marche; & comme elle croyoit qu'elle ne ſeroit en ſûreté que quand elle ſeroit fort éloignée de la maiſon qu'elle quittoit, elle arriva au bout de deux heures, d'une courſe

aſſez rapide, dans la Cité. Là excédée de fatigue, & ſentant que ſes jambes ſe déroboient ſous elle, elle entra dans la boutique d'une fameuſe Lingere, où elle eut à peine demandé la permiſſion de ſe repoſer, qu'épuiſée de laſſitude & de beſoin, elle perdit connoiſſance. La Marchande occupée à quelque marché intéreſſant pour elle, avoit fait peu d'attention à l'entrée de Lucie, & ne s'apperçut même pas qu'elle étoit évanouie; mais une femme qui ſe trouvoit dans la même boutique, que la figure noble de Lucie avoit frappée, & que ſon accident effraya, courut à elle, un flacon de ſel à la main; mais le lui ayant aſſez inutilement fait reſpirer, & jugeant à ſon pouls, que l'inanition cauſoit en partie cet accident, elle demanda quelque eau cordiale. A peine en eut-elle fait avaler à Lucie, qu'elle reprit ſes eſprits. Le premier uſage qu'en fit cette infortunée, fut de rendre grace à cette charitable femme. Vous êtes ſi aimable, ma chere enfant, lui dit cette bonne femme avec amitié, qu'il eſt tout ſimple que vous intéreſſiez les perſonnes mêmes qui vous connoiſſent le moins; mais, où allez-vous donc ſeule, & de ſi bonne-heure? tout en vous me dit que vous

n'êtes pas faite pour l'abandon où je vous vois. Ah ! ma chere enfant, continua-t elle, en voyant que Lucie avoit peine à retenir ſes larmes, je ne veux pas vous affliger; je ne veux que vous ſecourir. C'eſt l'intérêt que vous m'inſpirez, & non une curioſité qui, faute de connoître mon motif, vous eſt ſans doute à charge, qui a dicté les queſtions, peut-être imprudentes, que je vous ai faites. Je ſuis ſi touchée de vos bontés, Madame, lui répondit Lucie, & elles me donnent tant de confiance en vous, que s'il n'y avoit que nous ici, je croirois y être conduite par la providence, pour vous demander conſeil. Qu'à cela ne tienne, lui dit cette bonne femme, je loge à deux pas d'ici, venez-y avec moi : auſſi-bien, voilà l'heure de déjeûner, nous prendrons du thé enſemble ; & nous nous parlerons ſans témoins.

A ces paroles, elle donna le bras à Lucie, qui avoit véritablement beſoin de ce ſecours, la fit entrer dans une aſſez belle maiſon, qui étoit à deux pas de celle qu'elles quittoient ; & la conduiſit dans un petit appartement ſimplement meublé, mais d'une propreté extrême. Commençons, ma chere fille, lui dit-elle, par déjeûner. L'inanition augmente

le découragement ; & je me trompe fort, ou vous n'avez pas besoin d'ajouter au vôtre. Il est vrai, répondit Lucie, que ma situation actuelle est fort embarrassante. Elle vous le paroîtra peut-être moins, repartit Madame Pikring, lorsque j'en serai instruite. Mais, mangez, je vous en conjure ; à l'état auquel votre course vous a réduite, il m'est aisé de juger que vous n'êtes pas accoutumée à en faire de pareilles. Il est vrai, répondit Lucie en soupirant, que j'ai été éveillée d'une façon peu conforme à l'état auquel la providence semble me destiner. Ce qui vous paroît aujourd'hui un de vos malheurs, répondit Madame Pikring, sera vraisemblablement un jour, & de ce moment même votre plus grande ressource. L'éducation est un bien précieux, qui tient lieu de beaucoup d'autres, & dont aucun ne dédommage. Si vous avez été élevée en fille de qualité, on vous en aura, sans doute inspiré les principes & les sentimens ; on vous en aura donné les talens, les agrémens même, & voilà ce qu'à un certain âge, la fortune la plus brillante ne sçauroit faire acquérir; cessez donc de gémir d'un bonheur digne d'être envié, & racontez-moi vos véritables infortunes.

Le récit, repartit Lucie, en ſera court & douloureux. Alors elle conta à Madame Pikring, qu'elle ne connoiſſoit pas ſes parens, & s'étendit ſur les ſoins que le Chevalier avoit pris d'elle & de ſon frere, juſqu'à ce jour-là. Je jouiſſois dans la paix la plus profonde, continua t-elle, de devoir mon exiſtence, ma vertu, mes talens, au plus noble & au plus vertueux mortel qui reſpirât; lorſque malheureuſement pour moi, l'amitié dont il m'honoroit eſt devenue une paſſion violente. Je lui rends juſtice. Ce n'a d'abord été que par des voies conformes à ſon caractere, qu'il a attaqué mon cœur, & qu'il a tâché de le plier à ſes ſentimens : mais notre malheur commun ayant voulu que tous ſes efforts aient été inutiles, cet homme ſi reſpectable s'eſt enfin laiſſé emporter par ſa paſſion, juſques au point d'attenter à ma vertu. Oui, ma chere Madame Pikring, (& quel ne devoit pas être ſon égarement pour s'être ſi peu reſpecté?) il a voulu me faire violence. Il eſt vrai qu'il s'eſt repenti d'un ſi infame projet, avec une promptitude qui prouve bien combien peu il étoit fait pour ſon cœur; mais quelques reproches qu'il s'en ſoit faits, quelques promeſſes qu'il m'ait fai-

tes pour l'avenir, il m'a ſemblé que moins j'avois dû craindre de ſa part une pareille foibleſſe, plus, l'en trouvant une fois capable, il étoit dangereux pour moi de reſter auprès de lui : car, il faut, pour en être venu à une extrêmité ſi contraire à ſes principes, que ce ſentiment qu'il appelle amour, ſoit un ſentiment bien pernicieux, & qui dérange cruellement la tête. Cette réflexion m'a déterminée à le fuir, pour n'être pas expoſée à quelque nouvelle inſulte de ſa part. Ah! Madame, je frémis encore, quand je ſonge à l'état dans lequel je l'ai vu hier au ſoir; il trembloit autant que moi-même; ſa reſpiration étoit précipitée & interrompue; & ſes regards, autant que l'obſcurité de la nuit a pû me permettre de le remarquer, étoient rempli d'un feu & d'une ardeur inquiette, dont le ſouvenir ſeul me pénétre de terreur. N'ai-je pas fait ſagement de ſortir de chez lui à la pointe du jour? car c'étoit de chez lui que je venois, lorſque j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Voilà mon hiſtoire : je ne vous cache que le nom de mon bienfaicteur, qu'il vous eſt inutile de ſçavoir, & qui ne doit point ſortir de ma bouche, dans une occaſion où

il ne peut pas être accompagné d'un éloge. C'eſt, j'en ſuis ſûre, la premiere fois de ſa vie qu'il a pu mériter d'être blâmé; il eſt naturellement le meilleur, & les plus vertueux des hommes, & tant que reſpirerai, je conſerverai pour lui la plus tendre reconnoiſſance. Ah! s'écria Madame Pikring, en embraſſant vivement Lucie, quelle innocence! que de candeur & de bon naturel! le Ciel, n'en doutez pas, vous récompenſera de tant de vertu: prenez courage, ma chere fille, nous verrons à vous placer auprès de quelque Dame de qualité: c'eſt, je crois, ce qui peut vous convenir le mieux. En attendant, vous reſterez avec moi, qui, malgré la médiocrité de ma fortune, vous garderois volontiers toujours, ſi ma profeſſion étoit compatible avec le deſir que j'en ai; mais, vous êtes jeune, charmante, & vous ſeriez trop expoſée ici, où je reçois tous les jours des étrangers; parce que je loue des appartemens meublés. Cependant, avec la précaution de vous tenir renfermée dans le mien, vous éviterez les yeux & les propos des jeunes gens qui habitent cette maiſon, & nous aurons le tems de vous chercher ce qu'il vous faut. Que j'ai de graces

à vous rendre, lui dit la reconnoiſſante Lucie! la Providence me protége aſſurément, puiſqu'elle a permis que j'euſſe le bonheur de vous rencontrer: mais il n'eſt pas juſte que je vous ſois à charge; voilà, ajouta-t-elle, en les lui préſentant, cinq guinées que j'ai réſervées pour mes preſſans beſoins, ſur une centaine que j'ai cru devoir, en le quittant, reſtituer à mon généreux protecteur. Daignez les accepter, je vous en conjure. Oui, lui dit Madame Pikring, avec une air d'admiration; oui, je les prends, & les emploierai cette après-dinée même, à vous acheter tout ce qui peut vous être néceſſaire; car, continua-t-elle, en ſouriant, votre paquet me paroît contenir fort peu de choſe. Je n'ai, répondit Lucie, emporté, comme vous pouvez bien le penſer, que ce dont j'avois abſolument beſoin: je me ſerois reproché le ſuperflu comme un vol honteux, que je ne me ſerois jamais pardonné. Que vous êtes heureuſement née, ma chere fille, s'écria Madame Pikring; je ne puis, en vous entendant, admirer aſſez à quel point la vertu ſeule vous a bien conduite, & de combien ſa lumiere eſt plus ſûre, que toutes celles que nous pouvons tenir de l'âge & de l'expérience!

Après cette converſation, qui avoit un peu alongé le déjeûner, la bonne femme laiſſa Lucie maîtreſſe de ſon appartement, & alla vaquer à ſes affaires, juſques au dîner qui, comme elle, fut ſimple & fort bon. A peine fut-il fini, qu'elle ſortit pour faire les emplettes qu'elle croyoit néceſſaires à Lucie : elle lui dit, en rentrant, qu'après avoir réfléchi ſur le projet qu'elle avoit formé de la placer auprès de quelque Dame, il lui avoit paru néceſſaire de la mettre pour quelque tems chez une Lingere, où elle apprendroit bien des choſes, que ſon nouvel état pourroit lui rendre néceſſaires. Lucie ayant applaudi à cette nouvelle idée, Madame Pikring lui dit qu'elle en connoiſſoit une qui paſſoit pour une très-honnête perſonne, & chez laquelle elle ſeroit très-bien ; que ces courſes l'ayant menée dans ſon quartier, elle la lui avoit propoſée, & que Madame Yielding avoit accepté ſon offre avec plaiſir. Ainſi, ma chere Lucie, continua-t elle, ſi la propoſition vous agrée, je vous y menerai lorſque vous vous ſerez repoſée ici quelques jours ; car je ne veux pas que vous me quittiez de la ſemaine. Lucie inſiſta pour ne la pas incommoder ſi

long-tems : ah! de grace, interrompit Madame Pikring, quittez ce ton de cérémonie, qui n'eſt fait que pour m'affliger. C'eſt de bon cœur que je vous offre les ſecours qui peuvent dépendre de moi ; & ſi vous croyez que ma bonne volonté mérite quelque reconnoiſſance, prouvez-moi la vôtre, en vivant avec moi ſans façon, & avec autant de confiance, que je ſens d'amitié pour vous. Lucie touchée de tant de franchiſe, ne voulut pas inſiſter davantage ſur la crainte de lui être à charge ; & reſta, en effet, chez elle juſques-au Lundi ſuivant, qu'elle la mena à regret chez Madame Yielding, à laquelle elle la recommanda, comme elle auroit fait ſa propre fille ; & ne la quitta que les larmes aux yeux, après lui avoir promis de la venir voir le plus ſouvent qu'elle pourroit.

A peine fut-elle ſortie, que la Yielding préſenta de l'ouvrage à Lucie, qui s'acquitta aſſez bien de ce qu'elle lui avoit donné à faire, pour s'en attirer mille éloges. Quinze jours s'étoient paſſés tranquillement, lorſqu'un après-midi, un équipage leſte & brillant, d'où il ſortit impétueuſement un jeune homme, encore plus brillant que ſon car-

roſſe, arrêta à la porte de la Yielding: Que le Diable, dit-il, en entrant, d'un air bruſque & inſolent, avec nobleſſe, emporte la Cité, ou la rapproche de la Cour! Je crois, parbleu! qu'elle s'en éloigne tous les jours; il faudroit des relais pour y venir; je ne ſçais ce que mes chevaux penſent de cette courſe-là, mais pour moi, qui n'ai pas l'honneur de me porter auſſi-bien qu'eux, j'en ſuis excédé. Tu ne veux donc pas quitter ce vilain quartier, Fanny? La Yielding alloit répondre, avec le plus grand reſpect, à de ſi ſublimes impertinences, lorſque le jeune fat appercevant Lucie: oh! oh! ajouta-t-il, on y trouve de ces minois-là, dans la Cité! qu'elle s'éloigne à préſent, qu'elle reſte où elle eſt, c'eſt, je te jure, ce qui me devient bien indifférent: eh! d'où diable ſort donc cette maniere de Divinité, que je ne te l'ai pas encore vue? Dieu me damne, mais complettement, ſi ce n'eſt la plus jolie créature qu'il y ait dans Londres! & tu crois que nous te la laiſſerons long-tems! non, ma bel enfant, ajouta-t-il tout de ſuite, en s'adreſſant à Lucie, & en s'aſſeyant auprès d'elle, ce n'eſt pas pour orner une vile boutique, mais le plus beau des Palais, que vous

êtes

êtes faites. Je le ſuis, Mylord, répondit modeſtement Lucie, pour la place que j'occupe, & je n'en ambitionne point d'autre. Oh ! par exemple, c'eſt ce que nous verrons, dit il, en voulant lui baiſer la main. Quoi ! vous me retirez votre main ! eh, bon Dieu ! que la vertu eſt farouche dans la Cité ! ſi vous ſçaviez combien nous en avons apprivoiſé en notre vie, vous nous en montreriez une plus humaine ; croyez moi donc, mon petit Ange, nous ſommes à la Cour une douzaine de Pairs auxquels rien ne réſiſte. Il eſt vrai, au reſte, que quand les tems nous le permettent, nous faiſons tous les ans un voyage en France. Diable ! nous n'avons garde de laiſſer appeſantir nos graces, par l'air groſſier de Londres. Ils ſont fort plaiſans, ce me ſemble, les François, répliqua Lucie, & bien dignes de la réputation qu'ils ont de l'être, ſi c'eſt chez eux que vous avez pris vos tons & vos manieres. Mais, parle donc, Fanny ! dit le Lord à la Yielding, je la crois *Perſiffleuſe*. C'eſt que cela ſeroit délicieux, au moins ! mais ce que je l'aime à la folie, le *Perſifflage* ! perſonne à la Cour ne le manie comme moi ! & nous ferions tous deux, ſi elle a ce talent, comme je le

ſuppoſe, des converſations charmantes ; & des ſoupers, comme j'oſe dire, que l'on en fait peu dans Londres.

La Yielding qui jugoit de l'embarras de Lucie par ſa rougeur, & qui craignoit qu'en laiſſant continuer au Lord un entretien ſi ſcandaleux, elle ne donnât lieu à Lucie de la ſoupçonner d'avoir pour lui d'aſſez peu honnêtes complaiſances, l'interrompit aſſez froidement, pour lui demander s'il y avoit quelque choſe pour ſon ſervice. Je croyois quand je ſuis venu, répondit-il, en avoir mille à te commander. J'avois dans la tête les plus belles dentelles du monde ; mais avec la Déité que tu t'aviſes de placer dans ton comptoir, comment diable veux-tu qu'on ſe ſouvienne de quelque choſe ? que veux-tu que je te diſe ? je reviendrai ; & tu voudras bien m'en croire, peut-être, ſans que j'en jure. Adieu, ma Reine, ajouta-il, en s'adreſſant à Lucie, vous faites la dédaigneuſe ; mais je veux être le Pair d'Angleterre le plus déshonoré, ſi nous ne faiſons pas enſemble une plus ample connoiſſance.

En achevant ces intéreſſantes paroles il remonta dans ſon carroſſe ; & ſes chevaux auſſi étourdis que lui, l'emporte-

rent de toute la vîteſſe de leurs jambes. Qui eſt cet homme-là, demanda Lucie à la Yielding, avec étonnement? je n'aurois jamais cru, ſi je ne l'avois pas vu, qu'il y eût des êtres auſſi ſouverainement ridicules. Qu'appellez-vous ridicule, Mademoiſelle, repliqua la Yielding? ſçavez-vous bien que celui à qui vous donnez ſi indiſcrétement cette épithete, eſt un des plus nobles Lords d'Angleterre, & une de mes meilleures pratiques? ſçavez-vous bien qu'il achete ſans ceſſe, ne marchande jamais, & paie toujours comptant? Je comprends bien, répondit Lucie, que cela fait de grandes vertus à l'uſage de votre boutique; mais je n'en crois pas moins qu'on peut les poſſéder, & par-delà, & être encore fort impertinent. Oh ſans doute! repartit la Yielding, eſt-ce parce qu'il vous a trouvé jolie, & qu'il vous l'a dit à ſa maniere; il eſt vrai; mais enfin, ſi elle étoit ſi mauvaiſe, tourneroit-il, comme il fait, la tête aux plus jolies femmes de la Cour? Ah! s'écria Lucie, qu'il faut qu'une femme l'ait mauvaiſe, pour ſe la laiſſer tourner par des pareils propos, & des façons ſi offenſantes! Ne vous a-t-il pas dit, reprit la marchande, qu'il va en France tous

les ans ? Ces façons que vous blâmez, ſont celles de ce pays-là, & plaiſent fort en celui ci ? eh puis ! croyez-vous qu'avec de petites bourgeoiſes comme nous, un Seigneur de cette importance agiſſe comme avec une Ducheſſe ? Ce ſont ſes affaires, répondit Lucie ; mais comme toute bourgeoiſe que je ſuis, le ton qu'il a pris avec moi, ne me convient pas, je vous prierai de trouver bon que je travaille dans ma chambre, afin de n'y plus être expoſée. Oh ! pour cela non, Mademoiſelle, dit la Yielding, d'un air fâché ; quand on eſt jolie, il faut s'accoutumer à ſe l'entendre dire. Plus on eſſuie de ces propos-là, moins ils font d'impreſſion ; & je le ſçais aſſez par moi-même, pour ne les pas craindre pour vous.

Lucie, que cette converſation ennuyoit, pour la faire ceſſer, prit la Gazette qui étoit ſur le comptoir, & ne fut pas d'une médiocre ſurpriſe, d'y trouver cet article.

» Si une jeune perſonne, qui s'eſt
» ſauvée de chez des gens qui l'ont éle-
» vée, & auxquels elle eſt chere, veut
» y revenir, on l'aſſure qu'elle ne ſera
» plus expoſée aux accidens qui l'ont
» déterminée à la fuite, & qu'elle n'au-

» ra jamais lieu de ſe repentir de ſon
» retour, dans une maiſon que ſon ab-
» ſence déſeſpere.«

Cette lecture avoit plongé Lucie dans une rêverie ſi profonde, que ce fut en vain que la Yielding, qui croyoit dire ſur l'uſage qu'on doit faire de la vertu, de fort belles choſes, chercha à s'attirer plus long-tems ſon attention. Plus elle réfléchiſſoit ſur ce qu'elle venoit de lire, moins elle pouvoit ſe perſuader que cet article n'eût été inſéré dans la Gazette, par l'infortuné Rutland. Cette nouvelle preuve de bonté de ſa part, réveilla vivement dans l'ame de Lucie, ſa tendreſſe, ſa reconnoiſſance, & même la douleur qu'elle avoit eue de le quitter. Cependant il ne lui fut pas poſſible, en ſe rendant compte de ce qu'elle avoit fait, de ſe perſuader qu'elle eût eu tort de s'alarmer, & qu'elle eut pû, avec raiſon, compter ſur le repentir du Chevalier. Il falloit que dès-lors elle eût mauvaiſe opinion de la vertu des hommes, & qu'elle ne crût pas qu'elle dût remporter la victoire, lorſqu'elle trouvoit à combattre une paſſion violente. Quoi qu'il en ſoit, toute mécontente qu'elle commençoit à être de ſon état, les nouvelles aſſu-

rances que le Chevalier lui donnoit, de la respecter toujours, ne diminuerent rien de ses terreurs, & ne changerent rien à la résolution qu'elle avoit prise de ne pas retourner chez lui. Elle lui étoit cependant trop tendrement attachée, pour qu'elle s'y conformât, sans éprouver une vive douleur. L'espèce de combat qu'elle se livra, & les réflexions qu'elle fit sur son état passé, & sur sa situation présente, la tinrent éveillée toute la nuit; & la Yielding fut suprise le matin de l'abattement où elle la trouva. Lucie cependant n'en étoit que plus belle. Cette insomnie avoit mis dans ses yeux, cette langueur touchante, qui répand dans l'ame un sentiment moins vif, mais plus satisfaisant pour celle qui le fait naître, & pour celui qui l'éprouve, que le simple desir. Tout destiné qu'étoit le Lord Chester à ne connoître que celui-là, il parut, lorsqu'il arriva, plus bruyant, & plus brillant encore que la veille; que l'air tendre & languissant de Lucie le frappoit vivement. Qu'elle est belle! s'écria-t-il, comme s'il eût été seul avec elle: que de grace! que de noblesse! & tu voudrois, continua-t-il, en s'adressant à la Yielding, que la tête ne tournât

pas d'une créature de cette eſpèce! Que j'avois d'empreſſement de vous revoir, mon Ange! ajouta-t il, en regardant Lucie avec des yeux plus hardis que tendres : vous détournez vos regards! craignez-vous de lire dans les miens, tout ce que vous m'inſpirez, ou de me laiſſer voir dans les vôtres, que vous en avez quelque reconnoiſſance! j'aime la pudeur, à un certain point s'entend; mais quand elle devient *Begueulerie*, croyez-m'en, ma petite Reine, elle ne vaut pas le Diable. Madame, dit Lucie, à Yielding, ſans regarder le Lord, ne m'avez-vous priſe ici que pour y eſſuyer de pareils propos, & Mylord n'y vient-il que dans le deſſein de m'affliger de ſa préſence & de ſes diſcours?

La Yielding & le Lord, tout imprudents qu'ils étoient tous deux, furent embarraſſés de cette apoſtrophe. L'une en rougit, l'autre n'y répondit rien; mais le Lord Cheſter ne voulant pas obliger Lucie à le quitter, comme elle paroiſſoit en avoir l'intention, regardant une ſuperbe garniture de dentelle qu'elle tenoit, la loua beaucoup, & demanda enſuite à la Yielding ſi elle étoit à vendre. Elle eſt comme retenue, Mylord, répondit-elle; cependant ſi elle

vous plaît, pour deux cent guinées elle est bien à votre service. Je la trouverois, tout admirable qu'elle est, un peu chere, dans toute autre circonstance, reprit-il : mais tout ce qu'à présent je ne te pardonnerois pas, ce seroit d'en avoir une plus belle, & de ne me la pas montrer. En achevant ces paroles, il jetta sur le comptoir, quatre rouleaux que la Marchande reçut, en l'assurant que cette garniture étoit ce qu'elle avoit de plus beau.

Pendant que le marché se faisoit, Lucie enveloppa la garniture, pour être plutôt quitte de cet insupportable Lord; mais lorsqu'elle voulut la lui remettre, elle est, lui dit-il, dans les mains où je veux qu'elle aille; & je ne vous donne, aimable Lucie, en vous priant de l'accepter, qu'une bien foible preuve du desir que j'aurois de vous être utile, & de réparer tous les torts que la fortune me paroît avoir avec vous. Je ne lui en reproche qu'un, Mylord, répondit-elle fiérement ; & c'est de m'exposer aux discours que vous me tenez, & de me rendre l'objet de vos honteuses libéralités ; à ces mots, elle jetta la garniture du côté du Lord, avec un mépris qu'il sentit vivement, & qui l'étonna beau-

coup : car ſa vanité qui lui en faiſoit mériter tant, ne lui permettoit pas de croire qu'il en inſpirât. Vous répondez ſinguliérement à Mylord, lui dit la Yielding ; on peut être déſintéreſſée, mais il me ſemble que cela ne diſpenſe pas d'être polie : Mylord eſt ſi reſpectable ..... Qu'il agiſſe donc de façon à ſe faire reſpecter, interrompit vivement Lucie, qu'il reſpecte lui-même la vertu, ou que du moins il la laiſſe tranquille.

A ces mots, elle ſe leva bruſquement, & jettant ſur Mylord Cheſter, qui vouloit la retenir, un regard d'indignation qui l'atterra, tout inſolent qu'il étoit, elle ſe retira dans une chambre à côté, dont elle ferma la porte ſur elle. La Yielding outrée qu'on eût oſé traiter ainſi un homme de cette importance, lui en commençoit des excuſes, lorſque le Lord l'interrompant par un éclat de rire forcé : voilà, dit-il, un petit dragon de vertu que j'aurai bien du plaiſir a dompter : mais où diable l'as-tu pris ? car, ajouta-t-il, en regardant les filles de la Yielding, ſans offenſer ces Dames, & même ta boutique, je crois que tu te ſouviens qu'elles ne ſont ici ni ſi réſervées, ni ſi cheres. Bon jour la Yielding, nous nous reverrons, & dans

peu. Ah parbleu ! Madame Lucie, vous avez, à ce que je vois, envie de me mener loin ; mais vous ferez plus de la moitié du chemin, ou je ſuis bien trompé. Vous ne jouez pas mal votre rôle ; mais graces à Dieu, nous ſçavons le nôtre ; & je vous mettrai à portée d'en dire des nouvelles. A propos ; & n'eſt ce pas toi qui la conſeilles ? Ah ſur mon ame ! Mylord ... Oh ! interrompit-il, je priſe, à ce que je crois, ton ame ce qu'elle vaut ; mais c'eſt que ſi cela étoit, & que tu fuſſes d'intelligence avec la Lucie, ſeulement par haſard, tu m'entends bien ! tu me connois ! je te reſpecte fort ! mais parbleu ! tu ne m'aurois pas fait impunément cette galanterie. Fais tes réflexions ſur ce que que j'ai l'honneur de te dire ; & dans tous les cas, compte ſur ma reconnoiſſance. Adieu. Mais, Mylord, lui dit-elle, que voulez-vous que je faſſe de cette garniture ? Gardes-la à Lucie, lui cria-t-il, en remontant dans ſon carroſſe, je te réponds qu'elle te la redemandera avant qu'il ſoit peu. La Yielding, qui n'avoit pas ſi bonne opinion de cette affaire que le Lord, ſecoua la tête, & ne répondit rien. Lorſque Lucie fut aſſurée du départ du Lord Cheſter, elle rentra, &

ſans donner le tems à la Lingere de lui parler, elle lui demanda permiſſion de travailler dans une chambre à part, ou de ſe retirer. A l'air décidé dont elle fit cette propoſition, la Yielding, qui avoit quelque envie d'obliger le Lord, & qui ne vouloit pas cabrer Lucie, lui répondit obligeamment qu'elle feroit tout ce qui lui plairoit; mais elle ne put ſe diſpenſer d'ajouter que ſon procédé avec un Seigneur, tel que le Lord Cheſter, lui paroiſſoit ſouverainement ridicule. Lucie qui commençoit à ſe défier des mœurs de Madame Yielding, & qui attendoit avec impatience la bonne Mde. Pikring, pour lui confier ſes peines, & l'engager à la retirer d'une maiſon qu'elle regardoit comme dangereuſe, Lucie, dis-je, ne répondit rien à une remontrance ſi déplacée, & profita de la permiſſion qu'on venoit de lui accorder.

Elle fut donc tranquille juſques au lendemain, que Mylord Cheſter arriva, avec l'air de ne pas douter que cette troiſieme viſite ne dût être le terme de ſes ſoins, & tout au moins, le commencement de ſon triomphe. S'il avoit confié à la Yielding ſes eſpérances, elles les auroit aſſurément modérées. Cette femme n'avoit vu dans le cœur de Lucie,

qu'une extrême averſion pour lui ; & s'il ſe pouvoit, un mépris encore plus grand; & ſi le premier de ces mouvemens peut s'effacer quelquefois, l'autre qui eſt ordinairement fondé, ne prend par le tems, & par la réflexion, que de nouvelles forces. La Marchande trouvoit encore dans l'ame de Lucie un déſintéreſſement qui achevoit de l'effrayer pour la réuſſite des projets du Lord ; & qui lui plaiſoit d'autant moins, que ſi elle avoit pu la déterminer à s'y prêter, elle ne doutoit pas qu'il ne l'eût très-libéralement recompenſée de ſes ſoins.

Où eſt donc, s'écria-t-il, en entrant, cet aimable petit monſtre de vertu, que je ne le vois pas ici ? qu'eſt devenu la plus agréable & la plus fiere de toutes les Lucies du monde ? Fanny, ajouta-t-il, en regardant la Marchande avec colere, tu ſçais bien que tu dois m'en répondre. Moi ! Mylord, répondit la Yielding, cette fille eſt-elle à moi, pour que j'en diſpoſe ? Je n'entre point dans toutes ces diſcuſſions, repliqua-t-il ; c'eſt ici que je l'ai trouvée, qu'elle m'a plu, que je la viens chercher, & qu'il faut que je la retrouve. Ecoute ; je ne ſuis fait pour être ta dupe, que quand j'achete. Il y a ici de la conjuration : vous croyez, en

me la faiſant chercher, elle en ſe cachant, que je paierai plus cher. Tu te trompes, mon cœur, j'ai fixé le prix que j'y veux mettre; & n'en donnerai pas un Shilling de plus. Oh parbleu! ſi depuis que j'exiſte, j'avois donné dans ces paneaux-là, je ſerois ruiné, il y a long-tems. Allons, où eſt-elle, dis-le-moi amicalement, & ne me force pas à déshonorer une boutique pour laquelle j'ai eu juſques ici tant d'égards. Mais, Mylord, repartit-elle, ſuppoſez un inſtant que Lucie n'eſt plus ici, & que j'ignore où elle eſt: cela ne ſe pourroit-il pas dans le fond? Rien n'eſt, repartit-il, ni plus vraiſemblable, ni pourtant moins vrai. Tu es fort éloquente, ſans doute, mais tu le ſerois plus que toute la Cité enſemble, que tu ne me perſuaderois pas. Finiſſons, ajouta-t-il, en parlant plus bas, mon indignation, ou cent guinées, & Lucie. Voilà bien du tourment, reprit-elle, pour une petite perſonne qui.... Oui, interrom-il, qui ne te vaut pas: mais tu me permettras de n'en pas juger comme toi. En un mot, j'en ai la fantaiſie; & le diable l'eût il cachée dans les entrailles de la Terre, je la trouverai, je t'en donne ma parole. Eh bien! eſt-ce marché conclu entre nous? voilà les cent

guinées... Mylord eſt ſi noble, repartit-elle, que.... que tu me diras où eſt Lucie, ſans doute, j'aime mieux la voir, que d'eſſuyer tes éloges, tous élégans que je prévois qu'ils ſeront. Eh bien! puiſque vous voulez abſolument le ſçavoir, elle eſt là-dedans, lui dit-elle, en lui montrant la chambre où Lucie s'étoit retirée. Ce n'eſt pas pour te déplaire, lui dit le Lord, en lui donnant les cent guinées; mais pour une femme d'eſprit, tu donnes tes ſecrets à bon marché.

En achevant ces paroles, il vola où étoit Lucie, & entrant fort doucement dans ſa chambre, il la vit qui rêvoit profondément. Suis-je, lui dit-il, d'un air un peu plus tendre que la veille, mais dans lequel il entroit pourtant plus de fatuité que de ſentiment; ſuis je, ma divine Lucie, le fortuné mortel qui vous occupe? réfléchiſſez-vous à la barbarie qu'il y a à fuir un homme qui vous adore, & qui ne veut que vous rendre heureuſe? Croyez-moi, mon petit Ange, ajouta-t-il, en profitant de la ſurpriſe de Lucie, quittez un ſéjour ſi peu digne de vous, & venez prendre poſſeſſion du Palais que je vous ai préparé, & où avec mille guinées de rente, je ne vous

laiſſerai ni bijoux, ni parure, ni plaiſirs à deſirer. Portez, lui répondit Lucie, en ſe levant d'un air fier & irrité, vos préſens & votre perſonne à des femmes aſſez mépriſables, pour eſtimer l'une, & pour recevoir les autres. Mais, ma petite Reine, reprit le Lord, je vous prie de vouloir bien conſidérer qu'il y a déja trois grands jours que j'ai l'honneur de vous adorer, & que vous me faites celui de me traiter avec une cruauté, que j'oſe dire que je n'ai éprouvée nulle part : & que vous éprouveriez par tout, ajouta Lucie, ſi tout le monde vous rendoit autant de juſtice que moi. Pour de la dignité, paſſe, repartit-il, cela décore une affaire ; mais pour des injures, belle Lucie, m'en dire, & croire au ſurplus, continua-t-il, en la retenant, que je vous laiſſerai ſortir d'ici, ſans m'avoir fait une ſatisfaction convenable, c'eſt en vérité ce qui ne doit pas être, & que je ne ſouffrirai jamais. Encore une fois, mille guinées, & ma perſonne...... Lâche, s'écria Lucie, ſi tu es trop corrompu pour connoître ou reſpecter la vertu, apprends que quand j'en pourrois manquer, le mépris m'en tiendroit lieu avec toi.

Mylord Cheſter déja irrité de la fierté

de Lucie, le fut au dernier point de la façon dont elle venoit de le traiter; & croyant ne devoir pas ménager plus long-tems, une fille qu'il trouvoit chez la Yielding, & à la vertu de laquelle il croyoit, en conséquence, assez légérement, il la prit entre ses bras. Il étoit déterminé, ou à se venger d'elle, ou à la décider par des caresses, qui ne pouvoient être en cette occasion, que les plus cruelles insultes; mais la vigoureuse résistance de Lucie, & les cris perçans qu'elle poussa, ne lui laisserent pas long-tems l'espérance de la vaincre. D'ailleurs la Yielding, qui ne vouloit point non plus passer pour ce qu'elle étoit dans le fond, craignant que les cris de Lucie n'excitassent une rumeur qui n'auroit pas été à son avantage, malgré la vive reconnoissance qu'elle conservoit pour le Lord, courut au secours de cette infortunée, & le força d'abandonner son infame projet. Elle étoit occupée à gronder Lucie, sur ce qu'elle faisoit pour un rien, l'éclat du monde le plus scandaleux; & Lucie qui commençoit à la connoître, lui répondoit avec le dernier mépris, lorsque la bonne Pikring, qu'un Procès avoit beaucoup occupée depuis quelques jours, & qui, par cette raison, n'étoit

n'étoit pas venue voir Lucie à ſon ordinaire, entra dans la chambre. La Yielding fut confondue de ſa préſence; pour Lucie, elle la ſalua par un cri de joie ; c'eſt le Ciel, lui dit-elle, en l'embraſſant tendrement, qui vous envoie à mon ſecours, ma chere Madame Pikring. Eh Bon Dieu! que vous eſt-il donc arrivé, ma fille, lui demanda celle-ci? Des choſes affreuſes! inouies! dit alors le Lord; on lui dit qu'elle eſt jolie, on veut le lui prouver avec décence, pourtant; car, c'eſt à mon avis à moi, qu'il en faut par-tout; & elle crie, comme vous l'avez entendu, peut-être. Oh! pour cela, dit la Yielding, Mademoiſelle eſt fort ſage, mais ſi *Bégueule*, que ſi Mylord m'en avoit voulu croire, il n'auroit pas daigné l'honorer d'un regard. Ah! Madame Yielding, dit la bonne Pikring, en ſecouant la tête, je crains bien de m'être trompée dans la bonne opinion que j'avois de vous. Cela pourroit bien être, reprit Lucie; ſortons dès l'inſtant de cette odieuſe maiſon, je vous le demande en grace. Allons, ma chere enfant, répondit la bonne Pikring, vous êtes trop raiſonnable pour n'avoir pas de bonnes raiſons pour le deſirer. Ah! cela n'eſt pas douteux, interrompit le Lord,

d'un air ironique & piqué ; que le Diable me confonde, si cette petite innocente ne veut tirer de moi le double service de faire briller sa vertu, & de nourrir sa vanité ! Non, Mylord, lui répondit Lucie, en lui faisant, d'un air dédaigneux, une profonde révérence, vous ne pouvez jamais ni flatter l'une, ni éprouver l'autre. Après cet adieu, elle monta dans le carrosse qui avoit amené Madame Pikring. Il étoit déja nuit lorsqu'elles arriverent chez elle.

Lucie étoit si fatiguée de l'agitation que lui avoit causé le Lord Chester, qu'elle pria son hôtesse de trouver bon qu'elle remît au lendemain, le récit de son aventure. La nuit tranquille qu'elle passa, & la joie qu'elle sentoit de se croire éloignée & garantie des poursuites de son Persécuteur, lui rendirent sa gaieté ordinaire. Elle satisfit après dîner la curiosité de Madame Pikring, qui, indignée de la conduite de la Yielding, jura de ne voir de sa vie, une créature si méprisable. En vérité, continua Lucie, quelque chose que l'orgueil de ce Lord lui fasse penser de ma vanité, elle est bien plus plus humiliée de sa conquête, qu'elle n'en est satisfaite. Si tous les hommes de la Cour ressemblent à celui-là,

la vertu des femmes y doit être bien en sûreté. J'ai entendu parler de lui, répondit la bonne Pikring; & tel que vous le trouvez, & qu'il est, vous ne sçauriez imaginer combien il y tourne de têtes. Il faut sûrement, repliqua Lucie, ou que les têtes n'en soient pas fortes, ou que l'on soit convenu d'y prendre les ridicules pour des graces. Si vous aviez vu, ma chere Madame Pikring, avec quelle insolence, en me disant qu'il vouloit me plaire, il me traitoit! quel mépris éclatoit dans ses propos, même les plus galants! combien il croyoit me faire de grace & d'honneur, en daignant s'occuper à me déshonorer! Non, vous ne comprendriez pas qu'il eût le desir de me plaire, avec un si grand soin de m'insulter.

Comme elle achevoit ces paroles, un carrosse qu'elle entendit arriver au galop, & qui arrêta à la porte, la fit changer de couleur. Elle regarda avec inquiétude au travers des vîtres, & ayant reconnu les livrées du funeste Lord; ah! Madame, s'écria-t-elle, c'est lui-même, c'est lui qui vient me persécuter jusques chez vous! grand Dieu! que vais-je devenir! Ne vous alarmez pas, répondit la bonne Pikring, vous n'êtes pas ici

chez la Yielding; & je vous jure qu'il ne s'en retournera pas content. Je vais vous enfermer ici & lui parler. Elle fortit à l'inftant. A peine étoit-elle defcendue dans fa falle, que le Lord y entra. Je ne fçais, lui dit-il, d'un air affez honnête pour lui, fi vous me connoiffez. Oui, Mylord, répondit-elle refpectueufement, j'ai eu l'honneur de vous voir hier, & ce n'étoit pas pour la premiere fois. Tant mieux, lui dit-il, je fuis preffé d'en venir au fait; & cela m'épargne une Préface. Puifque vous fçavez qui je fuis, vous n'ignorez, fans doute, ni mes richeffes, ni mon crédit. Je viens vous offrir l'un & l'autre, foit pour ou contre votre procès, foit pour ou contre vous, dans toutes les occafions imaginables. Comment! pour ou contre, interrompit-elle? Oui, reprit-il, d'un air froid; je ne peux pas fçavoir moi, comment vous agirez à mon égard. Je puis fortir d'ici, ou le meilleur de vos amis, ou le plus implacable ennemi que vous puiffiez avoir. Puis-je, fur ce qui ne dépend que de vous, & ne fçachant pas quelles feront vos difpofitions, être fûr des miennes, foit en bien, foit en mal? on ne m'a pas parlé en bien de votre Procès. Il eft cependant fort bon, repliqua la Pikring. Oui! fort bon, re-

prit-il, propos de Plaideur. Mais laissons cela; je m'engage à vous le faire gagner, ou à vous dédommager très-amplement de sa perte; & n'exige de vous, pour cela, d'autre reconnoissance que de me faire l'amitié de me dire ce qu'est devenue cette petite Lucie que vous avez hier emmenée de chez la Yielding. Vous n'avez pas besoin, Mylord, répondit-elle, de m'offrir de si brillantes récompenses, pour une chose qu'en vérité je vous dirois pour rien. J'ai remis Lucie à ses parens Quoi! dit-il, si subitement? je sçais qu'elle a couché ici. Je ne le nie pas, répondit-elle; mais j'ai pu faire beaucoup de choses depuis ce matin; & vous verrez, Mylord, que ç'aura été par celle-là que j'aurai commencé. Vous pensiez donc, dit-il, avoir quelques raisons de vous hâter? & je n'entrois pour rien dans une si singuliere précipitation! Je ne vois pas, en effet, Mylord, repliqua-t-elle, à propos de quoi un homme de votre genre auroit pu entrer pour quelque chose, dans les petits arrangemens qui peuvent regarder une fille comme Lucie. Petits arrangemens! répéta-t-il: sçavez-vous bien, Madame Pikring, que je commence à vous trouver infiniment délicieuse. Eh! ces pa-

rens de Lucie, auxquels vous l'avez si obligeamment remise, ne puis-je prétendre à l'honneur de les connoître ? Vous leur en feriez trop, Mylord, répondit Madame Pikring d'un ton ferme; & puisqu'il faut m'expliquer clairement avec vous, la fortune ne les a pas faits pour être vos amis; & leur probité ne leur permet pas les infames complaisances que vous pourriez vouloir exiger d'eux. Cela est on ne peut pas mieux écrit, reprit le Lord d'un ton ironique; mais je n'en suis pas étonné : je sçavois déja que vous avez bien de l'esprit. Le vôtre vous servira pourtant assez peu dans cette occasion-ci, Madame Pikring. Le profond respect que je vous dois, & que j'ai pour vous, Mylord, répondit celle-ci, ne me permet pas de vous rendre compliment pour compliment; mais pour abréger un entretien où vous & moi, perdons également notre tems, & pour revenir à Lucie, ses parens ne sont pas dignes de votre alliance, & le sont trop de votre estime, & de celle de tous les honnêtes gens, pour permettre que Lucie fût votre Maîtresse. Je le pense comme vous, repartit le Lord : c'est à cause de cela précisément que je voudrois avoir l'honneur de les connoître.

Supposons que j'aie, comme il vous plaît de le penser, de certains projets sur la chasteté de Mademoiselle leur fille, & que cela ne leur convienne pas, ils sçauront apparemment la défendre, sans que vous preniez la peine de vous en mêler. Allons, Madame Pikring, nommez-moi amicalement ces honnêtes gens-là. Que vous importe! vous n'êtes plus chargée de Lucie, vous, ce sera à présent leur affaire & la mienne; & j'ai, quand je le veux, de si bonnes manieres avec les probités auxquelles il m'arrive d'avoir affaire, que je n'en ai pas jusques-ici trouvées qui m'incommodassent à un certain point. La leur, j'en suis sûre, vous incommoderoit, Mylord, répondit-elle, & pour vous épargner ce désagrément, je ne vous les nommerai jamais.

Cette conversation fut longue. Mylord Chester y fit toutes sortes de personnages, promit de l'or, offrit des pierreries, s'emporta, se radoucit: & tout cela, le plus inutilement du monde. La bonne Pikring fut inébranlable, & il la quitta enfin, avec des menaces & des juremens qui ne l'émurent pas plus, que n'avoit fait tout ce qu'il lui avoit offert.

Aussi-tôt que Madame Pikring en fut

débarraſſée, elle remonta avec empreſſement, raconter à Lucie ce qui venoit de ſe paſſer. Vous pouvez, je crois, ajouta-t-elle, être convaincue qu'il ne reviendra pas me tenter. Mais ſi je mépriſe ſes offres, je crains ſes violences. Il n'eſt ſûrement pas amoureux, mais il croit l'être, ſa tête eſt frappée; eh! combien de gens prennent la leur, pour leur cœur! il va faire aſſiéger ma maiſon par des eſpions. Il corrompra aiſément un Domeſtique: en un mot, il apprendra que vous êtes ici; & je ne prévois plus que de l'embarras pour vous & pour moi, s'il vient à faire cette découverte. Pour éviter tous les riſques que vous courez, tant que cette fantaiſie durera, je crois qu'il feroit prudent que vous vous éloignaſſiez de Londres. J'ai à Briſtol une ſœur qui, comme moi, loue des appartemens garnis. C'eſt une bonne femme qui m'aime, & qui ſûrement vous aimera autant que je fais, ma chere Lucie, lorſqu'elle vous connoîtra. En attendant, pour l'engager à prendre à vous tout l'intérêt que j'y prends moi-même, je vous ferai paſſer pour une niece de feu mon mari, de qui elle ne connoit pas la famille, & lui dirai de plus, que vous êtes ma filleule. Et pour

prévenir toute entreprise de la part du Lord Chester, nous partirons, si vous le voulez bien, avant le jour. Que pensez vous de ce projet ? Je pense, répondit Lucie, en l'embrassant tendrement, que vous êtes la meilleure de toutes les femmes, & que je ne pourrai jamais vous exprimer assez bien ma reconnoissance; mais, ma chere Madame Pikring, je ne puis rester long-tems chez votre sœur. Il faut que je songe à n'être à charge à personne. Ne vous tourmentez pas sur cela, repartit sa bonne hôtesse. Bristol est le lieu du monde le plus propre à vous placer heureusement. La saison des Eaux qui s'approche, y attire beaucoup de monde. Ce seroit bien extraordinaire qu'entre toutes les femmes de qualité qui s'y trouveront, il ne s'en rencontrât pas une à laquelle vous conveniez, & qui vous convienne aussi; car c'est encore un point à examiner. Mais ce n'est pas à présent de cela qu'il est question. Puisque vous agréez ma proposition, faisons dès ce moment nos préparatifs, & demain avant le jour, nous serons en chaise. Je crois bien que demain matin les espions de votre persécuteur seront en campagne; mais, graces à Dieu, nous n'aurons pas à les

craindre, & pour qu'il nous pourſuive inutilement, s'il vient à apprendre notre départ, j'aurai ſoin de dire que nous allons du côté le plus oppoſé à la partie de l'Angleterre, vers laquelle nous dirigeons nos pas.

Cet arrangement fait, elles ſouperent de bonne heure, ſe coucherent de même, partirent à l'heure qu'elles avoient marquée pour cela; & le troiſieme jour de leur départ, elles arriverent à Briſtol, & allerent deſcendre chez Madame Hépenny, ſœur de la bonne Pikring. L'amitié qui les uniſſoit toutes deux, prouve qu'elles ſe reſſembloient. C'étoit la même franchiſe, & la même généroſité. Ces deux ſœurs s'embraſſerent donc avec la plus vive tendreſſe. Quand Madame Hépenny fut un peu à elle, elle regarda Lucie avec autant de plaiſir, que de ſurpriſe, & demanda à la bonne Pikring qui elle étoit. Celle-ci lui dit ce dont elle étoit convenue avec Lucie. Je ne vous l'amene même, ajouta-t-elle, que dans l'intention de vous la laiſſer, & avec la certitude que vous n'oublierez rien pour la placer auprès de quelque femme de qualité. Vous en logez; & cela ne doit pas vous être bien difficile. Vous ne devez pas douter, répon-

dit Madame Hépenny, que je ne m'emploie de tout mon pouvoir à ce que vous demandez, & qu'une personne si faite pour intéresser, & qui vous est si chere, ne me le soit pas beaucoup à moi-même : mais me la laisser ! ma sœur, songez-vous bien à ma profession ? ma maison est nécessairement ouverte à tout le monde : votre filleule est charmante ; il se peut qu'il loge ici, des gens qui le lui disent, & il n'est peut-être pas impossible que quelqu'un ne lui fasse trouver du plaisir à se l'entendre dire. Je n'ai pas le tems de la garder .... Oh ! interrompit Madame Pikring, c'est une peine qu'elle sçaura vous épargner : elle est dans l'usage de se garder elle-même : en un mot, je vous réponds de sa façon de penser ; & vous pouvez la recevoir, sur ma parole. Je la reçois donc, & de bon cœur, reprit Madame Hépenny, & d'autant plus volontiers que je la trouve charmante. D'ailleurs, toute ma ma maison étant retenue pour Madame la Duchesse de Suffolk, notre aimable enfant n'y courra pas les mêmes risques, que si j'y avois de ces jeunes Lords si impertinens, si mal élevés, & si libertins, comme cela ne m'arrive que trop souvent.

La bonne Pikring ſatisfaite de cet arrangement, & du goût que ſa ſœur paroiſſoit prendre pour ſa chere Lucie, ſongea à retourner à Londres, où ſa préſence étoit néceſſaire; ainſi, après deux jours de ſéjour à Briſtol, elle dit à ſa prétendue niece, un adieu auſſi tendre & auſſi douloureux qu'elle auroit pu le dire à ſa propre fille. Penſez, & agiſſez toujours, ma chere enfant, lui dit-elle, en l'embraſſant, comme vous avez fait juſques ici, & ſoyez ſûre qu'à cette condition, je ne vous abandonnerai jamais. Je vous laiſſe chez une ſœur qui m'eſt chere, & qui me paroît commencer à vous aimer. Si, cependant, quelque choſe vous déplaiſoit, vous n'avez qu'à m'écrire, & je reviendrai ſur le champ vous reprendre.

Lucie qui avoit le cœur pénétré des bontés de cette femme, ne s'en ſépara qu'avec un vrai chagrin; enfin, il fallut qu'elles ſe quittaſſent. Reſtée ſeule avec Madame Hépenny, Lucie jugea à propos de partager ſon tems entre la lecture, & mille petits ouvrages dont elle s'acquittoit avec une dextérité merveilleuſe. Encore ſaiſie de la peur que lui avoit faite le Lord Cheſter, à peine oſoit-elle regarder par la fenêtre; tant

elle craignoit qu'il ne ſçût qu'elle étoit à Briſtol, & qu'il ne fût venu l'y chercher. Madame Hépenny, ſurpriſe de voir une fille d'une figure ſi diſtinguée, ſe réduire par choix à une ſi profonde ſolitude, conçut pour Lucie une ſorte de reſpect, qui l'engagea à redoubler pour elle d'égards & d'attentions. Peu de jours après, la Ducheſſe de Suffolk arriva avec un train conſidérable. Le monde qu'elle attiroit dans la maiſon, & la crainte d'être vue, déterminerent Lucie à ne plus ſortir de ſa chambre. Un jour que la Ducheſſe étoit ſortie avec toute ſa ſuite, Madame Hépenny monta chez Lucie, & l'obligea d'aller avec elle faire un tour de jardin. Après s'y être promenées quelque tems, elles entrerent dans l'appartement de la Ducheſſe. Ce fut avec une joie extrême que Lucie y trouva un Clavecin, & quelques inſtrumens. Elle ne put ſe refuſer au plaiſir d'eſſayer ſi ſes talens pour la Muſique étoient encore les mêmes, elle ſe ſaiſit d'abord d'une Guitare, enſuite d'un deſſus de Viole, & finit par ſe mettre au Clavecin. Elle en jouoit ſupérieurement. Madame Hépenny, qui ignoroit l'éducation que Lucie avoit reçue, étoit ſi confondue de ce qu'elle

voyoit, & si occupée du plaisir de l'entendre, que Madame de Suffolk, qui étoit revenue en chaise à porteurs, pour répondre à des Lettres qu'on venoit de lui apporter de Londres, entendit ce petit concert pendant plus d'un quart d'heure, sans être apperçue d'aucune des deux. Lucie, quand elle entra, chantoit un air italien, en s'accompagnant. Sa voix étoit douce, flexible, tendre & ménagée avec tout l'art qui pouvoit la faire valoir. Madame de Suffolk qui aimoit la Musique, & qui jouoit de tous les instrumens que Lucie avoit trouvés chez elle, ne se lassoit ni de l'entendre, ni de l'admirer, lorsqu'un mouvement involontaire qu'elle fit, suspendant l'attention de la Hépenny, la fit remarquer de cette femme. Le cri que cette vue inopinée lui arracha, interrompit Lucie. Jugeant alors, moins encore au respect de la Hépenny, qu'à l'air de Madame de Suffolk, devant qui elle se trouvoit, elle se leva avec précipitation, & faisant à la Duchesse une révérence, aussi noble que respectueuse, elle lui demanda pardon d'avoir osé entrer chez elle, & de s'y être amusée. Vous voulez donc, lui répondit la Duchesse, me demander pardon du plaisir que vous m'avez procuré, en me faisant entendre

la voix la plus agréable & la plus touchante que j'aie entendue de ma vie. Dites-moi ſeulement, je vous prie, à quel haſard je dois ce bonheur, & ſi je puis me flatter que pendant mon ſéjour ici, vous voudrez bien me le procurer quelquefois. Je ne mérite pas, Madame, répondit Lucie, l'éloge que vous daignez faire de mes foibles talens ; & je m'eſtimerai trop heureuſe, & ſerai trop honorée en effet, s'ils peuvent vous amuſer. Ma tante vous dira, Madame, que je ſuis à vos ordres. Votre tante ! s'écria la Ducheſſe, quoi ! Madame Hépenny, cette jeune perſonne eſt votre niece ; & que fait-elle, ou à quoi la deſtinez-vous ? A être, Madame, repliqua la Hépenny, auprès de quelque Dame, à laquelle ſes talens pourront plaire. Ah ! s'écria Madame de Suffolk, avec vivacité, n'en cherchez pas d'autres que moi, ou vous m'avez pour ennemie jurée. Ne voulez-vous pas bien, demanda-t-elle à Lucie, vous attacher à moi, non en qualité de domeſtique, car vous n'avez ſûrement pas été élevée pour l'être, mais comme une compagne, avec laquelle je me ferai un plaiſir de vivre ? Vous me comblez de vos bontés, Madame, répondit Lucie, & je tâche-

rai de les mériter par l'attachement le plus inviolable.

Eh bien ! dit Madame de Suffolk, de ce moment vous pouvez vous regarder comme à moi ; mais, encore une fois, je ne veux pas que ce ſoit en qualité de Suivante : j'ai ſur vous d'autres projets; mais j'ai beſoin pour m'y confirmer, de vous connoître davantage. Ce que je veux faire pour vous, pourra vous plaire. Une ſeule choſe m'embarraſſe dans mes vues ! Etes-vous connue de mes gens ? J'ai peine à le croire, puiſqu'aucun d'eux ne m'a parlé de vous. Non, Madame, répondit la Hépenny, quoiqu'elle fût chez moi avant votre arrivée, elle ſort aujourd'hui de ſa chambre pour la premiere fois. Tant mieux, repliqua la Ducheſſe, hâtez-vous de l'y remener. Je veux, lorſque je jugerai à propos de la faire paroître, qu'elle ſoit auſſi nouvelle pour tout mon monde, qu'elle ſemblera l'être pour moi. Juſques-là, je ne la verrai qu'incognito, & je me flatte qu'en nous connoiſſant un peu plus, je trouverai dans ſon caractere, de quoi juſtifier ce qu'elle m'inſpire, & que, de ſon côté, elle trouvera en moi de quoi augmenter l'attachement qu'elle me promet, Adieu, nous nous reverrons

rons bientôt : partez au plus vîte, ajouta-t-elle, voyant que Lucie s'apprêtoit à lui faire des remerciemens ; je craindrois que quelqu'un n'arrivât, & je ſerois outrée, je vous l'avoue, que quelque choſe pût contrarier mon projet.

En achevant ces paroles, Madame de Suffolk fit ſortir Lucie par une fauſſe porte ; & pendant huit jours, ſe déroba à tous les amuſemens de Briſtol, qui, à la vérité, par la diſpoſition d'eſprit où elle étoit, ne la touchoient guere, pour jouir du plaiſir d'avoir & d'entendre Lucie. Elle lui trouva, dans ces converſations particulieres, tant de mœurs, de douceur & d'agrémens, & la prit dans une amitié ſi vive, qu'elle ne voulut pas différer plus long-tems l'exécution du projet qu'elle avoit formé. Je vais, lui dit-elle, paroître vous attendre comme une fille de condition, que l'on me donne pour être auprès de moi ; & dans quelques jours vous vous préſenterez à moi, comme arrivant d'un Couvent de Flandres : car n'ayant l'accent d'aucune de de nos Provinces, je ne ſçaurois ſuppoſer que vous en arriviez, encore moins de Londres, où l'on ne manqueroit pas de s'informer de vous.

En conſéquence de cette réſolution ;

Madame de Suffolk se fit un plaisir de disposer tout pour la réception de Lucie ; elle l'annonça aux gens qui alloient chez elle ; & sa maison l'apprit par les nouveaux domestiques, dont elle l'augmenta pour le service de cette jeune personne. Elle eut aussi la précaution de faire venir de Londres tout ce qui étoit nécessaire pour habiller, & même parer Lucie, & fit adresser les balots à la Hépenny, afin qu'on ne pût pas soupçonner que Lucie tînt rien d'elle.

Les graces, les talens & la beauté de Lucie avoient inspiré plus d'amitié pour elle, à Madame de Suffolk, qu'elle n'en avoit senti de jalousie. Ce n'étoit pas cependant, quoiqu'elle fût de la figure du monde la plus agréable, la plus noble & la plus intéressante, qu'elle pensât d'elle-même assez bien, pour se flatter que Lucie n'eût pas de quoi l'effacer, mais son ame, naturellement noble, ne connoissoit pas le lâche sentiment de l'envie. Elle se faisoit un plaisir délicat & nouveau, d'imaginer que cette jeune personne lui devroit non-seulement son bien-être, mais encore l'estime & la considération du public, l'amitié de ceux qui paroîtroient ses égaux, & le respect de ceux qui se croiroient ses inférieurs.

Peu de jours après que la Duchesse l'eut vue pour la premiere fois, Lucie lui fut annoncée, & elle la reçut comme elle auroit pu recevoir une parente qui lui auroit été chere. Tout ce qui approchoit de Madame de Suffolk prit son ton; chacun s'empressoit à l'accabler d'éloges, d'amitié, de respect. Lucie n'avoit pas besoin de prendre beaucoup sur elle-même, pour recevoir d'un air noble & naturel, ce que l'on croyoit qu'on lui devoit, & pour rendre elle-même ce que d'après le personnage qu'elle jouoit, elle croyoit devoir. Accoutumée dès sa plus tendre enfance au rôle que Madame de Suffolk croyoit lui faire jouer pour la premiere fois, elle n'étoit gênée que par la défense expresse que sa bienfaictrice lui avoit faite, de lui trop marquer en public un respect & une reconnoissance, dont l'excès auroit pu occasionner des réflexions qui auroient nui à son projet. Au milieu de tant de sujets de joie, Lucie n'étoit cependant pas sans inquiétude. Quand elle auroit été sûre que le Lord Chester ne vînt pas à Bristol, comment, logeant chez la Duchesse, qui le connoissoit sans doute, éviter de le rencontrer à Londres? comment aussi se soustraire aux yeux de ce

Rutland qu'elle rendoit si malheureux, & qui lui étoit cependant si cher ? Ces affligeantes idées, qu'elle ne se présentoit que trop souvent, la tourmentoient au point qu'enfin elles prirent assez sur son repos & sur sa gaieté, pour que Madame de Suffolk la crût indisposée. Lucie qui n'imaginoit pas d'autre moyen, pour éviter le Lord Chester, que de rester dans la plus profonde solitude, la confirma dans cette idée, & la pria de vouloir bien la dispenser, pendant quelque tems de l'accompagner.

Un jour que, sur le prétexte de cette indisposition prétendue, elle étoit restée seule, Madame de Suffolk, qu'elle n'attendoit pas si-tôt, rentra avec précipitation, mais si émue & si changée qu'elle en étoit méconnoissable. Je me trouve mal, dit-elle, en entrant, d'une voix foible, que l'on me couche promptement, & qu'on me laisse seule. Lucie qui, par respect, n'osoit l'interroger, prit pour elle un ordre si général, & alloit se retirer, lorsque Madame de Suffolk, la pria de rester. Ah! Lucie, s'écria Mad. de Suffolk, fondant en larmes, dès qu'elle se vit en liberté, jamais je n'eus plus besoin d'une amie, & jamais vous ne me fûtes aussi nécessaire. Vous voyez, ma chere Lucie, la plus malheureuse de toutes les

femmes, & qui, dans ce moment croit l'être, d'autant plus qu'elle a plus lieu de craindre que ce qu'elle va vous confier, ne lui fasse perdre beaucoup de votre estime. Ah ! Madame, s'écria Lucie, pouvez-vous penser que rien au monde puisse altérer mon attachement, & mon respect pour vous ? On respecte forcément quelquefois ce qu'on n'estime pas, répondit Madame de Suffolk ; & quant au sentiment de l'amitié, il ne se peut point, ma chere Lucie, qu'il subsiste avec le mépris. Ce n'est pas à ce qu'il a plu à la fortune que je fusse, & à quoi je n'ai jamais attaché que le prix que cela mérite, que je voudrois devoir le respect : celui que l'on inspire par ses vertus, est le seul qui puisse satisfaire une ame noble, le seul que je voudrois de vous, qui nous convienne à toutes deux, & que je crains en ce moment, que vous ne puissiez plus avoir pour moi. Eh ! Madame, lui dit Lucie, regardez-vous des erreurs comme des crimes, & pensez-vous que toute jeune, & sans expérience que je suis, je ne veuille donner que du mépris, à ce qui ne mérite sans doute que la plus tendre compassion. Ah ! Lucie, s'écria Madame de Suffolk, il faut aimer, ou du

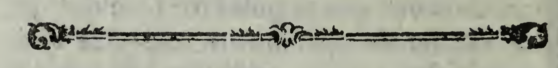
moins avoir aimé, pour connoître tout le pouvoir de l'amour, & plaindre les malheureux qui en font la victime. Non, je ne suis pas de ces femmes méprisables, pour lesquelles tout est tentation, qui travaillent à se séduire elles-mêmes, & qui regardent les principes les plus respectables comme les plus misérables préjugés. Hélas! je n'ai pas cédé la victoire; on ne m'a pas trouvé vaincue dès l'instant qu'on m'a attaquée, & je n'ai averti moi-même, ni par des regards indécens, ni par des actions peu mesurées, que pour peu que l'on pressât mon cœur, il étoit tout prêt de se rendre. J'aurois mille fois préféré la mort, à une chûte si peu faite pour moi, qui n'auroit pas même dû flatter la vanité de mon Amant, & ne pouvoit m'exposer qu'à son mépris. Cependant je n'en crains pas moins le vôtre; & ne me sens guere moins humiliée devant vous de ma foiblesse, que je ne le fus devant lui-même, lorsqu'enfin il me força de la lui avouer. Encore une fois, Madame, lui dit Lucie, en lui baisant affectueusement la main, qu'une crainte si injuste n'acheve pas de troubler votre ame. Lorsque l'on pense aussi bien que vous, on n'a pas besoin de conseils; & quand je serois en droit de

vous faire des reproches, iroient-ils jamais auſſi loin, que ceux que vous vous faites à vous-même ? Eh ! qui peut ſe vanter de n'avoir jamais de foibleſſes ? Pourquoi me prévaudrois-je contre vous, de ma vertu, lorſque je ne la dois ſans doute qu'au bonheur de ne m'être pas trouvée dans les mêmes circonſtances. Je crois que je puis être ſûre que je ne me ſerois pas moins reſpectée que vous-même ; mais, qu'il s'en faut que je puiſſe, que je veuille même l'être, que je n'aurois pas eu le malheur de ſuccomber, ſi celui qui doit peut-être triompher un jour de mon cœur, s'étoit trouvé dans le petit nombre de ceux qui l'ont attaqué ! Daignez donc, Madame, m'ouvrir votre ame, & ſoyez aſſurée de trouver dans la mienne, tous les ſentimens qui peuvent ſoulager votre douleur. Je vais donc m'y déterminer, répondit Madame de Suffolk ; je me ſens un beſoin extrême de parler, & de mon amour & de mes malheurs ; & je crois ne pouvoir pas en entretenir quelqu'un qui veuille bien s'y intéreſſer autant que vous.

Fin de la premiere Partie.



LES HEUREUX ORPHELINS.



SECONDE PARTIE.

JE ſuis fille unique du feu Comte de Surrey : deſtinée par lui, preſqu'en naiſſant, à épouſer le Duc de Suffolk, je n'avois que douze ans, lorſque ce mariage s'accomplit. M. de Suffolk en avoit vingt. Accoutumé l'un à l'autre dès notre plus tendre enfance, je ne ſçais ſi l'habitude de nous voir, & celle que nous avions reſpectivement de nous regarder, lui, moi comme un enfant, moi, lui comme un maître, n'avoit pas empêché que nous ne nous inſpiraſſions ce ſentiment qui auroit été néceſſaire à notre bonheur; mais ſi ce fut ſans répugnance que nous nous unîmes, ce fut auſſi ſans plaiſir. Je remarquai, toute

jeune & toute indifférente que j'étois, la froideur de M. de Suffolk. Notre vanité est souvent piquée de ce qui intéresse le moins notre cœur; & j'avoue que ce ne fut pas sans une sorte de chagrin que je m'apperçus que je ne plaisois pas à mon mari. Je voulus même me flatter que quand l'âge auroit développé mes agrémens, il y seroit plus sensible. Deux ans après mon mariage, on nous permit de vivre ensemble; & il ne me parut pas que ma possession fît sur M. de Suffolk l'effet que j'en avois attendu. Je ne sçais s'il est vrai, comme on le dit de nous, que nous voulons plaire, même à ce qui nous plaît le moins; mais ce qu'il y a de certain, c'est que presque sûre que je n'aurois pas répondu aux sentimens de M. de Suffolk, s'il eût pris pour moi ceux que je lui desirois, je n'en fus pas moins vivement blessée du peu d'impression que je faisois sur lui. Tous deux assez faits pour nous plaire, nous ne nous plûmes donc pas; M. de Suffolk, grand politique, excellent patriote, à ce qu'il croyoit, mais voulant, de quelque façon que ce fût, jouer un rôle, donnoit à l'ambition des momens que l'amour eût mieux remplis. Pour moi, née plus tendre que coquette, &

penſant aſſez bien pour ne pas me livrer par dépit, la froideur de mon mari ne m'inſpira pas le deſir de m'en venger. Je ne voudrois cependant pas répondre qu'avec les funeſtes diſpoſitions que j'avois à l'amour, trouvée aimable par tous les hommes qui me voyoient, me l'entendant ſouvent dire, je ne me fuſſe pas enfin vengée de ſon indifférence, ſi au bout de trois ans de mariage, la petite-vérole ne l'eût pas enlevé. Son averſion, & celle de mon pere pour ce qu'ils appelloient la ſervitude, & qui n'étoit dans le fond qu'oppoſition au miniſtere, n'avoit permis à aucun des deux de me préſenter à la Cour. Plus faite pour les plaiſirs que pour la politique, je gémiſſois de paſſer les plus beaux jours de ma vie dans une campagne délicieuſe à la vérité, mais qui cependant ne m'offroit toujours que les mêmes objets ; à entendre parler ſans ceſſe de chaſſe, ou des priviléges de la Nation, & à voir s'enivrer à la *damnation* du Miniſtre.

Enfin, la mort de mon pere, qui ſuivit d'aſſez près celle de M. de Suffolk, me laiſſa en pleine liberté. La Comteſſe de Mancheſter, ſa ſœur, n'eut pas plutôt appris la mort de Mylord Sur-

rey, qu'elle vint me trouver, & passer avec moi tout le tems de mon deuil. Comme elle n'aimoit pas plus que moi la province & la campagne, elle m'emmena à Londres aussi-tôt que j'y pus paroître avec décence. Je fus, selon mes desirs, présentée à Sa Majesté, qui me reçut avec d'autant plus de graces, qu'en voyant à sa Cour la fille du Comte de Surrey, & la veuve du Duc de Suffolk, elle croyoit faire une conquête. D'ailleurs, elle me trouva d'une figure assez agréable pour croire que, suivant ma façon de penser pour laCour & pour elle, je pouvois lui faire bien des ennemis ou beaucoup des partisans. Elle m'honora donc d'une distinction particuliere, & voulut que je fusse de tous ses voyages. Je plûs même assez à Madame de Marlborough, (qui, comme vous sçavez, gouverne despotiquement cette Princesse, ouqui, pour parler plus juste, étoit sûre d'en faire naître, ou d'en arrêter à son gré les sentimens) pour qu'elle vît sans envie ma faveur. Quoique l'on encense moins en Angleterre que partout ailleurs, les favoris y ont des courtisans; & je n'y brillai guere moins par l'avantage de plaire à la Reine, que par ma jeunesse & par mes agrémens.

Si je n'y jouis pas pour la premiere fois du plaiſir de m'entendre dire des choſes qui avoient toujours flatté ma vanité, ſans cependant intéreſſer mon cœur, j'y éprouvai du moins le plaiſir de m'entendre louer, avec moins de vérité peut-être, mais avec cette fineſſe d'expreſſion & cette galanterie qui n'ont, helas! que trop de prix auprès de nous. Je vous avoue, ma chere Lucie, que quelque deſir que j'euſſe de connoître un ſentiment que je croyois alors le ſeul bonheur de la vie, quelque ſecrette volupté que je goûtaſſe à croire que je l'inſpirois, je ne ſentois dans mon cœur, rien pour aucun de ceux qui s'empreſſoient à me montrer de l'amour. Si j'avois eu le maleur de naître avec cette imagination déréglée qui ſi ſouvent tient lieu de ſentiments, & même de vices, je n'aurois pas attendu, pour m'engager, que l'on eût touché mon cœur; & je ne vous cacherai pas que je fus quelquefois aſſez près de me tromper, & de prendre pour ce que je deſirois tant de ſentir, cette agréable, mais aſſez tranquille émotion qu'on peut faire naître en nous, en nous parlant de nous-mêmes, & des impreſſions que nous pouvons faire, avec ce feu élégant que les hommes ne doivent ſou-

vent qu'au desir, & que notre foiblesse ou notre vanité nous font si souvent prendre pour de la passion. Mais je n'étois née que pour l'amour ou pour la vertu ; & les illusions que je me faisois, ne furent pas assez fortes pour détruire l'une, & pour me faire croire que je sentois l'autre.

Ah ! Lucie, que j'ai depuis regretté ce calme heureux qui me paroissoit alors répandre tant de langueur sur ma vie, & que je trouve aujourd'hui qu'il a peu duré !

Je m'étois un jour rendue de bonne heure chez la Reine. Je fus surprise de trouver auprès d'elle un jeune Lord qui lui avoit été présenté le matin, & qui étoit pour la Cour un objet d'autant plus nouveau, qu'il avoit été fort long-tems à Paris, où son pere, par goût pour les mœurs Françoises, l'avoit fait élever, & d'où il n'étoit sorti que pour aller achever de se former dans les principales Cours de l'Europe. Il sembloit, Lucie ! que la nature & l'éducation eussent travaillé de concert pour lui donner mille charmes. Il tenoit de la premiere, la figure la plus intéressante & la plus noble, & de l'autre, les graces même les plus séduisantes. Trop habi-

le, malgré ſa jeuneſſe, pour n'avoir pas plus conſulté le ton & les mœurs d'une Cour où il devoit vivre, & où il lui étoit important de plaire, que ſon goût & ſes propres penchans, il ne parut parmi nous qu'avec un extérieur qui n'avoit rien de cet air avantageux & impertinent, dont par jalouſie peut-être nous accuſons les François. Simple, doux & modeſte, il ſembloit n'avoir pris ou conſervé d'eux, que cette aiſance dans le maintien, & cette liberté dans la converſation qui les diſtingue par-tout.

Je vous définirois mal ſans doute, la ſorte d'ébranlement que ſa vue donna à mon ame. Votre propre cœur ne vous fera que trop connoître un jour, les mouvemens cruels que je chercherois ſi vainement à vous peindre. Je ne ſçais quelle émotion, inquiette, mais agréable pourtant, s'empara de moi. Que ſa préſence jettoit de trouble dans mes ſens, & quel bonheur ne trouvois-je pas dans cette agitation qui m'emportoit déja, ſi loin de moi-même! je n'oſois pas le regarder, je le croyois du moins; & cependant, en moins d'une minute, je vis & ſentis toutes ſes graces. Que tous les hommes de la Cour, ceux même qui juſques-là, m'avoient paru le mieux,

étoient anéantis pour moi auprès de lui ! J'étois injuste peut-être ; mais l'amour peut-il jamais faire de comparaisons dans lesquelles sa prévention ne le guide pas ! Quoiqu'il lui fût impossible de saisir aucun des sentimens dont sa vue me pénétroit, & qu'en conséquence il ne pût me sçavoir gré de toutes les préférences que je lui donnois dans mon cœur, il faut, tant j'y trouvois de charmes, que sans que je le sçusse, & même sans que je m'en doutasse, je crusse jouir du suprême bonheur de lui dire à lui-même tout ce qu'il m'inspiroit.

Malgré la sorte de stupidité dans laquelle sa cruelle vue m'avoit plongée, je crus m'appercevoir, je me flattai du moins, que ma présence ne lui étoit pas indifférente. Ses yeux me parurent se porter agréablement sur moi, & même s'y arrêter. Une tendre langueur s'y peignit; & ce mouvement me flatta mille fois plus que l'admiration que je paroissois lui causer. On n'aime pas toujours ce que l'on admire; eh! qu'est-ce que des éloges, pour qui desire un sentiment! Nos yeux se rencontrerent; son émotion redoubla la mienne; il parut troublé; je rougis. Je me reprochai de le regarder trop, & ne pus cependant le

regarder moins. Je ne ſçais quel attrait m'entraînoit invinciblement vers lui. Mon ame ſe perdoit dans ce délicieux égarement, lorſque le Comte de Dorſet, qui étoit l'homme de la Cour de qui j'eſtimois le plus le cœur, & de qui j'aimois le mieux l'eſprit, vint me tirer d'un état tout à la fois ſi pénible & ſi doux. J'ignore ce qu'il me dit; ma réponſe ſans doute fut ſinguliere & déplacée, puiſqu'elle le fit rire. Heureuſement je paſſois à la Cour pour diſtraite; mais quand le Comte auroit lu dans mon cœur ce que j'étois alors, bien loin d'y lire moi-même, je n'aurois eu rien à craindre pour mon ſecret. Il ne l'auroit pas plus ſacrifié aux autres, qu'il ne m'auroit laiſſé entrevoir qu'il l'avoit ſurpris.

La Reine m'avoit mandée pour une promenade qu'elle vouloit faire dans le parc; & comme ſi elle eût deviné l'état de mon ame, elle voulut que ce fût le Lord Durham qui m'y donnât la main. Elle ſçavoit que jaimois paſſionnément le François, que je m'étois appliquée à parler cette langue, que je ne négligeois aucune occaſion de me la rendre encore plus familiere, & elle crut ſans doute m'obliger en me mettant à portée

tée d'avoir une converſation un peu ſuivie avec quelqu'un qui, à ce qu'elle diſoit, la parloit avec toute l'élégance, & toute la pureté imaginable. Cette Princeſſe avoit raiſon. C'étoit ſans doute un mérite aſſez léger dans un homme qui étoit preſque François, & qui avoit vécu à Paris dans le plus grand monde, de s'exprimer dans cette langue avec nobleſſe & avec facilité ; mais cet avantage, tout frivole qu'il étoit, acheva de m'enchanter. J'étois non - ſeulement deſtinée à lui tenir compte de tout, mais encore à croire que je ne pouvois trouver qu'en lui tout ce qui peut ſéduire un cœur.

Je ne pourrois vous exprimer, ma chere Lucie, tout ce qui ſe paſſa dans le mien lorſqu'il me donna la main, & que je crus ſentir qu'il trembloit. Moins je pouvois me méprendre à la cauſe de ſa timidité, plus je fus comblée de joie, de faire ſur lui une ſi vive impreſſion. Grand Dieu! pourquoi faut-il que les hommes puiſſent jouer ſi facilement la paſſion, & les mouvemens qui peuvent en indiquer une, ou que nous ſoyons aſſez malheureuſes pour les en croire pénétrés ſur des marques & ſi foibles & ſi peu sûres!

Quoi qu'il en ſoit, l'idée que je lui

étois chere, acheva de me perdre. Il me semble cependant, que je sentois moins en ce moment le bonheur de lui plaire, que la crainte de n'avoir pas de quoi lui plaire assez. Comme je ne doutois pas que toutes les femmes qui étoient là, ne lui rendissent la même justice que moi, je craignois que toutes ne lui parussent plus aimables; & je sentis pour la premiere fois de l'inquiétude sur ma beauté.

J'étois trop occupée, & d'ailleurs, mon sentiment me rendoit trop timide, pour qu'il me fût possible de commencer la conversation; & lui-même paroissoit trop fortement ému, pour qu'il dût avoir dans l'esprit plus de liberté que moi. Notre promenade fut donc assez long-tems très-taciturne. Je croyois, Madame, me dit il enfin, les yeux baissés, sçavoir parfaitement le François, j'éprouve cependant qu'il y a des choses pour lesquelles je ne trouve pas de termes dans cette langue: mais, ajouta-t-il, quelle est celle, à quelque point qu'on la possede, que l'on puisse parler avec liberté devant Madame de Suffolk? La Reine m'a fait beaucoup de tort, Mylord, lui répondis-je, si les éloges qu'elle m'a donnés sur la façon

dont je parle le François, vous ont inspiré une si grande timidité. Je croyois, je vous l'avoue, que c'étoit à moi à trembler; & j'en étois si convaincue, que sans l'espece d'ordre qu'elle m'a donné de vous entretenir en cette langue, je n'aurois jamais eu une présomption que je me reproche autant que je le dois, & plus peut-être que vous ne pensez. Vous voudriez en vain, Madame, répliqua-t-il, me dérober de votre supériorité: je la connoissois avant que de l'avoir éprouvée, & je puis vous assurer que tout vain que je suis, il s'en faut bien peu que je ne rende graces à la nature, des avantages qu'elle vous a donnés sur moi. Du moins, s'il m'arrive d'en gémir, je vous conjure de ne pas attribuer à mon amour-propre le chagrin que j'en pourrai concevoir. Je serois bien surprise, répondis-je en souriant, si j'avois un jour à vous en consoler; & quand vous me connoîtrez mieux, vous le serez beaucoup vous-même, d'avoir imaginé un moment que vous pouviez me faire croire ce que vous me dites. Ah! de grace, Madame, reprit-il avec précipitation, daignez ne me pas accuser de manquer de sincérité, & ne commencez pas avec moi par une

ſi cruelle injuſtice. Je ne vous dis rien que vous ne duſſiez, que vous ne puſſiez, du moins, vous dire la premiere ; & je ſens avec la plus vive douleur que je ſuis perdu, ſi vous ne voulez pas me croire ſur tout ce que vous inſpirez.

Quoique je lui euſſe, à ce que je crois, difficilement pardonné de me parler d'une façon indifférente, & que je ne le viſſe pas, ſans un plaiſir extrême, chercher à me faire entendre que ma vue avoit fait quelque impreſſion ſur lui, je ne crus pas devoir lui laiſſer la liberté de m'en dire davantage. Me défendre encore ſur tous les talens qu'il lui plaiſoit de m'attribuer, c'étoit lui fournir l'occaſion de redoubler ſes éloges, & peut-être de me parler trop tôt d'un ſentiment qu'il m'étoit bien doux de trouver ou de croire dans ſon cœur, mais dont je ne croyois pas convenable qu'il m'entretînt à la premiere vue : paroître l'entendre, c'étoit revenir au même par une autre voie, ou m'expoſer à me faire accuſer de trop de vanité, s'il étoit vrai qu'il ne fût que galant. Vous dirai-je plus, ma chere Lucie ! je tremblois qu'il ne fût que cela ; & je craignis encore plus la certitude de n'en être pas aimée, que je n'eus d'empreſ-

ſement pour me procurer le bonheur, non de n'en pas douter, mais du moins de lui entendre dire que je lui étois chere.

Ne ſçachant comment me tirer ſeule de cet embarras, j'appellai le Comte de Dorſet qui rêvoit ſeul à quelques pas de nous; & je vis ſur le viſage de Mylord Durham, qu'il étoit fâché que je ne trouvaſſe pas d'autre réponſe à ce qu'il me diſoit. Eh bien! Comte, interrompis-je, Mylord ſçait mieux le François que moi, & je crois que vous n'en doutiez pas; mais, ce qui vous ſurprendra peut-être, c'eſt que j'en connois le ton auſſi-bien que lui.

D'autres perſonnes alors ſe joignirent à nous; & ſi leur préſence n'empêcha pas Mylord Durham de me dire de mille façons ce que je déſirois tant de croire, quoique je craigniſſe tant qu'il ne le prononçât, elle rendit du moins la converſation générale, & me ſauva de l'embarras de lui répondre, ou de l'affectation de ne lui répondre pas.

Cependant, au milieu de tant d'agitations & de toutes les contrariétés que je me faiſois, je me ſentois dans une eſpece de bonheur dont je n'avois pas encore eu l'idée. Ce déſordre dans lequel

ma raiſon étoit comme anéantie, ce mouvement ſingulier qui me troubloit à la fois le ſang & le cœur, cette ſorte d'inquiétude qui me dévoroit, ſans avoir de cauſes que je puſſe bien me définir, même en me tourmentant, avoient pour moi les plus grands charmes. Grand Dieu ! avec quel empire ce cruel ſentiment ne s'établit-il pas dans un cœur ! Quel trouble enchanteur il répand dans les ſens & dans les idées ! Combien alors la nature ne change-t-elle pas de face pour nous ! De quel bonheur ne jouit-on pas ! Combien, dans ces premiers & délicieux inſtans ne s'en promet-on point ! Entraîné rapidement loin de ſoi-même, avec quel plaiſir ne ſe perd-on pas dans ces flatteuſes illuſions que l'amour, l'amour ſeul ſçait produire ! Hélas ! que j'étois, en ce moment, loin de penſer que la honte & le malheur de ma vie étoient attachés à ce funeſte égarement, auquel je me livrois avec ſi peu de précautions & tant de ſimplicité !

Ne croyez pas cependant que je puſſe m'expliquer mes mouvemens avec la même netteté que je vous les détaille aujourd'hui. Le tems & mes réflexions m'ont depuis développé ce qui ſe paſſoit alors dans mon ame, mais qui en

même tems, la plongeoit dans un trop grand trouble, & jettoit trop de confusion dans mes idées, pour que je pusse me rendre le même compte de mes sentimens.

Pendant que, sans le croire, j'étois si tendrement & si sérieusement occupée, la Reine termina sa promenade, & rentra dans ses appartemens, où elle vouloit faire tirer une loterie de bijoux. Cette Princesse est magnifique, & se plaît souvent à faire aux Dames de sa Cour, cette sorte de galanterie. Je veux, dit-elle en souriant au Lord Durham, qu'elle traitoit avec la plus grande distinction, vous prouver, Mylord, que l'on est aussi galant en Angleterre pour les Etrangers, que dans aucune des Cours où vous avez été. L'on peut bien vous donner ce titre à la nôtre, puisque tout Anglois que vous êtes, vous y paroissez aujourd'hui pour la premiere fois; & je le fais d'autant plus volontiers, que ce n'est qu'à ce titre que je puis sans conséquence, vous admettre à une loterie dont les hommes ne sont jamais.

La Reine alors lui donna un billet. Comme ils portoient tous elle ordonna qu'on en fît un nouveau, & que l'on ajoutât un lot. Soit hasard, soit dessein, le

plus considérable de tous tomba au Lord Durham. C'étoit un Amour d'or émaillé, qui, d'une main tenoit une petite montre, enrichie de brillans, & travaillée avec la derniere délicatesse, & qui de l'autre main, en montroit du doigt les minutes, avec cette légende, *je n'en voudrois pas perdre une.*

Le jeune Lord, en recevant ce bijou des mains de la Reine, parut embarrassé. Me seroit-il permis, Madame, lui demanda-t-il, en jettant les yeux de mon côté, de me plaindre d'une faveur du sort, qui auroit pu être infiniment mieux adressée, & pourrai-je, sans déplaire à votre Majesté, en réparer l'injustice ? Non, assurément, répondit la Reine; que votre cœur donne, s'il veut, des préférences, instruisez-en encore, si vous le voulez, & si elle y consent, la personne qui peut trouver ici l'objet des vôtres; mais que ce secret reste entre vous deux, & n'allez pas exciter dans ma Cour une jalousie qui en altéreroit la tranquillité.

Le Lord obéit à la Reine; mais ce ne fut pas sans me dire par un regard tendre & timide, que j'étois la seule à laquelle il eût pensé. J'ignore si mes yeux ne le remercierent pas de cette marque

d'attention. Je voulois paroître l'ignorer ; mais dans l'état où j'étois, fait-on tout ce que l'on veut ? Son regard m'embarrassa, me fit rougir ; & mes yeux, apparemment lui répondirent plus que je ne pensois, puisque je vis briller dans les siens la joie du monde la plus vive.

Peu de tems après on se mit au jeu, où il ne fut pas aussi heureux qu'à la loterie, & où il perdit beaucoup, avec l'air du monde le plus noble & le plus aisé. Quelque vif que fût déja l'intérêt que je prenois à lui, je ne pus reprocher à la fortune, un malheur qui lui donnoit l'occasion de me montrer une vertu. Quand vous serez moins indifférente, ma chere Lucie, vous connoîtrez le plaisir extrême que l'on sent à en trouver à ce qui nous est cher.

Enfin, on quitta la Reine. Le Lord Durham qui avoit cherché l'occasion de me parler encore, étoit sorti avant moi ; & je ne pourrois que difficilement exprimer le chagrin qui me saisit, lorsque je me vis privée de sa présence. J'allai souper chez Madame de Buckingham, où j'étois engagée, & où je voulois, sans sçavoir pourquoi, me flatter que je le trouverois. Il n'y vint pas ; je devois m'y attendre : mais je ne lui en sçus pas

moins mauvais gré que s'il eût du deviner que j'y ſerois, & que je lui euſſe dit de s'y rendre. On parla beaucoup de lui, pendant le ſouper ; mais, ſoit que je fuſſe trop abſorbée dans mes idées, pour me mêler de la converſation, ſoit qu'il me reſtât aſſez de prudence, pour craindre de parler avec trop d'intérêt & de feu, d'un homme de qui je me ſentois ſi occupée, j'en parlai plus modérément que perſonne. Que je voulois de mal aux femmes qui le louerent, & que je ſçus de gré aux hommes qui firent la même choſe !

Toute entraînée que j'étois par mon ſentiment, & par l'extrême douceur que l'on trouve à penſer à ce qu'on aime, il s'en falloit beaucoup que je fuſſe ſans inquiétude. Il me ſembloit, à quelque point que j'aimaſſe à me flatter, & que dans cet inſtant même, j'en euſſe beſoin, qu'il n'y avoit pas une femme à la Cour, qui n'eût plus arrêté ſes regards que moi, & qui n'eût, en effet, plus de quoi les ſatisfaire. Jamais, je crois, avec moins d'intention de plaire, je n'avois été auſſi coquette que je le fus ce ſoir-là. Je cherchois, avec une ſorte d'inquiétude que je n'avois jamais connue, & que je me ſerois même beaucoup reprochée,

dans les yeux de tous les hommes qui étoient chez Madame de Buckingham, la ſorte d'impreſſion que je faiſois ſur eux, pour me raſſurer ſur celle que, ſans le ſçavoir, je deſirois de faire ſur Mylord Durham ; & quand j'avois lieu d'en être contente, je ne m'en flattois pas davantage d'avoir de quoi plaire à ce qui ſeul me plaiſoit. Ah ! que ſur ces ſortes de triomphes l'amour eſt plus difficile à ſatisfaire que la vanité ! Il me ſembloit cependant, quand il m'avoit parlé, qu'il s'étoit contraint, pour m'en dire ſi peu, que ſi j'euſſe voulu l'entendre, j'aurois eu moins d'alarmes ſur ſon cœur ; & je me reprochois amérement le ſacrifice que j'avois fait à la décence, en l'empêchant de continuer. Je me reprochois cette idée même. Je me demandois pourquoi je l'avois toujours préſent à la penſée, pourquoi cette inquiétude que je me faiſois ſur ſes ſentimens, cette langueur à laquelle je me livrois avec tant de plaiſir, quelle étoit la cauſe de tant mouvemens différens que j'ignorois encore le matin même de ce funeſte jour ? Il vous paroîtra peut-être ſingulier, qu'à tant de cruels ſymptômes je puſſe encore méconnoître l'amour : il eſt cependant vrai que j'étois entiérement livrée

à cette redoutable passion, que j'osois me flatter encore que ce n'étoit pas en si peu de tems que l'on pouvoit triompher de mon cœur.

Je sortis de chez Madame de Buckingham le plutôt qu'il me fut possible, sans sçavoir pourquoi : j'avois un besoin extrême de la solitude. Quoique rien ne pût me distraire de la chere & fatale idée qui m'occupoit, je n'y étois pas dans le tumulte, aussi livrée que j'aurois voulu l'être, & je me hâtai de retourner chez moi. La douce émotion & la tendre langueur qui s'étoient emparées de mes sens, m'inquiétoient en faisant éprouver à mon ame une volupté que non-seulement je n'avois jamais connue, mais dont je n'avois même jamais soupçonné l'existence. Ce plaisir, tout nouveau qu'il étoit pour moi, tout enchanteur même que je le trouvois, loin de me satisfaire, répandoit dans toutes mes veines, je ne sçais quelle ardeur qui m'en faisoit un supplice. Je ne sçavois ce que je desirois ; je desirois pourtant, & avec une violence inconvable, ce même bonheur que je pouvois si peu me définir. Ne pensez pas, de grace, ma chere Lucie, qu'aucun honteux mouvement se mêlât à mon desordre. Je sen-

tois que j'aimois, que je ferois, si je n'étois pas aimée, la plus infortunée de toutes les femmes; mais il me semble que ce desir & cette crainte composoient alors toute ma foiblesse. J'étois née vertueuse, & trop accoutumée à me respecter vis-à-vis moi-même, pour que rien d'avilissant pour moi entrât dans toutes les chimeres dont je repaissois mon imagination.

Aussi-tôt que je fus rentrée, l'on me remit une boëte extrêmement ornée, avec une lettre qui en renfermoit la clef. Toute occupée que j'étois du fatal objet qui s'étoit emparé de mon cœur, la curiosité de percer cette espece de mystere, me fit ouvrir cette lettre avec empressement. L'écriture m'en étoit inconnue; mais je n'en sçus pas moins promptement de quelle part elle venoit. Et vous croyez déja sans peine, qu'elle étoit du Lord Durham. La voilà, ajouta Madame de Suffolk en la tirant d'un portefeuille qu'elle avoit mis sur son lit, lisez-la, ma chere Lucie; je ne toucherois pas aujourd'hui, sans un mouvement d'horreur, ce même papier qui alors me rendit si heureuse; & les caracteres tracés par la main de ce perfide, ne pourroient à présent s'offrir à

mes yeux, ſans me pénétrer de la douleur la plus cruelle.

LETTRE.

» Les ordres de la Reine ne m'ont » pas permis tantôt de vous rendre, Ma» dame, un hommage qu'il m'a paru que » vous ſeule méritez : & je me crois le » plus malheureux des hommes ſi, mal» gré le profond reſpect que vous m'inſ» pirez, mes yeux ne vous ont pas ap» pris avec quelle douleur j'obéiſſois. » Avez-vous, Madame, daigné les en» tendre ? Ils n'ont ſûrement parlé qu'à » vous ; mais, quoi qu'ils vous aient dit, » qu'il me reſteroit encore des choſes à » vous apprendre, s'il m'étoit permis de » vous en inſtruire ! Je vous ai quittée » avec une crainte ſi vive que vous ne » m'euſſiez pas deviné, que, quelque » choſe que je croie riſquer en vous dé» couvrant mon ſecret, il ne m'a cepen» dant pas été poſſible de vous le laiſſer » ignorer plus long-tems. Ah ! ſans dou» te, vous punirez mon audace ; mais » quel que ſoit le ſort que j'en doive at» tendre, il me ſemble en ce moment » que, de tous les malheurs, le plus » cruel pour moi, ſeroit que Madame de

» Suffolk pût penser que je l'ai vue sans » émotion, que je ne m'en souviens pas » avec transport, & qu'il me fut toujours » défendu de lui dire ce que je n'ose à » présent lui prononcer. «

Ne croyez pas, ma chere Lucie, qu'il me fût possible de vous dire à quel point cette malheureuse lettre me troubla. Hélas! je ne vois que trop aujourd'hui que ce n'étoit pas l'amour qui l'avoit dictée; mais qu'alors elle me parut tendre, & qu'elle me toucha! Ne pouvant me livrer devant mes femmes, aux transports qui m'agitoient, je me fis mettre au lit avec la derniere promptitude. Quelle nuit! quelle heureuse nuit je passai! Combien de fois je relus cette lettre! Quelles délicieuses larmes elle me fit répandre! Ah! Lucie, il faut aimer comme j'aimois: on ne peut pas, sans un cœur aussi tendre que le mien, se faire une idée du plaisir que l'on sent à pouvoir se croire aimée de ce qu'on adore! Quoi! tu m'aimes! m'écriois-je; tu me l'écris! Je t'entendrai prononcer cet aveu, qui peut seul faire le bonheur de ma vie! Et tu crains que je ne punisse ton audace! Ah! que cette injuste crainte ne te trouble pas! Quoi! je jouis

du bonheur de ſçavoir que tu m'aimes ; & tu doutes encore du tien ?

Cette frénéſie que, dans ce moment, je ne pouvois contraindre, & que je ne cherchois pas à modérer, m'agita la plus grande partie de la nuit ; mais enfin, elle fit place à de plus juſtes & de plus convenables réflexions. J'eus la honte du déſordre auquel je m'abandonnois avec ſi peu de ménagement. Les cruelles ſuites qu'il pouvoit avoir pour mon honneur, pour mon repos, pour mon amour même, ſe préſenterent à mon eſprit, & loin de me les affoiblir, je me les offris dans toute leur horreur. J'étois vaincue, à la vérité ; mais comme je ne deſirois pas de l'être, je m'armai de tout ce qui pouvoit combattre ma foibleſſe, & en triompher. Non-ſeulement je me reprochai mon amour, mais je ne pus encore me pardonner ma crédulité. Je ſentis, en reliſant cette funeſte lettre, combien, malgré les craintes prétendues du Lord Durham, il falloit qu'il eût conçu d'eſpérance pour avoir oſé me l'écrire. Je m'indignai contre moi-même, de lui avoir donné tant d'avantage ſur moi, à la premiere vue. Je me repréſentai combien il falloit qu'il m'eſtimât peu, pour me parler ſi légérement de ſon amour ;

&

& combien, en ſuppoſant que je m'y rendiſſe, il auroit de mépris pour moi, ſi je m'y rendois avec une ſi honteuſe promptitude. Eh! quelle eſt, en effet, la femme aſſez vile, pour pouvoir ſe paſſer de l'eſtime de ſon amant! Quel bonheur peut-elle eſpérer dans une liaiſon qu'elle a commençé par tant de baſſeſſes, & quelle que ſoit à cet égard la vanité des hommes, dans quelques illuſions qu'elle les entraîne, quelle vertu, quelle délicateſſe, peuvent-ils ſuppoſer où ils ont trouvé une ſi aviliſſante facilité! Quels engagemens peut reſpecter une femme qui s'eſt elle-même reſpectée ſi peu; & comment peut-elle eſpérer d'en être crue, lorſqu'elle rejette ſur la violence de ſon amour, une défaite dont on a tant de raiſon de ne ſe croire redevable qu'au caprice, au déréglement de l'imagination, à des mouvemens plus honteux encore, & à un manque total de principes!

Ces réflexions ne furent pas auſſi peu puiſſantes ſur mon eſprit, que la violence de mon égarement me l'avoit d'abord fait craindre. Si je ne parvins pas à le détruire, je parvins du moins à le modérer. Ce n'étoit pas aſſez, ſans doute; mais cependant c'étoit beaucoup pour l'é-

tat où j'étois. Je sentois tout mon amour, à la vérité ; mais comme dans cet instant je travaillois à l'étouffer, ces mêmes mouvemens qui m'avoient d'abord rendue si heureuse, ne me faisoient plus éprouver qu'un supplice insupportable. Cependant, (& je dois vous le dire à l'avantage de la vertu,) dans quelque affreuse situation que me réduisît la mienne, je trouvois une secrette douceur à m'en trouver encore capable, & à croire que je pouvois encore m'estimer. Il est, en effet, aussi rare que nous ne soyons pas recompensées des sacrifices que nous faisons à la vertu, qu'il l'est que nous ne soyons pas punies de ceux que nous faisons à l'amour.

Epuisée enfin par tant de combats, dont le résultat fut de me défendre contre le Lord Durham, contre moi-même, contre cette funeste crédulité qui accompagne toujours l'amour, je m'endormis. Sa fatale idée me suivit dans les bras du sommeil, & je le vis, plus tendre que je ne voulois le croire, & plus heureux que je ne voulois qu'il fût. Loin de regarder cette espece de bonheur comme un dédommagement de toutes les peines que je m'étois faites, il ne me fit que plus sentir encore toute l'étendue de ma

foibleſſe, & me confirma dans la réſolution de n'y pas céder. Je ne ſcais cependant pourquoi je me levai avec de plus grands projets de parure que je n'en avois encore formés, & une défiance de moi-même que je n'avois pas encore connue. Que le deſir que j'avois de paroître belle étoit violent, & que malgré toute l'attention que j'apportai à ma toilette, je craignis d'avoir mal réuſſi ! Je me diſois, j'étois même ſûre que je ne chercherois pas le Lord Durham ; mais je ne pouvois point de même me flatter de ne le pas rencontrer ; & ſi j'avois aſſez de vertu pour ne le pas chercher, j'avois trop de foibleſſe pour lui, pour penſer avec tranquillité, qu'il pouvoit me voir, & ne me point trouver aimable.

Une partie de la journée ſe paſſa dans ce deſordre d'idées, que j'ai déja expoſé à vos yeux. Laſſe enfin d'une ſolitude que je crus devoir d'autant plus craindre, qu'elle me ſembloit me livrer plus au trouble de mon ame, je me déterminai à aller chez la Reine. Y ſeroit-il ? n'y ſeroit-il pas ? Après les bontés dont elle l'avoit comblé, les projets qu'il annonçoit ſur moi, & tout au moins l'eſpérance de m'y trouver, la choſe n'étoit pas douteuſe ; mais il m'étoit néceſſaire

qu'elle le fût, & je n'héſitai pas à la croire telle.

J'allois donc ſortir, lorſqu'on m'annonça le Comte de Dorſet. C'étoit, comme je crois vous l'avoir dit, l'homme de la Cour avec qui je vivois le plus, & que j'aimois le mieux. Ma ſurpriſe fut extrême de le voir ſuivi du Lord Durham. Voilà, Madame, me dit le Comte, un homme qui me tourmente depuis ce matin pour que j'aie l'honneur de vous le préſenter. Je le trouve, à la vérité, un peu jeune pour obtenir de vous, que vous lui permettiez le bonheur de vous faire quelquefois ſa cour; mais il m'aſſure qu'il eſt ſi ſenſé, quoiqu'il revienne de France, & qu'il a conçu pour vous une ſi profonde vénération, que cela m'a déterminé à vous l'amener. Je crois aiſément, Madame, qu'il vous reſpecte autant qu'il le doit; je ſuis bien ſûr même que plus il vous verra, plus un ſentiment, qui vous eſt dû à tant de titres, s'étendra dans ſon ame; mais pour ce qu'il dit de ſa raiſon, il eſt ſi jeune encore, & il a paſſé tant d'années dans un pays ſi ſuſpect, que je ne crois pas devoir vous la garantir.

J'étois ſi étonnée de la préſence du Lord Durham, que je ne ſçais ce que je

répondis au Comte de Dorset. Je crus que mon agitation intérieure ne perçoit pas, ou du moins qu'elle ne paroissoit pas assez pour peindre quelque autre mouvement, que l'embarras que cause ordinairement la visite de quelqu'un que l'on connoît peu. Je me trompois, ma chere Lucie, ma rougeur, mon émotion, mes regards, tout en moi, à ce que m'a dit depuis ce perfide, annonçoit la situation de mon cœur, & le confirma dans toutes les espérances qu'il s'étoit faites dès la veille. Pour lui, il eut l'air embarrassé, ou du moins parut l'avoir; mais cette espece de trouble qui n'étoit pas ce décontenancement gauche qu'on tient d'une timidité excessive, & du manque d'éducation, & qui ne peignoit que ce désordre involontaire qu'on éprouve auprès de ce qu'on aime, loin de lui ôter de ses graces, lui en donnoit mille de plus à mes yeux. En me regardant beaucoup, il sembloit craindre de me trop regarder, & que ses yeux n'apprissent au Comte de Dorset les secrets de son ame. Le cruel ne sçavoit que trop, hélas! que je lui tiendrois également compte, & de son amour, & du soin qu'il prendroit de le cacher.

J'étois trop émue, il paroissoit trop

l'être, pour que la converſation n'eût pas langui beaucoup, ſi le Comte de Dorſet, qui n'avoit ni projets ni émotion, n'en eût pris les frais ſur lui. Ce qui me plaît ſinguliérement dans le Lord Durham, me dit-il, eſt, Madame, cet air modeſte & timide que je lui trouve auprès de vous, & qui ſe ſent ſi peu de cette familiarité dont on accuſe auprès des femmes les gens du pays où il a vécu ſi long-tems. En vérité, à cela près, qu'il n'a pas abſolument l'air de ſortir d'Oxford, ou de Cambridge, il n'y a preſque perſonne qui ne le prît pour un Anglois. Mais eſt-il vrai, Mylord, demandai-je au Lord Durham, que les François agiſſent avec les femmes auſſi ſinguliérement qu'on le dit? Madame, me répondit-il en ſouriant, ſans prétendre excuſer une Nation à laquelle je crois devoir beaucoup de reconnoiſſance, je puis vous aſſurer qu'il n'y a rien de plus faux que le préjugé qui me paroît établi ici ſur l'indécence des mœurs des François. Les hommes y ſont ſans doute fort galans, peut-être un peu légers; mais à l'exception d'un petit nombre de gens qui regardent l'impertinence comme une grace néceſſaire, & très-ſéduiſante, & auxquels il faut

avouer qu'elle réussit quelquefois, les François, en général, ne m'ont point paru tels qu'un peu de jalousie peut-être nous les fait peindre ici. Nous les accusons d'êtres frivoles; ils prétendent, eux, que notre raison nous assomme, & soutiennent même qu'au milieu de la dissipation qui semble sans cesse les entraîner, ils réfléchissent beaucoup plus profondément que nous ne le pouvons faire dans le silence du cabinet : mais, si vous me permettez d'en dire ce que j'en pense, ils ne sont ni aussi légers que nous le disons, ni aussi profonds qu'ils se croient. Et les femmes, lui demandai-je encore ? Madame, répliqua-t-il modestement, il faut connoître les objets pour les peindre. Je sçais qu'il y en a de galantes; j'en connois de fort raisonnables, & l'on prétend qu'il y en a de sensibles ; au reste, comme les femmes d'Angleterre les blâment de la liberté qui paroît regner dans leurs actions, les Françoises trouvent à nos femmes un air guindé, & une vertu seche dont elles font assez peu de cas, & qui ne les empêchent pas, à ce qu'elles disent, d'être aussi sensibles qu'elles-mêmes peuvent l'être : mais, comme je voudrois, s'il se pouvoit, reconcilier en tout, deux na-

tions qui me paroiſſent plus faites pour s'eſtimer, que pour ſe haïr, il me ſemble que les Françoiſes pourroient mettre dans leur maintien, plus de décence, & que les Angloiſes devroient y mettre plus de liberté. L'une rendroit la vertu de nos femmes plus agréable; l'autre feroit qu'on en croiroit plus aux Françoiſes, & peut-être, autant qu'en effet elles en ont. Ah! Madame, s'écria en riant le Comte de Dorſet, quel ſerpent je vous ai amené, & que je me le reproche! Sage, ſenſé, diſcret; non, il ne ſe peut pas qu'il ſoit tout ce qu'il vient de paroître. Il veut ſûrement tromper ici quelqu'un; & ſi vous me permettez de vous le dire, je meurs de peur que ce ne ſoit vous, Madame.

Cette apoſtrophe à laquelle ni le Lord Durham, ni moi ne nous attendions, me fit ſingulièrement rougir, & me parut l'embarraſſer. Heureuſement le Comte de Dorſet ne fit aucune attention au trouble où il nous mettoit; & le deſſein que j'avois d'aller chez la Reine, me ſervit de prétexte pour terminer une viſite qui m'embarraſſoit.

Auſſi-tôt que je fus dans mon carroſſe, & que l'abſence du traître qui prenoit tant à la fois, ſur ma raiſon & ſur mon

repos, me permit de réfléchir, je ſentis tout ce que je riſquerois en allant chez la Reine. Je ne doutois pas qu'il n'allât m'y chercher. Je m'étois trouvée ſi foible vis-à-vis lui, que je craignis de lui montrer enfin l'empire prodigieux qu'il avoit ſur moi, ſi dans l'émotion où m'avoit jetté ſa préſence, il s'offroit encore à mes regards; & quelque choſe qu'il m'en coûtât, je ſacrifiai, ſans balancer, un plaiſir qui pouvoit m'être ſi dangereux. D'ailleurs, s'il faut vous avouer, ma chere Lucie, toute l'étendue de ma foibleſſe, je trouvois une ſecrette douceur à retourner dans des lieux où je venois de le voir; & je me hâtai de retourner chez moi pour en jouir. C'étoit, à la vérité, un bien foible dédommagement de ce que je ſacrifiois; mais enfin, c'en étoit un; & rien n'eſt perdu pour l'amour.

Cependant j'étois piquée contre lui. Si l'aveu de ſa paſſion m'avoit ſenſiblement flattée, ſa légéreté, & le préſent qui l'avoient accompagnée, m'avoient déplu; ou, pour vous parler plus naturellement, je ne crus pas que je duſſe lui laiſſer penſer que je les approuvaſſe. Dans le deſſein où j'étois de le lui renvoyer, j'avois, lorſqu'il étoit entré

chez moi, trouvé le moyen d'ordonner à un de mes gens, de sçavoir sa demeure de l'un des siens. J'avois été obéie; & mon premier soin en rentrant chez moi, fut de dicter cette lettre à une de mes femmes, dans la crainte que, quelque peu satisfaisante pour lui que j'espérois de la faire, elle ne flattât encore assez sa vanité, pour qu'il la montrât à quelqu'un.

LETTRE.

» On veut bien croire que votre in-
» tention n'a pas été d'offenser la per-
» sonne à laquelle vous avez envoyé
» cette boîte; l'on en a même plus d'une
» raison; mais on ne s'en croit pas moins
» obligé de ne pas vous laisser l'idée
» qu'une pareille liberté ait pu plaire.
» On croit aussi devoir vous conseiller
» d'attendre que les femmes d'Angleterre
» aient mis dans leurs mœurs, plus de
» facilité pour les respecter si peu;
» & l'on veut bien rejetter sur l'igno-
» rance où vous pouvez être de leur
» façon de penser, une témérité qui,
» sans cela, pourroit, avec quelque rai-
» son, paroître inexcusable. On auroit
» aussi quelques conseils à vous donner

» ſur la légéreté avec laquelle vous ex-
» primez des ſentimens que l'on ne croit
» pas réels ; mais que, vrais ou imagi-
» naires, vous pouvez développer avec
» moins de promptitude. On auroit peut-
» être là-deſſus bien des choſes à vous
» dire, ſi l'on croyoit devoir ſe permet-
» tre les détails. Vous penſez ſans doute
» trop bien, & vous n'avez pas aſſez de
» ſujets de penſer mal de la perſonne
» que vous forcez à vous écrire, pour
» qu'on ne doive pas ſe flatter, que vous
» vous direz à vous-même ce que l'on
» vous épargne. Vous auriez ſçu plutôt
» combien on croit avoir à ſe plaindre
» de votre conduite, ſi la préſence de la
» perſonne qui vous a mené aujourd'hui
» dans la maiſon d'où l'on vous écrit,
» n'avoit pas retardé une ſorte d'expli-
» cation dont on n'a pas cru devoir le
» rendre témoin ; & l'on a mieux aimé
» vous laiſſer un plaiſir que l'on étoit ſi
» ſûr de vous ôter, que de divulguer vos
» torts. Reprenez donc, tout à la fois,
» Mylord, & un préſent que vous étiez
» ſi peu autoriſé à faire, & l'idée que
» vous devez avoir de la perſonne à la-
» quelle vous l'avez, (permettez qu'on
» vous le diſe) un peu trop indiſcréte-
» ment adreſſé «.

Si ma raiſon fut contente de cette lettre, & de la fierté qui y régnoit, qu'en revanche mon cœur en ſouffrit ! Tout affreux qu'il étoit pour moi de la lui envoyer, je la lui envoyai pourtant par un de mes valets-de-chambre, qui eut ordre de ne pas dire de quelle part il venoit. Ce ne fut qu'en répandant les larmes les plus ameres, que je me déterminai à me faire un ſi cruel ſacrifice. Je me dis mille fois qu'il n'étoit pas poſſible qu'après avoir reçu une lettre où il régnoit tant de ſéchereſſe & d'indifférence, il pût ſe flatter encore de l'eſpérance d'être aimé, & de celle de pouvoir l'être un jour. Hélas ! je craignois bien plus de l'en priver, que peut-être il ne craignoit, lui, d'être forcé de la perdre.

Que le cœur, quand on aime, éprouve, ma chere Lucie, de ſingulieres contradictions ! Je croyois, comme je vous l'ai dit, à ne conſidérer ſeulement que le bonheur de mon amour, ne pouvoir trop diſputer la victoire ; & je penſai mourir de la premiere rigueur que j'avois pour lui, quoique par ſon procédé il me la rendît indiſpenſable. Que la nuit que je paſſai fut affreuſe ! Que je ſentis vivement le mal que je croyois lui faire, & que je lui ſuppoſai d'alarmes &

de tourmens ! Combien de pardons je lui demandai de le laiſſer douter de mon cœur, pendant que j'aurois dû n'en demander qu'à moi-même, de tout le ſentiment que je lui prêtois, & de lui faire un honneur dont, ſelon toute apparence, il étoit ſi peu digne ! Mais comment, après la façon ſimple & modeſte dont il avoit le jour même parlé des femmes chez moi, pouvois-je le ſoupçonner d'une vanité qu'il maſquoit ſi bien ! Et peut-être, ma chere Lucie, eût-ce été ſans aucun fruit pour moi qu'il auroit laiſſé percer la ſienne, ou du moins, les craintes qu'elle m'auroit inſpirées, n'auroient ſubſiſté qu'autant qu'il n'auroit pas voulu me les faire perdre. Un ſeul mot de ſa bouche les auroit effacées : eh ! que n'eſt-ce pas, en effet, qu'un mot de ce qu'on aime ! L'inquiétude extrême dans laquelle j'étois ſur l'impreſſion que ma lettre avoit faite ſur lui, m'obligea bien plus que la néceſſité de faire ma cour, à aller chez la Reine. Je ne doutois pas qu'il n'y fût ; je l'y trouvai en effet. Je ne puis vous exprimer le trouble affreux que me cauſa ſa préſence. Il fut d'autant plus cruel, que la mienne me parut moins l'intéreſſer. Un reſpect froid, une politeſſe ſeche, des yeux qui ne

marquoient ni émotion, ni crainte, ni repentir..... Ah ! peut-on paroître ſi indifférent quand on aime; & quelques raiſons que nous puiſſions avoir de vouloir alarmer ſur notre cœur, ce qui nous eſt cher, une ſi horrible contrainte doit-elle ſi peu coûter ! Le cruel ! Que je le haïſſois, Lucie ! Mais que je le haïs bien davantage, lorſqu'après quelques inſtans que je fus arrivée, je le vis diſparoître ! Avec quelle froideur ! quelle liberté d'eſprit, il parut me quitter, & combien il entroit de l'une & de l'autre, dans le compliment que, pour achever de me déſeſpérer, il vint me faire. Avec quelle barbarie il ſe jouoit d'un ſentiment infortuné dont il ne pouvoit plus douter ; & dont l'état où il me réduiſoit, n'en eût-il pas eu d'autre preuve, ſuffiſoit pour l'inſtruire ! L'ingrat ! Que s'il ignoroit l'art de rendre un cœur heureux, il poſſédoit bien celui de le tourmenter !

Toute inſenſée que j'étois, une conduite ſi peu ménagée de ſa part, me bleſſa ſenſiblement, & réveilla mon orgueil. Je ſentis vivement à quel point mon amour me dégradoit ; & cette réflexion ſur mon état, me fut encore plus ſalutaire que ne me l'auroit été ma vertu. Si je ne fus pas aſſez heureuſe pour re-

prendre mon indifférence, j'eus du moins assez d'empire sur moi-même pour cacher ma douleur. Je l'aimois trop pour ne me pas croire des rivales ; & mes sentimens me tourmentoient avec trop de violence, pour que j'osasse me flatter de les déguiser à des yeux intéressés, peut-être, à les saisir dans le fond de mon cœur, si je ne les y renfermois pas avec la plus sévere attention. J'avois donc repris en apparence, l'air tranquille qui convenoit à la situation dans laquelle j'avois tant d'intérêt qu'on me crût ; & je paroissois même fort occupée d'un récit assez plaisant, que nous faisoit le Comte de Dorset, lorsque le Lord Durham croyant peut-être m'avoir assez punie de la lettre que j'avois osé lui écrire, ou voulant plutôt jouir de douleur dans laquelle il ne doutoit pas que je ne fusse plongée, rentra inopinément. Il fut d'une si grande surprise de me voir rire, & la marqua d'une façon si singuliere, que mon rire en redoubla. Mon Dieu ! dit-il en s'approchant de nous, que Mylord Dorset est heureux, Madame, de pouvoir si agréablement vous distraire ! Me distraire, répondis-je avec étonnement, vous auriez parlé plus juste, si vous aviez dit qu'il m'oc-

cupe. Si je me ſuis trompé de terme, repliqua-t-il, je n'en trouve pas ſon bonheur moins à envier. Je ne vous conſeille pas, Mylord, dit le Comte, de prendre une peine ſi inutile. Je vous rends juſtice, vous êtes plus fait que moi pour intéreſſer; mais j'oſe vous aſſurer que vous n'amuſerez jamais tant Madame de Suffolck.

Je ne vous rendrai point cette converſation aſſez inutile à mon objet. Je la ſoutins avec lui, auſſi long-tems que je crus avoir beſoin de le faire, & ce fut avec ſi peu de contrainte de ma part, & d'un air ſi naturel que, quelque uſage qu'il eût des femmes, il lui auroit été difficile de ſçavoir ce que ce ſang-froid apparent me coûtoit. Cet air déſintéreſſé ſur lequel il avoit compté ſi peu, lui fit perdre beaucoup de l'air détaché qu'il avoit lui-même, & à meſure qu'il eut lieu de penſer qu'il n'avoit pas fait ſur moi la plus vive des impreſſions, ſes yeux, & ſon ton reprirent toute la ſoumiſſion & toute la tendreſſe que le lieu où nous étions, & les ſpectateurs dont nous étions entourés, pouvoient lui permettre. Je ſuis née fiere, & je me ſens ſi peu faite pour le mépris, que mon cœur, tout foible qu'il étoit, ne pouvoit

voit lui pardonner l'air de légéreté qu'il avoit d'abord pris avec moi. Ah ! pourquoi ne le garda-t il pas plus long-tems, ou pourquoi oubliai-je si facilement qu'il s'étoit si mal conduit !

Cependant, quoique mon extrême tendresse pour lui, lui eût pardonné bien avant que je le crusse, un reste de prudence, ou de fierté me fit conserver cette apparente liberté dans le cœur qui paroissoit le désespérer ; & je sortis de chez la Reine, sans m'être permis rien qui pût lui faire croire qu'il m'intéressât. Malgré tout le soin qu'il me sembloit que j'avois apporté à l'éviter, il se trouva, lorsque je quittai le cercle, si près de moi, que je ne pus me dispenser d'accepter sa main. Par un malheur dont je voulus assez peu de mal au hasard, personne ne sortit avec nous. Je ne me vis pas plutôt seule avec lui, que toute mon agitation me reprit. Il me parut encore plus ému que la veille, & garda quelques instans le silence : j'étois sûrement plus embarrassée que lui, mais il eut l'art de le paroître plus que moi.

Je dois, Madame, me dit-il enfin d'une voix tremblante, vous faire des excuses de vous avoir offert un objet sur lequel vos yeux ne s'arrêtent plus qu'avec la

plus cruelle répugnance; & je ne me flatte pas que la néceſſité de faire ma cour, & l'incertitude où j'étois ſi vous viendriez ou non chez la Reine, ſuffiſent pour me juſtifier. Je crois, Mylord, lui répondis-je ſans le regarder, vous avoir fait tous les reproches que j'avois à vous faire; & vous vous êtes conduit avec moi de façon à me diſpenſer de vous chercher des torts dans les haſards. Ah! Madame, reprit-il en ſoupirant, mon intention n'étoit pas d'être ſi coupable; & Madame de Suffolck eſt ſi peu faite pour qu'on lui manque, elle devroit ſi peu croire qu'on en pût avoir l'idée, que j'avoue que je ne puis aſſez m'étonner qu'elle ait voulu punir par tant de colere, une action dans laquelle, (ſi elle veut bien me permettre de lui dire) elle n'auroit jamais dû voir que l'ignorance dans laquelle je ſuis des uſages de ce pays-ci. Je doute, repartis-je, qu'il y en ait aucun où les femmes, de quelque genre qu'elles puiſſent être, ne veuillent pas être reſpectées. Au reſte, vous vous trompez ſi vous me croyez de la colere; & je ne penſe pas, en effet, vous en avoir marqué. Quoique vous ne vous ſoyez plainte que d'un de mes torts, reprit-il, je n'ignore pas qu'il n'en eſt aucun que vous

me pardonniez; eh! que je crains que celui dont vous me parlez le moins, ne ſoit celui qu'en ſecret vous me reprochez le plus.

Je ſentis alors que la ſorte de foibleſſe, avec laquelle je lui avois parlé dans ma lettre de celle qu'il m'avoit écrite, lui avoit laiſſé plus d'eſpérance que je ne croyois. Ce reproche indirect qu'il m'en faiſoit, & la crainte que j'eus que l'indulgence que j'avois eue beaucoup plus pour moi que pour lui, de ne la lui pas renvoyer, ne l'éclairât ſur mon cœur, me mit dans un embarras extrême. Je crois, lui répondis-je en rougiſſant, m'être plainte, en effet, de tout ce dont j'avois à me plaindre; mais s'il y a des choſes ſur leſquelles je ne me ſuis pas étendue, c'eſt qu'on s'occupe peu de ce qui n'intéreſſe pas.

Je ne ſçais encore comment j'eus la force de lui faire une réponſe ſi ſeche & ſi peu conforme à mes ſentimens. Je la tirai, ſans doute, de la colere que je ſentis de me voir ſi bien devinée, de l'imprudence qu'il avoit de me le montrer, & du parti que ſa vanité ſembloit en vouloir tirer contre moi. Malgré ſon audace, il en fut anéanti, cependant il voulut répondre. Au nom de Dieu,

Mylord, lui dis-je d'un air impatienté; ne parlons pas sur cela davantage : une pareille conversation est beaucoup moins faite pour moi, que vous le pensez sans doute, & que vous pourrez l'apprendre un jour.

En achevant ces paroles, je montai dans mon carrosse, plus épuisée de l'effort que je venois de me faire, que je ne pourrois jamais vous le dire. Je me sçavois un gré extrême de la fierté avec laquelle je lui avois répondu, & je me reprochois de l'avoir traité avec une rigueur qui pouvoit me le faire perdre. Cependant son air consterné, (car quels sont les mouvemens que le traître ne sçait pas feindre !) me rassuroit à cet égard, autant que le sentiment qui me maîtrisoit pouvoit le permettre. Il me sembloit que je n'aurois pu, sans me commettre de la façon la plus honteuse, m'expliquer avec lui sur un ton plus doux; & quelque cruel qu'il me fût de penser qu'il pouvoit porter ailleurs des vœux, que je paroissois si peu disposée à recevoir, il me l'auroit paru encore plus de m'être dégradée à ses yeux, & de m'être exposée à perdre son estime. En le quittant j'allai souper chez Madame de Norfolck, où assurément je ne craignois pas

de le rencontrer ; je l'y trouvai cependant. Il avoit connu la Ducheſſe en France, & étoit même aſſez de ſes amis. Il me parut qu'on le trouvoit auſſi aimable que je le voyois moi-même, & en conſéquence, beaucoup plus que je n'aurois voulu. Malgré le trouble cruel que ſa préſence m'inſpiroit toujours, je crus remarquer qu'il m'examinoit ; & je réſolus de me conduire de façon à ne lui pas donner d'eſpérance. Comme nous étions beaucoup de monde, il me fut aiſé d'éluder le projet qu'il me parut avoir formé d'être à table auprès de moi. Madame de Norfolck, quoique ſans aucun deſſein ſur ſon cœur, mais uniquement pour le faire parler, & de la France, & des autres pays qu'il avoit parcourus, s'en empara. Je plaçai de mon autorité, Mylord Dorſet auprès de lui, & me mettant moi-même après, j'évitai également un vis-à-vis qui m'auroit jetté dans l'embarras du monde le plus grand, & une proximité qui m'auroit peut-être trop émue.

Je n'ai jamais pu ſçavoir ſi ce fut le deſſein de me paroître plus aimable, ou celui de me prouver que je prenois peu ſur lui, ou s'il ne fit que ſe livrer à ſon caractere ; mais jamais je ne l'ai vu ſi

brillant. Qu'il avoit de liberté dans l'esprit ; & que je fus déplacée en voulant jouer le même rôle ! Sa gaieté, cette cruelle gaieté qui m'annonçoit tant d'indifférence, me perçoit le cœur. J'avois à souffrir tout à la fois du peu d'intérêt qu'il paroissoit prendre à moi, du soin avec lequel il cherchoit à plaire aux autres, & des éloges qu'en effet on lui donnoit. Moins j'étois contente de son cœur, plus je craignois qu'on ne me l'enlevât. Aucune des femmes qui étoient de cet affreux souper, ne jettoit les yeux sur lui, & ne les y arrêtoit sans me causer des mouvemens si violens, qu'à peine toute ma raison pouvoit m'obliger à les contraindre ; & je sentis dans cette malheureuse soirée, ce que l'amour peut inspirer de plus tendre, ce que la crainte peut donner d'inquiétude, & l'épouvantable tourment de la plus vive jalousie. Avec tant de supplices réunis dans le fond de mon cœur, & une franchise dans le caractere qui ne me permet pas la dissimulation, je réussis, je crois, assez mal dans le projet que j'avois formé d'être aussi légere que lui ; du moins, je crus le sentir ; & dans la crainte que l'enjouement que j'affectois, & qui me paroissoit à moi-même si forcé, ne déce-

lât mon trouble, & n'en instruisît trop le perfide qui le faisoit naître, je me hâtai de reprendre mon ton naturel, & que dans ce moment-là j'avois toutes les peines du monde à conserver.

Je ne fus pas aussi heureuse après le souper. Quelque chose que je pusse dire, je fus forcée, & de jouer, & de jouer avec lui. Ce tourment ne fut pas cependant aussi cruel pour moi que je l'aurois pensé. J'avois imaginé que ce malheur pourroit m'arriver, & comme j'avois arrangé mes idées en conséquence, si (selon ce qu'il m'a dit depuis, il n'avoit pas été déja sûr de ma tendresse) je conservai à cette partie assez d'empire sur moi-même pour ne me commettre ni devant lui, ni devant personne.

Que l'amour nous rend à plaindre, ma chere Lucie, dans tous les tems où il nous occupe, sur-tout lorsque nous nous respectons! Eh combien plus encore ne le sommes-nous pas, lorsque nous bravons cette décence, la premiere de toutes les graces de notre sexe! Quel affreux supplice n'est-ce pas pour nous, que d'être forcées de cacher sans cesse nos sentimens, nos peines, nos plaisirs; ou de ne pouvoir nous livrer au désordre de notre ame, sans nous exposer à

un déshonneur qui, pour une femme qui penſe, ne peut jamais être que la plus cruelle des infortunes !

Pourquoi vous parlerois-je encore de mes nuits ? Je vous ai trop peint l'état de mon cœur ; vous ſçavez trop à quel point le Lord Durham m'étoit cher, & combien il me tourmentoit, pour que vous puiſſiez penſer que la nuit qui ſuivit ce funeſte ſouper, fût plus tranquille que les autres. Née avec trop de candeur pour imaginer des ruſes, & ayant trop peu d'expérience pour deviner celles que je crois aujourd'hui qu'il employoit contre moi, tout ce que je penſai de ſes procédés, & de cette inſultante froideur qui avoit ſuccédé à ſes premiers ſoins, fut ou qu'il ne m'aimoit pas, ou qu'il en aimoit une autre ; & chacune de ces idées me pénétroit d'une douleur mortelle ; mais ne changeoit pas mon cœur.

Il m'avoit cependant humiliée. Il me ſembloit qu'il n'étoit pas poſſible à la façon dont il oſoit me traiter, qu'il n'eut pas ſaiſi dans le fond de mon ame la funeſte paſſion qui la déshonoroit ; & je ne comprenois pas qu'il eût ſi peu d'égards pour mes ſentimens, s'il étoit vrai qu'il les partageât. Les hommes ne peuvent-ils donc en effet regner ſur

nous que par le malheur; & nos larmes ont-elles plus de quoi les flatter que nos transports? Désespérée d'une foiblesse si honteuse & si peu ménagée, je crus ne devoir plus m'exposer ni à sa présence, contre laquelle je ne trouvois pas de forces, ni à des procédés qui me perçoient le cœur. Je croyois sentir que si je continuois à le voir, je ne pourrois pas long-tems me répondre de moi-même; & je désirerois trop sincérement de triompher d'une si malheureuse passion, pour n'en pas éviter l'objet. L'effort que je me fis pour prendre & pour exécuter cette résolution, est trop cruel pour pouvoir être décrit; mais il y alloit & de mon honneur & de mon repos; & je crus qu'il n'y avoit point de sacrifice que je ne leur dusse. Je pris donc le parti de feindre une indisposition de rester chez moi, & de n'y être visible que pour un petit nombre des personnes, dont je donnai la liste à ma porte. Je connoissois le Lord Durham depuis trop peu de tems, & nous n'étions pas assez liés, pour qu'il lui parut extraordinaire de ne pas entrer chez moi, s'il daignoit y passer. Je ne fus pas long-tems sans apprendre avec autant de douleur que de plaisir qu'il y étoit venu.

J'aurois desiré qu'il m'eut oubliée, & j'en serois morte de désespoir. Pendant huit jours, que je lui interdis ma présence, il ne se lassa pas de la chercher. Pour mon malheur, une attention qui lui coutoit si peu me toucha trop. Je me dis, sans le croire pourtant, (& sans malgré cela vouloir moins m'y tromper) que la politesse exigeoit de moi de ne le plus faire passer inutilement à ma portée : & je révoquai enfin l'ordre fatal qui faisoit contre lui ma seule sûreté. J'étois seule chez moi quand il y arriva. Son air étoit respectueux, ses regards tendres, sa contenance embarrassée. Il cherchoit peut-être à m'exagérer son état, j'aurois voulu lui dérober le mien ; & je ne dois pas avoir besoin de vous dire qu'il réussit mieux que moi. Je pourrois me plaindre, Madame, me dit-il, du peu de pitié que vous avez marquée pour mes inquiétudes, & peut-être aussi du peu d'égards que vous avez eus pour mes soins ; mais je vois, ajouta-t-il en soupirant, qu'il faut que je m'accoûtume à vos injustices. Je ne croyois pas, Mylord, répondis-je d'un air assez dédaigneux, que j'en eusse quelqu'une à me reprocher vis-à-vis de vous. Ah! Madame, reprit-il avec vivacité, nous n'

vons pas ici de témoins qui puiſſent gêner mes ſentimens. Le reſpect même que j'ai pour vous tout profond qu'il eſt, ne peut pas me faire une loi de ne vous en pas inſtruire : & ceux que Madame de Suffolk inſpire, ſont de nature à pouvoir paroître à ſes yeux. Mylord! interrompis-je avec plus de ſurpriſe que de colere, ſongez-vous bien à qui vous parlez? En doutez-vous, Madame, à ce que je vous dis, répliqua-t-il? Eh! à quelle autre que vous, pourrois-je jurer l'amour le plus tendre & le plus durable, tout malheureux qu'il eſt, & je prévois qu'il le ſera. Quoi! lui dis-je emportée par la funeſte paſſion qui me dominoit, vous m'aimez! Vous! après la façon cruelle dont vous m'avez traitée la derniere fois que nous nous ſommes vûs.

Hélas! ma chere Lucie, je n'aurois pas ſçu que j'avois l'imprudence de lui faire une reproche qui lui découvroit ſi bien mes ſentimens, ſans la joie qui ſe peignit dans ſes yeux. Elle m'apprit à quel point je m'étois oubliée; & je ſentis ſi vivement l'avantage que je venois de lui donner ſur moi, que pour lui cacher ma honte, je détournai mes yeux de deſſus lui. Ah! Madame, me

dit-il avec tranſport, quoi! je ſuis tout-à-la-fois aſſez heureux & aſſez à plaindre pour que vous m'ayez trouvé coupable! Mais comment avez-vous penſé que vous puſſiez ſortir un moment de mon cœur! Ah! daignez, ajouta-t-il en voyant redoubler mon trouble, daignez me rendre des regards que vous ne pouvez tourner ſur d'autres objets que moi, ſans m'inſpirer une douleur mortelle! Je ne mérite pas que vous m'en priviez. Laiſſez m'y lire, je vous en conjure, que vous prenez à moi quelque intérêt. J'en ſuis digne, j'oſe vous en aſſurer, ſi l'amour le plus tendre & le plus ſincere accompagné de tout le reſpect qui vous eſt ſi bien dû, peut mériter quelque pitié de votre part. Vous ne paroiſſiez pas, lui répondis-je d'une voix tremblante, avoir un auſſi grand beſoin de la mienne que vous me le dites aujourd'hui. Je ſuis coupable ſans doute, puiſqu'il vous ſemble que je le ſuis, reprit-il; mais, Madame, je vous jure par vous-même, par vous qui m'êtes ſi chere, qui me le ſerez juſques au tombeau, que ce que vous voulez bien me reprocher, m'a coûté plus qu'à vous-même; & qu'il m'a fallu pour me contraindre autant que je l'ai fait, toute

la crainte que j'ai de laiſſer percer des ſentimens dont, quel qu'en puiſſe être le ſuccès, je ne dois jamais inſtruire que vous.

Quoique ce qu'il me diſoit, fit ſur moi toute l'impreſſion qu'il pouvoit déſirer, & que mes yeux ne lui diſent que trop, je voulus, s'il étoit poſſible encore, réparer mon imprudence. Il me ſemble à vos excuſes, Mylord, lui dis-je d'un air fier, que vous vous méprenez à mes reproches. Je ne ſçais quel objet vous leur ſuppoſez; mais devoir vous apprendre qu'ils n'en ont pas d'autres, que la légéreté avec laquelle vous me parlez de vos ſentiments! & l'obſtination avec laquelle vous m'offenſez.

Quelque ſéchereſſe que j'euſſe miſe dans ma réponſe, quelque fierté qui régnât dans mes yeux, je ne me flattois pas après la façon dont je m'étois commiſe, de lui faire prendre le change. Il y a des choſes que nous ne reprenons jamais; & celle que j'avois dite, étoit de ce genre. Auſſi ne parut-il émû de la colere que j'affectois que par politeſſe, ou ſans doute par fauſſeté.

J'ai peut-être en effet, répondit-il, rompu trop tôt le ſilence; & je ſens bien que vous ne me trouverez jamais que

coupable, si vous attribuez à des espérances que je n'ai pas conçues, une témérité dans laquelle avec une moins vive répugnance pour moi, vous ne verriez que l'excès de l'amour que vous m'inspirez. J'ai long-tems véeu dans un pays, où l'aveu de ce qu'on sent, ne passe pas pour un crime même de la part de ce qu'on ne veut pas aimer. Je vous tromperois cependant, Madame, si je rejettois le tort que j'ai eu de vous instruire de ma passion, presque dans l'instant que je l'ai senti naître sur l'habitude que j'ai des mœurs des François; & vous ne vous abuseriez pas moins, si vous l'attribuiez à celle de parler du sentiment que j'ose vous offrir. Non, Madame, ajouta-t-il en soupirant, non, je vous le proteste, je n'ai pas conçu d'espoir; c'est malgré moi que je vous aime & que je vous le dis; & vous êtes la premiere qui m'ayez inspiré une tendresse dont vous ne pouvez pas désirer aussi vivement que moi-même, que mon cœur soit délivré. La premiere! m'écriai-je d'un air qui lui dit que je ne me flattois pas du bonheur dont il m'assuroit. Madame, continua-t-il les yeux baissés, des erreurs ne sont pas des passions. Je n'ai jamais eu lieu de

me croire amoureux; mais s'il m'étoit arrivé de me tromper à ce point sur mon cœur, ce que j'ai le malheur de sentir pour vous, suffiroit pour m'apprendre qu'avant vous je n'avois pas connu l'amour. Mais, Madame, au nom de tout ce qui peut vous être cher, daignez ne plus m'éviter avec tant d'inhumanité; ne désesperez point par votre absence une infortuné que sa passion & la façon dont vous le recevez ne rendent déja que trop à plaindre. Hélas! lui dis-je, l'avez-vous sentie? Ah! si vous vouliez que je pusse croire que vous m'aimiez, étoit-ce avec tant de légéreté & si peu d'égards que vous deviez attaquer mon cœur? Quand il se seroit même pû, que vous ne crussiez pas avoir fait sur moi la plus forte impression, si vous croyiez m'avoir touchée, pourquoi avez-vous cherché avec tant de cruauté à me percer le cœur; & si vous me croyiez indifférente, comment pouviez-vous avoir une gayeté qui s'accorde si mal avec une passion violente & malheureuse? Pourquoi m'insulter, si je vous aime; ou pourquoi affecter tout ce qui peut m'éloigner de répondre à votre tendresse, s'il est vrai que vous en ayez pour moi?

Mais, continuai-je en répandant malgré moi les larmes les plus ameres, vous ne m'aimez pas, & je ſuis même ſûre que vous ne m'aimerez jamais!

Soit que l'état où il me vit touchât ce barbare, ou, comme je n'ai eu que trop depuis ſujet de le penſer, qu'il ſoit du nombre de ces hommes perfides, auxquels on dit que les pleurs ne coutent rien, il ſe précipita à mes genoux, & dans un état qui différoit peu de l'état où il me mettoit moi-même. Il ſembloit qu'il eût perdu la force de parler; il ſaiſit ma main, & la baiſa avec une ardeur extrême; je la ſentis bientôt inondée de ſes larmes. Qu'il étoit à plaindre, ma chere Lucie, s'il étoit vrai qu'il ne pût pas s'égarer dans les mêmes tranſports que moi! Que cet état, tout douloureux qu'il étoit, avoit des charmes pour mon cœur! Quelle tendre émotion, dont je n'avois pas même l'idée, l'agitoit, & qu'elle me rendoit heureuſe! Non, rien ne peut peindre les délices de ces plaiſirs qui confondent les ſens, & que les ſens ne partagent pas. Ah! qu'il eſt vrai pour les cœurs ſenſibles, qu'il y a une volupté bien ſupérieure à toute celle qu'ils peuvent faire éprouver!

Nous reſtâmes aſſez long-tems dans cette ſituation ; enfin, relevant ſur moi ſes yeux baignés de larmes : Quoi ! vous m'aimez ! me dit-il : mais, grand Dieu ! comment m'apprenez-vous mon bonheur ! Eh ! pourquoi faut-il que vous me deviez qu'à l'excès de la douleur ces mêmes larmes, qui ne me ſont arrachées que par l'excès de mes plaiſirs ! Non, Madame, c'eſt n'eſt pas à un perfide que vous livrez un cœur dont tous les tranſports du mien ne paieront pas aſſez le plus léger des ſentimens ! Eſt-ce vous qui vous abandonnez à une inquiétude que vous devriez ſi peu connoître ! Vous ! ſi digne des adorations de toute la terre : vous enfin de qui la premiere vue m'a ſi vivement entraîné !

Je ne pourrois vous peindre, ma chere Lucie, la violence & la diverſité des mouvemens qui m'agitoient en ce moment fatal. Il me ſembloit que je ne commençois à vivre que de cet inſtant, qui me paroiſſoit le ſeul heureux de ma vie, & auquel j'ai dû depuis de ſi cruels malheurs ! Quelle douce familiarité s'établit tout d'un coup entre nous ! Combien j'aurois reſſenti de plaiſir en le voyant à mes genoux, ſi je n'en avois encore imaginé davan-

tage à tomber aux ſiens ! Que de torts en une minute lui furent pardonnés ! Que moi-même je me trouvai coupable d'avoir cru qu'il avoit pû l'être! Avec quel tranſport, quelle avidité je le regardois ! Mais en même tems avec combien d'innocence ! Que mes plaiſirs offenſoient peu ma vertu, & que la certitude que j'en avois même au milieu de mon trouble, m'encourageoit à m'y livrer !

Je l'obligeai enfin à ſe relever ; & ne pouvant plus alors ſupporter l'idée de voir entre nous la plus légere diſtance, j'approchai moi-même ſon fauteuil du mien. Je lui tendis la main. Dieu ! quel frémiſſement j'éprouvois en touchant la ſienne ! Nous ſoupirions tous deux ſans nous parler. Avec quelle volupté mes yeux s'attachoient ſur les ſiens ! Que je croyois y lire d'amour, & qu'il en devoit trouver dans mes regards ! De tems en tems il prononçoit de ces mots interrompus, qui ſemblent prouver d'autant plus de paſſion qu'ils prouvent plus l'impuiſſance où l'on eſt de l'exprimer.

Ce déſordre, ſans ceſſer tout-à-fait, ſe modéra cependant. Eh ! comment en effet l'ame pourroit-elle long-tems ſuffire à ces tranſports délicieux ! je com-

mençai même à rougir de la violence avec laquelle je m'étois laiſſée entraîner avec mes mouvemens. J'en étois déſeſpérée ; mais ſans me le reprocher pourtant. Je croyois me devoir la juſtice d'avoir ſuccombé ſans le vouloir, ſans le chercher, & uniquement par la plus indiſpenſable néceſſité. Mais je craignois qu'il ne penſât pas de moi, comme il l'auroit dû, & que la promptitude de ſa victoire ne la lui fît moins eſtimer. Ma conduite paſſée, toute irréprochable qu'elle étoit, ne me raſſuroit pas ; & toute ſûre que j'étois qu'il ne pourroit pas croire qu'il devoit ma foibleſſe à l'habitude de me rendre, ou à une honteuſe inconſtance, dont il pourroit penſer qu'il ſeroit à ſon tour la victime & l'objet, je me reprochois pour moi-même, ſi ce n'étoit pas pour lui, une facilité que je trouvois exceſſive.

Il ne tint pas à lui qu'elle n'allât beaucoup plus loin, & que tout ce qu'il pouvoit eſpérer de moi, ne ſuivît, ou même ne précédât l'aveu abſolu de ma foibleſſe pour lui, puiſque je ne lui avois pas encore prononcé ce fatal je vous aime qui, ſi peu de choſe pour ces femmes qui ne ſemblent nées que pour le déshonneur de leur ſexe, enchaîne d'une

façon ſi terrible celles qui en connoiſſent tout le poids. Ses premieres entrepriſes, toutes modérées qu'elles étoient, me cauſerent une ſi vive indignation & tant d'effroi, que je le forçai de renoncer à des tranſports, dont l'expreſſion avoit plus de quoi me choquer que de quoi me ſéduire. Quelque reſpect qu'il affectât pour moi en cet inſtant, je crus lire dans ſes yeux, qu'il me trouvoit ſouverainement ridicule. Il ſe plaignit & parut moins me ſçavoir gré de ce que je lui ſacrifiois, que de ſe fâcher de ce que je lui diſputois encore; mais à quelque point que ma tendreſſe pour lui me dominât, dans quelque trouble même qu'il plongeât mes ſens, je remportai la victoire non ſeulement ſur eux, (ce qui n'en étoit pas une bien conſidérable) mais encore ſur l'amour même, ce qui, (je puis vous en répondre) en eſt une bien plus difficile que la premiere, quand on aime comme je faiſois.

Je fis même plus, s'il eſt poſſible; je ſentis que le plaiſir de le voir, & de le voir plus long-tems ſans témoins, pourroit prendre ſur moi plus que je ne voulois; & après lui avoir répété en mille façons différentes, ce funeſte mot qu'il exigeoit de moi, & qui, tout péni-

ble qu'il m'étoit à prononcer, me rendoit encore plus heureuſe que lui, je le forçai de me quitter, ſur le prétexte que j'attendois Madame de Buckingham. Jamais peut-être je n'ai fait à ma vertu, ni de plus grand, ni de plus douloureux ſacrifice.

A quelque point cependant que je cherchaſſe à m'aveugler ſur ſes ſentimens, il me parut, lorſque je fus ſeule, que je lui inſpirois plus de deſirs que de paſſion, & qu'il étoit avec moi plus galant que tendre: mais cette idée qui même venoit trop tard pour me ſauver, ne me reſta pas long-tems dans l'eſprit. Bientôt je m'accuſai d'être trop délicate, & je finis par me croire injuſte. Je crus au reſte, qu'il étoit inutile de me laiſſer plus long-tems le ſupplice de combattre contre mon propre cœur, lorſque libres tous deux, il ne tenoit qu'à moi de m'unir pour jamais à ce que j'aimois avec tant de paſſion, & de faire à la fois ſon bonheur & le mien. Nos rangs étoient égaux; quelque grande que fût ſa fortune, la mienne qui eſt immenſe, y ajoutoit conſidérablement; je ne doutois donc pas qu'il ne reçût avec tranſport l'offre que je voulois lui faire de ma main. Mais, ma chere Lucie,

que j'étois déſeſpérée qu'il y eût entre nous tant d'égalité, & de trouver ſi peu à faire pour lui en l'épouſant ! Qu'il eût été doux pour mon amour de le voir en me donnant à lui, me devoir tout, ou de pouvoir lui ſacrifier tout ce que je ne pourrois point partager avec lui. Eh ! combien en effet ne s'éleve-t-on pas quand on ſe rapproche de ce qu'on aime !

Vous n'avez pas dû penſer que dans les termes où nous en étions enſemble, nous nous fuſſions ſéparés ſans nous aſſurer d'un rendez-vous pour le lendemain. Il vint en effet, & quoique ce fût préciſément à l'heure marquée, je lui ſçus mauvais gré de ne l'avoir pas dévancée au moins de quelques minutes. Il me preſſa vivement de le rendre heureux ; & je balançai d'autant moins à lui dire à quel prix il pouvoit le devenir, qu'en lui offrant de m'unir à lui, je ne croyois pas moins faire ſon bonheur que le mien. Il me ſeroit difficile de vous exprimer à quel excès allerent ma ſurpriſe & ma douleur, lorſque je le vis pâlir à une propoſition que je m'étois flattée qu'il recevroit avec le même plaiſir que je trouvois à la lui faire. Mon indignation ſe peignit trop

vivement dans mes yeux, pour qu'il lui fût difficile de la saisir. Ah ! Madame, s'écria-t-il, en se précipitant à mes genoux, se peut-il que vous me jugiez coupable, quand tout devroit vous dire que je ne suis que malheureux ; quoi ! vous pouvez penser que je pourrois recevoir votre main, & que mon cœur dédaigne la seule chose qui puisse faire le bonheur de ma vie ! Ah ! daignez m'entendre, ajouta-t-il, voyant que je voulois m'éloigner de lui ; & décidez après de mon sort ; mais je vous en conjure, n'en décidez pas auparavant. Séchez ces larmes qui me désesperent, & qui, si vous le voulez, ne couleront pas longtems.

Vous n'ignorez pas, continua-t-il, les malheurs qui nous ont fait perdre la plus grande partie de nos biens, & qui ont coûté la tête à plusieurs de mes ancêtres. Mon pere, quoique rentré en grace sous le Roi Guillaume, n'en a recouvré que la plus petite partie, & auroit été forcé de recevoir de la Cour ce qu'elle donne aux Pairs, qui ne sont pas en état de soutenir l'éclat de leur titre, si son bonheur ne lui eût fait épouser en Hollande une fille de qualité extrêmement riche. Elle & sa

sœur se trouvoient les deux plus riches héritieres de ces provinces. Comme l'amour avoit décidé seul du choix de ma mere, sa sœur ainée, plus avare, & moins tendre, ne consulta que l'intérêt, & donna sa main à un homme qui n'avoit pour lui qu'une opulence dont elle n'avoit pas besoin. Elle n'en a eu qu'une fille que l'on m'a destinée presque en naissant, pour pouvoir remettre dans ma maison plus de bien encore, que toutes les révolutions dont nous avons été les victimes, ne nous en ont ôté. Mon cœur, que l'on n'a pas consulté sur cet arrangement, s'est toujours révolté contre; & mon pere qui voudroit ne me pas contraindre, me laisseroit sur un article si intéressant pour mon bonheur, en pleine liberté, si une ancienne substitution qui assure la plus grande partie des biens de la maison de ma mere à l'ainé des enfans, de quelque sexe qu'il soit, ne le forçoit à desirer ce mariage, & à m'en faire une loi.

Voilà, Madame, continua le Lord Durham, la cause de la douleur qui m'a saisi lorsque vous avez daigné m'offrir votre main; & j'en expirerois à vos yeux, si l'état de langueur où est tombée la personne que l'on me destine

& dont, lorſque j'ai quitté la Hollande, il étoit preſque décidé qu'on ne la tireroit pas, ne me laiſſoit l'eſpoir que je pourrai être uni à tout ce que j'aime au monde; je vous jure de plus, ſur tout ce qu'il y a de plus ſacré, d'éluder ce funeſte mariage juſqu'à ce que l'événement que j'ai tant de ſujets d'eſpérer m'en délivre; & ſi, contre mon eſpoir il n'arrive pas, de ne jamais vivre que pour vous.

J'étois, pendant ce cruel récit, agitée de mille différentes idées; mais quoique je cruſſe avoir de quoi le dédommager du ſacrifice que mon amour me mettoit en droit d'exiger de lui, je ne crus pas qu'il me convînt ni de le lui propoſer, ni même de l'accepter. Je l'adorois; cependant je formois le projet de le fuir; je me repentois d'en avoir eu la penſée; je ſentois qu'il ne me ſeroit jamais poſſible de l'exécuter ſans mourir. Ah cruel! lui dis-je enfin, & dans quelle idée vous êtes-vous donc attaché à moi! pourquoi chercher à me ſéduire, puiſque vous n'ignoriez pas que vous ne pouviez point me rendre heureuſe; & que vous avois-je fait pour me faire tout à la fois l'objet de vos ſoins, & de votre perfidie!

Eh quoi! me dit il, en me ſerrant dans

ſes bras, ſe peut-il que les ſermens que je vous fais de n'être jamais qu'à vous, ne puiſſent pas vous raſſurer ſur mon cœur! Non! ajouta-t il avec tranſport, je meurs à vos genoux, ou dans cet inſtant, que vous pouvez ſi aiſément rendre le plus heureux de ma vie, vous lierez votre ſort au mien, autant que notre état préſent peut nous le permettre. Vous vous livrerez toute à un amant qui vous adore, qui n'adorera jamais que vous, & que vous ne devez plus, en ce moment, regarder que comme l'époux le plus tendre.

Que vous dirai-je? ma chere Lucie, continua la Ducheſſe, en rougiſſant, je l'adorois, nous étions ſeuls, il connoiſſoit toute ma foibleſſe; il mêloit à ſes ſermens des careſſes ſi vives, ſi emportées, qui m'étoient ſi nouvelles, & qui mirent tant de trouble dans mes ſens, qu'il ne me fut plus poſſible de lui réſiſter davantage. Je reçus ſes ſermens, je lui fis les miens, & bientôt il ne manqua plus rien à mon malheur.

Il me feroit plus aiſé de vous peindre mes plaiſirs, quels que ſoient ceux qu'on puiſſe trouver dans la poſſeſſion de ce qu'on aime, que la violence de la douleur qui me ſaiſit, lorſqu'il ne fut que

trop sûr que j'avois tout sacrifié. S'il m'en étoit devenu mille fois plus cher, je craignis de le lui être devenue moins, mille choses que je n'avois pas apperçues, ou sur lesquelles je n'avois pas pesé, se présenterent en foule à mon esprit, & ne me laisserent pas goûter en paix les charmes d'un si délicieux moment. Quoique je n'eusse cédé qu'à ses sermens, & à ses promesses réitérées, qu'il me les répétât encore, & qu'en cet instant même, il parût livré au plus tendre des égaremens, je ne m'en reprochois pas moins une foiblesse qui pouvoit avoir pour moi de si honteuses & de si cruelles suites.

Je vis alors, ce que ses caresses & le désordre de ce redoutable moment, m'avoient caché ou m'avoient fait perdre de vue. La mort de cette fille, qui m'avoit paru si certaine, parce que lui-même n'en avoit pas douté, ne me sembla plus si sûre; je craignis sa vie, encore plus l'inconstance de mon amant; & ce dégoût que, dans la situation où je venois de me mettre avec lui, les femmes le moins faites pour les faire naître, n'éprouvent que trop souvent. Je ne sçais d'ailleurs, si le manque d'habitude me faisoit me tromper sur les ob-

jets ; si j'étois trop délicate, ou s'il ne l'étoit pas assez ; mais je ne fus pas contente du ton qu'il prit avec moi ; j'y crus moins reconnoître l'amour que le desir ; des transports m'auroient été bien plus nécessaires que des emportemens ; & toute sensible que j'étois aux siens, j'avois plus besoin de l'un que de l'autre. Que de choses qu'il n'imaginoit pas, & qui m'auroient infiniment mieux prouvé sa tendresse, que celles qu'il croyoit si persuasives ! elles tiennent apparemment à l'amour, puisque, malgré le peu d'usage que j'en avois, je les trouvois dans mon cœur, & qu'il ne les trouvoit pas dans le sien. Aussi ses yeux brilloient-ils plus d'une joie insultante pour moi, que de celle que j'y aurois vue, s'il m'eût véritablement aimée. Il sembloit que ce fût moins une Maîtresse qu'il venoit de s'attacher, qu'une femme dont il venoit seulement de faire la conquête. Ses sens enfin étoient plus émus que son ame, & sa vanité paroissoit plus contente que son cœur.

Il s'apperçut de mon trouble & de ma honte ; mais loin de les respecter, il me railla de l'un & de l'autre, avec des expressions, & un ton que je lui pardonnai d'autant moins, qu'ils étoient plus

inutiles à ses plaisirs, & qu'il ne pouvoit douter à ma rougeur, & à mon embarras, que je n'eusse plus besoin de consolation, que de plaisanteries. Enfin, je n'avois pas encore dû autant douter de sa tendresse, que le jour que je le rendois si sûr de la mienne, & qu'il me devoit les témoignages les plus forts & les moins équivoques de ses sentimens pour moi.

Quelque vivement que je fusse blessée de ses procédés, je me crus obligée de renfermer une douleur qui lui auroit paru déplacée. J'avois perdu le droit de me plaindre, je le craignis du moins ; & je sentis mieux encore par cette premiere humiliation, que par mes réflexions mêmes, à quel point je venois de me dégrader.

J'aimois cependant avec trop d'ardeur, pour que ma passion & sa propre fureur (car, ma chere Lucie, il en avoit plus que d'amour) me laissassent longtems à de si tristes idées. La plus grande partie de ce jour ne s'écoula pas moins dans les plaisirs les plus vifs, que dans les craintes les plus cruelles : & je me croyois à chaque instant, ou la plus infortunée, ou la plus heureuse de toutes les femmes.

Sa fougue enfin ſe modéra. Impétueux dans les plaiſirs auxquels il ſembloit ſe livrer, encore plus par vanité que par goût, uniquement ſoutenu auprès de moi par les deſirs, dans ces momens où, ſi les ſens ſont tranquilles, le cœur n'en doit pas être moins occupé, je ne trouvai pas en lui cette chaleur de ſentiment qui m'auroit été ſi néceſſaire. Il m'écoutoit, ſans émotion, lui dire ce que l'amour peut inſpirer de plus tendre & de plus doux, & ne me répondoit que par quelques mots que l'uſage a ſans doute conſacrés à cette ſorte de ſituation. L'amour, je le ſçais, ne peut ſe ſervir que d'expreſſions connues; mais combien ne ſçait-il pas les varier! combien ne ſçait-il pas y mettre d'ame! avec combien de fineſſe & de feu ne ſçait-il pas peindre ſes ſentimens! Ah! ſes talens à cet égard, ne ſont bornés, que lorſqu'il l'eſt lui-même.

Quoique j'euſſe ardemment deſiré, & beaucoup plus que lui-même, de nous voir tous les jours ſans témoins, mon rang, les devoirs que j'avois à remplir, la bienſéance même, ne me le permettoient pas. D'un autre côté, à ne nous voir jamais que chez moi, que de jours n'aurions-nous point paſſés l'un

ſans l'autre! le moyen de me priver de lui ſi ſouvent! mais comment auſſi braver mes domeſtiques & le public? Pour lui, il trouvoit tout ſimple, d'abord que je bravaſſe l'un, & que je me livraſſe aux autres ſans ménagement; & peut-être eſt-il d'uſage en France, que la décence ſoit toujours ſacrifiée au goût; mais enfin, il parut entrer dans les raiſons de ménagement que j'avois, & n'attribua qu'à la violence de ſon amour, des conſeils qui expoſoient & ma réputation & notre bonheur mutuel, puiſqu'il nous étoit à tous deux ſi intéreſſant, que les liens que nous venions de former fuſſent ſecrets. Nous convînmes de nous voir ailleurs que chez moi; & il ſe chargea d'avoir une maiſon dans la Cité, où je pourrois me rendre le ſoir, avec toutes les précautions qui pouvoient me ſauver du Public, & ne mettre ſon ſecret qu'entre les mains d'un petit nombre de mes gens. Il l'eut bientôt trouvée; & lorſqu'il m'y conduiſit, j'y trouvai, hors l'amour, toutes les choſes ſenſuelles & délicates qu'il peut faire imaginer.

Plus je jouiſſois de mon amant dans cette ſolitude, plus je ſentois ma paſſion prendre pour lui de nouvelles forces. Quoique j'euſſe toujours à lui reprocher

ce même manque de délicatesse, dont j'avois eu à me plaindre dès la premiere fois, je le voyois vif, ardent & empressé; quoique je ne sois pas de ces femmes qui ne jugent du cœur de leurs amans, que sur le plus ou le moins de desirs, dont ils sont susceptibles; ma tendresse avoit trop de besoin de s'y tromper, pour que je ne me fisse pas à cet égard bien des illusions. D'ailleurs, je m'accoutumai à croire que c'étoit un malheur de son sexe & du nôtre, nous, d'avoir trop de délicatesse; eux, de n'en avoir pas assez: & si cette idée ne me rendit pas absolument heureuse, elle me rendit au moins plus tranquille.

Il y avoit quelque tems, qu'au moyen de cette indulgence que je devois encore plus à l'amour qu'à la politique, nous vivions ensemble assez paisiblement; lorsqu'un jour il se rendit auprès de moi, avec une impression de chagrin qui me fit trembler, moins encore pour moi que pour lui. Ah! je suis désespéré, me dit-il, en entrant. Quelque excessives que soient nos précautions, avec quelque mystere que j'aie caché mon bonheur, on sçait que je vous aime, ou l'on s'en doute du moins. Halifax, Dombar, Oxford, que je viens de trouver à la Comédie,

médie, m'ont fait sur ma discrétion, les plaisanteries les plus cruelles. Ils ne vous ont pas nommée, il est vrai; mais si l'excès de mes inquiétudes ne m'abuse pas, ils m'en ont assez dit pour me faire penser qu'ils vous soupçonnent. Comment donc se conduire pour échapper aux propos? je ne parois chez vous, que comme chez une simple connoissance, que je semble même assez négliger. A peine vous approché-je chez la Reine; je prends, lorsque je vous rencontre ailleurs, toutes les précautions imaginables, pour que l'on puisse penser que vous m'êtes indifférente, je ne vous y regarde qu'autant qu'il faut pour éviter le ridicule, de ne pas regarder du tout un objet si bien fait pour arrêter avec tant de plaisir les yeux de tout le monde; & il me semble qu'autant que l'amour me le permet, s'il se peint dans les miens, lorsqu'ils se fixent sur vous, si je ressens une sorte d'émotion, elle ne passe pas celle que tout autre auroit comme moi.

Hélas! il avoit raison: il ne m'aimoit pas assez pour commettre des imprudences; & j'avois mille fois pensé me plaindre à lui de l'excès de sa retenue. Je commençai par gémir, ou de cette pé-

nétration, ou de cette méchanceté du Public. Je cherchai avec lui tous les moyens d'y échapper ; & comme en effet, on ne pouvoit rien ajouter à la décence & à la circonſpection, avec leſquelles nous nous conduiſions dans le monde, je finis par voir avec beaucoup de douleur, qu'à moins que nous ne nous déterminaſſions à rompre tout commerce enſemble il ne nous reſtoit aucun moyen d'éviter d'être pénétrés. Il y en auroit un plus doux, répondit-il, mais il eſt encore ſi terrible, que je n'y penſe qu'avec effroi, & je vous avertis d'avance, que je ne l'emploierai jamais. Ce ſeroit de nous voir moins ; & la certitude que j'ai de n'y jamais conſentir, me donne ſeule la force de vous en parler. Non, ajouta-t-il, en ſe jettant à mes genoux, loin que le bonheur de vous poſſéder, ait, par l'habitude où je ſuis d'en jouir, perdu de ſon prix à mes yeux, chaque jour j'y deviens plus ſenſible, à chaque moment il m'eſt plus néceſſaire. Peut-être me ſuis-je trop alarmé ; peut être n'ai-je penſé que c'eſt vous que l'on ſoupçonne, que parce qu'en effet, c'eſt vous que j'aime. D'ailleurs, je ſuis dans un âge où il peut paroître extraordinaire que rien ne m'intéreſſe, ſur-tout après avoir vécu ſi long-

tems chez une Nation, & dans une Ville où l'amour ſemble être une occupation indiſpenſable. Comme une paſſion, quand elle eſt auſſi tendre & auſſi ſincere, que celle que vous m'avez inſpirée, ne permet de galanterie que pour celle qui l'a fait naître, & que j'aurois craint, en rendant les ſoins les plus légers à quelque femme que ce fût, d'alarmer un cœur auſſi ſenſible & auſſi délicat que le vôtre, j'ai peut-être trop évité de former des liaiſons qui auroient pu tromper le public. Il faut ſouvent ſi peu de choſe pour lui faire prendre le change ! Malheureuſement, il faudroit, dans le cas où je voudrois le tromper, que la femme à laquelle je paroîtrois rendre des ſoins, eût de quoi les mériter ; & je me trompe fort, ajouta-t-il, en ſouriant, ſi avec cette condition indiſpenſable pourtant, ce projet ne vous effrayeroit pas. Pourquoi, repliquai-je, en riant, faudroit-il qu'elle eût tant de quoi plaire ? n'y a-t-il pas des goûts de caprice ? Oui, répondit-il, mais on y croit avec peine.

Enfin, ma chere Lucie, cette derniere idée fut la ſeule à laquelle nous nous arrêtâmes, & nous nous y fixâmes ſi bien, que nous cherchâmes enſemble à quelle femme je lui permettrois de pa-

roître attaché. Il mettoit dans cette discussion tant d'enjouement & de liberté qu'il eût été impossible à une femme plus fine, & de moins bonne foi que moi, de ne pas croire que, mon intérêt à part, elle lui étoit absolument indifférente. Je lui nommai cependant quelques femmes qui l'obligerent à se récrier sur la barbarie que j'avois de vouloir qu'il servît de pareils monstres, & sur le ridicule dont je le couvrirois le plus inutilement du monde. Enfin, nous en nommâmes trois, qui furent Madame d'Halifax, Madame de Norfolck & Madame de Pembroock. La premiere des trois parut d'abord lui convenir, sur-tout, me dit-il, parce que Mylord Halifax étoit celui qui, à la Comédie, l'avoit persécuté le plus, qu'il n'auroit pas été fâché de s'en venger, en tâchant de faire croire au public que Madame d'Halifax avoit quelques bontés pour lui, & que d'ailleurs elle étoit d'une figure distinguée, & qui ne pouvoit que faire honneur à un homme qui lui paroîtroit attaché. Il me laissa entrevoir que Madame de Norfolck, sans compter ses agrémens, avoit de quoi le piquer par l'amour extrême qu'elle paroissoit avoir pour son mari, & qu'il seroit assez flat-

teur de parvenir à la faire changer d'opinion. Pour Madame de Pembroock, encore plus aimable que les deux premieres, elle ne me parut pas lui plaire autant : non qu'il ne convînt de tout ce qu'elle avoit de charmes ; mais elle étoit, ſelon lui, vaine, coquette, & remplie de mille affectations, qu'il ne pourroit jamais ſoutenir. Enfin, il me pria ſi ſérieuſement de vouloir bien le diſpenſer de cette femme-là, que je voulus abſolument que ce fût à elle qu'il parût s'attacher. Après une aſſez longue diſpute là-deſſus, qu'il ſoutint de l'air du monde le plus vrai, il finit par ſe rendre à mes volontés ; & nous convînmes que dès le lendemain il feroit ſa cour à Madame de Pembroock, mais beaucoup moins pour elle-même, que pour le public. C'eſt-à-dire, qu'à la Cour, aux Spectacles, par-tout enfin, où ſes aſſiduités pourroient être remarquées, il en auroit pour elle ; mais qu'il la verroit peu ailleurs, & que, ſur-tout, il ne lui diroit rien qui pût lui faire croire qu'il l'aimât. Sans compter qu'il m'auroit paru dangereux pour moi, qu'il cherchât à la ſéduire, c'étoit une perfidie ſi malhonnête que, pour quelque raiſon que c'eût été, je n'y aurois pas conſenti.

Toute néceſſaire cependant que je jugeois cette feinte, je ne puis vous dire combien difficilement je m'y prêtai. Depuis que je connoiſſois l'amour, j'avois découvert que j'étois née exceſſivement jalouſe. Je ſentois qu'il n'y avoit pas d'extrêmités auxquelles cette paſſion, pouſſée à un certain point, ne me portât, & qu'elle me feroit immoler amant, rivale, & moi-même, ſi jamais j'avois lieu de penſer qu'il n'eût plus pour moi la même tendreſſe. Trop vraie pour lui diſſimuler aucun de mes mouvemens, je lui dis combien je trouvois dangereuſe l'épreuve qu'il vouloit faire ; mais il me raſſura par tant de careſſes & de ſermens, il me parut ſi tendre, qu'il ne me fut point poſſible de conſerver mes craintes dans ſes bras.

Il s'attacha donc à Madame de Pembroock ; bientôt je crus, comme le public, qu'il ne s'y étoit pas attaché ſans ſuccès ; & je ne le crus pas, ſans une extrême inquiétude : elle devint enfin ſi vive, que je voulus abſolument qu'il ceſſât de la voir. Il reçut d'abord avec douceur mes craintes & mes reproches : mais je lui vis bientôt cet air froid & impatienté, dont on écoute les plaintes de ce que l'on n'aime plus. Avec quel-

que ménagement que je lui expoſaſſe mes ſoupçons, il ne ſçavoit jamais les trouver que déraiſonnables & cruels : mais quelque mal qu'il me raſſurât, & quelque ſujet que j'euſſe de croire qu'au moins je partageois ſon cœur, les mouvemens qui déchiroient le mien, me rendoient trop malheureuſe pour que je ne cherchaſſe pas de moi-même à croire que je me trompois. Un mot un peu plus doux, un regard un peu plus tendre, quelques ſermens moins froids, remettoient de la ſérénité dans mon ame. Souvent auſſi, elle paroiſſoit y régner, qu'elle étoit remplie de toute la fureur de la jalouſie. Je craignois trop de le perdre, pour que je ne craigniſſe pas de l'offenſer ; & ſentir que l'on doit cacher à ce qu'on aime, des mouvemens, qui ne peuvent jamais prouver que de l'amour, eſt s'avouer à ſoi-même, qu'on ne ſe croit plus aimé.

Si cette funeſte idée ne me donnoit pas plus de froideur pour lui, elle contraignoit du moins ma tendreſſe. Je portois dans ſes bras une ame inquiete & agitée, que ſes tranſports ne calmoient pas toujours. Un ſeul mot de ſa part, prononcé comme je l'aurois deſiré, m'auroit rendu, & bien plus heureuſe,

& bien plus tranquille, que tout ce qui ne prouvoit que des desirs, que j'étois peu flattée de lui inspirer : mais il eût fallu de l'amour pour le dire; & les sens n'ont pas besoin de lui pour s'émouvoir.

Enfin, il parut me sacrifier Madame de Pembroock; mais l'humeur avec laquelle il me fit ce sacrifice, en me faisant penser qu'il étoit réel, m'apprit aussi à quel point il coûtoit à son cœur. Ma délicatesse n'en fut pas contente, & ne pouvoit pas l'être; mais il m'effrayoit si cruellement, que je n'osois pas même lui montrer ceux de mes sentimens, dont il auroit dû me sçavoir le plus de gré. Je vis cependant renaître peu à peu ses empressemens. Nos rendez-vous, qui pendant deux mois avoient cessé d'être aussi fréquents, le redevinrent, & furent plus animés; si je ne le trouvai pas comme j'avois toujours, & inutilement desiré qu'il fût, je le revis du moins tel qu'il étoit avant cette funeste aventure. Madame de Pembroock & lui, cependant, me paroissoient brouillés si sérieusement, & gardoient même si peu de mesures l'un avec l'autre, que je ne pus me dispenser de l'interroger sur une rupture qui paroissoit si peu mo-

tivée. C'eſt vous, me répondit-il, qui en en êtes cauſe. Moi! lui dis-je, avec ſurpriſe; mais apparemment vous ne m'avez pas nommée à Madame de Pembroock? Je ne vois pas non plus, repliqua-t-il, à propos de quoi je l'aurois fait. Je vais, au reſte, vous apprendre bien des choſes, que je ne vous ai cachées, que parce qu'elles n'auroient fait que redoubler vos alarmes. Sans avoir dit à Madame de Pembroock que je l'aimois, elle a voulu le croire, ſur les ſoins que notre projet me condamnoit à lui rendre. Non-ſeulement elle a daigné m'apprendre par ſes regards qu'elle n'en étoit pas ingrate; mais encore elle m'a, avec toute l'humanité poſſible, encouragé à un aveu que je lui faiſois attendre plus long-tems qu'elle ne l'avoit cru. J'ai imaginé que je ne devois point paroître l'entendre: elle s'étoit malheureuſement un peu avancée; & lorſque de peur qu'elle ne s'avançât davantage, j'ai jugé à propos de me renfermer dans toute l'indifférence que j'avois pour elle, il lui a plu de le trouver mauvais. Furieuſe de s'être mépriſe à ce point-là, elle m'a traité avec un mépris qui m'a choqué: elle m'a donné des ridicules, je les lui ai rendus. Elle ne croyoit pas

vraiſemblablement que j'oſerois prendre cette liberté; car, à ce que l'on m'a dit, elle en a été tout-à-fait ſurpriſe; & ſans avoir jamais été ni amans, ni amis, nous voilà (graces au beau choix que vous m'avez fait faire en ſa perſonne) les deux perſonnes de la Cour les plus, & le plus irréconciliablement brouillées.

Avec quelque détachement qu'il me parlât, & de Madame de Pembroock, & de ſa rupture avec elle, je l'avois vu lui rendre des ſoins trop vifs & trop ſuivis; j'avois ſaiſi entr'eux des regards trop marqués; & leur brouillerie lui avoit donné trop d'humeur, pour que j'euſſe pu penſer qu'elle l'eût intéreſſé auſſi peu qu'il me le diſoit. Si je n'avois pas de quoi le croire abſolument coupable, il me paroiſſoit difficile qu'au moins il ne l'eût pas été d'intention; & ſi je n'oſai pas lui en faire des reproches, je pris ſur ſa tendreſſe, des inquiétudes qui rendirent la mienne très-malheureuſe. Je ſentis pour la premiere fois que je m'étois bien légérement engagée; mais je l'étois, & je me déterminai à tout ſouffrir, plutôt que de lui donner, par mes plaintes, un prétexte pour rompre une union que je regardois comme indiſſoluble, mais qui pouvoit bien n'avoir pas

à ses yeux, le même caractere. Il faut souvent moins que de l'amour pour former des liaisons; mais il faut toujours de la probité pour respecter les sermens.

Quoique je n'eusse pas de quoi le soupçonner de vouloir manquer aux siens, il ne me paroissoit pas avoir la même impatience que moi, de voir arriver l'instant auquel nous pourrions nous unir aux yeux du public. Cette Cousine qui mettoit un obstacle si puissant à notre mariage, étoit toujours, me disoit-il, dans le même état de langueur; & c'étoit, à ce qu'il me sembloit, avec une résignation que l'amour ne donne pas, qu'il se soumettoit à ces mêmes retardemens qui me désespéroient.

Je commençois alors à le connoître, & à être en conséquence, la personne la plus malheureuse, peut-être, qui existât. Mais à qui me plaindre d'infortunes que je ne devois qu'à moi-même, s'il est vrai cependant que je dusse m'accuser d'une chose qui avoit si peu dépendu de moi? Etoit-ce le barbare qui les causoit, que je devois conjurer de rendre plus de justice à mon sentiment, lui qui ne répondoit jamais aux tendres reproches que l'excès de ma douleur m'arrachoit quelquefois, que par le silence le plus

dédaigneux, la plus affreuse sécheresse; ou par des emportemens des sens qui, en me prouvant à quel point il se trompoit sur mon ame, me blessoient encore plus que tout le reste. Que m'importoit d'ailleurs que je lui inspirasse encore des desirs, quand je ne lui inspirois plus d'amour? pouvois-je regarder comme un triomphe, ou simplement comme une compensation, ce qui ne pouvoit être pour moi que la plus cruelle des insultes! combien d'illusions nécessaires au bonheur de ma vie s'étoient dissipées! Cet air simple, doux & modeste, qui, de tous ses agrémens, étoit celui qui m'avoit frappé le plus, parce qu'il avoit semblé me promettre plus de sensibilité & de reconnoissance de sa part, cachoit l'ame la plus fourbe, la plus impénétrable au sentiment, un esprit faux, & la vanité du monde la plus puérile, & en même-tems la plus dangereuse. Exercé depuis long-tems dans l'art aussi cruel, que honteux de séduire & de tromper, & dont sans doute il s'étoit fait en France une étude particuliere, il ne vouloit que plaire, & ne sçavoit pas aimer. J'ai même tout sujet de penser qu'il n'auroit regardé une passion que comme un ridicule, à moins cependant qu'elle n'eût

eu pour objet quelqu'une de ces malheureuſes, pour leſquelles on ne peut, ſans ſe flétrir, avouer le goût même le plus léger. Plein d'airs & de fatuité, jamais cet infortuné, car je l'en plains, ma chere Lucie ! n'a connu le plaiſir d'inſpirer des ſentimens, que pour en triompher avec la derniere indécence, & livrer au public, avec la plus grande barbarie, la femme aſſez à plaindre pour lui avoir abandonné ſon cœur !

Que les François ſont à plaindre, ſi, comme on le dit ici, les vices de ce cruel ne ſont chez eux que des graces ; & ſi pour ſatisfaire leur vanité, ils ont renoncé au plaiſir ſi flatteur & ſi doux, d'aimer, de rendre heureux ce qu'on aime, & de l'être ſoi-même par lui !

Quelque empire que je tâchaſſe de prendre ſur mes ſentimens, & avec quelque ſoin que je ménageaſſe le cœur d'un homme que j'adorois, à qui je ne pouvois, ni ne devois ôter le mien ; mais à qui, en même-tems, je croyois ſentir que je n'étois plus chere, il étoit impoſſible qu'une paſſion tout à la fois ſi vive & ſi malheureuſe, me permît toujours toute la modération que je m'impoſois. Toute ſûre que j'étois, que plus je chercherois à percer la profondeur de

ſon ame, moins j'aurois lieu d'être contente de ſes ſentimens, je ne pouvois cependant m'empêcher de m'inquiéter : & quoique ce fût toujours avec cette ſoumiſſion, qui eſt néceſſairement le partage de l'amour, ſur-tout quand il eſt malheureux, que je lui demandois des éclairciſſemens, il me répondoit avec tant de hauteur, ſi peu d'intérêt, & même de pitié, qu'il ne m'étoit pas poſſible de douter de ſon indifférence, & de ne pas aller ſur les plaintes, plus loin que je n'aurois voulu. Le cruel! combien la plus légere proteſtation de ſa tendreſſe ne lui coûtoit-elle pas! avec quelle froideur il me diſoit que j'étois belle! Comment pouvoit-il imaginer que ce qu'il me diſoit me tînt lieu de ce qu'il ne ſentoit plus! Et ne penſez pas, ma chere Lucie, que mes craintes ne fuſſent fondées que ſur cette inquiétude de n'avoir pas aſſez de quoi plaire, dont la paſſion la plus heureuſe n'eſt jamais exempte. L'amour-propre, il eſt vrai, ne peut ſubſiſter avec l'amour; l'un ne nous exagere jamais autant à nos propres yeux, nos avantages naturels, que l'autre ne nous les affoiblit; mais quelque vives que ſoient les alarmes que nous devons à un ſentiment trop tendre, elles ſont

trop contraires à notre bonheur, & peut-être auſſi, coûtent trop à la nature, pour que l'objet aimé, pour nous les faire perdre, ait beſoin de grands efforts. Quand entre amans, de pareilles diſcuſſions ne produiſent que des querelles, il faut néceſſairement que l'amour ne ſoit pas égal entr'eux.

D'ailleurs, l'aventure de Madame de Pembroock m'avoit involontairement laiſſé des ſoupçons que je ne combattois pas toujours avec autant de ſuccès que je l'aurois deſiré; & en effet, quand j'aurois au moins encore de quoi en former, la conduite de Mylord Durham étoit plus propre à nourrir mes inquiétudes qu'à les diſſiper. Je lui voyois preſque toujours avec moi, cette ſorte de tiédeur que le cœur ſent mieux que l'eſprit ne pourroit la définir, & qui annonce & précéde toujours l'inconſtance, ſi elle-même n'eſt pas une ceſſation de ſentiment que l'on n'oſe pas encore s'avouer. Il ne me trouvoit jamais bien, que comme je n'étois pas. S'il deſiroit un jour que je me miſſe en négligé, je n'étois payée de mon obéiſſance, que par les reproches qu'il me faiſoit de ne plus chercher à lui plaire. Donnois-je dans la parure? Je devois trop ſçavoir, me diſoit-il, com-

bien peu j'en avois besoin avec lui, pour que ce fût pour lui seul que je prenois tant de peine. Ces tête-à-tête, si délicieux pour mon cœur, malgré tout ce dont il l'y laissoit manquer, n'étoient plus remplis de son côté, que par le silence qui ne dit que trop que l'on ne sent plus rien, ou par ces propos indifférens qui le disent bien mieux encore. Jaloux sans sentiment & sans objet, & uniquement pour jouer un rôle auprès de moi, le peu que je lui inspirois ne me sauvoit d'aucune des injustices dont l'amour est si souvent coupable. Hélas ! quelque raison qu'il eût de ne pas douter de mon cœur, que je lui aurois facilement pardonné des craintes qui ne m'auroient prouvé que celle qu'il auroit eue de me perdre; elles n'offensent jamais que celui qui n'aime plus.

Lasse enfin du perpétuel tourment qu'il me faisoit éprouver, mais n'en aimant pas moins, je crus, en frémissant, devoir essayer ce que l'absence feroit sur son cœur. L'habitude de le voir ne servoit qu'à enflammer le mien ; mais je n'en ignorois pas davantage, qu'il y a bien peu d'amans sur lesquels elle ne produise pas un effet contraire; & quelque honneur que ma funeste passion me forçât

quelquefois

quelquefois de faire à Mylord Durham, je ne ſçavois que trop qu'à cet égard il ne penſoit, ni ne ſentoit comme moi. Je craignois moins le pouvoir de l'abſence; elle n'eſt dangereuſe que quand elle eſt longue; & je ne voulois m'éloigner de lui, qu'aſſez de tems pour lui faire deſirer des plaiſirs qui n'étant jamais ni interrompus, ni contraints, devoient néceſſairement perdre beaucoup de leur prix aux yeux d'un homme qui, de l'amour, ne connoiſſoit que ce qu'il a de moins doux.

Qu'on ſe dit quelquefois, quand on aime, de cruelles vérités! que c'eſt inutilement qu'on ſe les dit! & qu'il ſeroit affreux, en effet, quand on ne ſe trompe point, de ne pouvoir jamais ſe perſuader qu'on ſe trompe! combien de fois, un ſeul regard, non auſſi tendre que je l'aurois deſiré, mais ſeulement un peu plus doux que ceux qu'ordinairement il m'accordoit, a-t-il anéanti toutes les preuves que j'avois de ſon indifférence! Que je connoiſſois peu l'état de ſon cœur, lorſque je penſois qu'il m'étoit encore poſſible de le ramener!

Une ſcène fort tendre de ma part, très-dure de la ſienne, & qui n'eut d'autres motifs que l'éternel ſilence qu'il gardoit

ſur les engagemens qu'il avoit pris avec moi, & l'impatience qu'il éprouvoit, quand je voulois les lui rappeller, me détermina enfin à aller paſſer quelque tems à la campagne, chez Madame de Buckinham, où j'étois attendue. Nous nous ſéparâmes aſſez mal. Il étoit ennuyé de mes plaintes ; j'étois révoltée de ſon indifférence, & du peu de ſoin qu'il prenoit de me raſſurer. Je n'ignorois point qu'en pareil cas, l'amour aime mieux dire mille choſes inutiles, que d'en omettre une néceſſaire ; & ſon ſilence fit ſur moi toute l'impreſſion qu'il deſiroit ſans doute. Il fut quelque tems ſans m'écrire! hélas ! j'avois bien aſſez de la douleur que ſon abſence me cauſoit, ſans qu'il m'expoſât à celle qu'un oubli ſi peu mérité devoit me donner. Eh ! dans quelle circonſtance encore m'en accabloit-il ! ah ! qu'il faiſoit peu de cas de mon cœur, & qu'en même-tems il falloit qu'il m'eſtimât peu pour oſer me traiter avec tant de légéreté ! Je ſentis ſi vivement cette derniere injuſtice, que je crus que je ne lui pardonnerois jamais. Il m'écrivit enfin ; & quoiqu'il ne daignât pas chercher à excuſer ſon procédé, & que je ne puſſe me cacher qu'il n'y avoit dans ſa Lettre que de la galanterie, je ne me trouvai

plus que de l'amour & de l'indulgence.

Cependant elle me fit trembler. Loin de me guérir par l'affectation de gaieté qui régnoit dans cette Lettre, je n'en ſentis que plus vivement, & la douleur de ne le voir pas, & la néceſſité de le revoir. Tout me devint odieux dans un lieu où il n'étoit pas; & je retournai à Londres avec autant d'empreſſement que ſi j'euſſe cru mon retour auſſi néceſſaire à ſa félicité, qu'il l'étoit à la mienne.

Je lui avois mandé que je deſcendrois à la maiſon dans laquelle nous nous voyions; & je vous avoue que je ne doutois pas qu'il ne m'y attendît! hélas! Lucie, je ne l'y trouvai pas. Que j'aurois été heureuſe, ſi une ſi cruelle preuve d'indifférence n'eût fait ſouffrir que ma vanité! mais on n'en a pas quand on aime. Il parut, je ne vis plus que lui: mon cœur vola au devant de ſes excuſes, s'exagéra les ſiennes, lui en prêta même de plus ſolides que celles qu'il m'alléguoit. Je ne conſultai enfin que le beſoin que j'avois d'être aimée; & c'eſt vous dire aſſez, qu'il me retrouva plus tendre encore que je ne croyois l'être.

Six mois, & plus, s'étoient écoulés depuis l'inſtant funeſte qui m'avoit miſe dans ſes bras, lorſqu'un jour la Reine me

fit passer dans son cabinet, où elle avoit, disoit-elle, à me parler de choses fort importantes. Quoique vous soyez encore bien jeune, me dit-elle, le tems où le feu Roi exerca sur moi une si grande tyrannie, n'est pas encore assez éloigné pour que vous ignoriez à quel point j'ai été malheureuse sous son regne. Dans ces tems critiques où personne n'osoit se déclarer pour moi, j'ai trouvé dans le pere du Lord Durham, un ami qui, pour me donner des preuves de son attachement, ne craignit pas la colere de Guillaume. Quelque grands qu'aient été ses services, je n'ai point pensé là-dessus en Souveraine, j'ai cru avoir de quoi l'en récompenser; & quelque chose que j'aie pu faire pour lui, je ne me crois pas encore quitte. Vous n'aurez pas de peine à penser que, dans cette disposition d'esprit, c'est toujours avec un plaisir extrême que je saisis les occasions de lui être utile. Il s'en présente une aujourd'hui, qu'il me presse avec une ardeur extrême de vouloir bien ne pas laisser échapper. Je vous le répete encore, son bonheur m'est cher; & je crois aujourd'hui pouvoir d'autant plus ce qu'il desire, quil dépend plus de vous. En un mot, Duchesse, il vous demande pour son fils.

Pour lui ! Madame, m'écriai-je. Oui, continua la Reine, en ſouriant ; & ſi mes remarques ſont juſtes, je ne crois pas vous déplaire en vous faiſant cette propoſition. Ne craignez pas, au reſte, que je veuille vous faire deſcendre de votre rang. Le titre de feu votre mari eſt éteint par ſa mort ; & je le donne au Lord Durham en vous épouſant.

Vous comprenez aiſément, ma chere Lucie, à quel point cette propoſition m'étonna. Il me paroiſſoit également extraordinaire, ou que la couſine du Lord Durham fût morte, & que ce ne fût pas de ſa bouche que je l'appriſſe, ou que ſi elle vivoit encore, une union que l'on avoit juſques-là jugée ſi néceſſaire, ceſſât de le paroître. Mais, Madame, dis-je à la Reine, ſa couſine eſt donc morte, car je ſçais, à n'en pouvoir pas douter, qu'on la lui deſtinoit ? La Reine fort étonnée à ſon tour de cette queſtion, me répondit qu'elle ne m'entendoit pas. Alors ſans lui dire de qui je tenois ce que je croyois ſçavoir à cet égard, je lui racontai ce que le Lord Durham m'avoit dit. On vous a infailliblement trompée, Ducheſſe, répondit la Reine. Le Lord Durham avoit, il eſt vrai, une tante qui vient de mourir en Hollande ; mais loin

d'avoir eu une fille à destiner à son neveu, elle n'a même jamais été mariée; & vous pouvez m'en croire.

Les dernieres paroles de la Reine, qui m'apprenoient combien cruellement j'avois été abusée, me causerent une si étrange révolution, que je tombai évanouie à ses pieds. Lorsque je revins de cette foiblesse, qui fut très-longue, je suppliai la Reine de permettre que je me fisse transporter chez moi. Il ne fut pas difficile de juger qu'elle n'attribuoit mon accident, qu'à la conversation que je venois d'avoir avec elle, & qu'elle avoit une curiosité extrême de sçavoir quelle en pouvoit être la cause; mais elle ne crut pas ce moment propre à satisfaire la sienne, & elle me congédia avec des marques d'intérêt & de bonté, qui me seront toujours cheres.

Grand Dieu! ma chere Lucie, eh! comment vous peindrois-je l'état affreux où me mit la scélératesse de ce perfide! avec quelle indignité, il avoit abusé de ma bonne foi! quelle audace dans le mensonge! quel sang-froid dans la trahison! & quel supplice de trouver tant d'horreurs dans ce que l'on a assez estimé, pour ne pas craindre avec lui une union éternelle! Quelque affreuse que

pût m'être sa présence, après le coup horrible dont il venoit de me frapper, tout convaincu qu'il devoit être par le témoignage de la Reine, de m'avoir trompée avec une perfidie qui avoit peu d'exemple, mon lâche cœur s'obstinoit encore à le défendre; & presque sûre que j'allois le voir pour la derniere fois, je voulus cependant le revoir encore. Mais je sentois que j'avois besoin de me hâter. La fievre la plus ardente avoit succédé à mon évanouissement, & je desirois de trouver la mort ou la vie, dans l'explication que je voulois avoir avec lui.

Il vint, enfin, Lucie; mais avec quelle dureté ne me vit-il pas dans l'état affreux où lui seul m'avoit réduite! L'indifférence, toute froide qu'elle est, peut-elle être aussi cruelle! avec quelle air d'humeur & de férocité il approcha de mon lit, & combien peu il s'intéressoit à une vie qui n'étoit malheureuse que par lui, & pour laquelle tout Londres, peut-être, hors ce barbare seul, formoit en cet instant des vœux!

Eh bien, Mylord, lui dis-je, en versant un torrent de larmes, il est donc vrai que vous m'avez trompée, que vous ne m'avez jamais aimée, & que je n'ai été

pour vous que l'objet d'un caprice. .... Madame, interrompit-il, avec la plus insultante froideur, je connois mes torts; il est en conséquence, inutile que vous vous donniez la peine de me les rappeller. Le même principe qui m'a donné la force de vous manquer, me donneroit celle de soutenir vos reproches, & les rendroit inutiles. D'ailleurs, votre état actuel ne doit pas vous permettre une discussion que ma sincérité, peut-être, rendroit trop cruelle; & dont, sans être coupable de rien, que d'être trop vrai, je pourrois rendre la fin funeste. Ah! barbare, m'écriai-je, après t'avoir perdu, je ne redoute que de vivre. Les malheurs & la honte de ma vie ont commencé du jour à jamais affreux qui t'a offert à ma vue. Acheve ton ouvrage, acheve de déchirer un cœur où tu n'as jamais voulu régner que pour lui faire connoître tout ce qu'une passion malheureuse peut faire éprouver de tourmens. Tu crains encore moins le crime, que je ne crains la mort. Montre-toi donc dans toute ton horreur. Aussi-bien seroit ce en vain que tu voudrois me la déguiser. Cette vérité même, dont tu te pares si cruellement à mes yeux, je ne la dois qu'à ton inhumanité. Consi-

dere quel moment tu choisis pour la mettre en usage ; & félicite-toi, si tu le veux, d'une vertu que tu ne daignerois pas affecter, si tu n'étois pas sûr qu'elle me coûtera la vie. Tu ne l'eus pas le jour exécrable où tu me trompas par le plus perfide des sermens, où tu m'abusas par les plus odieux mensonges, où tu ne parvins à me voir dans tes bras, que par la plus horrible scélératesse dont le cœur le plus lâche, & le plus bas pourroit être capable ! Eh ! Madame, me dit-il, ne peut-on donc s'unir à ce que l'on trouve aimable sans l'épouser ? est-ce ma faute, si je me sens une répugnance si invincible pour cette même chaîne, sans laquelle vous vous refusez à ma tendresse, que quelque respect que j'aie pour la Reine, quelque reconnoissance que je lui doive, je viens de l'assurer que rien ne m'y soumettra jamais ? Je vous entends, lui dis-je en pâlissant, & vous venez de refuser ma main ?

Il ne me répondit rien ; & la certitude d'un malheur dont, malgré toutes les apparences, je cherchois encore à douter, acheva de m'accabler. Je crus que j'allois mourir ; mais mon amour tout abusé qu'il étoit, triomphant encore de ma raison, & des justes sujets

que j'avois de l'abhorrer, je voulus que mon dernier regard fût pour lui. Adieu, lui dis-je d'une voix éteinte, en lui tendant la main, souvenez-vous quelquefois d'une infortunée qui ne vouloit vivre que pour vous, & qui meurt en vous adorant.

Je perdis connoissance en achevant ces paroles; & quand j'eus le malheur de me voir rappellée à la vie, par les cruels secours qu'on me donna, je ne trouvai plus auprès de moi que le Comte de Dorset, qui étoit dans un état presque aussi digne de pitié que le mien, & les Médecins de la Reine qu'il m'avoit amenés. Eh! quoi! dis-je, je vis encore! Ah! continuai-je, en le cherchant des yeux! où est-il! ah! Dorset, rendez-le moi! Ah! femme trop infortunée, me dit le Comte, en faisant signe aux Médecins de s'éloigner, femme si peu faite pour de si grands malheurs, se peut-il que l'amour vous parle encore pour le plus vil des humains! hélas! si vous sçaviez à quel point il est indigne de celui qu'il vous a inspiré! Ah! Comte, repondis-je, je sçais tout, mais je veux mourir à ses yeux; je veux en finissant une vie si malheureuse, qu'il soit le dernier objet qui s'offre à mes regards!

Le Comte n'eut, ni la peine, ni le tems de combattre un desir si déraisonnable & si dangereux pour moi. Le délire me prit. Je fus six semaines dans l'état le plus terrible & sans aucune connoissance. Lorsque je l'avois perdue, le Comte de Dorset étoit la seule personne que mes yeux pussent discerner; & il fut aussi la premiere qu'ils reconnurent. Ce généreux ami qui avoit lui-même l'ame pénétrée d'une douleur secrette, dont je n'ai pu jusques ici lui arracher le sujet, ne m'avoit pas abandonnée, & je ne puis vous dire, ma chere Lucie, tout ce que je dus à ses soins. Lorsque ma convalescence fut décidée, & que ma foiblesse fut moins grande, le Comte voulut bien s'appercevoir du desir que j'avois de parler de mes malheurs, & du fatal objet qui les avoit causés. Nous avions tous deux, jusques-là, gardé sur lui, le silence le plus profond, lui, dans la crainte qu'un pareil entretien ne me jettât dans une rechûte dangereuse, moi, dans la peur qu'une curiosité qui annonçoit encore de l'intérêt, ne lui parût une bassesse, que toute son indulgence ne voudroit peut-être pas me pardonner. Mais j'avois affaire, heureusement pour moi,

à une ame ſenſible; & celles-là ſeules ſçavent excuſer l'amour.

Que j'étois honteuſe d'aimer, & que cependant j'aimois encore! Qu'il m'étoit en même tems douloureux & néceſſaire de parler de ce cruel ſentiment, qui rempliſſoit encore toute mon ame, & que rien n'en avoit pu bannir! Le Comte m'apprit donc que c'étoit lui qui, en arrivant chez moi le jour de mon malheur, avoit forcé le Lord Durham à en ſortir, parce qu'il ne lui avoit pas trouvé ſur mon état l'attendriſſement qu'il méritoit ſi bien. Que je ne venois que de quitter la Reine qui étoit encore toute émue de l'accident cruel, dans lequel j'étois tombée à ſes yeux, que ce traître qu'elle avoit mandé étoit arrivé. Il ajouta que quand elle lui avoit propoſé de m'épouſer, il avoit témoigné pour cette union une répugnance invincible; mais qu'en même tems, il n'avoit pas craint d'apprendre à la Reine tous les ſentimens que j'avois pour lui, & peut-être les bontés dont je l'avois comblé. Que la Reine ne lui avoit fait part à lui, Comte de Dorſet, que du refus qu'il avoit fait de m'épouſer; mais qu'à l'indignation de cette Princeſſe, & à la défenſe qu'elle

avoit fait faire au Lord Durham de paroître à la Cour, il falloit qu'elle eût trouvé bien de l'improbité dans sa conduite, & plus que de l'inconsidération dans ses discours.

Je suis, Madame, ajouta le Comte, déseſpéré de vous dire, & je crois devoir vous dire pourtant, qu'il n'étoit pas possible que vous trouvassiez dans toute l'Angleterre un homme moins digne de vous que celui-là. C'est sans doute le plus grand des malheurs de s'être donné à quelqu'un, à qui l'on croyoit des vertus, & que l'on ne trouve que méprisable; mais on ne peut que partager sa honte, & l'on ne mérite plus de pitié, lorsqu'après l'avoir connu, l'on persiste dans des sentimens que l'aveuglement où l'on étoit, pouvoit seul rendre excusables. Je vous dis, Madame, ajouta le Comte, de bien dures vérités, mais vous en avez besoin; mon amitié me les dicte, & ne pourroit en effet, vous les épargner, sans vous trahir.

Il ne fut pas bien difficile à Mylord Dorset de me faire convenir de la vérité de tout ce qu'il me disoit; & plût au Ciel qu'il eut pu convaincre mon

cœur auſſi aiſément que ma raiſon ! mais que les lumieres qui éclairent l'une frappent rarement l'autre, & qu'il en coûte pour y détruire une paſſion dont on faiſoit ſon bonheur, & dont on croyoit n'avoir jamais à rougir ! Le Comte connoiſſoit trop la force de la mienne par l'état où elle m'avoit réduite, & par tous les détails que je n'avois pas craint de faire à un homme ſi vertueux, pour croire que je fuſſe dans la ſituation où il m'auroit deſirée, & que j'y fuſſe même de long-tems.

A meſure que je reprenois mes forces & l'uſage de penſer, je ne vis pas ſans horreur tout ce dont me privoit le funeſte égarement dans lequel j'étois tombée ; & je ne doutai pas qu'au moins il ne me coutât ma réputation. J'étois trop peu faite pour le mépris, pour ne le pas craindre ; & je ſentis beaucoup plus vivement le malheur de n'être plus eſtimée que la perte de mon amant. Quoique le Comte de Dorſet me ménageât avec la plus ſcrupuleuſe attention ſur une choſe à laquelle il me voyoit ſi ſenſible, je jugeois aiſément par ſes diſcours, que le perfide Durham ne m'avoit pas ménagée dans les ſiens, & que perſonne n'ignoroit ni ma malheureuſe

foibleſſe, ni à quel excès je l'avois pouſſée. Je ne pus me réſoudre à reſter plus long tems dans une ville où, ſelon toutes les apparences, j'étois encore moins plainte que mépriſée, & où je ſerois expoſée au malheur preſque auſſi terrible de rencontrer le traître, auquel j'en devois de ſi grands. Quelque ardemment que j'euſſe juſques-là deſiré la fin d'une vie auſſi infortunée que la mienne, la néceſſité de vivre ne m'avoit pas encore paru auſſi cruelle que je la trouvois à meſure que je revenois à la vie. Née vive & impétueuſe, comptant la mort pour rien, la honte pour tout, j'aurois infailliblement attenté à mes jours, ſi le Comte de Dorſet, qui par le noir affreux où j'étois tombée, & mon déſeſpoir trop violent pour ne point percer malgré moi-même, jugeant de mes intentions, ne m'eût ſauvée mille fois de ma propre fureur, & enfin ne l'eût calmée. Lorſqu'il fut ſûr de n'avoir plus à la craindre, il approuva le projet que j'avois formé, d'aller quelque tems dans une de mes Terres, achever de rétablir ma ſanté, & laiſſer à ma cruelle aventure le tems de vieillir aſſez dans le Public, pour qu'on n'en fût plus occupé. Mais quand j'aurois pu me flatter qu'on en perdroit

abſolument le ſouvenir, il auroit ſuffi de celui que j'en conſervois, pour me rendre odieux un ſéjour où je ne pouvois pas me cacher. Je partis donc auſſitôt que je le pus pour la Province de Lincoln, où j'ai mes plus belles Terres, après avoir ſécrettement pris congé de la Reine, qui me combla de bontés, & avec la parole du Comte de Dorſet, qu'il y viendroit paſſer tout le tems dont ſes emplois, & peut-être avoit-il ajouté en ſoupirant l'état funeſte de ſon cœur, pourroient le laiſſer diſpoſer.

Pendant trois mois que j'ai paſſé en Lincoln-shire, dans la plus affreuſe triſteſſe, le Comte, qui étoit le ſeul qui ſe fût intéreſſé véritablement à mon malheur & à mon état, a été le ſeul que j'aie voulu voir. Enfin, l'on a cru que la ſolitude dans laquelle je m'obſtinois à vivre, perpétuoit ma langueur, & pourroit la rendre incurable. Les Médecins m'ont ordonné les Eaux de Briſtol, & le Comte m'a Conſeillé de voyager, juſques à ce que la diſſipation eût banni de mon eſprit un ſouvenir affreux dont rien n'a encore pu me diſtraire. J'ai, depuis que je ſuis ici, écrit à la Reine, pour obtenir d'elle la permiſſion de quitter l'Angleterre; & j'attends Mylord Dorſet

Dorſet qui veut m'apporter cette permiſſion, & me dire adieu. Mais, ma chere Lucie, quelque étendue que ſoit la confiance que j'ai en lui, & que je lui dois, je n'ai pu me déterminer à lui apprendre le deſſein où je ſuis de quitter ce Royaume, & de n'y pas rentrer tant que ce perfide, auquel je dois le mépris, que ſans doute on y a conçu pour moi, y reſpirera. Le malheur que j'ai eu aujourd'hui de le rencontrer, & l'affreuſe impreſſion que m'a faite ſa préſence, achevent de me confirmer dans ma réſolution. Le Comte de Dorſet voudroit la combattre; & comme il la combattroit vainement, il eſt inutile que je lui donne cette peine. Quoi! Madame, s'écria Lucie, vous avez eu le malheur de rencontrer ce monſtre? Oui, lui dit la Ducheſſe, à peine étois-je entrée dans la ſalle d'Aſſemblée, que j'y ai vu entrer, & Madame de Pembroock avec laquelle il s'eſt raccommodé, ſans doute, & ce perfide Cheſter..... Le Lord Cheſter! Madame! interrompit Lucie toute tremblante, quoi! ſeroit-il le même.... Oui, reprit Madame de Suffolck, depuis la mort de ſon pere il en a pris le titre; mais quelle terreur vous a ſaiſie à ce nom ſi funeſte & ſi digne

de mépris? auriez-vous le malheur de le connoître ? Oui, Madame, repliqua Lucie, l'obscurité de mon état n'a pu me dérober à ses regards; & toute mon aversion pour lui, n'a pu me garantir de ses persécutions. Désespérant d'y échapper dans Londres, & craignant tout de la perversité de ses mœurs, je me suis sauvée ici, où, peut-être, il vient me poursuivre encore, & où la certitude qu'il y est, me donne les plus vives alarmes. C'étoit pour l'éviter que je me tenois si soigneusement renfermée.. Ah! Madame, ajouta-t-elle avec transport, pourquoi ce lâche suborneur ne s'est-il pas montré à vos yeux avec les mêmes vices qu'il n'a pas craint de produire aux miens! Que votre cœur seroit actuellement tranquille! que ç'auroit été vainement qu'il auroit cherché à en troubler la paix! & que je suis heureuse, peut-être, qu'il m'ait estimée assez peu, pour ne pas prendre la peine de me montrer des vertus! L'état où vous voyez que sa présence m'a mise, & la crainte qu'il ne bravât la mienne avec la même inhumanité que je l'ai vu, moi presque expirante, braver ma douleur, doit vous répondre, repartit Madame de Suffolck, du

ſoin que je prendrai de l'éviter. Le traître! ſi vous aviez vu, ma chere Lucie, avec quelle impudence il m'a regardée; l'air inſultant & railleur qu'il a mis dans la révérence qu'il a été forcé de me faire! le barbare plaiſir avec lequel il me ſacrifioit à Madame de Pembroock... Grand Dieu! ſe peut-il que des êtres faits pour déshonorer la nature, jouiſſent de tant d'impunité! ſe peut-il qu'il exiſte encore, & que je ne puiſſe éteindre dans ſon ſang, le ſouvenir affreux de l'avoir aimé, & y laver la honte dont il m'a couverte! Que je le hais! Lucie! eh! qu'il eſt bien vrai que c'eſt un horrible ſupplice, que la préſence de ce qu'on on a tendrement aimé, quand on ne lui doit plus que le plus profond mépris! Enfin! je vais donc le quitter pour jamais! ah! quel ſera mon bonheur, s'il eſt poſſible que j'oublie un homme qui m'a été ſi cher, & que je ne puis plus voir qu'avec une horreur inexprimable! Mais s'il eſt vrai que je puiſſe parvenir à le bannir de mon cœur, puiſſé-je ne pas oublier de même, les égaremens honteux dans leſquels ma foibleſſe m'a plongée, & au haſard, peut-être, de faire des injuſtices, croire toujours qu'il n'y a pas

un homme qui ſoit digne d'inſpirer le plus léger ſentiment, & capable de connoître & de récompenſer une paſſion vertueuſe !

Je vous ai enfin raconté toutes mes erreurs, ma chere Lucie, continua la Ducheſſe.... dites plutôt, Madame, vos infortunes, interrompit Lucie. Qu'avez-vous en effet à vous reprocher ? ſeroit-ce d'être trop ſenſible & trop tendre; cette diſpoſition de votre ame auroit ſans doute fait votre bonheur, ſi vous aviez trouvé un cœur digne de remplir le vôtre. Vous avez donc été malheureuſe, mais vous n'avez pas été criminelle. Eh ! quelles reſſources n'a-t-on point dans des adverſités auſſi cruelles, lorſque l'on peut encore s'eſtimer ! la raiſon conſole de l'inconſtance, mais rien ne conſole de s'être rendu mépriſable ! Hélas ! ma chere Lucie, dit Madame de Suffolck, c'eſt un malheur qui n'en eſt un, que pour qui le craint; & quand on le redoute, on ne le mérite jamais. C'eſt même ce qui fait que toute déſeſpérée que je ſuis, de l'éclat affreux que ma funeſte aventure avec le perfide Comte de Cheſter, a fait dans Londres, & peut être dans toute l'Angleterre, je ne me ſens point hu-

miliée devant moi-même; j'aimois, j'étois sûre d'aimer pour le reste de ma vie, si on l'avoit voulu. Incapable de trahir mes sermens, à quelque point que j'en eusse été la victime, je ne me suis rendue qu'à ceux d'un homme, de qui je n'en aurois jamais reçus, si j'avois cru qu'il pût les violer. Cependant, ô ma chere Lucie! telle est la méchanceté des hommes, que mon malheur me perd, & que le traître de qui j'ai essuyé les plus lâches perfidies, n'est pas déshonoré. Hélas! faut-il vous l'avouer? je n'ai pu le revoir, sans sentir réveiller dans mon cœur, ces cruels sentimens, qui font l'opprobre de mes jours. Un seul instant de sa fatale présence, me les a tous rendus; & la honte que je me fais d'une foiblesse si inexcusable, ajoute à mon supplice, & ne me rend pas à ma raison. Que sçais-je, Lucie, jusques où ce malheureux amour que je me reproche si vainement m'auroit emportée, si l'état où m'a mise sa rencontre inopinée, m'avoit laissé assez de force pour me livrer aux mouvemens de mon cœur.... Ah! pouvois-je espérer d'attendrir cet ingrat! Pouvois-je même le desirer! & cependant.... Fuyons, ma chere Lucie, n'exposons pas du moins

au mépris, une paſſion ſi infortunée ; & qui, à quelque point qu'elle le ſoit, nourrit encore des deſirs ſi honteux. L'attendrir ! lui ! ah ! pourrai-je jamais me pardonner d'en avoir conçu l'idée !

A quelque point que Madame de Suffolck ſe reprochât le déſordre de ſon ame, Lucie auroit tout redouté d'un ſentiment, que ſes malheurs avoient plus aigri que détruit, ſi heureuſement le Comte de Dorſet ne fût arrivé le lendemain ; elle ſçavoit à quel point la Ducheſſe craignoit de s'avilir aux yeux de cet ami ; & elle eſpéra tout, & de cette crainte & des conſeils qu'il lui donneroit.

Eh quoi ! Madame, lui dit le Comte, en l'abordant, & en voyant encore ſur ſon viſage, des traces des larmes qu'elle avoit répandues toute la nuit, eſt-ce là l'état dans lequel je devois vous retrouver, & n'offrirez-vous jamais à mon amitié, que le ſpectacle d'une douleur qui la déſeſpere, & qui, j'oſe vous le dire, vous dégrade ſi cruellement ! Ah ! Comte, s'écria-t-elle, il eſt ici ! & il eſt avec Madame de Pembroock ! Eh ! Madame, que vous importe, repliqua-t-il, & que pouvez-vous avoir encore à démêler avec ſon

cœur ? se peut-il qu'un être si méprisable vous occupe encore si fortement, & ne rougissez-vous pas de conserver tant de tendresse pour quelqu'un, que votre haîne même, honoreroit trop, si vous pouviez, sans lui substituer un si cruel sentiment, bannir de votre ame, ceux qui la déchirent. Hélas ! ajouta-t-il, en levant au Ciel des yeux qui se remplissoient de larmes, je n'ai pas moins connu que vous, tout ce qu'une passion méprisée & trahie peut faire éprouver de maux. Mon cœur n'est peut-être pas plus remis que le vôtre, des tourmens qu'il a soufferts ; mais si j'ai accordé assez à mon amour, pour blesser beaucoup la dignité de mon ame, je n'ai pas écouté tous les lâches conseils qu'il m'a donnés. J'ai soustrait aux yeux de la perfide qui, en me quittant avec la derniere indignité, se déshonoroit d'une façon si affreuse, mes soupirs, mes larmes & mes regrets. Je n'ai pas cru qu'un être si vil dût jouir de ma foiblesse; elle l'a trop connue, mais du moins, je lui en ai dérobé le spectacle, & je n'ai pas été m'humilier à ses genoux. Grand Dieu ! quelle ne seroit pas ma honte aujourd'hui, si j'avois pu

me dégrader à cet excès ! ce n'eſt cependant pas à la force de mon eſprit, que je dois cet avantage. Une femme vertueuſe, une amie tendre & fidelle, m'a ſauvé de cette humiliation. Devez-moi ce que je lui ai dû, & étouffez ſous le mépris, une paſſion dont la durée ne pourroit vous rendre vous-même que mépriſable.

Pendant que le Comte parloit, Madame de Suffolck le regardoit avec ſurpriſe. Quoi ! Comte, lui dit-elle, vous avez été amoureux avec tant de fureur, & perſonne, non-ſeulement, n'a eu lieu de le penſer, mais tout le monde encore, en a ignoré l'objet ! je n'oſe pas m'en flatter, répondit-il, quoique je n'aie rien à me reprocher ſur les attentions que je croyois lui devoir. Mille choſes trahiſſent l'amour le mieux couvert ; mais ſi des haſards ont pu dévoiler à quelques-uns, un ſecret qui m'étoit ſi cher, je n'ai pas du moins à me reprocher de l'avoir expoſé par mon indiſcrétion ; & vous n'en pouvez pas douter, puiſque vous-même n'apprenez ma foibleſſe que de moi, & que, vous eſtimant plus que perſonne, je vous ai pourtant caché l'état de mon ame ! Eh ! pour qui, grand Dieu ! ai-je

eu tant de ménagemens, & tant d'égards! qui ai-je honoré de la plus ſincere eſtime, & du plus tendre ſentiment!.... mais c'eſt ce que je pourrai vous apprendre plus à loiſir. Voilà, ajouta-t-il, avec la permiſſion de la Reine, & une lettre de ſa main pour vous, ſon portrait que je vous apporte, & qu'elle veut que vous gardiez, comme une preuve des ſentimens que vous lui avez inſpirés. Elle m'a chargé encore d'un paquet, que je ne vous aurois cependant pas remis, ſi le trouble dans lequel je trouve encore votre cœur, ne m'y engageoit fortement. Vous apprendrez par-là, mieux que par tout ce que je pourrois vous dire, quel eſt l'objet que vous aimiez aſſez tendrement, pour l'aimer encore. C'eſt, en un mot, l'hiſtoire de l'exécrable Comte de Cheſter, depuis ſon arrivée en Angleterre, juſques-à-préſent. C'eſt un recueil des Lettres qu'il écrivoit en France à un de ſes amis, & que la Reine qui a voulu ſçavoir de quelle nature étoient les relations qu'on lui avoit dit qu'il conſervoit dans un pays, auquel nous faiſons actuellement une ſi cruelle guerre, a fait ſurprendre. Elle en a frémi; mais en même tems, elle a cru que rien

ne pouvoit mieux vous guérir de la funeſte paſſion que vous vous obſtinez à conſerver, que ces affreuſes Lettres. Je ne vous cache pas qu'elles le ſeront pour vous ; mais quelque horrible que ſoit ce coup pour votre cœur, j'oſe vous conſeiller de ne lui pas refuſer ce ſecours, puiſque le tems, lent, mais unique remede des paſſions malheureuſes & mépriſées, ne l'a pas encore guéri.

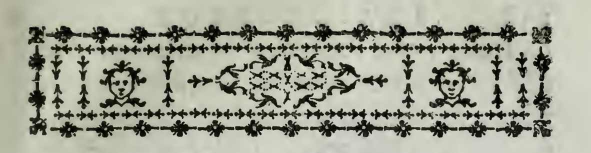
En achevant ces paroles, il lui donna ce funeſte Ecrit, que la Ducheſſe ne reçut de ſes mains qu'en tremblant. Vous le lirez tantôt, Madame, lui dit le Comte ; je vous en laiſſerai le tems. La Reine m'a chargé d'une affaire importante, pour laquelle je dois avoir avec Mylord Godolphin, que je ne viens pas moins chercher ici que vous-même, une très longue conférence ; & je reſterai auprès de vous juſques à votre départ, que je ne doute pas que la préſence du Lord Cheſter ici, n'avance de quelques jours. Oui, Mylord, répondit la Ducheſſe en ſoupirant, tous mes préparatifs ſont faits ; & je vous réponds de quitter l'Angleterre dans le même moment que vous abandonnerez Briſtol.

Après qu'elle & le Comte se furent entretenus en particulier, aussi long-tems qu'ils crurent en avoir besoin, Madame de Suffolck ordonna qu'on fît entrer Lucie, qui ayant passé la nuit auprès d'elle, étoit sortie de son appartement, lorsqu'on y avoit annoncé Mylord Dorset; & elle la lui présenta comme une fille de qualité de ses parentes, & de laquelle, par des raisons particulieres, elle ne pouvoit lui dire le nom. Le Comte qui ne chercha pas à percer un mystère que Madame de Suffolck ne jugeoit pas à propos de lui découvrir, traita avec Lucie sur le ton qu'elle lui imposoit, par le titre dont elle la décoroit, & félicita la Duchesse, & d'avoir une parente si aimable, & de l'associer à ses voyages.

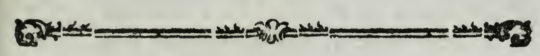
Aussi-tôt après le dîner, Mylord Dorset alla chez Mylord Godolphin; & la Duchesse, qui, tout-à-la-fois craignoit & mouroit d'impatience de lire ce que le Comte lui avoit remis, pria Lucie de la laisser seule. Ce n'étoit pas qu'elle voulût lui rien cacher; mais elle connoissoit le ton de Mylord Chester, & ne doutant pas qu'un Ecrit, qui ne contenoit vraisemblablement que le récit

de ſes bonnes fortunes & de ſes perfidies, ne fût rempli de faits, & peut-être, de détails que l'âge & l'état de Lucie ne lui permettoient pas d'entendre.

Fin de la ſeconde Partie.



LES HEUREUX ORPHELINS.



TROISIEME PARTIE.

HISTOIRE SECRETTE du Comte de Chester, depuis le 17 Septembre 1708, jusques au mois de...... 1709.

LETTRE PREMIERE.

A M. LE DUC DE***.

MON silence avec vous, depuis mon arrivée en ce pays-ci, vous tromperoit beaucoup, mon cher Duc, s'il vous faisoit penser que je vous ai oublié. Vous avez dû voir, par le récit que je vous ai fait de tout ce qui m'est arrivé

en Italie, que l'abſence ne m'a rien ôté de la confiance que j'ai toujours eue en vous. Je vous ai même écrit de Hollande, où j'ai été forcé d'aller m'ennuyer long-tems avec mon pere, & ma triſte tante qui, tous deux enfin, ne m'ennuieront plus. Si vous n'avez pas eu de mes nouvelles depuis que je ſuis en Angleterre, n'en accuſez que la ſotte guerre que ſe font ſi ſérieuſement nos Souverains, & qui m'a juſques à préſent rendue impraticable, une relation qui m'eſt ſi néceſſaire, & qui feroit le plus doux de mes plaiſirs. Ce n'eſt même qu'avec beaucoup de peine, que je ferai parvenir mes lettres entre vos mains; mais pourtant je me flatte qu'elles vous ſeront rendues.

Il ne tiendroit qu'à moi de faire avec vous des réflexions politiques ſur l'état préſent de l'Europe, & de vous excéder de ce dont on m'excede ici moi-même tous les jours, avec une profondeur & une intrépidité admirables; mais ſans compter que vous vous croiriez en liaiſon avec l'ombre de feu mon pere, je dois me ſouvenir que c'eſt au plus aimable des François que j'écris. Je dois, en ne lui parlant que ſa langue, lui prouver que l'air de ce pays-ci, tout

pesant qu'il est, tout contraire qu'il est aux graces, ne m'a pas encore fait perdre cette agréable étourderie que je possédois assez bien pour qu'on me prît à Paris même pour François. J'en demande pardon à nos tristes & spéculatifs Anglois; mais il est vrai que j'en fais plus de cas que de cette pesanteur de raisonnement que l'on appelle ici solidité. Ce grand mot inventé pour couvrir le manque de graces, n'est pas fait pour m'éblouir plus que vous; & je vous jure de conserver toute ma vie, cette sorte de raison qui n'est faite que pour des têtes aussi sensées que les nôtres, & qu'à Londres, plus que par-tout ailleurs, soit par vanité, soit par défaut de connoissance, on qualifieroit très-hautement de folie.

Vous auriez en effet peine à concevoir à quel point, dans ces tristes & épaisses régions, les préjugés ont d'empire, malgré la Philosophie que l'on s'y croit, & la liberté d'esprit dont tout le monde s'y pique. D'un côté, l'esprit de sédition, & le fanatisme de la liberté, masqués sous les noms sacrés de Patriotisme, & d'une légitime défense de ses droits; de l'autre, la plus servile complaisance, la plus lâche adulation, dé-

guiſées ſous les titres ſpécieux d'obéiſſance dûe au Souverain, & de reſpect pour les Loix. Celui-ci crie, manœuvre, harangue, cabale contre le Gouvernement, bien moins pour défendre ſes Concitoyens des uſurpations vraies ou prétendues du Miniſtere, que pour que le Miniſtre, plus fatigué qu'intimidé de ſes cris, finiſſe par l'acheter, moins encore pour s'en ſervir, ou s'en délivrer, que pour le perdre dans l'opinion publique, & prouver évidemment ce que vaut ce qu'on appelle vertu. Celui-là, vendu depuis long-tems, mais depuis trop long-temps, feint de l'avoir oublié, ou redouble de baſſeſſe, ſoit afin que la Cour l'achete de nouveau, ou qu'on lui prouve, en accumulant ſur ſa tête les richeſſes & les honneurs, à quel point on lui ſçait gré de ſe déshonorer ſi complettement. Par-tout, enfin, intérêt & eſprit de parti; nulle part, ou à peu près, juſtice & raiſon, & moins encore le plaiſir. Au milieu de leurs éternelles & politiques diſcuſſions, nos graves Légiſlateurs, ces appuis des libertés de l'Etat, s'énivrent peſamment en *damnant* la Reine & le Miniſtere, & en ſe portant, ſur la fin du repas, les

toſtes

toftes de quelques fades Beautés auffi mauffades qu'eux-mêmes.

Pour moi qui jouis à préfent du trifte honneur de fiéger au Parlement, je ne puis m'en dédommager, qu'en mettant fur des airs gais, & en tournant en ridicule nos importantes délibérations. J'ofe même dire que je fuis un fort agréable chanfonnier ; mais comme ce mérite qui, chez des gens auffi fenfés que vous, eft d'un grand prix, ne donneroit pas ici le même relief, ce n'eft qu'*incognito* que j'exerce mes talens, que je jouis de mes fuccès, & que, dans mes chanfons, tantôt Tory, tantôt Wigh, je me moque également des deux partis. Cependant, avec quelque foin que je me cache, je m'apperçois que les vraiment bons Anglois ne m'eftiment guere, & que je ne leur infpire point du tout le defir de faire élever leurs enfans en France. Ce n'eft pas qu'ils ne me trouvent quelque forte d'efprit ; mais c'eft, à ce qu'ils difent, de l'efprit François ; & je ne leur parle jamais que, fur ce beau prétexte, ils ne me croient en déraifon perpétuelle; c'eft à-dire, qu'on ne peut être avec eux, varié, vif, léger & brillant, fans paffer pour infenfé, comme fi la raifon & l'efprit étoient incompati-

bles, & que le ſens & la peſanteur fuſſent en proportion néceſſaire. Malgré leur prodigieuſe ſagacité, je me ſuis aſſez long-tems maſqué à leurs yeux; mais enfin, ils m'ont reconnu : & ſi je n'avois pas l'honneur d'être Pair, j'aurois vraiſemblablement le malheur de n'être jamais de la Chambre des Communes.

Les femmes heureuſement ont bien voulu me dédommager de ce que la jalouſie & la ſtupidité des hommes voudroient m'ôter; & par mes ſuccès en ce genre, je prouve bien évidemment la ſupériorité des graces Françoiſes ſur les leurs. C'eſt à vous, mon cher Duc, c'eſt au ſoin que vous avez pris de former ma jeuneſſe, à vos leçons, à vos exemples, que je dois ma gloire & mes ſuccès; & c'eſt auſſi bien ſincérement que je vous en fais hommage.

Ne penſez pas cependant que, pour réuſſir ici, je me ſois montré tel que vous m'avez vu, & que je ſuis. J'aurois effrayé, & n'aurois pas plu. En France, une femme que le ſimple deſir conduit & détermine, a la bonne foi de ne pas exiger plus qu'elle ne donne. On s'arrange avec elle, quelquefois ſans lui avoir dit ſeulement qu'on l'aime, on la

quitte souvent qu'elle n'a pas encore songé à l'exiger, & celles qui, pour se rendre, veulent avoir de quoi se croire aimées, sont communément si peu difficiles sur les preuves, qu'elles ne vous embarrassent pas plus que celles qui veulent bien se passer de cette persuasion. On est convenu cependant de donner le nom d'amour à de certaines sensations, ou simplement à de certaines fantaisies. La sorte de commerce qu'on lie ensemble, en honore davantage, & n'en gêne pas plus. La tête seule fait tous les frais du sentiment qu'on se croit, ou que l'on feint de se croire. Le délire n'est pas long, mais il suffit au caprice ou aux sens. Quelques propos plus flatteurs que tendres, quelques soins que notre oisiveté ne rend jamais d'un certain prix, nous suffisent pour persuader; & nous voulons bien à notre tour, paroître croire que nous plaisons véritablement à une femme, & même lui trouver d'autant plus d'amour, qu'elle a mis plus de vîtesse dans sa chûte. Surtout, nous la trouvons charmante, lorsque c'est elle qui a fait les avances. Eh! combien en effet ne faut-il pas qu'une femme qui brave avec tant d'audace toutes les bienséances de son sexe, ait la

tête tournée ? Notre cœur la méprise sans doute, mais notre vanité lui pardonne ; & si l'illusion que nous nous faisons là-dessus, n'est pas longue, qu'importe le mépris à qui semble avoir craint l'estime.

Quelle différence de nos femmes aux vôtres, & qu'il s'en faut qu'elles ne soient aussi philosophes ! Combien de préjugés de toute espece ne trouve-t-on pas à combattre chez elles, & combien n'en coûte-t-il pas pour en triompher ! Sensibles, mais scrupuleuses ; tendres, mais décentes, nos Angloises ne sont pas encore assez heureuses pour connoître ce mouvement léger que vous appellez le goût, & qui rend si peu durables, & en même-tems si délicieuses, les liaisons que vous formez. Un sentiment est pour elles une chose importante, dont elles font dépendre le bonheur ou le malheur de leur vie. Leur cœur, à la vérité, est susceptible, mais leur tête ne l'est pas. Elles sont vaincues bien long-tems avant que de croire l'être, & qu'on leur arrache l'aveu d'une foiblesse, à laquelle elles se gardent bien d'attacher de l'honneur, & dont on les voit gémir long-tems, même au milieu des plaisirs ; mais aussi décidées que sen-

fibles, quand elles ont une fois consenti à mettre l'amour à la place de la vertu, rien n'égale la violence & la durée de leurs passions. Ces sermens d'aimer toujours, si communs ailleurs, & si peu respectés, parce que c'est le caprice, & non le cœur qui les fait, sont pour elles un engagement sacré, dont elles croient que la mort seule peut les dispenser. Elles sont convaincues qu'il n'y a pas de sacrifice qu'elles ne doivent à celui à qui elles ont sacrifié leur pudeur, cette pudeur qui leur est si chere, & qui, je l'avoue à regret, ne laisse pas que d'avoir ses charmes. Elles font, il est vrai, attendre long-tems le triomphe, mais enfin on jouit avec elles du plaisir de triompher; & je le crois, entre nous, plus flatteur pour notre amour-propre, que cette honteuse facilité que nous n'avons peut-être jamais dûe à l'amour, & sous laquelle, le plus souvent, nous n'avons pas plus trouvé le desir, que le sentiment qui seul auroit pu la rendre moins blâmable.

Vous sentez aisément qu'avec des femmes si ridicules, il faut au moins jouer la passion, & que ces airs vifs & brillans, ces graces légeres, ces propos vains & étourdis, qui nous ont soumis

en France tant de Beautés, qui nous aimoient si peu, & auxquelles nous le rendions si bien, m'auroient fait détester dans un pays où tout cela n'est connu que sous le nom d'impertinence & de fatuité. Ce n'est pas cependant que tous ces moyens de plaire y soient si généralement proscrits, que (d'après le portrait que je viens de faire) vous devriez naturellement le penser, qu'ils ne trouvent grace en aucun lieu. Il en est de ces moyens, comme de ces gens que l'on méprise, & qui plaisent, ou de qui l'on dit du mal par préjugé, & qui attachent par le sentiment toujours plus fort que l'opinion. Je ne voudrois pas non plus que vous inférassiez de la peinture que je vous ai faite des Angloises, ou que toutes sont inexpugnables, ou que toutes mettent dans leurs passions, la décence, la force & la constance que je leur ai attribuées. L'Angleterre a ses folles, comme tout autre pays : le caprice & les sens y ont leur empire, comme par-tout ailleurs. Il est même juste de dire que, comme le caractere de la Nation est d'être décidée, violente, emportée; celles de nos femmes qui secouent le joug des préjugés, & des principes, s'il y en a, vont ordinaire-

ment plus loin que les vôtres, parce qu'elles joignent alors, au mépris qu'elles prennent pour la décence, cette impétuosité dans leurs passions, qui leur permet si rarement de pouvoir y mettre des bornes. Enfin, comme toutes vos femmes ne sont ni vaines, ni coquettes, que toutes ne prennent pas une idée pour un sentiment, que l'honneur, la vertu, la fidélité dans les engagemens, ne sont pas des chimeres pour toutes, toutes les nôtres ne sont pas ou sensibles, ou raisonnables; mais toutes en général, sont prudes, & ce fut là-dessus que je crus devoir me régler. Ce n'est pourtant pas que je compte m'assujettir long-tems à leurs travers. Je médite de grandes choses. Je veux que toute l'Angleterre change de face entre mes mains, & être enfin pour elle, un autre Henri VIII: mais un si vaste projet exige de grands ménagemens; & je me souviens d'avoir oui dire à un grand Politique, que pour se mettre en état de dicter de nouvelles loix, il faut avoir paru long-tems respecter les anciennes.

La premiere chose donc à laquelle je renonçai en entrant dans ces tristes & pudiques contrées, fut à tout ce qui m'avoit fait si bien réussir en France.

Mes graces perdoient ſans doute à être traveſties à l'Angloiſe ; mais ſi je ne les avois pas ſi cruellement déguiſées, elles m'auroient été ou inutiles, ou pernicieuſes. Un air froid, important, rêveur, une profonde taciturnité, en un mot, l'air de penſer, qui eſt la fatuité générale de ce pays-ci, fut l'air que je crus devoir prendre. Loin de me parer indécemment de tout ce qui m'étoit arrivé en France de glorieux, je ne parlai des femmes qu'avec beaucoup d'égards & de modeſtie, & comme ſi je ne les connoiſſois que par oui dire. Une Françoiſe, aſſez ordinairement, veut que ſon amant ait des ſuccès, & même des perfidies à lui raconter ; mais ce qui lui en donne une ſi haute idée, épouvanteroit une Angloiſe, & ſeroit pour elle une raiſon de ſe défendre, dont on ne triompheroit jamais ; & dans le projet aſſez hardi que j'avois formé de ſubjuguer toutes les femmes de la Cour & de la Ville, dont la conquête pourroit me faire honneur, je crus ne pouvoir trop annoncer le ſentiment & la diſcrétion.

Mylord Buttington, celui-là même que vous avez connu à Paris, que vous trouviez ſi extraordinaire, & qui ſe ren-

doit si ridicule en cherchant à vous copier, étoit non-seulement le confident, mais encore l'aide de tous mes projets. Pour vivre avec plus de liberté, & l'avoir toujours à mes ordres, car il n'a pour moi, guere moins de respect que pour vous, j'étois, en arrivant à Londres, descendu chez lui, & j'y avois même fixé mon logement. Mais comme Buttington n'y jouissoit pas, du côté de la régularité des mœurs, d'une réputation bien entiere, qu'il n'a pas, comme moi, eu l'esprit de se défaire également de ses airs françois, & qu'une liaison déterminée avec lui pouvoit me nuire, j'eus soin de repandre que je ne logerois chez lui, que jusques à ce que j'eusse trouvé une maison convenable. Mon intention n'étoit pas de le quitter, mais sans compter que les hommes s'accoutument à tout, je n'ignorois pas que nos discours les aveuglent presque toujours sur nos actions.

Le jour même de mon arrivée dans cette sombre & grande ville, nous allâmes *incognito*, Buttington & moi, à la Comédie. On y jouoit la piece de Shakespear, où il y a le plus de Revenants, & nous ne doutâmes pas que nous n'y trouvassions du monde, & sur-tout

beaucoup de femmes, qui ont communément les fantômes en grande vénération.

Notre eſpérance, à quelques égards, fut trompée. Nous y trouvâmes, à la vérité, beaucoup de femmes; mais de toutes celles que nous y vîmes, il n'y en avoit que trois, qui même avec de grandes différences, puſſent mériter qu'on leur rendît des ſoins. Elles étoient toutes trois enſemble; & je formai dans l'inſtant le projet de conquérir toute cette loge.

Une d'elles, la Ducheſſe de Suffolck, jeune veuve, & une des beautés des plus fieres, & des plus diſtinguées de la Cour & de toute l'Angleterre, fut celle ſur laquelle, pour ſon malheur, mes yeux s'arrêterent avec le plus de complaiſance; & j'avoue qu'il falloit toute l'ambition que j'ai, & plus de goût pour la gloire, que de ſentiment de la beauté, pour regarder où elle étoit, quelque autre choſe qu'elle-même. Rien n'égale la majeſté de ſon port, l'élégance & la liberté de ſa taille, les graces & la décence de ſon maintien, l'éclat & la fraîcheur de ſa peau, la fineſſe, la douceur & l'agrément de ſon ſourire. Son ame toute entiere eſt dans ſes

yeux ; & je n'en connois pas d'auſſi beaux par la coupe & par la couleur, & d'auſſi ſinguliers par l'expreſſion. Perſonne, en Angleterre, où cette eſpece de beauté, ſi agréable aux yeux, ſi piquante pour les ſens, ſe trouve aſſez fréquemment, perſonne, dis-je, n'y a les jambes & les pieds d'une ſi grande perfection, les bras mieux taillés, & plus de graces dans les mains. Son eſprit eſt, à la fois, fin, judicieux, étendu, orné de toutes les connoiſſances imaginables, mais, comme ſes vertus & ſes agrémens, ſimple, modeſte & ſans apprêt. Peu de gens brilleroient même autant qu'elle, ſi elle n'avoit pas le mépris le plus décidé pour ce cruel genre d'eſprit qui, dans la ſociété, n'écoute & ne reſpecte que lui-même, qui fait que l'on y rapporte tout à ſoi, que l'on n'y parle que de ſoi, & qui en cherchant à écraſer les autres de la ſupériorité qu'on ſe croit, choque plus par l'excès de ſes prétentions, fatigue plus par ſa ſtérile ſurabondance, rebute plus par ſon impoliteſſe, qu'il ne plaît par ſes graces, ne ſatisfait par ſa vivacité, ou n'étonne par ſes lumieres.

L'imagination de Madame de Suffolck eſt auſſi facile que féconde, mais auſſi

ſage que variée, elle eſt toujours aſſervie à la décence & à la raiſon. Les écarts en effet ſurprennent plus qu'ils n'amuſent, & coûtent ſouvent plus de peine à ceux qui ſemblent s'impoſer la loi d'être toujours hors d'eux-mêmes, qu'ils ne contentent ceux qui ont le malheur d'y être expoſés. Son dégoût pour ce cruel débordement d'eſprit, fait que s'il y a des gens qui éblouiſſent plus qu'elle à la premiere vue, il n'y a perſonne qui plaiſe plus continûment. Nulle femme, en Angleterre, ne parle & n'écrit ni mieux, ni plus aiſément, & je n'en ai jamais vu rendre le ſentiment avec autant de force, de nobleſſe, de vérité & d'agrément qu'elle. Il ſemble, tant, lorſqu'elle parle de ſa tendreſſe, elle met à ce qu'elle dit, de naturel & de feu, que l'amour même ſente par ſon cœur, & s'exprime par ſa bouche.

On ne peut pas avoir dans l'ame plus de ſenſibilité, de grandeur, de franchiſe & de dignité qu'elle n'en a. Je crois que ſi, avant elle, on n'avoit pas connu ce qu'on appelle principes & vertus, elle auroit donné l'idée la plus exacte des uns & des autres. Si elle n'a pas l'avantage d'en avoir été douée la premiere, & la ſeule, perſonne du moins

ne les possede avec moins de contrainte & plus d'étendue. Jamais femme n'a plus respecté la pudeur, & n'a moins connu ce que vous appellez en France *Bégueulerie*. L'une n'est que le mensonge de l'autre; & Madame de Suffolck ne s'en est jamais permis. Si son cœur connoît l'amour, ses sens ignorent ces honteuses surprises & ces mouvemens passagers, que les femmes qui obéissent le plus aux leurs, auroient moins à se reprocher, si elles appliquoient à en affoiblir l'empire, le même soin qu'elles mettent à l'augmenter. Elle a pu permettre à une passion de troubler les siens; mais c'est un droit que le caprice n'aura jamais sur eux. Elle ne fait pas consister l'avilissement dans ce que l'amour peut arracher à une femme de contraire aux devoirs qui lui sont prescrits, mais à ne point être fidelle à son sentiment, & ne croit pas que l'excuse de s'y être trompée, dont tant de femmes cherchent à colorer l'inconstance de leur cœur, ou le déréglement de leur tête, puisse être admise & les sauver du mépris. Sa parole est un serment, mais un serment inviolable & sacré. Son ame fiere & courageuse, autant qu'elle est tendre & sensible, lui feroit préfé-

rer, ſans balancer, la mort à la honte. Elle eſt fort délicate en amour, mais de cette délicateſſe qui ne naît que de l'excès de ſa paſſion, que la ſeule indifférence peut trouver de trop, & qui en effet ne m'auroit pas été à charge, ſi mon cœur eût mieux répondu aux ſentimens du ſien.

Pendant que j'étois occupé à conſidérer ces trois femmes, Buttington me demanda à laquelle des trois je ferois la noirceur d'en vouloir; & ſa ſurpriſe ne fut pas médiocre, quand je lui déclarai mes projets. Il m'aſſura que de mémoire d'homme on n'avoit en Angleterre imaginé rien de pareil à ce que je voulois tenter. Pour moi, ajouta-t-il, je m'attacherois uniquement à Madame de Suffolck; elle eſt charmante, n'a encore rien vu; & ſi j'en crois la douce langueur de ſes yeux, elle meurt d'envie de connoître l'amour. Pour cette phyſionomie de mouton, continua-t-il, en parlant de Madame de Rindſey, qui eſt à mon gré, beaucoup plus triſte qu'intéreſſante, ou qui, pour mieux dire, ne paſſe pour être l'une, que parce qu'elle eſt l'autre, qu'en prétends-tu faire? Te flattes-tu de trouver jamais dans ces grands yeux ſi pâles, ſi inanimés, l'ex-

preſſion de l'amour ? Ce ſont ſes affaires, répondis-je, ce n'eſt pas de ſa tendreſſe que j'ai beſoin. La vanité ſeule nous fait exiger de l'amour, il ne faut à l'homme ſenſé, que des plaiſirs. Je la diſpenſe donc de m'aimer ; & je n'en oſe pas moins te répondre qu'elle ne m'en rendra pas plus à plaindre. D'ailleurs, repliqua-t-il, c'eſt une de nos plus zélées Presbytériennes ; & j'ai remarqué que la choſe du monde la plus difficile, eſt de triompher de ces ſortes de femmes. Ce n'eſt pas, graces au Ciel que je leur croie plus de vertu qu'à d'autres ; mais, c'eſt qu'une ſageſſe ſi affichée.... J'en ai rencontrées plus que toi, interrompis-je, & j'ai toujours, en pareil cas, vu l'affiche déchirée, quelquefois peut-être par l'amour, mais toujours par cette foibleſſe naturelle que les femmes n'affichent pas, & ſur laquelle il eſt pourtant ſi raiſonnable de compter. A l'égard de Madame de Pembroock, reprit-il, ce n'eſt qu'une étourdie, folle, légere, coquette, qui, ſelon toute apparence, paroîtra te réſiſter peu, & de laquelle peut-être tu ne triompheras pas ſi-tôt. Encore une fois, renonce à ces grandes entrepriſes, qui te perdront dès les premiers pas, &

crois que tu ſeras l'homme de l'Angleterre le plus heureux, ſi tu peux faire ſentir à Madame de Suffolck, ce qu'elle ſeule ici me paroît digne d'inſpirer.

Buttington m'exhorta vainement à modérer mon ambition ; pour mieux lui prouver le cas que je faiſois de ſes ſages remontrances, je le chargeai de me trouver trois petites maiſons, toutes trois éloignées l'une de l'autre. Il plaiſanta beaucoup ſur des précautions ſi prématurées ; mais je lui dis ſi affirmativement que je le voulois ; & l'état glorieux dans lequel il m'a vu à Paris, lui a inſpiré pour moi un ſi profond reſpect, qu'il n'oſa pas me contredire plus long-tems. En attendant que je commençaſſe à mettre mes grands projets en exécution, & pour éviter que je ne m'ennuyaſſe, il me fit faire connoiſſance avec une Lingere aſſez honnête pour avoir toujours chez elle les plus jolies Ouvrieres de Londres, & pour nous les prêter, quand nous voulons nous délaſſer un peu, de la majeſté qu'exigent les grandes paſſions.

Enfin je parus à la Cour ; & la Reine, à laquelle mon pere avoit toujours été fortement attaché, m'y reçut avec la plus flatteuſe & la plus particuliere diſtinction,

tinction. J'allai au cercle le ſoir même, & j'y trouvai dix ou douze beautés, plus blanches, plus ſeches, plus guindées, plus prudes les unes que les autres, qui, toutes pourtant, me lorgnerent malgré leur décence naturelle. Aucune de celles que je m'étois deſtinées, n'y étoit encore. Enfin Madame de Suffolck arriva. Elle affecta de me regarder peu. A ſon émotion, à ſa rougeur, à ſon embarras, je jugeai qu'elle ne m'avoit pas auſſi impunément regardé qu'elle s'en flattoit peut-être. De mon côté, je feignis tout ce qu'elle ſentoit; & le reſpect que je mis dans mes regards, n'en bannit pas cette impreſſion de deſir dont les femmes ſont toujours flattées, & auquel effectivement Madame de Suffolck, malgré ſa modeſtie, me parut aſſez ſenſible. Quoique les Comteſſes de Pembroock & de Ryndſey arrivaſſent peu de tems après, je ne crus pas devoir me partager. La paſſion que je commencois à inſpirer, étoit un coup de foudre; & je ne pouvois, à mon tour, me diſpenſer de paroître en avoir reçu un. A Paris, j'aurois annoncé mes diſpoſitions par des regards hardis & peu ménagés, qui ne les auroient pas moins décelées à tout le monde, qu'à la fem-

me même pour laquelle j'y aurois été ; mais j'étois dans une Cour où les galanteries d'éclat ne réussissent point, & où l'on n'a pas encore pu persuader aux femmes qu'on ne les aime que médiocrement, quand on ne les déshonore pas.

Je trouvai cependant, malgré tous les ménagemens dont je croyois avoir besoin, le moyen de dire à la Duchesse, des choses flatteuses, & de lui laisser entrevoir que je ne l'avois pas vue, sans lui rendre intérieurement tous les hommages qu'elle méritoit. Quoiqu'elle parût se prêter peu à la conversation, & qu'elle ne me laissât ni lui dire tout ce que j'aurois voulu, ni lui parler aussi long-tems que je l'aurois desiré, il ne me fut pas difficile de juger, moins encore à son embarras qui fut extrême, qu'à la promptitude avec laquelle elle termina notre entretien, de l'impression qu'il faisoit sur elle. C'étoit m'avouer qu'elle craignoit de m'entendre ; & si les femmes de son genre, peuvent s'ennuyer des galanteries des gens qui leur sont indifférens, elles ne les redoutent jamais.

La Reine, ce jour-là, faisoit tirer une lotterie de bijoux. Contre l'usage où elle est de n'y admettre jamais d'homme, elle voulut que j'en fusse, comme Etran-

ger, & ſans tirer à conſéquence. Le ſort m'y favoriſa: le lot le plus conſidérable m'échut; & comme c'étoit un bijou également galant & magnifique, j'en aurois ſur le champ fait hommage à Madame de Suffolck, ſi la Reine eût voulu me le permettre. Dans mes projets, une diſtinction ſi éclatante étoit en apparence une étourderie, mais dans le fonds elle ne m'en auroit que mieux ſervi; plus la préférence que je voulois donner à la Ducheſſe auroit été marquée, plus le ſacrifice que j'en aurois paru faire à celle des femmes qui en auroit été tentée, lui auroit prouvé d'amour. Ce fut donc avec un extrême regret, que je me vis forcé de renoncer à une idée ſi fine. Je la ſuivis cependant en partie; & le ſoir même, Madame de Suffolck reçut, avec une lettre fort galante, le bijou qui m'étoit échu. Buttington ſe tuoit de me dire que j'étois fol, qu'elle ne manqueroit pas de me jetter tout cela à la tête, la premiere fois qu'elle me rencontreroit; que la Ducheſſe, qui étoit haute & fiere, vouloit être reſpectée, & méritoit en effet de l'être, s'offenſeroit de la façon libre dont je lui expoſois mes intentions, & que ſûrement elle feroit un éclat qui me

donneroit, & avec raiſon, le dernier des ridicules. Quelque reſpect que j'euſſe pour les lumieres de Buttington, je ne voulus pas croire un mot de tout cela. Sûr d'avoir donné à Madame de Suffoclk à rêver plus agréablement qu'il ne penſoit, puiſque, tout au moins, j'avois flatté ſon amour-propre, loin de l'éviter, comme il me le conſeilloit, j'allai le lendemain prier Mylord Dorſet, ſon ami intime, de me préſenter à elle le jour même. Je n'avois pas eu beſoin pour le ſentir, que M. de Buttington eût pris la peine de me dire que ma conduite avec elle étoit très-familiere; mais en convenant avec lui de la choſe, je n'étois pas d'accord avec lui ſur ſes ſuites. Comme je ne voulois pas, cependant, qu'elle pût attribuer la promptitude avec laquelle je lui avois parlé de mes ſentimens, à des eſpérances qui, en la bleſſant, auroient du moins retardé ma victoire, ce ne fut qu'avec le plus hypocrite reſpect que je l'abordai. Je ſçus même jouer ſi bien cette ſorte d'embarras qu'on éprouve auprès de ce qu'on aime, que vous-même, que vous, à qui je dois tous mes talens, y auriez peut-être été trompé. Avec quelque ſoin qu'elle me cachât ſes diſpoſitions, il me

parut qu'elle me ſçavoit plus de gré de l'effet qu'elle faiſoit ſur moi, qu'elle ne me vouloit de mal de la lettre que je lui avois écrite, & que le judicieux Buttington avoit jugé ſi haſardée. J'ai toujours cru qu'il faut diſtinguer, chez les femmes, les penchans des préjugés, & que quand on ſatisfait les premiers, on a aſſez peu de choſe à craindre des autres. Je ne m'étois pas trompé juſques-là, en ſuivant cette maxime, & Madame de Suffolck ne la démentit pas. Sçavez-vous bien que cela me feroit preſque croire que l'amour & la vanité pourroient bien être nés avant la vertu?

Madame de Suffolck qui ne vouloit pas ſe livrer au goût que je lui inſpirois, veilla ſur elle-même avec la plus ſévere attention, & ſûrement crut qu'il ne ſe pouvoit pas que j'euſſe ſaiſi aucun de ſes mouvemens. Rien de ce qui ſe paſſoit dans ſon ame, quelque ſecrettement qu'il s'y paſſât, ne m'étoit pourtant échappé. Si la converſation fut froide, mes regards ne le furent pas, & toutes les fois que je parus oſer les porter ſur elle, j'y mis tant de langueur & d'expreſſion, qu'elle ne put pas douter que je ne fuſſe l'homme du monde le plus ſérieuſement pris. Ce fut avec un plaiſir

extrême, que je m'apperçus du trouble que lui causoit ma présence ; & je n'en eus pas moins, lorsque pour s'en affranchir, & nous obliger à terminer notre visite, elle nous dit qu'elle alloit chez la Reine. Ces combats me plaisoient d'autant plus, que je n'en avois jamais vus, du moins, qui fussent réels ; & que quand on est de sang froid, & qu'ils n'impatientent pas, tous ces petits débats d'une femme contre elle-même, & cette alternative perpétuelle de foiblesse & de vertu, donnent à qui sçait en jouir avec philosophie, un fort agréable spectacle. Ce n'étoit pas que je ne trouvasse dans Madame de Suffolck assez de charmes pour desirer sa possession ; mais elle étoit si décente, & j'étois si peu accoutumé à aimer cela, que mes desirs, affoiblis par la dignité de son maintien, étoient plutôt pour moi, un amusement, qu'un supplice. Mais je ne m'apperçois pas qu'insensiblement je vous en fais subir un ; je vais finir une Lettre déja trop longue, & me reposer moi-même de la fatigue de l'avoir écrite. Je n'en crois pas davantage, que je puisse vous envoyer mon histoire par fragmens ; & comme je vous écrirai jusques à ce que j'aie trouvé une occasion

ſûre pour vous faire remettre mes lettres, il ſe pourra bien que vous les receviez toutes à la fois. Vous y gagnerez, ſi elles vous intéreſſent, & ſi elles vous ennuient, vous pourrez en ceſſer la lecture, & la couper, où j'aurai paru moi-même vous l'indiquer.

LETTRE SECONDE.

JE vous ai dit dans ma précédente Lettre, mon cher Duc, que Madame de Suffolck nous avoit congédiés ſur le prétexte ſpécieux d'aller chez la Reine. Je m'y rendis pour l'y voir ; ce fut en vain ; ſoit qu'elle eût fait des réflexions qui l'euſſent empêchée de s'y rendre, ſoit qu'elle eût eu, pour n'y pas aller, quelque autre raiſon, elle n'y vint pas, & m'obligea ſenſiblement d'avoir pris ce parti. J'inférai de cette rigueur qu'elle ſe tenoit (car je ne donnai pas à ſon abſence d'autres motifs) qu'elle étoit bien fâchée contre elle-même ; & ſans compter qu'elle ne pouvoit pas mieux m'inſtruire de ſes ſentimens, qu'en me montrant qu'elle me croyoit dangereux pour ſon cœur, elle me donnoit, en ne venant pas, la liberté de parler à Madame

de Pembroock, ſur laquelle vous ſçavez que j'avois des vues ; mais il eſt juſte de vous dire ce que c'eſt, & j'emploierai peu de tems à vous la peindre.

Figurez-vous d'abord une femme ſans traits décidés, mais formant un tout agréable, l'air vif, évaporé, mutin, coquet, pour une Angloiſe ; car, à dire la vérité, à cet égard, elle feroit pitié en France : ſans caractère, mais auſſi ſans envie, ni prétention d'en avoir, ni qu'on lui en croie un. Légere, plus par air, que par goût ; ſacrifiant à la vanité de faire beaucoup de conquêtes, le plaiſir d'aimer, plaiſir plus néceſſaire à ſon cœur, qu'elle ne le croit. Elle a beaucoup de jargon, & en conſéquence, peu d'eſprit, mais prodigieuſement de ces petits riens, qui, ſans le remplacer, ſont dans de certaines circonſtances, auſſi agréables qu'il peut l'être. Elle n'eſt pas gaie, mais elle rit beaucoup ; fort pétulante, & point vive, ne diſcutant rien, décidant toujours, elle n'a ni toutes les graces, ni tous les travers qu'elle ſe donne, & nuit beaucoup à ce qu'elle a reçu de la nature, par tout ce qu'elle emprunte de l'art, qui, entre nous, ne fournit guere que des ridicules. Elle médit avec aſſez de goût & de légéreté, re-

tient bien l'eſprit des autres, poſſede l'art de ſe le rendre propre, autant, du moins, que cela eſt poſſible; & cela l'eſt moins que ne le croient les gens qui en ſont réduits-là. Elle a beaucoup de talens pour une petite maiſon ; perſonne n'eſt plus pantomime ; elle contrefait, on ne peut pas mieux, & vous rend, dans la derniere perfection, les gens même que par le caractere de ſa figure, elle ſembleroit devoir attraper le moins. Elle chante bien, mais pleine de mines & d'affectations, elle met de tout cela dans ſes talens, & les gâte néceſſairement en voulant les outrer. Le deſir prodigieux qu'elle a d'être elle-même, le moins qu'il lui eſt poſſible, fait qu'elle ne parle pas plus avec ſa voix, qu'elle ne penſe avec ſon eſprit. Je ne ſçais quel eſt le ſot Anglois qui lui a dit qu'il eſt agréable d'avoir la bouche de côté ; mais ce n'eſt jamais que quand elle n'y ſonge pas qu'elle l'a autrement. Elle a l'air noble, ſérieux & décent, lorſqu'elle ne gêne pas chez elle la nature ; car l'air qu'on lui voit, eſt rarement l'air qu'elle a, quoique le maintien qu'elle ſe fait, ne vaille aſſurément pas celui qu'il ne tiendroit qu'à elle d'avoir. Mais elle ſçait qu'avec la

décence, une femme ne se fait que respecter; & elle croit que ce n'est pas cela qu'elle veut. Joignez à tout cela une taille fine & légere, des beautés qui vis-à-vis moi du moins, n'ont pas été pour elle en pure perte; & vous connoissez sûrement Madame de Pembroock. Les femmes de son genre sont à-peu-près les mêmes par-tout, & j'avois vu celle là mille fois, lorsque je la vis pour la premiere.

J'avois été trop long-tems en France, pour n'être pas un objet fort important pour Madame de Pembroock : nous avions l'un sur l'autre, les mêmes projets, & à ce que je crois, aussi peu de disposition à nous aimer; mais l'intérêt & la vanité font beaucoup plus de ces sortes de liaisons, que le cœur, & même que le caprice. Elle vouloit donc me conquérir, je voulois la soumettre; elle se croyoit de l'art, j'en ai; il ne m'en falloit qu'un avec elle, dont les femmes ne se défient jamais, quoiqu'il les attrape presque toujours, l'art de paroître aimer; & pour me faire croire la même chose, il falloit qu'il lui en coûtât plus qu'à moi. Les femmes sont forcées de nous en croire sur nos discours, & ne nous persuadent que

par des preuves : cela ne fait pas partie égale ; & j'avois, comme vous voyez, quelque raiſon de compter que l'avantage ne ſeroit pas tout-à-fait du côté de Madame de Pembroock.

La converſation fut donc bientôt liée entre nous : elle ne roula d'abord que ſur ces riens dont les gens de notre ſorte abondent toujours, & ſouvent plus par impuiſſance de faire mieux, que par habitude ou par politique. L'amour en devint bientôt l'objet : vos mœurs ſur cet intéreſſant article ne furent pas oubliées. Quoiqu'elle cherche perpétuellement à copier les Françoiſes, elle ne les en aime pas davantage ; & cette façon de penſer eſt aſſez généralement répandue en Angleteerre, où nous ne vous rendons juſtice que par le ſoin que nous prenons de vous imiter : & ce n'eſt point, à dire vrai, ce que nous faiſons de mieux. Chaque Nation a, comme le goût & la façon de penſer, un air qui lui eſt propre ; & il eſt rare, qu'en cherchant à prendre les graces d'un pays dans lequel on n'eſt pas né, l'on ne ſe donne pas dans le ſien beaucoup de ridicules. J'ai vu chez vous quelques François qui vouloient bien nous faire l'honneur de nous reſſembler, &

qui, avec leur air ſingulier & profond, & (ſuivant la mode regnante) nos grands ou nos petits chapeaux, nos tailles longues ou courtes avoient perdu beaucoup de leurs agrémens, ſans avoir pris rien de notre ſolidité, ou même de nos travers.

J'avois parlé décemment des Françoiſes devant Madame de Suffolck, à laquelle je n'aurois pas plu en prenant ſur elles un air léger; j'en médis avec Madame de Pembroock, à laquelle en les louant, je n'aurois pas fait ma cour; & je lui fis même entendre que ſi j'avois un peu à me louer de leurs bontés, j'aurois eu beaucoup à me plaindre de leur cœur, ſi je les avois aſſez mal connues pour leur livrer le mien. Mais en les peignant fort volages, je ne crus pas devoir me plaindre d'en avoir eſſuyé des infidélités. Je ne ſçais comment cela ſe fait, mais un homme n'a jamais le malheur ou l'accident d'être quitté, que, même aux yeux des femmes, cela ne lui donne un ridicule; & j'ai remarqué que, graces à la corruption des mœurs, il eſt beaucoup plus ſûr de leur paroître volage ou perfide, que malheureux par trop de conſtance; enfin qu'un homme quitté, donne rarement l'envie de

le prendre, & qu'il lui faut encore plus de tems pour leur faire oublier cette infortune, qu'il n'en a eu beſoin lui-même pour s'en conſoler, quelque vive qu'ait été la douleur qu'il en a reſſentie.

Il ne m'avoit pas fallu beaucoup de tems pour pénétrer Madame de Pembroock, & je crus, en conſéquence des lumieres que j'avois ſur elle, pouvoir lui dire avec plus de vivacité, que d'égards pour ſa vertu, que je la trouvois la plus aimable femme d'Angleterre. Quoique je ne lui diſſe rien, que ce qu'elle croyoit déja, elle me répondit qu'il falloit, pour l'en aſſurer, que je me fuſſe ſinguliérement raviſé, ou que je mentiſſe le plus intrépidement du monde. Je ne convins, comme vous voyez bien, ni de l'un, ni de l'autre : ſans me nommer Mad. de Suffolck, elle me fit entendre qu'elle ne doutoit pas que ce ne fût à elle que j'avois donné la préférence, & me loua ſi ironiquement ſur mon choix, que j'en compris qu'elle en étoit bleſſée. Je me défendis de cette imputation, non-ſeulement avec beaucoup de légéreté, mais encore avec aſſez peu de ménagements pour la beauté de la Ducheſſe, pour que, ſi elle m'avoit entendu, elle ne m'eût pas cru auſſi amoureux

d'elle, que je voulois qu'elle le penſât.

Je connoiſſois cependant trop bien les motifs de Madame de Pembroock, pour me prêter autant qu'elle auroit voulu, au deſir qu'elle avoit de rabaiſſer les charmes de Madame de Suffolck; & je crus devoir être d'autant plus réſervé à cet égard, que je pouvois moins douter de l'uſage qu'elle feroit de mes diſcours. Je lui dis donc tout ce qu'il falloit pour contenter ſa vanité, & pour qu'elle pût ſe flatter, que s'il étoit vrai que la Ducheſſe eût été mon premier objet, elle pouvoit l'emporter ſur elle; mais j'évitai autant que je le pus, de dire de Madame de Suffolck rien qui, s'il lui étoit rendu, ne lui prouvât plus de diſcrétion ſur mes ſentimens, que peu de diſpoſitions à la trouver aimable. Madame de Pembroock ne remportôit pas, ſans doute, une victoire auſſi entiere que ſon amour-propre l'exigeoit; mais ſi je lui avois paru ſi indifférent pour la Ducheſſe, je lui aurois ôté l'attrait le plus puiſſant qui la portât vers moi, puiſqu'alors je ne lui aurois pas offert de ſacrifice; & je connois trop les femmes de cette eſpece, pour croire qu'il eût été prudent à moi, de ne lui pas laiſſer l'idée

d'une rivale, & de lui préſenter un triomphe ſi facile.

Madame de Suffolck, qui apparemment boudoit toujours, ne venant pas chez la Reine, me laiſſa tout le tems dont j'avois beſoin pour perſuader à Madame de Pembroock, qu'il ne tiendroit qu'à elle de m'engager, & que je l'étois même déja d'intention, plus que je ne le lui diſois. Elle étoit trop vaine pour ne pas croire bien aiſément qu'on ne la voyoit pas ſans danger; mais quoiqu'en un ſens, j'euſſe bien autant de vanité qu'elle, je ne m'en promis pas moins, quand à ſon tour elle auroit à me perſuader de ſa tendreſſe, de ne l'en pas tenir quitte à ſi bon marché.

Au reſte, je doutois trop peu du retour qu'elle voudroit bien m'accorder, pour lui en demander des aſſurances; & je crus d'ailleurs avoir aſſez obtenu d'elle, en ſi peu de tems, pour ne la pas tourmenter ſur de pareilles minuties. Elle me pria même à ſouper pour ce ſoir-là, avec Madame de Rindſey, chez laquelle j'avois paſſé, moins parce que j'étois un peu ſon parent, que pour commencer à mettre en exécution les vues que j'avois ſur elle. Celle-ci qui, ſur la fin de notre converſation, s'approcha de nous, me dit

fort obligeamment, mais d'un air timide & embarrassé, qu'elle seroit charmée de retrouver chez Madame de Pembroock, ce qu'elle avoit perdu en ne se trouvant pas chez elle lorsque j'y avois passé. Il n'est pas bien étonnant en Angleterre de voir les femmes embarrassées. La pudeur qui les tourmente sans cesse, & qu'en général, elles poussent jusques au ridicule, leur permet rarement de parler à un homme, surtout les premieres fois, sans rougir : mais je crus remarquer, malgré la singuliere modestie de Madame de Ryndsey, que son trouble partoit d'une autre cause. Je ne me trompois pas; mais il est certain que quand je me serois trompé, je ne l'en aurois pas moins cru.

Ma situation avec ces deux femmes étoit cependant assez délicate. Je venois de parler amour à l'une, ou à-peu-près; cette ouverture de cœur m'engageoit à avoir pour elle des soins plus marqués que si je ne lui eusse encore rien dit; & il falloit à Madame de Pembroock des avances d'autant plus décidées, qu'il lui étoit bien plus nécessaire de paroître aimée, que de l'être en effet. La plus légere distraction ne m'auroit pas perdu à la vérité, mais

l'auroit

l'auroit bleſſée. Et s'il n'étoit pas bien intéreſſant pour mon bonheur de la ſoumettre, il l'étoit pour ma vanité, qu'on crût que je l'avois conquiſe, & ſur-tout qu'il ne m'en avoit preſque coûté pour cela que de me montrer. Que de femmes, en effet, j'aurois quittées d'avoir pour moi des bontés réelles, ſi elles avoient bien voulu, ſans cela, laiſſer croire au public, qu'elles m'honoroient des leurs! mais je les ai toutes trouvées de trop bonne foi, pour ſe prêter à une fauſſeté ſi inſigne.

Plus il étoit eſſentiel à ma gloire, que Madame de Pembroock parût ne me pas réſiſter, moins je devois choquer ſon amour-propre; ſans doute il l'auroit été, ſi elle avoit pu penſer que je me partageois; & ç'auroit été lui rendre néceſſaires, mille petites tergiverſations auxquelles ſa façon de penſer ne la portoit que trop, & que je ne croyois pas pouvoir eſſuyer ſans me commettre. Il ne falloit pas, d'un autre côté, que je paruſſe ſi décidé pour elle, que Mde. de Rindſey m'en crût amoureux à un certain point. S'il y a des femmes que la certitude d'avoir à combattre une rivale aimée n'arrête pas, il y en a qu'elle décourage; & Madame

de Rindſey avoit un air ſi doux, ſi modeſte, & qui maſquoit ſi bien ſa ſinguliere intrépidité à tous égards, que je pouvois craindre qu'elle ne redoutât, ſoit pour ſa vanité, ſoit pour ſon ſentiment, la concurrence de Madame de Pembroock. Ces deux femmes étoient, ou paroiſſoient du moins, de caractere ſi différent, que je crus que je pourrois, ſans beaucoup d'efforts, concilier des choſes ſi oppoſées; & j'y parvins, en effet, ſans avoir pour cela beſoin d'autant de fineſſe que je l'avois cru d'abord. S'il arrivoit, au reſte, que malgré mes précautions, Madame de Rindſey me trouvât trop d'empreſſement pour Madame de Pembroock, & qu'à ſon tour, celle-ci ne me crût pas abſolument indifférent pour l'autre, il ne me paroiſſoit pas bien difficile d'effacer le mécontentement ſecret de la Prude, en rejettant ſur le deſir de ne pas expoſer ſa réputation, les attentions trop modérées que j'aurois eues pour elle, & de me ſauver des reproches de la Coquette, en donnant devant elle à Madame de Rindſey, tant de ridicules, qu'elle ne pût pas douter qu'elle ne ſe fût trompée, lorſqu'elle m'avoit cru ſur elle quelques vues.

En attendant que je ſçuſſe ce qu'étoit intérieurement Madame de Rindſey, je réſolus de me conduire avec elle d'après ſon maintien, la réputation qu'elle avoit dans le monde, & la ſévérité de mœurs & de principes qu'elle y affichoit. Vif, léger, galant, bruyant même avec Madame de Pembroock, je ne lui parlai que d'elle, de ſes agrémens, des modes, des plaiſirs & des uſages de Paris. Sérieux & ſenſé avec Madame de Rindſey, je gémis du débordement qui commençoit à ſe gliſſer dans les mœurs, & j'invectivai avec force contre la puiſſance, le faſte & les déréglemens de la haute Egliſe. Rien n'étoit aſſurément plus contradictoire que le ton, les diſcours & les façons que j'employois avec chacune d'elles : mais c'étoit des femmes ; je les flattois ; & pendant que l'une admiroit la galanterie & la légéreté de mon eſprit, l'autre paroiſſoit ne pas comprendre comment revenant de France, & à mon âge, je pouvois avoir tant de ſolidité. Je ſçus d'ailleurs leur dire mille choſes fines & délicates que je répétois pour la millieme fois, mais qui n'en avoient pas moins pour elles les graces de la nouveauté. Enfin, je

les laissai enchantées, & ne les quittai que très-convaincu qu'aucune des deux ne m'échapperoit.

En rentrant chez moi, j'y trouvai, pour comble de bonheur, ce que j'avois envoyé à Madame de Suffolck, avec une lettre dans laquelle elle avoit mis la plus haute dignité. Buttington, qui m'avoit attendu, ne revenoit pas de surprise, de ce que je me rejouissois d'une rigueur qui, selon lui, étoit une des cruautés des plus inouies, qu'on eût eues en Angleterre, de mémoire d'homme. Oui! lui dis-je; eh! qu'a-t-elle donc fait de ma lettre? Pourquoi l'a-t-elle gardée? Ah! imbécille, indigne d'avoir reçu des leçons du Duc de.... & de moi.... Parbleu! interrompit-il, elle étoit insolente, ta lettre! elle lui aura déplu; dans son premier mouvement, elle l'aura brûlée: ne voulois-tu pas qu'elle t'en renvoyât les cendres? Mon ami James, continua-t-il, je vous l'ai déja dit; vous vous embarquez dans une sotte affaire; &, pour le pays, permettez-moi de vous le redire, vous la conduisez très-sottement. Eh bien? soit, lui répondis-je, mais je parie contre toi mille guinées, que j'ai Madame de Suffolck; & je te donne encore par

deſſus le marché, les Pembroock & les Rindſey.

Le Comte de Buttington étoit apparemment en malheur ce jour-là; car ce que je lui dis, ne l'empêcha pas de parier; & le détail que je lui fis après de mes conquêtes du ſoir, ne lui donna point la plus légere peur de perdre ſon argent. Pour Madame de Pembroock, me dit-il, je la connois aſſez pour ne pas douter qu'elle ne ſe laiſſe aimer: mais toutes ces grandes exclamations qu'elle a faites ſur l'excès de ton mérite, ne m'aſſurent point du tout que tu ſois auprès d'elle auſſi heureux que tu t'en flattes, & que peut-être elle te le fait eſpérer par ſes agaceries. A l'égard de Madame de Rindſey, ajouta-t-il, en hauſſant les épaules, il n'y a peut-être jamais eu de prétentions plus folles, & d'eſpérances plus mal fondées que celles que tu as ſur elle; & le Ciel ne te les permet ſans doute, que pour humilier ta vanité. Ne croirois-tu pas, par haſard, qu'elle t'a lorgné? Mais oui, répondis-je; j'ai, par exemple, cette certitude-là: il eſt vrai que c'eſt à ſa maniere; ces grands & triſtes yeux s'arrêtoient ſur moi, ſans chaleur & ſans expreſſion, ou du moins, ils

en avoient une ſi ſournoiſe, que je conviens qu'il n'étoit pas aiſé de l'y ſaiſir. Elle y étoit pourtant ; & ſi j'oſerois répondre que Madame de Rindſey n'aimera jamais, je n'en ſuis pas moins ſûr qu'il n'y a peut-être pas, dans toute l'Angleterre, de femme plus aiſée à vaincre, ſur laquelle à la vérité, l'amant puiſſe prendre moins, mais que l'amour amuſe plus. (A ce propos, nouveau mépris de la part du grand Buttington) : au reſte, reprit-il, me ſeroit-il permis de vous demander comment, après la magnifique épître que vous avez reçue de Madame de Suffolck, vous comptez vous arranger avec elle ? Ne lui propoſerez-vous pas demain de vous donner un rendez-vous ? Non, mon cher Williams, lui répondis-je, je ne ſuis pas tout-à-fait aſſez Buttington pour cela. Du moins, vous oſerez l'aborder ? Cela n'eſt pas douteux, repliquai-je ; elle m'adore ; & je n'en ſuis pas, en vérité, moins ſûr que ſi elle me l'avoit dit.

Buttington, qui eſt un des Pairs du Royaume qui a le mieux fait ſes Humanités, s'éleva là-deſſus avec fureur, & me déclama d'un ton véhément, une parfaitement belle invective en vers la-

tins contre la vanité, qui ne me corrigea pas plus que toutes les injures qu'il me dit après, dans l'Anglois du monde le plus élégant. Sçavez-vous bien, mon ami, continua-t-il, qu'en revenant de France, plus gâté qu'inſtruit par vos leçons, vos exemples, & deux ou trois belles aventures que le Duc & vous m'aviez procurées, je voulus en agir dans ce pays-ci, comme j'avois fait en France? Sçavez-vous bien ce qui m'en arriva? On te prit pour un fat, ſans doute? Juſtement, reprit-il: non ſeulement, je manquai la Dame, mais encore, c'eſt qu'on me donna ſur mes agréables façons de faire, des ridicules qui ne ſont pas effacés, & qu'on ne m'appelle encore à la Cour, que *le Beau Téméraire*. On fit fort bien; de quoi t'aviſois-tu? & de quoi t'aviſes-tu toi-même, repliqua-t-il? Enfin, mon cher Duc, je compris que je ne lui ferois jamais ſentir la différence qu'il y a entre nous deux, & je fus obligé d'envoyer coucher un homme ſi déraiſonnable.

Je m'étois bien douté que la Ducheſſe, emportée par ſa paſſion, & épuiſée du ſacrifice qu'elle s'étoit fait la veille, n'auroit pas la force de le recommencer; mais je n'en avois pas moins réſo-

lu de la punir de ſa révolte contre moi. J'avois d'ailleurs cru remarquer, que lorſqu'une femme raiſonnable commence à s'engager, & qu'elle s'en apperçoit, il eſt dangereux de la laiſſer dans un état paiſible; que l'on ne ſçauroit trop occuper ſon cœur, du ſentiment qu'elle ſe reproche; & que, par une de ces bizarreries de la nature, dont il ſeroit preſque impoſſible de rendre compte, il eſt plus sûr de la tourmenter par la douleur, que de ne lui donner que des idées de plaiſir, ſur-tout, lorſque l'on veut qu'elle ſe détermine promptement, & que c'eſt à une ame tendre que l'on a affaire. Je m'étois en conſéquence, promis d'inquiéter celle de la Ducheſſe; & dans cette intention, je l'attendis chez la Reine. Elle y arriva enfin, plus belle que tous les Anges enſemble, & avec une impreſſion de douce triſteſſe dans les yeux, & une ſorte d'embarras dans toute ſa perſonue, qui lui donnoit des graces inexprimables. Je jugeai, à la fierte qu'elle mit dans ſes regards, lorſqu'elle les porta ſur moi, qu'elle ne doutoit pas que ſa lettre ne m'eût anéanti; & je crus qu'il n'étoit, ni de ma dignité, ni de mon intérêt, de lui laiſſer cette idée. Il me ſeroit difficile de vous

peindre l'excès de sa surprise, de sa confusion, & de sa colere, lorsqu'au lieu de l'humiliation profonde dans laquelle, après mes torts & ses rigueurs, elle ne doutoit pas que je ne fusse plongé, je ne lui montrai que de la froideur & du détachement. Je mis de tout cela, mais rien que cela, dans la révérence que je lui fis; & je suis bien sûr qu'elle n'en avoit jamais reçues qui lui dissent les mêmes choses. Il ne se peut pas que vous n'y ayez jamais pris garde; mais, à mon gré, les femmes ne sont jamais plus plaisantes, que lorsqu'il leur arrive de nous trouver dans des dispositions contraires à celles dans lesquelles elles nous supposoient. Celle-ci qui n'avoit aucune idée de ce tour françois, en pensa tomber d'étonnement. Je m'étois flatté que sa surprise n'iroit pas sans une très-vive colere, & pour mieux jouir de celle qui la transportoit, je l'abordai avec tant de liberté dans le maintien, que je la vis tout près de me dire des injures. Malheureusement, elle se contint, & j'en fus quitte pour un regard, où il y avoit toute la fureur que de très-beaux yeux puissent exprimer. Je le crus du moins; mais je lui en vis bien davantage, lorsqu'avec ce même

air de détachement que ſa colere ne faiſoit qu'augmenter, je lui fis, avec toute l'intrépidité imaginable, un de ces complimens d'uſage qui ne ſignifient que le peu que nous inſpire la perſonne qui en eſt l'objet. Quel trouble une conduite ſi ſage & ſi peu prévue, n'éleva-t-elle pas dans ſon ame! Que ſa douleur fut vive! & avec combien de délices j'en jouis!

Si tous les hommes pouvoient ſçavoir comme nous, mon cher Duc, à quel point une véritable paſſion les ſoumet & les avilit! de combien de choſes qui, lorſqu'ils penſent comme nous, ne dépendent que d'eux, elle les fait dépendre, il n'y en a pas qui ne préférât au bonheur toujours aſſez douteux de regner ſur un cœur, par le ſentiment, le plaiſir ſingulier & flatteur, de régler une ame comme on le veut, de ne la déterminer que par ſes ordres, d'y faire naître tour-à-tour les mouvemens les plus oppoſés; & du ſein de ſon indifférence, de la faire mouvoir comme une machine dont on conduit les reſſorts, & à laquelle on ordonne à ſon gré, le repos ou le mouvement!

Au milieu de tant de peines, Madame de Suffolck jouiſſoit cependant du

ſuprême bonheur de me voir ; mais je ne lui laiſſai cette conſolation, qu'autant que cela m'étoit néceſſaire, pour qu'elle ne me crût pas aſſez piqué, pour éviter ſa préſence ; & ce ne fut qu'après lui avoir bien prouvé que je ne la craignois pas, que je jugeai à propos de diſparoître à ſes yeux. J'y lus, quand je pris ce parti, une impreſſion de douleur ſi vive, qu'un Buttington en auroit ſûrement été touché. Vous ne me faites pas, à ce que je crois du moins, le tort de me ſoupçonner d'une foibleſſe pareille; mais quand j'en aurois été capable, Madame de Suffolck en auroit tiré peu de fruit. Je ſçavois que Madame de Pembroock reſtoit chez elle, je lui devois une viſite ; & quand je ne la lui aurois pas dûe, dans les circonſtances où j'étois avec elle, je n'en aurois pas moins été la voir.

Il y avoit tant de monde chez Madame de Pembroock, & en conſéquence, ſi peu à faire pour mes projets, qu'après une viſite fort courte, je retournai chez la Reine, pour y achever la Ducheſſe, J'avois tant de ſujets de la croire accablée de triſteſſe, que j'avoue que je fus confondu de la trouver qui rioit, & de la façon du monde la plus naturelle. Ces

ris m'auroient même extrêmement déplu, si à mon arrivée ils n'eussent pas redoublé. J'entendois, aussi bien qu'elle, ce que lui disoit Mylord Dorset; & comme je n'y trouvois rien qui fût si singuliérement plaisant, je compris qu'il y avoit de l'affectation dans ses ris, & j'en conclus qu'elle n'étoit pas aussi tranquille qu'elle vouloit le paroître. Si mon intention étoit de tourmenter son cœur, je n'avois, ni ne pouvois avoir celle de le décourager, ni de trop humilier son amour-propre. Rien n'est si dangereux avec les femmes qui ont de la dignité dans l'ame; & je ne sçavois pas si Madame de Suffolck, qui en a beaucoup, sentoit déja assez d'amour pour que sa fierté ne lui donnât pas enfin contre moi, de violens & d'utiles conseils. Sans être donc la dupe de l'air détaché qu'elle affectoit, je crus devoir en prendre un qui lui marquât plus d'intérêt. Je me joignis à la conversation: mon ton fut doux, mes regards tendres, & ma contenance respectueuse. Quoiqu'elle semblât à peine s'appercevoir de ce changement, & que ma présence parût ne lui rien ôter de sa liberté d'esprit, j'étois convaincu qu'elle souffroit intérieurement; mais en consentant à la raf-

ſurer, je ne jugeai pas à propos de me compromettre ; & d'ailleurs, j'étois bien ſûr que, quelque peu que je fiſſe, elle ſçauroit toujours ſe l'exagérer aſſez. Quelque effort qu'elle ſe fît pour conſerver cet air de ſévérité qu'elle croyoit me devoir, ſes yeux, malgré elle, s'adoucirent en me regardant, & elle ne s'oppoſa pas aux petits arrangemens que je fis pour lui donner la main, quand elle ſortiroit de chez la Reine. Il m'auroit aſſurément été facile d'y mettre plus de fineſſe ; mais plus je lui aurois voilé ma marche, moins j'aurois vu à quel point ſon amour l'entraînoit. Enfin, je lui donnai la main, & je tremblai en m'acquittant de cette fonction, comme le jour qu'en faiſant la même choſe ſur l'eſcalier de l'Opéra, vous me crûtes prêt à tomber. Je ne ſais ſi la Ducheſſe eut la même idée, mais ce dont je ne puis douter, c'eſt qu'un ſi beau déſordre la toucha ſenſiblement. J'avois la veille joué à peu près le même rôle ; mais ce ſont de ces choſes que l'on peut répéter tant qu'on veut avec les femmes, & dont leur vanité nous aſſure toujours le ſuccès. Dès que je me vis ſeul avec elle, je me juſtifiai reſpectueuſement de la liberté que j'avois priſe. Le crime lui

plaiſoit trop, dans le fond, pour qu'elle fût bien difficile ſur les excuſes. Elle ſe plaignit, cependant, de ce que je ne l'avois pas reſpectée. Je me récriai ſur ſon injuſtice; mais je n'en eus pas moins la méchanceté de lui faire ſentir que je regardois à peu près comme une faveur, la diſtraction qu'elle avoit eue de garder ma lettre, & la douleur avec laquelle elle s'étoit plainte de l'inſolence que j'avois eue de lui écrire ſi promptement l'intention où j'étois de vivre & de mourir dans ſes chaînes.

Elle fut d'autant plus outrée de ce que je lui diſois, qu'elle ſentoit bien qu'elle avoit à cet égard, quelque choſe à ſe reprocher. Elle rejetta en rougiſſant, ſon oubli ſur le peu de mémoire que l'on conſerve pour les choſes indifférentes. Je parus atterré de ſa réponſe; & elle monta en caroſſe, très-convaincue que j'étois bien puni de ma vanité, & fort ſatisfaite de la façon dont elle l'avoit réprimée.

Que les hommes ſont injuſtes, mon cher Duc, lorſqu'ils croient que notre vie eſt oiſive, & que nous ne penſons jamais! Si ceux d'entr'eux qui nous accuſent de ne faire que des riens, & c'en eſt certainement le plus grand nombre,

ſçavoient combien il nous faut de manege, de méditations profondes, de ſagacité, pour pénétrer les différens caracteres des femmes, en profiter, les conduire ſelon nos vues & nos deſirs, & combien tant de ſoins divers rendent notre vie active & agitée, ils prendroient bientôt de nous une autre opinion. Je crois cependant qu'accoutumés comme ils ſont, à ne juger des choſes que par préjugé, ils pourroient changer d'avis ſur nous, ſans nous en eſtimer davantage, & trouveroient que nous faiſons & de notre tems, & de nos talens, un uſage fort ſingulier, comme s'il y avoit moins de mérite, & ſouvent des vues beaucoup moins grandes à tromper des femmes, par ſa fineſſe, qu'à abuſer par les ruſes uſées de la politique, & aveugler ſur leurs intérêts, une Cour & des Miniſtres. Aſſurément, quand je veux bien comparer le négociateur à nous, ce n'eſt pas que je ne ſente à quel point je lui fais grace, & combien en cela je défere à l'opinion; mois il n'en eſt pas moins vrai qu'on y trouveroit de notre part, autant d'orgueil que nous qui ſentons le poids de nos travaux, & qui en connoiſſons le prix, devons y trouver de modeſtie. Il

y a bien loin encore des lumieres que les hommes croient avoir acquises à la véritable philosophie : & je ne sçais si ce ne seroit pas penser trop bien d'eux, que de croire qu'ils puissent jamais y parvenir.



LETTRE TROISIEME.

SI quelqu'autre que vous, mon cher Duc, lisoit mon histoire, & qu'elle tombât, par exemple, entre les mains de ces gens qui, pour toutes connoissances, n'ont que des préjugés, il seroit étonné, sans doute, que je trouvasse dans les événemens d'une vie aussi frivole que la mienne, à ses respectables yeux, de quoi en composer une, & de ce que même j'oserois faire souvenir que j'ai vécu. En effet, qu'y verroit-il? des femmes cherchées & poursuivies sans amour & sans desirs, avec la plus grande ardeur, & prises uniquement pour être quittées; un homme, toujours dans la plus grande agitation pour la chose du monde qui paroît devoir occuper le moins, dès qu'elle n'intéresse pas le cœur; des regards discutés avec le

le détail le plus étendu ; de ſimples mines devenues un ſujet de ſpéculation, & traitées ſérieuſement, & avec autant de profondeur que pourroient l'être des faits de la plus grande importance ; une analyſe exacte juſqu'au ridicule, du cœur, des caprices ou des petits motifs d'une femme ; un amas de mépriſables ruſes, ou d'atroces perfidies ; en un mot, les mémoires d'un fat ; digne objet, aſſurément de l'attention publique !

Mais, ſans compter qu'un objet, quel qu'il ſoit, n'a d'importance que celle qu'on lui donne, & que la vanité, l'intérêt & le préjugé, réglent ſeuls le prix des choſes, ce même homme qui, parce que j'aurois le malheur d'être ſon contemporain, n'auroit que du mépris pour tout ce que j'aurois à lui raconter, croiroit ne pouvoir jamais aſſez payer un livre qui l'inſtruiroit de quelques particularités galantes de la vie de quelque Romain, fameux ou non, & qui ſeroit du ſiecle d'Auguſte. Eh quoi ! les choſes changent-elles donc de nature par l'éloignement ; & comment ſe peut-il que ce qui, s'il avoit vécu du tems de ce Romain, ne lui auroit paru que frivole, devienne enfin pour lui un objet ſi intéreſſant ? Verrons-nous toujours les

hommes, non contens d'être la dupe du ſiecle où ils vivent, l'être encore des ſiecles où ils n'ont pas vécu? Mais n'interrogeons pas leur raiſon; nous ſommes trop ſûrs que leur vanité ſeule nous répondroit. Cependant, eſt-il décidé que l'on ne voudra jamais étudier les hommes, que dans ceux qui n'exiſtent plus; & ſçavoir ce qu'ils ont été, n'eſt-ce pas pour nous une curioſité auſſi inutile, & preſque auſſi déplacée que le ſeroit celle de vouloir apprendre ce qu'ils ſeront après nous? Il n'eſt pas douteux, à ce que je crois du moins, qu'il ne nous fût bien plus néceſſaire de connoître ceux avec leſquels nous ſommes obligés de vivre; mais il eſt bien moins aiſé de pénétrer ce qu'ils ſont capables de faire, qu'il ne l'eſt de ſçavoir ce qu'ils ont fait. Il n'y a perſonne qui ne puiſſe lire; & la Nature n'a pas donné à tout le monde de quoi percer la profondeur du cœur humain; ſans doute, elle a bien fait. Comme il y auroit pour nous un tourment perpétuel, attaché à la connoiſſance préciſe de l'inſtant qui doit terminer nos jours, ce n'en ſeroit pas un moindre pour nous que de ſçavoir à quel point les objets de notre eſtime, de notre amitié, de notre amour, ſont ſou-

vent indignes de tout ce qu'ils nous inspirent. Cette ſorte de preſcience ne préviendroit pas en nous ces paſſions, & ne nous les rendroit que plus douloureuſes, par la certitude qu'elle nous donneroit, que le ſentiment le plus cher à notre cœur, ne peut un jour en devenir que le ſupplice.

Je veux donc que ce ſoit un bonheur pour les hommes, que de ne pouvoir jamais parvenir à un ſi haut degré de connoiſſance, & qu'il eſt important pour le bonheur de l'humanité, qu'ils ſe croient réciproquement des vertus. Cela n'empêche pas qu'il ne nous ſoit recommandé, & par la raiſon même, d'apprendre à les connoître; & j'oſe ſoutenir qu'une hiſtoire qui ne contient que les minuties de leurs erreurs, eſt plus utile pour cela que toute autre. Mais, me dira-t-on, le beau ſujet de réflexion que des femmes! Eh quoi! ſont-elles donc ſi peu de choſe à nos yeux; influent-elles ſi peu ſur notre vie, que nous devions regarder comme perdu, ou mal employé, le tems que nous mettons à approfondir leur ame? Qui peut donc mieux que cette étude, garantir notre cœur du trouble qu'elles y excitent, & nous apprendre à ne nous

pas faire un objet de paſſion, de ce que la Nature, toujours plus ſage que nous, a voulu ſans doute qui ne fût pour nous qu'un plaiſir ? Les femmes, de leur côté, inſtruites des piéges que nous leur tendons, apprenant par une hiſtoire du genre de la mienne, combien peu elles doivent compter ſur notre cœur; à quel point il nous eſt aiſé de feindre de l'amour; le peu que font pour nous, nos ſermens, & tout ce qu'elles riſquent à les croire, en deviendroient néceſſairement moins crédules, en ſeroient plus eſtimables, & de-là même plus heureuſes.

Mais quand on voudroit bien convenir que mon hiſtoire, conſidérée de ce côté, pourroit être utile, on ne m'en blâmeroit pas moins du peu de conſiſtance des faits qui la compoſent. Les hommes, ceux-mêmes auxquels par leur état, ces récits importent le moins, aiment les grands événemens; c'eſt-à-dire, ce qui leur paroît tel; car que l'on décompoſe ces grands événemens, on ne les trouvera preſque jamais, que le réſumé d'une infinité de petites circonſtances, plus puériles les unes que les autres aux yeux de la raiſon, ou quelquefois, le réſultat que l'on devoit le

moins attendre de toutes les mesures que l'on avoit prises, & du récit desquelles on a vastement ennuyé le Lecteur. Cela se peut : mais du moins, on lui a présenté des objets dignes de l'occuper ; une grande révolution, le bouleversement d'un Empire, la fondation d'un autre, des guerres cruelles, d'importantes négociations, &c. Il faut en convenir, tout cela est fort beau ; mais mon histoire est aussi fort belle. Vous ne me montrez que l'extérieur de l'homme, ou ne m'offrez, pour percer plus loin, que des conjectures que je puis, si je veux, ne pas adopter, & qui, quelque fines qu'elles puissent être, n'en sont peut-être pas mieux fondées. Moi, c'est le cœur que je développe, son délire particulier, le manége de la vanité, de la fausseté dans la plus intéressante des passions que j'expose à vos yeux. Cela peut, à la vérité, n'être pas utile à tous les hommes ; mais, soyez amant, je cesserai de vous paroître si frivole : craignez de l'être, vous me devrez encore plus d'estime & de reconnoissance ; repentez-vous de l'avoir été, en vous retraçant vos erreurs, je vous affermis dans un repentir qui ne peut que vous sauver des malheurs, ou des ridicules,

peut-être tous les deux ; & si vous n'avez été qu'un fat, ou si, comme moi, vous en êtes un, par mon exemple je vous corrige de l'être, je vous console de l'avoir été ; ou, ce que vous aimerez mieux, peut-être, & qui peut en effet vous être plus nécessaire, ou plus agréable, j'encourage votre fatuité par mes succès, & vous la rends plus utile par mes préceptes.

Après cette longue excursion, beaucoup plus Angloise qu'elle n'est placée, & qui ne vous ennuiera peut-être pas moins qu'elle ne m'a coûté, je vais, mon cher Duc, reprendre mon histoire que, s'il m'en souvient bien, j'ai laissée à une très-importante circonstance ; c'est que je donnois la main à la Duchesse sur l'escalier du Palais.

Ce qui me divertit beaucoup, fut l'étonnement de Buttington, qui allant me chercher chez la Reine, s'étoit arrêté au bas du degré, pendant que nous le descendions. Quoi ! me dit-il, vous avez osé lui parler ? mais aussi, si je ne me trompe, cela ne vous a pas réussi ? On ne peut pas mieux, lui répondis-je ; car je l'ai mise dans une fureur exécrable, & je cours en jouir & l'augmenter chez Madame de Norfolck, où je sçais

qu'elle ſoupe. Mylord veut-il y venir ? je lui montrerai comme on ſe fait, à la fois, adorer & déteſter d'une femme. Il a vu cela cent fois à Paris; mais je vois qu'il a tout oublié à Londres, & je veux bien recommencer ſon éducation.

Buttington conſentit à ce que je lui propoſois ; & nous arrivâmes chez Madame de Norfolck, aſſez long-tems avant la Ducheſſe, qui alloit un train un peu plus décent que le nôtre. Je ne pourrois jamais vous peindre la ſurpriſe & la joie qui éclaterent dans ſes yeux, lorſqu'elle me trouva dans une maiſon où elle m'attendoit ſi peu. Buttington, qui n'eſt pas l'homme de ſon ſiecle qui lit le plus finement dans les yeux, ne vit que de l'étonnement dans ceux de la Ducheſſe ; & il eſt vrai qu'elle renferma avec tant de promptitude, celui de ſes mouvemens qui m'étoit favorable, que j'avoue qu'il falloit toutes mes connoiſſances pour pouvoir le ſaiſir dans les ſiens. Je fus quelque tems dans l'indéciſion ſur la conduite que j'aurois avec elle ce ſoir-là. Le goût qu'elle m'inſpiroit, me faiſoit pencher vers la clémence ; mais c'étoit une ſurpriſe des ſens à laquelle je ne crus pas que je duſſe céder : &, toutes réflexions faites, je

me déterminai à agir avec elle, à toute rigueur. Si je n'avois voulu ſeulement que la déſeſpérer, il ne m'auroit fallu, pour y parvenir, que paroître toujours jouir de la tranquillité que j'avois affectée juſques là. Lui prouver de l'indifférence, ou plutôt lui en faire craindre, étoit quelque choſe; mais cela ne me ſuffiſoit pas, & je voulois la rendre jalouſe. C'eſt, de tous les mouvemens, celui qui agite le plus, & que l'on peut cacher le moins; & qui, par conſéquent, décele le plus les ſentimens que l'on condamne encore au ſilence. Ce n'étoit pas que je puſſe douter encore de ceux de la Ducheſſe; mais elle s'obſtinoit à les renfermer, & il m'eût été doux d'en jouir.

J'avois affaire, heureuſement pour moi, à un cœur tendre, ſenſible, délicat, tel enfin qu'il le faut pour connoître dans toute ſon étendue, l'horrible tourment de la jalouſie. Auſſi ſe livra-t-elle à cette cruelle paſſion avec toute la vivacité imaginable. Quel plaiſir n'étoit-ce pas pour moi, de la voir machinalement épier mes regards, les ſuivre avec inquiétude où ils ſe portoient, & rougir de fureur, quand ils s'arrêtoient ſur une femme trop long-tems! Ce qu'il y a d'heureux, c'eſt que la ja

loufie ne choifit pas, que tout lui fert d'objet & d'aliment, & que quand on craint de perdre ce qu'on aime, tout alarme, & même, ce que l'on doit redouter le moins. Hélas! combien, pour tâcher de me dérober le défordre dans lequel je la mettois, elle s'efforça d'être vive & fémillante! combien, fes graces & fon efprit, toujours fi fimples & fi naturelles, devinrent forcés! Que je lui caufai de tourmens, & qu'elle me donna de plaifir! Je ne fçais fi la douleur dont elle étoit pénétrée, la ramena, malgré elle même, au ton férieux; ou fi fimplement elle fentit à quel point elle étoit déplacée; mais je vis bientôt ceffer fa gaieté & fes plaifanteries. Quelle victoire! & fi vous connoiffiez la femme fur laquelle je la remportois! combien elle eft fiere! à quel point elle eft belle! Ah! jamais triomphe ne m'avoit fi fenfiblement flatté; & jamais auffi je n'avois joui d'un fpectacle auffi doux pour mon amour-propre que celui-là. Toute inquiete, toute agitée qu'elle étoit, foit pour mieux cacher fon trouble, foit plutôt pour ne me pas perdre de vue, elle confentit, après le fouper, à jouer avec moi, & s'y conduifit à faire pitié. Mais comme il ne faut pas

dire aux femmes, même dans la plus grande intimité, ce qu'on a pénétré de leur ame, je l'ai depuis assurée que son air indifférent, ce soir-là, m'avoit donné la plus vive des inquiétudes. La douleur & l'amour occupoient trop, cependant, le cœur de Madame de Suffolck, pour qu'il lui fût possible, à quelque point qu'elle prît sur elle-même, d'y tenir plus long-tems; & notre partie fut finie à peine, qu'elle s'en retourna chez elle avec un air d'humeur, & une brusquerie qui terminerent bien agréablement cette journée.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que Buttington n'avoit pas moins pris d'humeur contre moi, qu'elle-même; & quand je lui demandai ce qu'il pensoit de ma conduite: James, mon ami, me répondit-il, il est juste de laisser ses amis se noyer à leur fantaisie; mais si j'avois été à la place de Madame de Suffolck, je vous aurois indubitablement rompu sur le nez, tous les éventails de la maison. Elle me prépare, à ce que je crois, repris-je, un sort plus doux; ce n'est pas qu'en ce moment elle ne croie me détester, mais elle m'adore, & je suis bien sûr de faire pleurer actuellement deux des plus beaux yeux du monde.

J'aime aſſez, moi, à procurer des inſomnies à ces fieres beautés qui en donnent à tant de gens. Eh morbleu ! Mylord, repliqua-t-il, ſi ce, contre quoi je vais parier tout à l'heure, ſi vous voulez, vous êtes aſſez heureux pour l'occuper tendrement, tout indigne que vous en êtes, pourquoi préférer au plaiſir ſi délicieux, que ſa paſſion pour vous peut vous donner, la volupté barbare de déchirer un cœur où vous croyez que vous regnez ? Mon cher Williams, répondis-je, il y a des voluptés délicates, des plaiſirs fins, qui qui ne ſont pas pour tout le monde, & que je ne ſuis pas ſurpris qu'un homme qui, comme vous, ne ſçauroit s'élever au-deſſus de ſes ſens, ne conçoive pas ; & malheureuſement pour vous, celui que me donne à préſent Madame de Suffolck eſt de ce genre. Eh moi, reprit-il en fureur, je vous ſoutiens, je parie même, ma plus belle terre, que non-ſeulement elle ne pleure pas, mais qu'elle ne vous fait même pas l'honneur de vous haïr.

Vous connoiſſez la façon de raiſonner de Buttington ; il faut qu'il jure, ou qu'il parie : je ne voulus plus le dernier ; & après m'avoir honoré de tou-

tes les injures que notre langue peut fournir, & ce n'eſt aſſurément pas dire peu, enfin, il voulut bien me laiſſer m'endormir ſur mes lauriers.

Je crus pourtant devoir aller le lendemain voir Madame de Suffolck; & ce que Buttington n'auroit pas compris, & que vous comprendrez vous, fort aiſément, je fus d'autant plus comblé de joie, quand on me dit qu'elle n'y étoit pas, que j'étois plus sûr qu'elle y étoit. Rien, en effet, n'étoit plus flatteur pour moi que cette exception, & elle ne pouvoit guere mieux me prouver combien elle craignoit ma préſence, qu'en m'interdiſant la ſienne. En quittant ſa porte, j'allai à celle de Madame de Pembroock, voir ſi elle avoit donné de pareils ordres contre moi. Je la trouvai ſeule, & couchée ſur une eſpece de chaiſe longue, avec un air de liberté qui étoit à Londres, auſſi nouveau, que peu décent, & qui me donna d'aſſez grandes eſpérances. Je ne trouvai pas dans ſes yeux, à la vérité, autant de tendreſſe que dans ceux de Madame de Suffolck, mais je crus y lire cette ſorte de deſir qui promet autant, & n'engage pas d'une façon ſi ſérieuſe. Je m'établis donc auprès d'elle,

& lui parlai avec une familiarité tout-à-fait légere, de ce qu'elle m'inſpiroit. Il y avoit, dans le ton que je prenois, plus de quoi la bleſſer, qu'il n'y avoit dans ce que je lui diſois, de quoi l'attendrir ; mais elle eſt de ces ſortes de femmes, qui pardonnent tout, dès qu'on leur dit qu'elles ſont belles, & dont la vanité n'eſt jamais choquée que du ſilence que l'on garde ſur leurs charmes. Si je lui parlois ſans chaleur, elle me repondit avec diſtraction, & me parut même, infiniment plus occupée d'un petit chien qu'elle agaçoit, que de moi, & de tout ce que je pouvois lui dire : & tout de ſuite, elle me demanda, ſi je ne trouvois pas Madame de Rindſey ſupérieurement ridicule. Comprenez-vous, ajouta-t-elle, l'air de ſatisfaction avec lequel elle montre ſes pieds ? Mais, repris-je, concevez-vous davantage l'intrépidité avec laquelle elle montre ſes bras & ſes mains ? Y a-t-il, ſous le ciel, rien de taillé plus mal, & de plus décharné ? Elle fait aſſurément, bien d'être dévote ! Mais oui, repliqua-t-elle, elle feroit pourtant mieux de l'être, en effet, que de ne s'en donner que l'air. Réellement on aſſure, qu'avec cette contenance ſi ſage & ſi modeſte,

elle n'a pas laissé que d'avoir quelques affaires. En vérité ! cela doit faire une maîtresse bien insipide. Telle qu'elle est, je l'aimerois cependant mieux encore que Madame de Suffolck. Mais, ajouta-t-elle, en souriant, vous pourriez bien, vous, n'être pas de mon avis ?

Il étoit, dans le fond, tout-à-fait simple que je n'en fusse pas ; mais je crus remarquer qu'elle ne médisoit de Madame de Rindsey, que par l'habitude de médire, & qu'elle en vouloit personnellement à Madame de Suffolck, qui lui étoit d'ailleurs trop supérieure, à tous égards, pour qu'elle la haït modérément. Je sçavois aussi qu'on plaît presqu'autant aux femmes du genre de Madame de Pembroock, par le mal qu'on leur dit des autres, que par le bien qu'on leur dit d'elles-mêmes. En conséquence donc de ces deux remarques, il me parut indispensable de convenir que la Duchesse manquoit d'ame & de graces dans sa beauté, & de la trouver presque aussi mal que Madame de Rindsey. Il étoit impossible, en apparence, de pousser plus loin la complaisance & la fausseté : j'en trouvai cependant le moyen, en assurant fort sérieusement Madame de Pembroock, qu'elle étoit

infiniment au deſſus de Madame de Suffolck ; & ſans doute , vous n'aurez pas de peine à me croire , quand je vous dirai qu'elle en étoit auſſi convaincue que je feignois de l'être.

Tant & de ſi groſſiers menſonges en ſa faveur , me paroiſſoient bien mériter de ſa part quelque complaiſance ; je m'en expliquai avec elle , ſur ce ton-là ; & j'avoue naturellement , que je ne m'attendois pas à des refus. J'en eſſuyai cependant, & de ſi poſitifs , qu'à l'exception de quelques très-légeres faveurs, qui même ne paſſent preſque plus aujourd'hui pour en être , & qu'encore je lui arrachai plus qu'elle ne me les accorda , la permiſſion de dire que j'aimois , & la promeſſe de me croire un jour , il me fut impoſſible de rien obtenir d'elle , pas même le bonheur de la voir le lendemain. Cela me parut ridicule , & d'une cruauté tout-à-fait ſinguliere. Je m'emportai , je ſuppliai , je gémis , & n'émus pas l'inhumaine qui me condamnoit à une abſence que , dans le fonds, je ſentois ſi peu ; ce qui devoit lui être à elle-même , aſſez peu pénible, puiſque ce n'étoit qu'à ſa réputation qu'elle ſacrifioit le bonheur de me voir.

Je jugeai , par tout ce que je venois

de voir, que Buttington se trompoit sur Madame de Pembroock, moins que je ne l'avois cru, lorsqu'il m'avoit assuré que je ne triompherois pas d'elle aussi aisément que je m'en flattois. Il m'étoit du moins impossible de douter que son intention ne fût de me donner en spectacle, beaucoup de tems avant que de se déterminer à récompenser mes soins ; & il me paroissoit bien ridicule de n'avoir apporté à la Cour d'Angleterre, tant de graces & de manége, que pour y être la dupe d'une coquette qui, sûrement n'avoit pas autant de finesse que moi. La façon dont elle s'étoit conduite dans ce tête-à-tête, m'avoit prouvé qu'elle étoit accoutumée à être attaquée, & à se défendre. Quoique mes entreprises eussent été modérées, je les avois cependant poussées assez loin pour offenser un peu la pudeur, & pour ne pas laisser les sens absolument tranquilles, & je ne lui avois trouvé ni émotion, ni colere. Il lui avoit enfin paru également simple, que je l'eusse attaquée avec assez peu de décence, & que des façons ordinairement si persuasives, ne lui eussent pas donné la plus légere tentation de succomber : & j'avoue qu'un desintéressement si complet,

complet, ne laiſſoit pas que de m'embarraſſer. L'amour triomphe enfin de la vertu, ſouvent ſans le vouloir, ni même le chercher, on frappe les ſens; quelquefois même, le caprice ſeul, tient lieu de deſirs & de paſſion, & mene auſſi loin : mais Madame de Pembroock avoit la tête froide, le cœur paiſible; & ſur ce qui pouvoit remplacer la tranquillité de l'un, & la froideur de l'autre, ne me donnoit pas d'eſpérance. Une choſe pourtant, me conſoloit; ſi j'étois preſque ſûr de ne lui pas inſpirer d'amour, je l'étois bien plus encore, qu'elle ne m'en inſpireroit pas; & les coquettes ſont rarement dangereuſes, lorſqu'elles n'intéreſſent pas le cœur. D'ailleurs, quelque plan qu'elle ſe fût fait, quelque ſûres que lui paruſſent les reſſources que la nature & l'art pouvoient lui fournir pour y reſter fidele, il me paroiſſoit aſſez peu poſſible que cette foibleſſe naturelle que les femmes ont toujours, plus ou moins, vis-à-vis nous, & ſur laquelle il eſt ſi raiſonnable de compter, ne l'entraînât pas plus loin qu'elle ne voudroit. Il faudroit auſſi les connoître bien peu, pour ignorer à quel point, & combien inopinément, leur imagination s'embraſe quelquefois,

& jufques où, un homme qui fçait pénétrer leur défordre, & profiter de ce qu'il voit, peut les conduire, quelques armes que d'ailleurs elles puiffent avoir contre lui.

Je quittai donc Madame la Comteffe, affez convaincu, malgré les apparences, que les chofes ne tourneroient pas, entr'elle & moi, comme elle me paroiffoit le croire, mais pourtant affez honteux, dans le fond, d'avoir trouvé une fi belle réfiftance, où j'en avois craint fi peu. Il me reftoit Madame de Rindfey, de la vertu de laquelle, malgré fon extrême décence, j'avois affez mauvaife opinion; & j'allai, en quittant Madame de Pembroock, effayer chez la Reine, où je fçavois que je la trouverois, fi mes conjectures fur elle, me tromperoient, comme elles venoient de faire fur l'autre. Quoi qu'il en arrivât cependant, cela m'étoit affez égal. Si je voulois bien l'entendre, quand elle parleroit, je ne voulois pas avoir à me reprocher de l'avoir prévenue. Cela vous paroît étrange peut-être, mais vous ferez plus convaincu par le portrait que je vais vous faire d'elle, que par tout ce que je pourrois vous dire, à quel point la finguliere indiffé-

rence que j'avois pour ſa conquête, étoit fondée ; & que je ne l'aurois même pas tentée, ſi j'euſſe alors eu ſur elle les lumieres que j'ai acquiſes depuis. Ce n'eſt pas, graces au Ciel, qu'en pareil cas j'aie jamais compté les vices du cœur pour quelque choſe ; mais moins on eſt ſenſible aux vertus, plus on a beſoin de trouver des agrémens.

La figure de Madame de Rindſey eſt, à quelques égards, comme ſon ame : celle-ci offre aſſez les apparences de la vertu & de l'honneur ; l'autre paroît bien faite ; toutes deux trompent. L'on ne peut pas, ſous un maintien plus honnête, ſous un plus grand air de candeur & de naïveté, cacher d'ame plus profondément fauſſe, & moins de principes & de mœurs ; & ſous une taille plus élégante, poſſéder moins de ces beautés qui ſemblent en dépendre, & offrir plus de ces cruels défauts, dont on ne fait guere juge que l'homme que l'on appelle encore un amant, quoiqu'aſſez ſouvent, on pût donner un autre titre à ceux que les femmes honorent d'une confiance un peu étendue. Le terme par lequel il me ſemble qu'on pourroit les déſigner, n'eſt peut-être pas encore connu. J'ai oui dire que l'amour, quand

il eſt extrême, peut pardonner des défauts de ce genre; ce que je ſçais, c'eſt que le ſimple deſir les ſent, les craint, & ne les excuſe pas. Il eſt impoſſible de ſe connoître mieux que ne fait Madame de Rindſey, de parler de ſoi-même, plus modeſtement, de ſe croire moins & de quoi plaire, & de quoi fixer; & malgré cela de ſe livrer avec plus d'intrépidité. L'inconſtance d'un amant eſt apparemment moins pour elle, que le malheur de ne pas ſatisfaire un caprice. Elle paroît faire grand cas de ſon ame; mais c'eſt un tort qu'elle a beaucoup moins qu'elle ne ſemble l'avoir; & perſonne, dans le fond de ſon cœur, ne ſe ſent plus mépriſable qu'elle, & ne ſe mépriſe avec moins de répugnance & plus de fermeté; l'eſtime d'autrui ne lui importe pas plus que la ſienne même; & perſonne peut-être ne braveroit le public avec plus d'audace, ſi elle n'avoit que le public à ménager. Ses yeux ſont plus triſtes que tendres, modeſtes par art, hardis, même quelque choſe de plus, quand elle les laiſſe à leur expreſſion naturelle; ne diſant rien, lorſque le deſir ne s'y peint pas; & dans ce cas-là même, ſoit que ſa ſinguliere fauſſeté regle juſques à leurs mouve-

mens dans quelque inſtant que ce puiſſe être, ſoit qu'ils ſoient tournés de façon à dire toujours moins qu'elle ne ſent, il eſt difficile, avec quelque ſoin qu'on les étudie, de s'appercevoir de ce qu'ils vous veulent. On ne peut pas avoir dans la peau plus de fineſſe & d'éclat qu'elle n'en a ; & dans le ſourire, plus de douceur, d'agrément & de naturel. Le reſte de ſes charmes ne vaut pas la peine d'être décrit ; le détail des autres défauts de ſa perſonne ſeroit trop rebutant, pour que je veuille l'entreprendre. Il eſt auſſi aiſé d'embraſer ſon imagination, qu'il ſeroit difficile de lui donner l'idée du ſentiment ; auſſi la volupté eſt-elle ce qu'elle connoît le moins ; elle a le deſir inégal, mais violent ; & il eſt impoſſible d'avoir, avec un air plus tranquille & plus froid, plus d'emportement dans les goûts, & moins de retenue. Je doute que ce que la fortune en a fait, réponde à ce qu'il paroît que la nature en avoit voulu faire ; & sûrement, à ſon égard, l'une des deux s'eſt trompée. Si elle n'oſe avoir ni le ton, ni les façons de l'état pour lequel, par ſon caractere, elle ſemble être née, elle en a du moins pris les mœurs & l'audace. Elle eſt née dure ; un amant

qui ne lui montreroit que des pleurs, ne l'attendriroit pas ; mais un amant n'a-t-il jamais que ce ſpectacle à offrir aux yeux d'une inhumaine ? Je ne ſçais ſi cela vient, ou de ſon manque de principes, ou de ſon peu d'amour-propre, mais jamais femme n'a fait les avances plus volontiers, avec plus de pudeur & de circonſpection ; & ne s'eſt, dès qu'on l'entend, livrée avec plus de promptitude. Il eſt vrai auſſi que, comme elle n'a pas une de ces beautés frappantes qui entraînent, & que ſon air modeſte & réſervé, fait penſer qu'on pourroit l'attaquer ſans ſuccès, qu'enfin elle tente peu, & qu'elle effraie beaucoup, elle pourroit bien avoir le malheur d'être ſans ce qu'elle-même appelle une affaire, ſi elle ne raſſuroit point, par la douceur de ſon caractere, ceux que la ſévérité de ſon maintien épouvante. Elle a fort peu d'eſprit, & je n'ai jamais connu de femme qui l'eût plus ſtérile, & de qui, en même tems, le cœur fût plus ſec. Les gens qui la connoiſſent peu, lui donnent beaucoup de ce que nous appellons ſens & raiſon ; mais je ſuis convaincu qu'elle en a moins encore que d'eſprit. L'on a pris apparemment pour de la réflexion,

cette perpétuelle rêverie dans laquelle elle eſt plongée, & dont tout l'objet eſt de s'étudier ſans ceſſe à renfermer tous les mouvemens qui pourroient déceler ſon caractere. Perſonne donc ne rêve plus, & ne penſe moins ; perſonne ne combine davantage, n'applique plus mal ſes calculs, & n'a les vues plus fauſſes & plus bornées. Avec tout cela, ſoit deſir de jouer un rôle, ſoit pour tromper mieux ou plus, elle a jugé à propos de ſe faire Presbytérienne; & être Presbytérienne, c'eſt être infiniment pis que ſi l'on étoit J.....

La Reine s'étoit enfermée dans ſon cabinet, lorſque j'arrivai au Palais ; & j'y trouvai Madame de Rindſey, dans une chambre aſſez écartée. Pluſieurs de nos Presbytériens de Cour lui en compoſoient une ; mais ces êtres ſuperbes & farouches, ne me croyant pas des leurs, me regarderent, quand je l'abordai, avec un mépris que je leur rendis d'autant plus volontiers, que j'ai toujours mal penſé des gens qui ſe croient en droit de mépriſer les autres, & que d'ailleurs, j'aime aſſez naturellement à humilier l'orgueil. Après qu'ils eurent jetté ſur moi des regards ſombres & dédaigneux, & que je les eus bien con-

vaincus par les miens, de tout le dédain qu'ils m'inſpiroient auſſi, ils quitterent de concert Madame de Rindſey, en la blâmant ſans doute de connoître des gens auſſi frivoles, & auſſi écartés de la bonne voie que je leur paroiſſois l'être. Pour elle, je crus remarquer à ſon ſourire, & à la façon dont ſes yeux s'attacherent ſur moi, qu'elle n'étoit pas fâchée que leur fuite lui procurât avec moi une converſation particuliere.

Vous devriez être bien honteux, Mylord, me dit-elle, avec une ſorte de trouble, de faire tant de peur aux gens vertueux. Moi! Madame, répondis-je, je ne ſuis pas, graces à Dieu, aſſez dévot encore pour penſer mal de mon prochain, ſur-tout quand je ne le connois pas; mais, à vous dire la vérité, je ſuis aſſez peu édifié de la conduite des gens qui viennent de me témoigner avec ſi peu d'égards, à quel point ils croient ma rencontre dangereuſe pour la vertu. C'eſt que, reprit-elle en ſouriant, vous avez ſi peu l'air d'être dans les bons principes, qu'il eſt tout ſimple, quand on ne vous connoît pas, de ne vous pas rendre toute la juſtice qui vous eſt dûe. Il me ſuffit, Madame,

répliquai-je, que vous me la rendiez; & l'on me feroit encore plus d'injuſtices, que, pourvu que vous ne m'en fiſſiez pas, je vivrois, à cet égard, on ne peut pas plus tranquille. Il entre peut-être, reprit-elle, dans votre façon de penſer, plus encore de philoſophie, que d'eſtime pour moi; mais, au moins, je dois toujours vous rendre graces de ce que vous voulez bien paroître penſer de moi ſi favorablement.

Elle rougit en achevant ces paroles; & quoique je ne la connuſſe pas aſſez pour attribuer cette rougeur à ſa véritable cauſe, j'avoue que ce ne fut pas à ſa timidité que j'en fis abſolument honneur. Il me parut même que ſes triſtes yeux s'attachoient ſur moi, avec cette ſorte d'opiniâtreté que l'on n'a que pour l'objet qui plaît, & qui eſt chez elle d'autant plus forte, que, comme je l'ai ſçu depuis, c'eſt ſa façon la plus ordinaire de vous apprendre qu'elle vous diſtingue.

Cette préférence qu'elle me donnoit, me flattoit dans le fond trop peu, pour que mes regards répondiſſent aux ſiens comme elle l'auroit deſiré, & ſoit qu'elle s'en apperçût, ſoit qu'elle craignît que je n'euſſe trop tôt mauvaiſe opinion d'el-

le, elle prit d'un air nonchalant un assez gros livre qu'elle avoit sur ses genoux; & comme elle me vit une sorte des curiosité de sçavoir ce que c'étoit: c'est, me dit-elle, un Traité sur la Hiérarchie de la primitive Eglise, & qui doit, je crois, embarrasser furieusement Messieurs nos Evêques; & comme, dans vos principes, cet ouvrage ne doit pas vous déplaire, je vous prie, Mylord, de vouloir bien l'accepter; mais, ajouta-t-elle, il faut que je sois folle d'imaginer que vous le lirez? Oui, assurément, Madame, répondis-je, je le lirai. Quand je ne serois pas, comme je suis, dans les bons principes, j'aime, de goût, ces sortes de matieres, & même j'y suis passablement versé.

Et ce qu'il y a de plaisant, mon cher Duc, c'est que je lui disois exactement vrai, & que ma curiosité qui m'a porté à effleurer toutes sortes de choses, ne m'a pas permis de négliger absolument celle-là, toute assommante qu'elle est, & de quelque inutilité qu'elle me soit. Ce n'est pas que je sois là-dessus plus profond, que je ne le suis sur tout le reste; mais je n'en étois pas moins sûr, que j'en sçaurois là-dessus, autant que Madame de Rindsey, qui ne devoit né-

ceſſairement en avoir qu'une très-ſuperficielle connoiſſance. Quoi! me dit-elle avec une feinte ſurpriſe, vous avez été ſi long-tems en France, & vous lirez ce livre-là! Je lui répondis qu'elle faiſoit tort aux François, ſi elle penſoit qu'ils ne puſſent ou lire, ou faire que des ouvrages frivoles. Cela me parut l'étonner; elle avoit beaucoup plus de peine à croire à votre ſolidité, qu'à la mienne; mais dans le fond, cela ne l'intéreſſoit pas aſſez, pour que ce fût ſans chagrin qu'elle me vît commencer la préface du livre qu'elle venoit de me donner. Il lui ſembloit, & avec aſſez de raiſon, que j'aurois pu mieux employer pour elle & pour moi, la ſolitude dans laquelle on nous laiſſoit tous deux. Je le penſois auſſi bien qu'elle; mais j'aimois encore mieux m'ennuyer avec la plus ſtupide Préface, qui ait peut-être jamais été faite, que de rien dire à Madame de Rindſey qui lui fît penſer que j'euſſe des vues ſur elle. Tout aſſuré que j'étois de triompher d'elle, en fort peu de tems, le triomphe ne m'en flattoit pas davantage; & je ne voulois pas, ſur-tout, avoir à me reprocher qu'il me coûtât quelques ſoins, ou quelque apparence de ſenti-

ment ou de desir. Elle ne pensoit pas sans doute, malgré sa modestie, qu'elle m'intéressât si peu; & il est vrai qu'il falloit la connoître un peu plus que je ne faisois, pour sçavoir combien peu, à tous égards, elle méritoit l'estime & la considération. Dans cette affaire, ma sagacité naturelle me tenoit sans doute lieu d'expérience; mais quand j'aurois été mieux disposé en sa faveur, cela lui auroit peu servi dans un lieu, où je n'aurois pas pu profiter sur le champ du tendre aveu qu'il m'étoit si facile de lui arracher, & où je ne pouvois la faire tomber aussi scandaleusement que j'avois besoin qu'elle le fît, & pour sa honte & pour ma gloire.

LETTRE QUATRIEME.

JE ne sçais, mon cher Duc, quel est le respectable Ancien qui a dit, & selon moi, avec encore plus de vérité que d'élégance, *qu'on a beau être fin, que l'on ne devine pas tout*. Bien des gens sont, ou du moins, doivent être convaincus, que ce grand Philosophe, quel qu'il soit, ne se trompoit pas, lorsqu'il fit cette importante découverte;

& j'en ſuis, moi, plus convaincu que perſonne. Je voyois bien, & en vérité, il ne falloit pas pour cela toute ma pénétration, que Madame de Rindſey deſiroit vivement de m'engager. Ses yeux, quelque peu éloquens qu'ils ſoient, étoient remplis de tant de langueur, qu'il ne m'étoit pas poſſible d'en ignorer le langage; mais le reſte de ſes diſpoſitions intérieures étoit caché ſous tant de décence, qu'il ne ſe pouvoit pas, ſur-tout avec la réputation que, je ne ſçais comment, elle avoit ſçu ſe conſerver, je ſçuſſe à quel point, à tous égards, cette conquête étoit facile. J'ignore auſſi, ſi le peu qu'elle m'inſpiroit, & le peu d'attention qu'en conſéquence je faiſois à tout ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur, étoient ce qui me voiloit ſes mouvemens; mais quelle que pût être la cauſe de mon ignorance, il eſt certain que tout ce que je vis, fut qu'il m'auroit été facile de donner à ma converſation avec elle, une tournure moins triſte. Peut-être même ſans doute, ſi j'avois été ſeul avec elle, dans des lieux plus favorables à ſes deſirs, j'y aurois plus favorablement répondu; mais je conſidérois qu'où nous nous trouvions, tout ce qu'après mille tendres baſſeſſes,

je pourrois remporter, feroit un trifte *je vous aime* ; & je voulois, du moins, que ce fût d'elle-même, & fans aucune follicitation de ma part, qu'elle me dit ce qui de la fienne, devoit fi peu m'intéreffer. J'avois enfin réfolu qu'elle feroit toutes les avances ; hélas ! elle ne demandoit pas mieux ; mais elle auroit defiré que je l'euffe, dans cette extrêmité cruelle, un peu fecourue ; & je ne le voulois pas, non-feulement de peur de me compromettre, mais encore par le peu de prix que j'attachois à cette victoire.

Il étoit, au refte, d'autant plus fingulier que je la devinaffe fi mal, qu'il y avoit déja long-tems que je croyois que la rigidité des opinions, & la dignité des propos n'empêchent pas que le cœur ne s'abandonne aux penchans qui lui font chers, & font bien plus faits pour les mafquer que pour les contraindre. Je n'ignorois pas d'avantage que la vanité des prudes eft une raifon de plus contre elles, & que même quand elles font de bonne foi, la certitude qu'elles ont de ne pas fuccomber, ne leur permet pas de fe tenir affez en garde contre la féduction, & nous les livre fouvent, après de bien plus légers combats que

n'en rendent des femmes moins respectables. Je pourrois ajouter aussi, que celles qui se défient le plus d'elles-mêmes, n'en sont que plus promptement vaincues, parce qu'accoutumées à se présenter l'idée du péril lorsqu'il n'existe pas, elles usent toutes leurs forces dans des combats imaginaires, & ne s'en trouvent plus dans les occasions réelles.

Ce n'étoit assurément pas, comme je vous l'ai dit, la faute de Madame de Rindsey, si je ne lisois pas mieux dans son cœur. La langueur qui regnoit dans ses yeux, je ne sçais quelle inquiétude & qu'elle mollesse répandues dans toute sa personne, tout en elle, annonçoit au moins, une nécessité très-pressante qu'on lui dît promptement qu'on l'aimoit, & un desir aussi urgent d'être débarrassée du grand rôle, qu'elle ne jouoit plus vis-à-vis moi, que malgré elle-même.

Je lisois donc toujours cette maudite Préface; & je crois qu'intérieurement elle étoit encore plus surprise de mon imbécillité prétendue, que satisfaite de l'opinion qu'en la lui lisant, je semblois avoir d'elle. J'ai en effet remarqué quelquefois, que rien n'impatiente une femme plus cruellement, que de s'obstiner à paroître l'estimer, lorsqu'elle consent

à ne nous plus paroître estimable. L'ennui de Madame de Rindsey devint enfin si vif, & elle le marqua par tant de distraction, qu'il ne se pouvoit plus que je parusse encore m'y méprendre. Elle n'osoit pas, cependant, interrompre une lecture qui, dans les principes qu'elle affichoit, ne devoit point paroître lui déplaire. Mais elle avoit beau me témoigner de mille façons, la situation cruelle dans laquelle je la mettois, je voulois pour finir, qu'elle me l'ordonnât elle-même, & par ma patience, je sçus enfin l'y forcer.

En vérité, Mylord, me dit elle, vous me causez la plus singuliere surprise que j'aie éprouvée de ma vie. Il est inconcevable que, dans un âge qui ne semble fait que pour les erreurs & pour la frivolité, vous pensiez aussi solidement que vous faites. Mais vous, Madame, répondis-je, vous m'étonnez à bien plus juste titre ? N'est-il pas, en effet, extraordinaire qu'à votre âge (j'aurois pu dire davantage si j'avois seulement voulu être poli) vous vous soyez consacrée à une vie si sérieuse, &, si je l'ose dire, si peu faite pour vous. Elle n'a peut-être pas, me répondit-elle, des plaisirs bien vifs ; mais je n'ai jamais prisé assez ceux

dont

dont elle ſemble me priver, pour croire qu'ils me dédommageaſſent de tous les ſacrifices qu'il faudroit que je leur fiſſe. D'ailleurs, ce qui me paroît le plus fait pour toucher l'ame, eſt ſi dangereux pour nous, que je ne comprends pas comment une femme qui penſe, peut y livrer la ſienne. Quoi! Madame, lui dis-je en ſouriant, il ſe pourroit que vous n'euſſiez jamais aimé! Aſſurément, reprit-elle en rougiſſant, & je ne vois pas bien pourquoi cela vous étonne? Eſt-ce donc une néceſſité ſi indiſpenſable que d'aimer? Je n'en ſçais rien poſitivement, repliquai-je; mais ce qui me feroit croire que cela eſt, c'eſt qu'il n'y a pas un Opéra qui ne le diſe; & c'eſt quelque choſe. Vous avez raiſon, dit-elle en riant, ce ſont-là de très-graves autorités. Il ne me ſeroit peut-être pas, repartis-je, bien difficile de vous convaincre qu'elles valent bien celles ſur leſquelles vous appuyez votre indifférence, & que ce n'eſt que par des préjugés que vous vous défendez contre la nature. Mais, me demanda-t-elle, en me regardant fixement, & d'un ton un peu tendre, en eſt-ce un que la crainte que vous nous inſpirez? Notre cœur n'eſt-il pas toujours avec vous, ou tour-

menté, ou trahi? Expofées à votre légéreté, à votre mauvaife foi, à vos dégoûts, à votre indifcrétion, il eft bien rare que nous ne payions pas du bonheur de notre vie, les facrifices que nous vous faifons, & que nous n'ayons pas d'autant plus à nous plaindre de vous, que vous nous devez davantage. Grand Dieu! ajouta-t-elle, fi j'avois le malheur d'avoir une paffion, je crois que je me tuerois de défefpoir. Eh bien! lui répondis-je d'un air froid, fi vous voulez que je vous dife fincérement ce que je penfe, je ne doute pas que vous ne fiffiez fort bien.

Elle fut confondue de cette réponfe; vous ne l'attendiez pas fans doute, & à vous dire la vérité, je n'aurois pas eu la force de la lui faire, fi elle eût paru compter moins fermement fur une déclaration de ma part. Elle fçut cependant tirer meilleur parti que je ne penfois, du defir que j'avois de l'humilier. Je fuis fi peu difpofée, me répondit-elle en rougiffant de dépit, à penfer bien de moi-même, & fi éloignée, d'ailleurs, de croire que ce foit un bonheur, que de plaire, que vous m'humiliez moins que vous ne penfez, en cherchant à me faire entendre que c'en eft un qui eft

moins fait pour moi, que pour personne : mais, à vous parler ſans déguiſement, j'aurois cru trouver dans un homme qui a vécu en France ſi long-tems, moins de franchiſe, & plus de politeſſe. J'y ai du moins, repris-je, un peu déconcerté de cette leçon, appris aſſez à m'y connoître en agrémens, pour que je ne duſſe pas avoir à craindre qu'on me ſoupçonnât en Angleterre de ſçavoir leur rendre ſi peu de juſtice.

En achevant ce compliment, qu'elle me forçoit à ne lui pas refuſer, je crus que la même politeſſe qui me l'avoit dicté, m'obligeoit, pour lui donner quelque air de vérité, à lui baiſer la main. J'aimois à me flatter qu'elle ne me le permettroit pas; mais quoi qu'il en arrivât, & avec quelque clémence qu'elle ſouffrît mon audace, j'étois plus déterminé que jamais à ne la pas mettre dans le cas d'avoir autant à me pardonner, qu'elle l'eſpéroit ſans doute. Je hais naturellement les prudes; celle-là ne me touchoit point, & d'ailleurs une femme qui ſe propoſe avec ſi peu de décence, devient ſi vile à nos yeux, qu'il faudroit, à mongré, qu'elle fit une forte impreſſion ſur les ſens, pour triompher ſi prompte-

ment du profond mépris qu'elle inſpire.

Mais, me dit-elle, en me regardant avec une douceur extrême, quel étoit donc le ſens de votre réponſe, & comment pouvois-je ne pas l'interpréter à mon déſavantage? En vous rendant, Madame, répondis-je, toute la juſtice que vous méritez. Cependant, reprit-elle, en adouciſſant ſes yeux de plus en plus, il me ſemble que dire à une femme, que ſi elle avoit le malheur d'avoir une paſſion, elle feroit bien de ſe tuer, eſt l'aſſurer, & d'une façon aſſez peu détournée, qu'elle n'eſt pas faite pour en inſpirer. J'ai répondu, lui dis-je, à votre idée, & ſelon l'opinion que j'ai moi-même des dangers auxquels une femme s'expoſe, lorſqu'elle a le malheur d'aimer. C'en eſt donc un bien grand, à votre avis, me demanda-t-elle en me fixant, pour une femme qui penſe? Oui, Madame, répondis-je, & je pouſſe cela juſques à croire que ce ne peut être un bonheur que pour une femme qui ne penſe pas. Les hommes ſont ſi extraordinaires! ſi peu reconnoiſſans! tiennent ſi peu, par le cœur, à ce qui leur plaît! ſont ſi eſclaves de leurs ſens! attachent ſi peu de prix aux ſacrifices qu'une femme leur fait, qu'en vérité, il n'y en a

pas que celà ne doive faire trembler ! Il eſt vrai, ajoutai-je malignement, qu'avec la façon de penſer que vous avez, vous ſeriez moins expoſée qu'une autre, à l'ingratitude d'un amant. Ce ſeroit du moins, reprit-elle en baiſſant les yeux, mon intention qu'il eût à me remercier de peu de choſe ; mais les hommes ne peuvent-ils donc pas aimer ſans cela ? Une liaiſon tendre, dans laquelle les ſens n'entreroient pour rien, auroit quelque choſe de ſi noble, que je m'étonne que cela ne les tente pas. C'eſt que malheureuſement, répondis-je, il y a mille choſes qui les tentent davantage ; & il y a ſi long-tems qu'ils ſont comme cela, que je vois peu d'apparence qu'ils changent jamais d'opinion ; ſi pourtant, c'en eſt une que de préférer ce qui flatte les ſens, à une ſorte de plaiſir métaphyſique qui ne ſçauroit jamais les affecter, & qu'à vous dire la vérité, je crois que l'ame ne ſent guere. Feu Platon, qui avoit aſſurément bien de l'eſprit, avoit le même ſyſtême que vous ; mais les hommes étoient déja ſi corrompus de ſon tems, que je crois avoir lu quelque part, qu'il fut ſifflé. Ce dont je ſuis, du moins, fort ſûr, c'eſt que l'amour reſta comme il étoit. Au reſte, que les hommes exigent,

que les femmes accordent, c'eſt ce qui me paroît ſi ſimple, que je ne crois pas, toutes réflexions faites, que les choſes puiſſent être autrement; mais qu'après avoir dû à une femme tout ſon bonheur, on ait l'indignité de ne s'en pas ſouvenir, & qu'elle même, quelquefois, ne ſe ſouvienne pas plus que vous, de toutes les obligations que vous lui avez, c'eſt, je l'avoue, ce qui me paroît inconcevable, & ce qui, pourtant, arrive tous les jours. Il eſt vrai, repliqua-t-elle, que cela eſt horrible, & que je ne comprends pas comment on peut manquer de principes à ce point-là. Bon! repris-je, depuis que l'on a découvert que les principes ne ſont que des préjugés, vous ne ſçauriez imaginer combien il s'eſt gliſſé de déſordres dans les mœurs, & de combien de choſes, dont autrefois on ſe croyoit obligé de rougir, on tire aujourd'hui vanité. Pendant cet entretien, je tenois toujours la main de Madame de Rindſey, qui même, pour que je la tinſſe plus commodement, avoit eu la bonté de s'approcher de moi. Je ſentois bien, que cette condeſcendance de ſa part, en auroit un peu merité de la mienne; mais j'étois plus méchant que preſſé. Nous n'étions point d'ailleurs dans des lieux

où je puſſe profiter du tendre & malheureux penchant qui lui faiſoit faire à ſes principes une ſi affreuſe violence; & je partageois ſi peu ſa foibleſſe ; j'étois ſi peu flatté d'en être l'objet, que je doute qu'en quelque endroit que nous euſſions été, je n'euſſe pas préféré le plaiſir de lui voir jouer un rôle ſi peu fait pour ſa dignité, à tous ceux que pouvoit me donner ſa complaiſance.

La complaiſance que j'avois de tenir toujours la main la plus ſeche de toute l'Angleterre, & de parler ſentiment, aveugloient, cependant, Madame de Rindſey ſur mes diſpoſitions intérieures; & la lenteur avec laquelle je marchois vers ſon objet, ne lui ôtant point l'eſpérance de m'y amener; & vous, me demanda-t-elle, avec émotion, vous qui blâmez l'ingratitude, ſeriez-vous capable de reconnoiſſance !

La queſtion étoit preſſante, & le ton dont elle m'étoit faite, les regards dont elle étoit accompagnée, m'annonçoient aſſez comment l'on deſiroit que j'y répondiſſe; cependant... oh ! j'avois, aſſurément de l'humeur ce jour-là; ni le ton, ni les regards de Madame de Rindſey, ni la ſoumiſſion avec laquelle, elle avoit la bonté de me demander mon

cœur, ne m'adoucirent pas. Il falloit une victime à ma vanité, que Madame de Pembroock, avoit peut-être plus humiliée que je ne pensois; & tout ce que je trouvai à répondre à Madame de Rindsey, pour calmer la tendre inquiétude qu'elle avoit sur mon cœur, fut que je le connoissois si peu, & que j'avois même, si peu d'envie de le connoître, que je croyois que je ne serois de long-tems, en état de prononcer sur ce qu'elle me demandoit.

A ce propos assez peu obligeant, & encore plus inattendu, Madame de Rindsey, à laquelle il fit sentir à quel point, elle venoit de se commettre, me retira sa main avec une précipitation fort naïve, très-singulière, & pour le moins aussi déplacée, puisqu'elle m'apprenoit par-là, qu'elle me reprenoit une faveur, dont je ne voulois pas me rendre digne. Elle s'étoit flattée qu'à la question qu'elle m'avoit faite, je me serois étendu avec autant de complaisance, que de feu, sur toutes les vertus de mon cœur, & que j'en aurois terminé l'éloge à ses genoux, en la suppliant tendrement d'en faire usage. Le succès lui auroit dérobé de son humiliation; ma conduite la lui laissoit oute entiere. Moins elle pouvoit l'attri-

buer à ignorance de ma part, moins elle pouvoit ſe déguiſer qu'elle ne la dût à mon indifférence, & ſe flatter que ſes diſpoſitions m'euſſent échappé. Toute fauſſe qu'elle eſt, quelqu'empire qu'elle ait pris ſur ſes mouvemens, & quelque philoſophie qu'elle ait dans de pareils accidens, elle ne put ſans émotion, eſſuyer une pareille ſcène. Ses yeux rougirent, & j'y lus preſque de la fureur. Il n'étoit pas naturel que je m'en apperçuſſe, & que je paruſſe ne les pas voir, & pour lui prouver que l'altération de ſon ame ne m'échappoit pas, je lui demandai, avec une ſorte d'empreſſement, ce qu'elle avoit; & elle me répondit avec aſſez de ſéchereſſe, qu'elle croyoit ne rien avoir.

Malgré le peu d'eſpérance que je lui donnois, elle n'avoit pas encore perdu celle de m'engager; & comme elle n'a pas cette ſorte d'amour-propre, qui produit la dignité, & qu'il ſemble, même qu'en s'aviliſſant, elle ne ſe mette qu'à ſon aiſe, j'ai tout ſujet de croire qu'elle auroit été plus loin encore, ſi le lieu où nous étions, ne l'avoit forcée beaucoup plus que mon indifférence, à ſuſpendre ſes tendres projets. Ses mœurs ſont véritablement ſi douces, qu'à quelque point

que j'euſſe dû lui déplaire dans ce tête-à-tête, ſes beaux yeux, lorſque la préſenſe de la Reine l'interrompit, ne m'apprirent que le chagrin qu'elle avoit de ce qu'il ne duroit pas plus long-tems; & pour me prouver mieux qu'elle n'en reſſentoit que de cela, elle voulut bien me donner pour le ſur-lendemain, un rendez-vous chez elle, afin, mé dit-elle, que nous y puiſſions médire de l'amour plus commodément qu'à Witehall. C'étoit même, une ſatisfaction qu'elle étoit ſi preſſée de ſe donner, qu'il falloit néceſſairement qu'elle eût le lendemain de grandes affaires, pour ſe réſoudre à la reculer ſi loin.

Ce qu'il y a de ſingulier, & que vous blâmerez ſans doute, c'eſt qu'à quelque point que j'admiraſſe cette douceur de caractere qui brilloit en Madame de Rindſey, ce fut ſans le plus léger remords des petits chagrins que je lui avois cauſés dans la journée, ſans reconnoiſſance du rendez-vous qu'elle prenoit ſur cette pudeur ſévere, qui la diſtinguoit ſi avantageuſement, de me donner, & même ſans être flatté de lui emporter quelque choſe de plus, que le gros Livre qu'elle m'avoit donné, que je la quittai.

Ce préſent ſi peu fait pour moi, me

faisoit souvenir d'une dévote qui, dans l'intention de me convertir, je crois, m'avoit honoré de ses bontés, & qui, dans le commencement de notre affaire, me donnoit des heures, tout Anglican qu'elle sçavoit que j'étois.

Buttington fut d'une surprise difficile à peindre, lorsqu'il me vit revenir d'un air triomphant, avec un Traité sur la primitive Eglise. Eh bon Dieu! me dit-il, qu'est-ce que cela? Un présent de l'Amour, répondis-je, mais d'un amour encore plus tendre, qu'il ne te paroît dévot. Il rêva quelque tems. Ah! parbleu, me dit-il, j'y suis enfin, c'est la vieille Comtesse de Kent qui t'a donné cela! Tu dois, repris je, t'applaudir de ta pénétration. En effet, tu ne pouvois pas mieux deviner; & tu crois donc que j'en suis à la vieille Comtesse de Kent? Eh pourquoi non? me dit-il, tu attaques tant de gens, tu médites tant de choses! Ah traître, ajouta-t-il, en me voyant rire, c'est la pauvre Madame de Rindsey. Ah! si elle croit que tu vas lire cela, que tu dois déja lui avoir fait croire de choses! Pour le lire, répondis-je, il est certain que je n'en prendrai pas la peine; mais comme il faut nécessairement que je paroisse l'avoir lu, tu m'en feras un

extrait; tu as naturellement l'esprit exact & clair ; & je suis certain que ce sera une piece magnifique.

Après cette plaisanterie, qui ne fut pas du goût de Buttington, je lui contai mes exploits : ils lui parurent superbes ; & je crois qu'il m'auroit adoré, si je n'avois pas eu la modestie de ne les pas souffrir. Il ne comprit pas trop cependant la conduite que j'avois eue avec Madame de Rindsey, quoiqu'il la blâmât beaucoup moins que le dessein où je l'assurai que j'étois, de ne pas la rendre toujours si malheureuse. Est-ce, me demanda-t-il, parce qu'elle feint d'être Presbytérienne, que tu as quelques vues sur elle ? Il te paroît peut-être plaisant d'en avoir une ? A un voyage que j'ai fait exprès en Ecosse, pour la même chose...... Quoi ! interrompis-je, tu as fait le voyage d'Ecosse, seulement pour avoir une Presbytérienne ? Sans doute, me répondit-il froidement ; eh pourquoi pas, puisque j'en avois la fantaisie ? C'est que j'aurois cru, repris-je, que c'en étoit une que tu pouvois satisfaire à Londres, comme à Edimbourg. Oh! répliqua-t-il, je sçavois bien qu'il y en avoit ici ; mais toutes celles que j'y tâtai me parurent si mitigées, que je

crus que ce ne feroit qu'à Edimbourg que j'en aurois véritablement le plaifir. Au refte, cette fantaifie de ma part n'eft pas fi extraordinaire que celle de notre ami N. . . . qui a fait le voyage d'Egypte, uniquement pour courre le Liévre, dans les plaines d'Alexandrie. Eh bien! lui demandai-je, tu ne fus donc pas content de ton voyage? Pardonnez-moi, repliqua-t-il, j'eus une Presbytérienne; mais je trouve ces femmes-là fi difficiles à aimer; & celle-là m'a tourmenté fi cruellement, que je n'en voudrois reprendre une pour rien. Après ces difcours, il m'exhorta encore, & toujours auffi inutilement, à me donner tout entier à Madame de Suffolck, & à ne pas m'expofer à perdre la plus aimable, & la plus digne femme de toute l'Angleterre, pour tenter des conquêtes que j'étois d'autant plus inexcufable de pourfuivre, que ma conduite annonçoit que j'en connoiffois le prix.

La colere de Madame de Suffolck, contre elle-même, continuant; ne pouvant pas aller chez Madame de Pembroock, qui ne vouloit pas me voir ce jour-là, & mon rendez-vous avec la timide Rindfey, n'étant que pour le lendemain, je paffai la plus grande par-

tie de la journée à voir avec Buttington, les trois petites maisons qu'il m'avoit trouvées. J'en fus content ; je ne songeai plus qu'à les faire meubler avec toute l'élégance & toute la mollesse qui doivent régner dans les retraites consacrées à de si doux mysteres, & n'y oubliai rien de tout qui pouvoit les rendre dignes des importantes beautés qui devoient y déposer leur fierté dans mes bras. C'est vous dire assez, que les glaces, les carreaux, les porcelaines, les pagodes, les magots, & tout ce qu'il y a au monde, de commode, d'inutile & de brillant, n'y manquoit pas.

Après avoir donné à de si graves occupations, tout le tems nécessaire, j'allai chez la Reine, où je cherchois le Comte de Dorset, pour lui parler de Madame de Suffolck ; mais il étoit retourné dans sa retraite, où il passoit toujours beaucoup plus de tems qu'à Londres ; & je ne trouvai à interroger que Mylord Nottingham, qui étoit du petit nombre de ceux qu'elle voyoit. Il me répondit qu'il ne sçavoit ce qu'elle pouvoit avoir, mais qu'il n'avoit jamais vu à personne, de *Spléen* si noir & si profond. Je parus m'alarmer autant que lui, de l'état de la Duchesse ; mais con-

tre l'avis du ſublime Buttington, qui vouloit que j'écriviſſe à Madame de Suffolck, une Lettre d'excuſes, je crus qu'il étoit convenable à tous égards, que je me tinſſe dans le ſilence. Quoi qu'il en penſât, je ne voyois rien à craindre pour moi dans les combats qu'elle ſe livroit. Je n'étois pas même fâché qu'elle s'épuiſât vis-à-vis elle-même. Il ne pouvoit que lui en reſter moins de forces contre moi. D'ailleurs, il eſt ſi rare qu'une femme, par le ſecours de ſes ſeules réflexions, banniſſe une fantaiſie de ſa tête, en arrache une paſſion de ſon cœur, que j'aurois été le premier qui en eût perdu une, en la laiſſant ſe livrer à ſes mouvemens. La Ducheſſe cherchoit la ſolitude; & toute perſonne qui s'y abandonne, prouve que l'idée qui l'y ſuit lui eſt chere, quelque douloureuſe qu'elle lui ſoit. Il ne ſe pouvoit pas auſſi, que plus elle s'étoit privée du plaiſir de me voir, plus, quand elle me reverroit, ma préſence ne fût dangereuſe pour ſa raiſon & pour ſes projets. Je ne communiquai pas toutes ces idées à Buttington; elles lui auroient paru chimériques; & je n'en aurois reçu que des reproches de ma conduite, & d'importunes invitations d'en changer.

Pendant que je m'occupois de Madame de Suffolck, Madame de Rindſey arriva chez la Reine. Soit qu'elle ne crût pas m'y trouver, ou que ma préſence, prévue ou non, eût quelque pouvoir ſur elle, je lus du trouble dans ſes yeux. Il eſt vrai qu'il étoit léger, & qu'il paſſa, on ne peut pas plus rapidement ; mais enfin, il y étoit, & l'indifférence n'en donne jamais. Au reſte, elle ne m'intéreſſoit pas aſſez pour que j'euſſe quelque inquiétude ſur ce qui pouvoit ſe paſſer dans ſon cœur. Son premier mouvement fut auſſi de paroître me ſçavoir mauvais gré de la froideur que j'avois miſe dans notre converſation de la veille ; mais il paſſa plus promptement encore que le premier ; & elle craignit encore plus de ſe livrer à celui-là, que de me laiſſer appercevoir l'autre. Pour moi, comme elle ne m'inſpiroit pas même ce que je lui inſpirois, quelque léger que pût être ſon goût, ce fut de l'air du monde le plus détaché que je l'abordai. Je m'étois flatté que je ne lui plairois pas en affectant de la froideur ; & ce fut avec plaiſir que je m'apperçus que j'avois réuſſi. Elle voulut cependant me cacher l'embarras que lui cauſoit ma conduite ; & pour me le maſquer, elle

me

me parla de ſon Livre. Je lui dis que j'en avois lu le matin ; & comme elle feignit de ne le pas croire, je fus obligé d'appeller Buttington en témoignage. Celui-ci qui, en ceſſant de reſpecter Madame de Rindſey, que naturellement il n'aimoit pas, avoit pour elle un aſſez grand mépris, loin de ſonger à affirmer pour moi, la railla avec moins de décence & d'égards, que de force ſur le choix de ſes lectures. Et pour lui prouver mieux combien peu il étoit la dupe de cette affectation, il lui conſeilla le plus amicalement, & le plus uniment du monde, de ſe vanter un peu moins de lire de ces vilains Livres-là, & de ne ſe pas tant cacher du *Rocheſter*. Car à quoi Diable! ajouta-t-il, en nous quittant, ſervent toutes ces ſimagrées-là ?

Madame de Rindſey, qui ſe flattoit de tromper aſſez bien le Public, par la rigoureuſe décence qu'elle affectoit, pour que perſonne n'oſât lui parler ſur ce ton-là, auroit traité ſévérement l'Auteur d'un ſi ſage conſeil, ſi par la fuite il ne ſe fût pas dérobé à ſa colere. Ce fut donc à moi qu'elle dit tout ce qu'elle penſoit du Comte de Buttington ; & je doute qu'il eût été content de ſon éloge, s'il ſe fût tenu à portée de l'entendre. Tout

ſon ami que j'étois, je le lui laiſſai déchirer tant qu'il lui plût. Je n'étois pas, d'ailleurs, content qu'il eût fait une imprudence qui me commettoit avec elle, & dont je la voyois aſſez tentée de rejetter ſur moi une partie. Si je ne voulois pas lui rendre des ſoins, & que mon intentions fût qu'elle ne me dût qu'à ce qu'elle feroit pour me plaire, qu'enfin elle ne m'intéreſſât point, je ne voulois cependant pas la perdre. Je dis donc, avec elle, beaucoup de mal de Buttington, & je trouvai qu'il avoit ajouté à ſes propres travers, tous les ridicules des François; qu'avec beaucoup de peſanteur, il vouloit être léger; & que, ſurtout, il avoit le malheur de penſer des femmes, on ne peut pas plus mal.

C'eſt moins, à ce qu'il me ſemble, me répondit-elle, un malheur pour nous, qu'un travers de plus en lui; je ne ſuis ſûrement pas la ſeule à laquelle ce que M. de Buttington peut penſer, ne ſoit de la derniere indifférence; mais que je crains, ajouta-t-elle, en ſoupirant, de trouver la même injuſtice dans des perſonnes auxquelles il eſt impoſſible de ne pas s'intéreſſer plus qu'à lui! Je ne dois pas, repliquai-je modeſtement, me mettre au nombre des gens

que vous diſtinguez, & de qui l'opinion vous ſeroit de quelque choſe. Le regard dont vous venez de m'honorer en parlant, pourroit cependant me faire penſer que c'eſt moi que vous avez eu en vue. Eh bien! me dit-elle, cela eſt vrai, vous ne vous trompez pas. Vous êtes preſque François ; & vous avez pris trop de leurs agrémens, pour que ce ſoit peut-être tout ce que vous nous rapportez d'eux. Je ſçais qu'en général, ils penſent des femmes on ne peut pas plus mal ; & je ſerois, je vous l'avoue, déſeſpérée de vous trouver à cet égard, dans les mêmes idées. Les pays, lui répondis-je, forment ſouvent les opinions. Il ſe peut que chez eux j'aie penſé comme ils penſent, & que j'aie eu les mêmes raiſons ; mais ce qui pouvoit être juſte à Paris, ceſſeroit de l'être à Londres. Au nom de Dieu, repliqua-t-elle, croyez-le bien ; mais je ne puis à préſent vous parler ſur cela, autant que je le voudrois ; il faut que je me rende auprès de la Reine ; & vous ſçavez que demain, à ſept heures, vous me trouverez chez moi. En achevant ces paroles, elle me quitta, en me regardant avec une tendreſſe extrême. Ce regard, tout tendre qu'il étoit, ne me

féduifit pas, & jy répondis avec plus de politeffe que de fenfibilité. Mettre dans mes yeux ce que je venois de lire dans les fiens, auroit été une faveur; & je n'étois pas encore décidé à en accorder.

Le lendemain, même arrangement dans mes courfes. A la porte de Madame de Suffolck: encore fermée: même tranquillité de ma part fur cette infortune. De-là chez Madame de Pembroock; trouvée feule. A peu près mêmes propos que la derniere fois; preffant avec elle jufques à l'importunité, entreprenant jufques à l'infolence; l'un & l'autre, fans fuccès: ni émue, ni fâchée. Femme extraordinaire, & devenant fort embarraffante pour moi. Elle me donna de l'humeur, qui ne fut ni remarquée, ni fentie. Grand fujet de réflexions! recherches profondes fur ce qu'il convient de mettre en ufage pour triompher d'une femme de cette efpece. Doutes fur ce qui me commettra le plus dans le Public, de ceffer, ou de continuer de la pourfuivre. Fort occupé de ces idées, & ne fçachant quel parti prendre, j'arrive chez Madame de Rindfey. Trouvée feule comme la premiere fois, & fort différemment décidée.

Il faut néceffairement que les femmes

ne doutent jamais de ce qu'elles desirent. Je ne croyois pas avoir donné à Madame de Rindsey, l'espérance de me vaincre ; elle l'avoit pourtant ; & j'en étois également certain & confondu. Ses yeux, aussi tendres qu'ils pouvoient l'être, prirent, en me voyant, cette expression qui ressemble si bien à celle de l'amour, & qui peut d'autant mieux réussir à une femme, dans la position où celle-là se trouvoit avec moi, qu'elle est beaucoup moins décente. Il y avoit, tout à la fois, dans ses yeux, du brillant & de la langueur ; tout en elle la disoit vaincue, & avec une bonne foi qu'elle n'est pas accoutumée à mettre dans les autres événemens de sa vie. Une si belle persévérance me toucha enfin ; la curiosité s'y joignit ; les femmes doivent à ce mouvement, plus de complaisances de notre part qu'elles ne pensent ; mais comme le noble abandon avec lequel elle se livroit ne m'inspiroit encore que de très-légers desirs, si les siens la rendoient plus aimable à mes yeux, ils ne la rendoient pas encore assez nécessaire à mes sens, pour que je préférasse les plaisirs qu'elle me promettoit à ceux que je goûtois, en lui faisant attendre son bonheur. Vous croirez aisément, sans

doute, que si je l'avois absolument voulu, il n'auroit ce jour-là nullement été question entre elle & moi, des affaires de l'Eglise. Elle se flattoit même, selon toute apparence, que je ne lui en parlerois pas, & se consoloit sans doute de ce qu'elle avoit perdu dans mon opinion, du côté de l'estime, par ce qu'elle comptoit y gagner d'ailleurs. C'étoit dommage, assurément, de tromper de si belles espérances; mais moins elle me les dissimuloit, plus il me parut plaisant de lui faire craindre de ma part, pour ce tête-à-tête, le même désintéressement qu'elle m'avoit vu dans le premier. Je lui parlai donc de son Livre; & son étonnement, & sa douleur, de ce que je ne trouvois que cela à lui dire, surpasserent de beaucoup mon attente.

Elle sentit bien si elle s'engageoit avec moi dans cette conversation, qu'ayant pris ce mauvais Livre pour texte, je pourrois être un peu long-tems à le commenter; comme son intention étoit que je lui parlasse d'autres choses, elle ne me répondit rien sur cela; & après avoir quelque tems gardé le silence: mais, à propos, Mylord, me dit-elle, (Eh! quel à propos!) n'admirez-vous pas M. de Buttington qui vient me pro-

poser de lire *Rochester* ? des pieces infâmes, & comme leur Auteur, dignes du feu ? cela est d'une familiarité, d'une insolence inexcusable ! A moi ! du *Rochester* ! que proposeroit-il donc à Madame de Pembroock ? Comme je sçais depuis long-tems qu'il n'y a rien de plus cruel pour une femme qui se propose d'une façon si décidée, de manquer de vertu, que de paroître avoir une grande idée de la sienne, & que cela la met dans la nécessité de reprendre ses avances, ou de les rendre d'une indécence affreuse; je me gardai bien de manquer une si belle occasion de louer Madame de Rindsey sur sa façon de penser, & je m'étendis sur ce chapitre avec une complaisance qui sûrement la fâchoit beaucoup. Si j'avois pu penser qu'elle voulût changer d'avis sur mon compte, je lui aurois rendu un grand service, puisqu'elle auroit pu conclure, de ce que je lui disois, que je n'avois rien vu de sa marche; mais le tour que je lui jouois étoit d'autant plus affreux, qu'elle pouvoit moins se flatter de m'en avoir imposé, & qu'elle avoit aussi moins envie, que son aventure avec moi eût une fin si peu agréable pour elle.

Si le piege que je lui tendois étoit

adroit, sa façon de s'en tirer le fut aussi, & beaucoup plus que je ne l'attendois d'elle; mais les femmes les plus bornées ont, dans les occasions où leur amour-propre, ou leurs sentimens sont intéressés, une finesse dont il est bien rare que nous soyons capables. Soit qu'elle s'apperçût de ma méchanceté, soit qu'elle crût ne devoir qu'au simple hasard, les éloges dont je l'excédois, elle ne répondit à tout ce que je lui disois sur sa vertu, que par un profond soupir, & en levant les yeux au Ciel douloureusement. C'étoit assez me dire, qu'elle avoit à cet égard, moins à se louer d'elle-même, que je ne paroissois le penser; & elle ne pouvoit pas supposer que je crusse qu'elle me feroit une si intéressante confidence, si ce n'avoit pas été à moi quelle eût dû sa foiblesse. La rêverie la plus profonde, & en apparence la plus douloureuse, suivit l'aveu tacite qu'elle venoit de me faire de ses sentimens: & pour qu'il me fût encore moins permis de m'y tromper, elle affecta vis-à-vis moi, cette honte que sent une femme raisonnable, que l'amour vient d'entraîner trop loin. Rien n'étoit, à la vérité, plus intéressant que ce spectacle; & quelque peu sensible que je sois, je crois qu'il

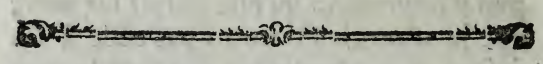
doit avoir de grands charmes aux yeux d'un homme amoureux, qui a long-tems, & vivement desiré le bonheur de plaire, & qui voit enfin qu'il est aimé : mais loin qu'il me séduisît, comme Madame de Rindsey s'en flattoit, il ne faisoit que redoubler mon mépris pour elle, & affoiblissoit même si singuliérement le peu d'impression qu'elle faisoit sur moi, que je n'aurois sûrement pas cédé à ses desirs, si je n'avois pas cru, en la prenant, lui faire encore mieux sentir tout le mépris qu'elle m'inspiroit, qu'en ne la prenant pas.

Fin de la troisieme Partie.



LES HEUREUX

ORPHELINS.



QUATRIEME PARTIE.

Histoire Secrette du Comte de Cheſter, depuis le 17 *Septembre* 1708, *juſques au mois de......* 1709.

LETTRE CINQUIEME.

A M. LE DUC DE***.

LE Nord-Eſt ſouffle, j'ai du *ſpléen*; ma tête eſt en proie aux plus noires idées; j'en veux à toute la nature, à moi le premier, qu'ordinairement je ne priſe guère, & de qui je fais aujourd'hui moins de cas encore que de cou-

tume. J'ai beaucoup moralisé : je vous fais peur, rassurez-vous ; je vous fais grace. Je crois pourtant que mes réflexions étoient fort solides, & peut-être assez neuves ; j'avois trouvé d'assez belles choses contre mon siecle, ce siecle si faussement appellé, à ce qu'il me semble, le siecle des lumieres, & de la philosophie. Je croyois avoir vu que nous avons plus sacrifié aux passions qu'à la raison, plus immolé de principes, que nous n'avons extirpé de préjugés. Je me flattois même d'avoir prouvé que jamais nous n'avons été moins éclairés, puisque jamais nous n'avons été plus vicieux, ou que du moins, nous ne l'avons jamais été avec plus d'éclat, & moins de retenue. Tout cela m'étoit venu dans la tête, à propos de Madame de Rindsey, qui se croit peut-être une femme d'autant plus forte, qu'elle se livre plus à ses fantaisies, avec moins de décence & d'égards, & pour son sexe & pour elle-même. Je croyois avoir entrevu que le titre de Philosophie, n'est pas le titre qui convient à une femme de ce genre ; je m'étois même amusé à prouver que les femmes qui se rendent si facilement à nos desirs, ou qui, com-

me elle, les préviennent, ſe dégradent ſi cruellement à nos yeux, que non ſeulement, ce qui ſans doute ne leur importe guère, elles ne peuvent inſpirer de l'amour; mais même, ce qui doit les intéreſſer davantage, qu'elles en font ſur les ſens, une plus foible impreſſion. Heureuſement pour vous, je me ſuis apperçu que ces vérités que je croyois ſi neuves, ſont tout-à-fait uſées : j'ai ſenti qu'il y avoit à moi, trop de vanité à croire que je les rediſois avec plus d'agrément & de ſuccès, que tous ceux qui, avant moi, les ont dites. Je les ſupprime donc, & je reprends mon hiſtoire.

Madame de Rindſey, par ſa rougeur, & par le ſilence auquel elle s'obſtinoit, croyoit ſans doute m'en dire aſſez : & il eſt ſi vrai qu'elle ne ſe trompoit pas, que ſi toute autre qu'elle m'eût parlé ſi clairement, ce n'auroit été qu'à ſes genoux que j'aurois terminé cette ſcéne. Quoi! Madame, lui demandai-je, mais ſans chaleur, & ſans émotion, & préciſément du ton dont on fait une queſtion, dont l'objet eſt indifférent, il ſeroit poſſible que vous aimaſſiez! que je vous plains! ajoutai-je d'un air de compaſſion, & qu'avec votre façon de

penser, cette ame que je crois tout-à-la fois, & si tendre & si franche, vous vous préparez peut-être des malheurs! Eh quoi! me demanda-t-elle enfin, d'une voix un peu tremblante, se peut-il donc qu'une femme qui, en effet, ne pense point de façon à voir ses sentimens méprisés, ne puisse pas inspirer une passion aussi vive & aussi sincere que celle qu'elle auroit elle même. Je ne dis pas, répondis-je, que cela soit absolument impossible; mais il faut que j'avoue, à notre honte, que nous sommes rarement capables d'une tendresse telle que vous l'exigeriez. Il est pourtant si doux d'aimer, reprit-elle du même ton, que je ne comprends pas qu'on puisse refuser son ame au seul bonheur qui me semble digne d'être desiré. Eh quoi! les hommes sont-ils donc tous sans sentiment & sans reconnoissance! Grand Dieu, ajouta-t-elle, en levant au ciel ses yeux, qui, par parenthèse, me parurent en cet instant assez beaux. Que je vais être.... A ces mots, elle s'arrêta. Il n'étoit pas bien difficile de remplacer ce qu'elle supprimoit, & son air disoit de reste, qu'elle craignoit d'avoir à se plaindre de sa destinée. Tout indifférent que j'étois pour elle, je cessai

de croire que je le fusse tant. Soit qu'en effet, l'expression de l'amour embellisse toujours, soit que la situation lui donnât des charmes à mes yeux, je ne sçais quel trouble vint m'agiter, & me la rendit involontairement plus intéressante. Rassurez-vous sur moi, mon cher Duc, ce n'étoit pas de l'amour. Que dans ces sortes d'occasions, la sagacité des femmes est merveilleuse! Malgré le trouble qui l'agitoit, & qui pour n'être que de la nature du mien, n'en prenoit pas sur elle moins vivement, mes mouvemens, quelque foibles qu'ils fussent encore, ne lui échapperent pas. Je vis tout-à-la-fois dans ses yeux, le desir & l'espérance; s'il s'y étoit peint un peu de pudeur, cela n'en auroit été que mieux; mais ses yeux, apparemment ne pouvoient pas tenir tant de choses.

Eh bien, Madame, lui dis-je, en m'approchant d'elle, vous craignez donc d'être bien malheureuse? Le moyen, repliqua-t-elle, en me regardant fixement, que je ne craigne pas de l'être, lorsque vous m'assurez que je le serai? Je ne pensois pas, repris-je, que vous ajoutassiez à mes prédictions, une foi si entiere: je pourrois, au reste, vous

répondre d'une plus agréable deſtinée, ſi vous me parliez avec autant de franchiſe ſur l'objet de votre paſſion, que vous me parlez ſur votre paſſion même. Ma paſſion ! me demanda-t-elle & toujours avec le même regard, vous aurois-je donc confié que j'en ai une ? On dit donc, ſi je me ſuis livrée à ce point, bien des choſes avec l'intention de ne rien dire ! Et, s'il eſt vrai que vos conjectures ſoient juſtes, ou que j'aie parlé autant que vous le dites, vous ne devinez pas ce que, peut-être à tort, je crois encore cacher ? Je vous connois depuis ſi peu de tems, lui dis-je, en m'approchant d'elle un peu plus, & en lui prenant la main, qu'il me ſeroit, ſelon toute apparence, plus difficile qu'à perſonne de lire dans votre ame. Vous ne le croyez pas, répondit-elle : mais, continuai-je, avec plus de vivacité, déſireriez-vous que j'y luſſe ? Oui, & même que vous ſeul y luſſiez. Quoi ! lui dis-je, en me mettant à ſes genoux ; car, au moins, je ne m'y jettai pas, vous auriez en moi aſſez de confiance, pour ne me cacher rien de vos plus ſecrets mouvemens, & pour ne les découvrir qu'à moi ? Oui, reprit-elle, quoique vous ſoyez peut-être l'hom-

me du monde, auquel je devrois le moins les confier. Moi ! belle Comtesse, lui dis-je, en la serrant dans mes bras avec beaucoup de feu, eh ! pourquoi tout-à-la fois, tant de confiance & tant de crainte ? Non, vous acheverez. ... Ah ! interrompit-elle, avec un trouble extrême, laissez-moi : je vous en ai trop dit, si vous ne m'entendez pas, & vous en ai dit assez, si vous voulez m'entendre.

Elle avoit raison, dans le fonds, & je ne l'ignorois pas plus qu'elle ; mais j'avois décidé que je ne l'entendrois pas à si bon marché qu'elle s'en flattoit. Eh bien, madame, lui dis-je, d'un air sérieux & piqué, & en me relevant, il faut donc vous laisser votre secret, puisque vous en êtes si jalouse. Vous me permettrez cependant de vous représenter qu'il falloit, ou m'en dire moins, ou m'en dire davantage. Cruel, s'écria-t-elle avec un peu d'emportement, que votre vanité me ménage peu ! Ah barbare ! ajouta-t-elle en essayant de pleurer, entendez-moi, enfin, ou ne m'interrogez plus !

Que voulez-vous ? mon cher Duc, la situation pressoit ; elle en venoit, comme vous voyez, aux invectives ; il

il me parut effectivement impossible que je pusse, sans cruauté, & même sans barbarie, en exiger d'elle davantage ; & j'eus enfin la générosité de ne lui pas demander qu'elle me fît d'une façon plus précise, un aveu qu'elle avoit la bonté de me faire de tant de façons différentes. Quoi ! m'écriai-je, en retombant à ses genoux, & avec un air aussi étonné, que si mes yeux ne faisoient que de se dessiller ; quoi ! belle Comtesse, c'est moi que vous aimez? vous me permettez, vous m'ordonnez même de le croire? Ah ! pardonnez-moi d'avoir douté d'un bonheur, dont je pouvois me flatter sans m'en rendre moins digne !

Pendant que je parlois, elle ouvroit sur moi de grands yeux, moins tendres encore que stupéfaits, & dans lesquels (je crois qu'il faut toujours dire vrai) je lisois encore plus d'égarement que d'amour. Cela étoit bien égal pour mon sentiment ; cela ne l'étoit peut-être pas tant pour son honneur, mais c'est ce qui nous étoit à tous deux également indifférent.

Je ne fus pas plutôt sûr de ses sentimens, qu'il me vint quelque inquiétude sur la façon dont je devois lui marquer ma reconnoissance. Avec une femme

moins ſupérieure que Madame de Rindſey, à toutes les minuties, il auroit fallu ne point finir ſur l'étonnement que me cauſoit mon bonheur; lui redire mille fois à quel point j'en étois tranſporté, & lui baiſer ſans ceſſe les mains, avec autant de tendreſſe que de reſpect. L'amour ne plaît pas à toutes, quand il ne s'explique que par l'emportement; mais auſſi il déplaît à quelques-unes, quand il ne commence point par en montrer; & malgré ſon air ſinguliérement honnête, j'avoue que je croyois ma belle Comteſſe trop philoſophe pour ne pas apprécier de pareilles miſeres, ce qu'elles valent. J'étois à ſes genoux, & je la ſerrois dans mes bras avec une violence, & la regardois avec une fureur, qui, à une perſonne moins courageuſe qu'elle, auroient pu faire craindre de ma part de terribles entrepriſes. A Dieu ne plaiſe, cependant, que je veuille dire qu'elle deſiroit ce que beaucoup d'autres à ſa place auroient peut-être eu l'imbécillité de craindre. Mais, ſoit qu'elle penſât trop bien de moi, pour me croire capable de lui manquer, ſoit qu'elle fût réſignée à tout ce que je pourrois vouloir entreprendre; ſi c'étoit avec beaucoup d'émotion qu'elle

ſe ſentoit dans mes bras, je puis affirmer, ou que c'étoit ſans colere, ou qu'elle ſçavoit bien la diſſimuler. D'ailleurs, le doigt de l'amour étoit ſi viſiblement marqué dans cette affaire; je devois ſi peu ſuppoſer qu'une femme du caractere de Madame de Rindſey, une perſonne ſi reſpectable, d'une ſi grande réputation; chez laquelle tout reſpiroit la décence & la vertu, ſe fût déterminée à parler la premiere, ſi ſa paſſion n'avoit pas été extrême & le coup de foudre prodigieux, que toutes réflexions faites, je penſai que, quelque choſe que je tentaſſe, j'en ſerois quitte pour eſſuyer de ſa part les plus légeres & les plus douces remontrances.

Il y avoit déja aſſez long-tems que je lui baiſois la main, pour qu'elle dût, malgré ſa douceur, être impatientée d'une ſi peu intéreſſante répétition. Je crus donc qu'il étoit tems de lui donner plus de ſujet de ſe louer, ou de ſe plaindre de moi, & de répondre enfin convenablement à cette douce langueur qui régnoit depuis ſi long-tems dans ſes yeux, & dont, (car dans ces ſortes de rencontres, rien n'égale ſa franchiſe) elle avoit la bonne foi de

ne me rien cacher. Je pensai cependant qu'il seroit plus honnête pour elle, de n'aller à sa conquête que par gradation, que d'y employer une brusquerie, qui ne pouvoit que la dégrader à ses propres yeux. J'avois assurément pris en France bien de la politesse: peut-être n'approuvoit-elle pas que j'eusse tant d'égards; & peut-être aussi ma plus forte raison pour en avoir, étoit-elle la certitude qu'elle n'en étoit pas contente: mais par quelque motif que j'agisse, il ne m'en parut pas moins impossible de manquer dans une si importante occasion, à ce que je devois à une femme si estimable.

Ce ne fut donc que par des baisers donnés en apparence avec feu, mais qui avoient moins de valeur réelle qu'ils n'avoient d'expression, & qu'il sembloit que le respect genât encore, que je crus devoir essayer son indulgence. Il n'y avoit pas dans ce que je tentois de quoi troubler les sens; je le croyois du moins: mais les sens ont-ils une marche assez décidée, pour que l'on puisse toujours calculer avec justesse, combien il faut pour les émouvoir? D'ailleurs, ce qui suffit à l'un, ne peut-il pas laisser l'autre dans l'état le plus paisible? Ne

ſont-ils pas journaliers comme l'eſprit; & ce qui un jour les a troublés, doit-il les troubler toujours ? Les femmes qui ſont le moins ſoumiſes à ce honteux empire, celles qui y ſont le plus aſſervies, ſont-elles toujours au même point ſuſceptibles ou indifférentes ? Je ne parle pas ici du ſentiment, prétexte éternel, & ſi rarement cauſe de tout ce qu'on lui attribue : mais, au défaut du cœur, l'imagination ne s'embraſe-t-elle pas, & le caprice ne tient-il jamais lieu de paſſion ? Les femmes que la nature a le mieux défendues contre la ſéduction, regardent-elles tous les objets, avec la même indifférence, & celles qui ſemblent l'être le plus, ſont-elles, en effet, ce qu'elles paroiſſent ? Combien n'y en a-t-il pas qui, comme Madame de Rindſey, cachent ſous l'extérieur, non-ſeulement le plus froid, mais encore le plus décent, les deſirs les plus vifs, les caprices les plus inattendus, la tête la plus déréglée, le cœur le plus corrompu, & la facilité la plus ſinguliere. Semblables à ces corps que la foudre a brulés, ou que le tems a détruits intérieurement, mais de qui la configuration eſt conſervée, que l'on croiroit tels qu'ils étoient autrefois, & qui tombent reduits en cen-

dres, dans le moment qu'on les touche. Combien de gens ne respectent-ils pas cette sorte de femmes, jusqu'à l'imbécillité, lorsqu'il n'y a peut-être personne qui ne les vainquît, si l'on ne craignoit pas cette décence, qui n'est en elles qu'un mensonge de l'éducation, & presque toujours un fardeau pour la nature ? Je pardonne à l'amour & à lui seul la crainte d'offenser, d'ignorer ses avantages, de s'exagérer la vertu où il la trouve, de la croire où elle n'est pas, & de perdre, par sa timidité, plus d'occasions encore qu'il n'en fait naître par ses transports.

Je ne répondrois pas, au reste, mon cher Duc, que ce que je viens de dire, fût aussi bien placé, qu'il est vrai; mais je le trouve raisonnable, & je le laisse.

Il falloit, quand j'y songe, que Madame de Rindsey fût, à quelques égards, comme les Fées qui, je crois, avoient dans la semaine, un jour pendant lequel elles devenoient serpens, & qui, tant qu'il duroit, étoient déchues de tous les privileges de leur état, & soumises à tous les malheurs auxquels le hasard pouvoit les exposer. C'étoit, si je m'en souviens bien, un lundi; & ce jour-là, peut-être, est le jour fatal de Madame de Rindsey. Quoi qu'il en soit, car je n'ai jamais

percé ce myſtere, il faut que cette femme ait quelque choſe de particulier, pour être tout-à-la fois, & ſi foible, & ſi peu tendre.

Plus émue, donc, par ſes propres idées, qu'elle ne devoit l'être par des entrepriſes auſſi modérées que les miennes, elle ſe livroit avec trop de grandeur d'ame, & paroiſſoit trop diſpoſée à me pardonner, pour ne me pas forcer à abuſer de ſa clémence. J'en abuſai, enfin, &, ſans doute, à ſa grande ſatisfaction; non, que je prétende dire, ni même inſinuer qu'elle ne me trouvât pas d'une familiarité, & même d'une inſolence inconcevable; mais il y avoit long-tems que je ne décidois rien, qu'en conſéquence, elle ne ſçavoit que me dire; & du moins, par ma conduite, je la tirois de cette peine. Quand on prévoit les choſes, on s'arrange pour les empêcher. Par les premiers emportements d'un amant, une femme peut aiſément juger par où il compte finir. On a le tems de ſe préparer à une réſiſtance que l'on ſent qui va devenir néceſſaire, d'impoſer par ſon maintien, & par ſon ton, enfin, de ſe mettre en fureur; & l'on a beau dire, tout cela arrête un impertinent; mais encore une fois, il faut que l'on puiſſe

prévoir l'impertinence; & jusques au moment où j'avois cru devoir l'employer, je m'étois conduit avec tant de sagesse, & de retenue, j'avois montré tant de respect, qu'il eût été bien difficile à Madame de Rindsey, d'imaginer que je deviendrois, tout d'un coup, si différent de ce qu'elle m'avoit vu si longtems.

L'excès de son étonnement ne lui laissant guère plus la force de parler, que celle de se défendre : ah! Mylord, me disoit-elle d'une voix étouffée & tremblante, Mylord, eh! que prétendez-vous? vous m'avez bien trompée?

Quelque modérés que fussent ses reproches, je ne doute pas qu'ils ne m'eussent imposé, si le ton dont elle me les faisoit, ne m'eût imposé sur ses véritables sentimens; mais malheureusement sa voix est si douce, & sa colere, toute violente qu'elle étoit, en altéroit si peu le son, que je ne pus jamais, à quelque point que les apparences fussent contre moi, me déterminer à croire que je l'offensasse, autant qu'elle sembloit le prétendre.

Vous sentez aisément jusqu'où une si fausse idée devoit me conduire : cependant, quelques regards qu'elle jettoit,

de tems en tems, avec inquiétude, du côté où ſe tenoient ſes gens, qui n'étoient, en effet, que trop à portée de nous entendre, me firent penſer qu'elle craignoit qu'ils ne ſurpriſſent quelque choſe de notre converſation. Je craignois, moi-même, de ne devoir ſa modération qu'à cette peur : ma victoire auroit trop perdu de ſon prix à mes yeux, ſi je m'étois laiſſé cette inquiétude. Je voulois en devoir tout à l'amour, & ne laiſſer, de plus, aucun prétexte à Madame de Rindſey. Je voulus même, qu'elle n'ignorât pas que j'avois ſaiſi le ſens de ſes regards. Vous avez raiſon, lui dis-je, mes tranſports me cachoient le danger auquel je vous expoſe. Elle ſourit ; c'étoit me remercier de mon attention. Je n'en pouvois pas moins avoir penſé que je l'expoſois où nous étions, ſans avoir porté mes vues plus loin. Il me parut qu'elle le craignoit ; & cela étoit aſſez ſimple. Je connoiſſois peu les lieux où l'amour me faiſoit regner avec tant d'empire, & de promptitude. Les beaux yeux de Madame de Rindſey, ces yeux charmans auxquels je devois déja tant de lumieres, en ſe tournant avec autant de langueur que de modeſtie, du côté de ſa chambre à coucher, m'appri-

rent qu'elle croyoit que nous y ferions plus en fûreté, que dans celle où nous étions. Je l'enlevai de deffus fon fauteuil; & quoique fon trouble fut prodigieux, & qu'elle n'eût pas plus l'idée de fe plaindre de cette familiarité, qu'elle n'avoit la force de s'y oppofer, je tâchai, en l'y conduifant, de lui faire oublier par les careffes les plus tendres, à quel point, à tous égards, je lui manquois. Senfible, apparemment, à un procédé qui avoit en foi quelque chofe d'honnête & d'attentif, ou emportée trop loin d'elle-même, pour fçavoir feulement ce qui fe paffoit, elle fe laiffa entraîner avec une douceur, dont je ne perdrai jamais le fouvenir, dans cette chambre, témoin ordinaire, fans doute, du bonheur de quelqu'autre, mais dont, d'après la defcription que je vais vous en faire, vous penferez comme moi, qu'elle n'avoit pas eu l'intention de faire ce jour-là, le théatre du mien. Elle étoit fi finguliérement foible, lorfqu'elle y arriva avec moi, que mon premier mouvement fut de chercher des yeux, où je pourrois la pofer. Cela preffoit, fes jambes fe déroboient fous elle; elle alloit tomber à mes pieds. Une chaife longue, dans cette extrêmité, s'offrit à mes regards; mais,

par je ne ſçais quel haſard, cette chaiſe ſe trouvoit alors dégarnie de tout ce qui pouvoit la rendre commode. Par un autre haſard, auſſi grand, & plus heureux, ſes gens avoient oublié de faire ſon lit; je l'y jettai, mais avec trop de précipitation, pour qu'elle s'y trouvât auſſi décemment arrangée, que ſi elle s'y fût miſe elle-même; & à quelques efforts qu'elle fit pour réparer un déſordre qui bleſſoit tant ſes idées, je retrouvai avec plaiſir en elle, qui pourtant n'eſt qu'une femme moderne, cette modeſtie tant célébrée de Polixêne, qui frappée du coup mortel, n'oublia pas, même au milieu des horreurs de la mort, ce qu'elle devoit à la pudeur.

Cette comparaiſon vous paroîtra ſans doute bien magnifique : j'avoue ſans peine qu'elle eſt belle; mais je ne l'en crois pas moins exacte. Je ne ſçais même ſi, à bien conſidérer les circonſtances & les lieux, Madame de Rindſey, à laquelle d'abord elle ſemble faire trop d'honneur, ne doit pas l'emporter ſur Polixêne. Il me paroît en effet, plus aiſé à une femme de ſonger à la décence, dans un moment terrible à la vérité, mais où elle eſt en ſpectacle, & où tous les préjugés ſe réveillent, que

d'y ſacrifier encore, dans des inſtans faits pour en triompher, & vis-à-vis un témoin choiſi par ſon cœur, ou par ſon caprice, pour en manquer.

Je perdois trop, ou du moins, je devois paroître trop perdre aux précautions que Madame de Rindſey prenoit contre moi, pour l'abandonner aux cruels conſeils que ſa vertu lui donnoit encore. Je crus qu'une douce violence m'étoit permiſe ; je l'employai donc, & avec un ſuccès, dont la pudeur ſeule ſembloit embarraſſée, mais dont, ſelon moi, ſa vanité auroit dû être encore moins contente.

Vous vous tromperiez cependant, ſi vous penſiez que ce fût ſans peine que je remportai ſur elle une victoire à laquelle il manquoit ſi peu pour être complette. Ses efforts étoient foibles, il eſt vrai, mais ſans compter que c'étoit beaucoup qu'elle imaginât encore de ſe défendre, des reproches, des prieres, des menaces qui ſe ſuccédoient ſans ceſſe, dans ſa bouche, me prouvoient aſſez à quel point toutes mes prétentions la rendoient à plaindre. Ah ! Mylord, me diſoit-elle, méritois-je de votre part un pareil procédé ? Eſt-il fait pour vous & pour moi ? Eſt-ce ainſi que vous me reſpectez ?

Pendant qu'elle me disoit de si belles & de si imposantes choses, un carrosse que nous entendîmes entrer avec grand bruit, fit ce que sa colere & ses reproches n'avoient pas encore pu faire, & n'auroient sans doute pas fait. Ce n'étoit rien du tout que Mylord Rindsey, qui, contre sa coutume, rentroit chez lui. Nous étions de la même *Cotterie*, & nous avions dîné ensemble. Si je ne lui avois pas dit ce que j'avois à faire, ce soir-là, il n'auroit pas été si discret, & je sçavois qu'il vouloit aller entendre quelques fameuses voix, qui nous étoient venues d'Italie, qui chantoient pour la premiere fois à Witehall.

Quoique Madame de Rindsey ne m'intéressât pas du tout, l'arrivée de Monsieur son mari, dans les circonstances où nous étions, me donna pour elle quelque inquiétude. Si je sçavois combien il devoit compter sur elle, j'ignorois à quel point il y comptoit; & je craignois qu'il ne s'apperçût de la violente agitation où je l'avois mise, & qu'il ne lui plût de ne la pas interpréter en bien. Toute légere qu'étoit cette inquiétude, elle la saisit sur mon visage, & (ô magnanimité sans exemple!) non-seulement elle daigna me

raſſurer par le plus tendre ſourire, mais encore, elle prit ſur elle-même, au point, que quand il entra dans la chambre, il ne lui trouva que le viſage qu'elle avoit toujours avec lui ; & certainement, à l'air de ſéchereſſe & de dignité qu'elle prit tout d'un coup, il n'y avoit pas de quoi la ſoupçonner de rien. Ce qui me confondit, c'eſt que ce fut ſans cet empreſſement, que doit donner à une femme la crainte d'être ſurpriſe dans une ſituation dangereuſe, qu'elle deſcendit de ſon lit, & que ce fut à pas très-lents, qu'elle regagna la piece où notre converſation avoit commencé. Nous n'avions même pas encore eu le tems de nous aſſeoir, lorſqu'il y entra. Quoique la façon dont ſe conduiſoit Madame de Rindſey avec lui, dût me raſſurer, je n'étois pas ſans quelque crainte, que la ſolitude dans laquelle il nous ſurprenoit tous deux, ne lui parût extraordinaire ; & elle me raſſura encore là-deſſus, par un ſouris moqueur, & en hauſſant les épaules. L'excès de cette ſécurité vous étonne ſans doute, mais vous ceſſerez d'en être ſurpris, lorſque je vous aurai fait connoître Monſieur de Rindſey,

De tous les maris de qui, par rap-

port à leurs femmes, j'ai été l'ami particulier, je n'en ai pas connu un qui fut moins jaloux que lui. A ſon air morne & froid, & à ſes yeux ſombres, je l'avois cru d'abord tout différent. Je me trompois; il n'eſt que fort triſte & fort ſot; au reſte, le meilleur mari, & un des plus honnêtes hommes, à tous égards, qu'il y ait dans toute l'Angleterre. Perſonne, peut-être, dans les trois Royaumes ne chaſſe le renard avec plus de ſuccès, n'en connoît mieux les ruſes, & n'en ſçait de plus belles hiſtoires. Auſſi eſt-il révéré de tous les *Fox-Hunters* du pays, comme leur chef. Outre ce rare talent qu'il poſſede à la vérité, au plus haut point, il ſe croit fait pour les affaires, & écrit perpétuellement des mémoires d'une prolixité épouvantable; mais perſonne n'eut jamais moins de connoiſſance du cœur & des femmes, de qui il s'en faut quelque choſe qu'il ne devine auſſi bien la marche, qu'il pénetre celle du renard le plus madré. Toutes ſes idées, tous ſes ſentimens même dépendent de Madame de Rindſey. Jamais on n'a pouſſé ſi loin une ſervitude qui n'eſt fondée que ſur l'opinion, & qui eſt en lui, d'autant plus ſinguliere, que ce n'eſt pas

à l'amour qu'il la doit. Sa confiance en elle n'en eſt pas moins étendue. Je l'avois mieux vue en un inſtant, qu'il ne l'a vue en toute ſa vie, & ce ſeul moment avoit ſuffi pour me donner ſur elle des lumieres que je doute qu'il ait jamais.

J'ai au ſurplus quelque idée qu'il n'eſt pas le ſeul mari, qui ignore ſa femme ſi complettement, & qui prenne la répugnance qu'elle a pour lui, l'air froid & ſévere qu'elle lui montre dans quelque inſtant que ce puiſſe être, ſon éternelle inſenſibilité, pour des preuves de vertu, & qui ne fonde ſur tout cela la plus imbécille confiance que l'on puiſſe jamais avoir. Il y a long tems que j'ai envie de faire un traité des femmes, à l'uſage des maris; mais franchement, le tour ſeroit trop noir; & quelques-unes de mes anciennes amies, qui ont le beſoin du monde le plus grand, que leurs maris reſtent dans cette confiance ſtupide, qui les rend ſi ridicules & ſi dupes, pourroient me ſçavoir mauvais gré de les avoir ſi bien décelées.

Mylord Rindſey fit un cri de joie en me voyant. Ah! parbleu, mon cher James, me dit-il, en m'embraſſant, je ſuis comblé de joie de vous trouver ici, &

ſçais

ſçais gré à Madame de Rindſey, d'avoir aſſez de mérite pour vous y attirer. Madame, ajouta-t-il, en s'adreſſant à elle, pour Dieu ! ne le rendez pas Non-conformiſte; vous en pouvez, ſi vous voulez, faire quelque choſe de mieux, pour votre plaiſir, & pour le ſien.

En achevant cette agréable plaiſanterie, il me pria de vouloir bien l'attendre, & me demanda ſi mon intention n'étoit pas d'aller à Witehall, entendre les Italiens. Je lui répondis que j'en avois aſſez envie, mais que j'avois auparavant une affaire à terminer; & que je ne pourrois me rendre au Palais qu'un peu tard. Je comptois, & avec raiſon, que je ſerois appuyé par Madame de Rindſey, ou qu'au moins je n'en ſerois pas démenti; ma ſurpriſe ne fut pas médiocre, quand elle me dit, d'un air froid, qu'il falloit que j'entendiſſe chanter ces gens-là. Je ne fus pas de ſon avis. Pendant notre conteſtation, Mylord Rindſey ſortit de la chambre. Je ne vous comprends pas, lui dis-je, auſſi-tôt que nous fûmes ſeuls : Mylord Rindſey ſeroit-il, dans le fonds, plus fâché de me trouver ici, qu'il ne paroît l'être. Non, me répondit-elle en ſouriant; c'eſt un homme droit, qui ne

ſçait rien jouer, & qui vous aimera sûrement à la folie, ſi vous parvenez à me tourner la tête, autant que vous paroiſſez le deſirer. Vous avez donc fait là-deſſus, repris-je, quelque expérience qui vous aſſure que ſes ſentimens dépendent des vôtres ? Cette queſtion eſt malhonnête, repliqua-t-elle, & je croyois mériter que vous ne me la fiſſiez pas. Mais enfin, lui dis-je, pourquoi, puiſque cela lui paroîtroit tout ſimple, ne voulez-vous pas que je reſte ? Voilà déja, reprit-elle, bien de la tyrannie ; quoi ! je ne puis pas avoir une volonté dont je ne vous doive compte ! Eh ! quels ſont donc vos droits ſur moi ?

Je crus que je ne pouvois mieux répondre à cette queſtion, qu'en recommençant tout ce qu'elle avoit permis avant l'arrivée de Mylord Rindſey ; & ce ne fut pas ſans un embarras extrême & aſſez ridicule, qu'elle me revit à ſes genoux. A la façon dont je m'étois déja conduit, & dont elle s'étoit comportée elle-même, elle ne pouvoit plus ou redouter mon reſpect, ou s'offenſer que j'en manquaſſe. Ah ! Mylord, s'écria-t-elle, relevez-vous, Mylord va rentrer : que voudriez-vous qu'il penſât, s'il vous trouvoit à mes genoux ? Que

je vous y demande, répondis-je, une grace que vraiſemblablement j'ai beſoin que vous m'accordiez. Eh ! reprit-elle, me laiſſez-vous le moyen de vous en faire ? Oh ! çà ! continuai-je, comme ſi nous n'euſſions été qu'en ſimple converſation, dites-moi pourquoi vous ne voulez pas que je reſte, lorſqu'à parler naturellement, vous ne devriez pas le deſirer moins que moi-même, & que je le puis ſans vous commettre ? Que veut dire ce caprice ? Mais, repliqua-t-elle, ce n'en eſt pas un. J'attends ici des gens auxquels il m'eſt impoſſible de fermer ma porte, & avec qui j'ai une affaire importante à terminer. Partez, je vous en conjure, avec Mylord : hélas ! vous ne ſçavez que trop, que vous me retrouverez quand vous voudrez ; & je vous donne de ſi fortes preuves de ma foibleſſe, que vous ne pouvez pas douter, que je ne la porte pour vous auſſi loin qu'elle puiſſe aller.

A ces mots, elle me pria encore de quitter ſes genoux, & je lui obéis d'autant plus volontiers, que cette attitude, toute ſimple qu'elle eſt, la troubloit ſinguliérement, & que je craignois, ſi je m'obſtinois à y demeurer, qu'il ne lui fût pas auſſi aiſé que la premiere

fois, de reprendre vis-à-vis Mylord Rindſey, ce viſage d'Egliſe primitive qu'elle croyoit devoir lui offrir.

A propos, me dit-elle, j'ai à vous avertir que je vais paſſer la ſoirée chez Madame de Pembroock, & que je veux abſolument vous y voir. Vous feriez beaucoup mieux, repliquai-je, de me laiſſer ici, que de me donner un rendez-vous qui nous ſera à tous deux ſi inutile. Que vous dirai-je chez elle, qui puiſſe nous tenir lieu de tout ce que je pourrois vous dire ici? Je ſerois preſque tenté de croire, que vous ne voulez demeurer chez vous, & y reſter ſeule que pour y voir librement quelqu'un que vous voulez peut-être rendre plus heureux que moi. Vous vous méprenez de pays, reprit-elle; non, je vous jure qu'il s'en faut de beaucoup que ce ſoit là mon intention; & vous n'en douteriez pas, ſi vous ſçaviez ce qui va m'occuper après votre départ. Mais enfin, lui demandai-je, ſi Mylord Rindſey n'étoit pas rentré? Nous nous ſerions ſans doute, répondit-elle, ſéparés plus tard; mais nous n'aurions pourtant point paſſé enſemble autant de tems qu'il me ſemble que vous l'auriez deſiré. Mais, continuai-je, ſi je n'avois pas

voulu ſortir ? Je vous en aurois prié, repliqua-t-elle ſérieuſement, & je me flatte que vous auriez bien voulu avoir pour moi l'égard que je vous aurois demandé. Car enfin, je ne dois pas vous croire le deſir de me commettre ; & vous le feriez d'une façon cruelle, ſi vous vous obſtiniez à reſter ici. Mais laiſſons cela, ajouta-t-elle, en me tendant la main, vous verrai-je ce ſoir chez Madame de Pembroock ? Oui, repliquai-je, ſi vous me prouvez un peu tendrement que vous deſirez de m'y voir. Vous êtes odieux, me dit-elle en ſouriant ; faire ce que vous me demandez, ſeroit vous dire que je vous pardonne, même que je vous approuve ; & je ne le veux, ni ne le puis. Voyez, lui dis-je, en me rapprochant d'elle, le tems que Mylord Rindſey nous a laiſſé, & rougiſſez de me l'avoir fait employer ſi mal. Hélas ! me répondit-elle naïvement, croyois-je qu'il n'alloit pas rentrer ?

En achevant ces paroles, elle me ſcella mon pardon, de la façon du monde la plus tendre, & ne ceſſa de me prouver qu'elle n'étoit pas fâchée contre moi, que lorſque nous entendîmes venir ſon mari, qu'en conſcience nous

ne pouvions pas rendre témoin de la façon amicale dont nous prenions congé l'un de l'autre. Je n'en ſçais rien cependant, car il eſt au moins douteux, qu'il n'eût pas cru ſe tromper, ſi elle eût jugé à propos de le lui ſoutenir.

Enfin, il rentra, & ne nous trouva plus qu'en converſation ſi ſérieuſe, & moi, ſi loin d'elle, que, quand il nous auroit ſoupçonnés d'avoir moins d'indifférence l'un pour l'autre, que nous n'en paroiſſions avoir, notre maintien, ſûrement, l'auroit trompé.

Quelque tranquilles que fuſſent les deſirs que m'inſpiroit Madame de Rindſey, j'avoue que Monſieur de Rindſey m'auroit fait plaiſir de ne pas venir troubler notre tête-à-tête. La curioſité ſouvent, nous donne preſqu'autant d'impatience que l'amour. Je n'aurois pas, d'ailleurs, été fâché de triompher abſolument, dans un premier rendez-vous, d'une beauté ſi ſévere. C'eſt une choſe ſi peu ordinaire, qu'en France, je n'en connois qu'un exemple. Y a-t-il pris, ou non? c'eſt à vous, mon cher Duc, à me le dire.

LETTRE SIXIEME.

SI vous ne ſçaviez pas, mon cher Duc, la différence ſinguliere qu'il y a ſouvent entre ce que les femmes ſont, & ce qu'elles paroiſſent; combien la néceſſité d'être eſtimées, & de cacher leurs penchans, l'amour de la conſidération, & le deſir de jouer un rôle, leur font affecter de vertus & d'opinions qu'elles n'ont pas, vous ſeriez ſurpris, ſans doute, de me voir, dès le premier rendez-vous, triompher d'une femme qui, à ne conſulter que les apparences, devoit peu faire eſpérer une ſi prompte défaite. Je ne ſçais, à dire la vérité, ſi l'intention de Madame de Rindſey avoit été d'aller ſi loin, & ſi je n'obtins pas plus d'elle, par mon indifférence, que je n'en aurois obtenu par des tranſports : peut-être, ſi je lui avois marqué tout l'empreſſement qu'elle me deſiroit, que me voyant faire auprès d'elle, le perſonnage que j'aurois dû, auroit-elle repris le ſien, à moins, cependant, qu'elle ne ſoit plus mépriſable encore que je ne le crois ; & cela ſeroit, aſſurément fort difficile. Car n'imaginez pas que j'aie la

ſotte fatuité de croire que je lui euſſe tourné la tête ; qu'elle ait été malgré elle, entraînée par mes graces, ſéduite par mes diſcours, étourdie par mes emportemens : vous ſçavez que je ne lui avois pas dit que je l'aimois. Mes entrepriſes qui, avec l'air léger & déſintereſſé que j'y mettois, n'auroient été, pour toute autre qu'elle, que les plus cruelles inſultes ne pouvoient pas l'avoir déterminée à la foibleſſe, puiſqu'elles n'avoient été que la ſuite de celle qu'elle m'avoit montrée; & à quelque point que je compte ſur ce que je vaux, je ſuis forcé de convenir que ce fut bien moins à ce que je ſuis, qu'à ce qu'elle eſt, que je dûs ſes bontés. Nous avons ſouvent vu des femmes ſe livrer à l'amour, ou du moins être foibles, par l'opinion où elles étoient qu'elles aimoient, & qu'elles étoient aimées; mais non-ſeulement Madame de Rindſey n'aimoit point, mais encore, il ne ſe pouvoit pas qu'elle crût que je l'aimaſſe. C'étoit le plus froidement du monde, & avec une intrépidité que je n'ai jamais vue qu'à elle, & qui étoit pour moi un ſpectacle auſſi ſingulier que nouveau, qu'elle ſe dégradoit par la facilité la plus honteuſe. D'ailleurs, je n'étois pas le

premier devant qui elle se fût si bassement compromise : sans goût comme sans principes, ce n'est pas toujours ni aux charmes de l'esprit, ni aux agrémens de la figure, qu'elle se rend : elle est même accoutumée à trouver des raisons de se séduire, où de moins aimables qu'elle encore, n'en trouveroient que de se défendre; & cela est si vrai, qu'on l'a une fois entendu avouer, qu'un homme qu'elle vouloit prendre, & de sang froid, avoit le plus cruel défaut que l'amour le plus tendre puisse avoir à pardonner, qu'il peut excuser quelquefois, mais avec lequel il paroît impossible qu'il naisse.

Je crois, cependant, que la certitude qu'elle avoit que je ne l'entendois pas, plus encore que celle que je ne voulois pas lui répondre, & la crainte que je ne prisse quelque engagement contraire à ses desirs, & à ses vues, la déterminerent aux honteuses démarches dont je vous ai fait le récit; & que son intention n'étoit, ce jour-là, que de m'instruire de ce qu'elle croyoit que son air froid, & décent me cachoit encore. Une femme aussi foible que celle-là, est quelquefois plus emportée par le moment, que de loin elle n'a cru qu'elle le feroit :

peut-être auſſi avoit-elle prévu ſa défaite, & s'étoit-elle arrangée, pour qu'il ne manquât rien à ſon ignominie. Elle eſt du nombre de ces femmes qui ſe rendent intérieurement trop de juſtice, pour prétendre un moment à l'eſtime, & n'en pas déſeſpérer toujours ; que vous trouvez dans vos bras, avant que d'avoir eu ſeulement le tems de les deſirer, & que vous même n'y recevez, que parce qu'elles s'y jettent, & à condition de les y traiter avec tout le mépris qu'elles inſpirent ; &, en vérité, il faut pouſſer bien loin le détachement de ſoi-même, pour conſentir à en mériter tant, & pour ne pas préférer, en ſuppoſant même que l'on nourrît dans ſon cœur, une violente paſſion, le tourment d'y réſiſter, au moins quelque tems, à l'infamie de ſe livrer d'une façon ſi flétriſſante.

Je n'ai même pas, dans cette aventure, à me faire honneur de ma ſagacité. Il y a des femmes qui dans la poſition où Madame de Rindſey s'étoit trouvée avec moi, voilent avec tant de ſoin le trouble dans lequel les jette la préſence d'un objet aimé, qu'il faut un ſingulier uſage de ces ſortes de choſes, pour le pénétrer. Mais elle avoit une crainte ſi vive que je ne manquaſſe ce que l'on appelle

le moment, que jamais, peut être, on ne l'a plus indécemment annoncé ; & que l'homme du monde, qui auroit le moins connu les femmes, n'auroit pas pu s'y méprendre plus que moi. La ſeule choſe que je dûs à mes connoiſſances, fut de ne pas croire que l'amour fût le principe de la foibleſſe de Madame de Rindſey : &, en effet, ſi je lui en avois inſpiré, auroit-elle aſſez méconnu les intérêts du ſien, pour ne pas craindre de me paroître ſi mépriſable ; & pouvoit-elle aſſez ignorer notre façon de penſer à cet égard, pour ſe flatter que je puſſe m'attacher ſérieuſement à une femme qu'il étoit ſi impoſſible d'eſtimer ? Il eſt vrai que quand elle auroit eu dans l'ame, autant de dignité que Madame de Suffolck, je ne l'en aurois pas aimée davantage ; mais je cachois alors avec trop de ſoin, mon goût pour l'inconſtance, pour qu'elle eût pu le ſoupçonner : & quand j'aurois été là-deſſus à Londres, d'auſſi bonne foi qu'à Paris, ce n'en auroit dû être pour elle, qu'une raiſon de plus de ſe défendre contre moi. Son amour-propre étoit-il ce qui la faiſoit ſe jetter ſi rapidement dans mes bras ? Se flattoit-elle que je trouverois dans ſa poſſeſſion dequoi lui pardonner de ne me

l'avoir pas laiſſé deſirer ? Jamais femme, peut être, ne s'eſt moins diſſimulé ſes défauts. Quelle pouvoit donc être ſon idée ? Me croyoit-elle aſſez peu d'uſage du monde, pour croire que j'attribuerois à la ſeule violence de ſon amour pour moi, ſon indécente foibleſſe ? Non, ſans doute : il ne faut donc chercher que dans les vices de ſon cœur, dans le déréglement de ſa tête, & dans le peu de beſoin qu'elle a naturellement, qu'on l'aime & qu'on l'eſtime, les raiſons d'une conduite ſi miſérable.

La préſence de ſon mari, remettant les choſes dans l'ordre, ce fut de l'air du monde, le plus froid de ſa part, & avec le plus grand reſpect de la mienne, que nous nous ſéparâmes tous deux. Mylord Rindſey voulut aller à Witehall dans mon carroſſe. Je m'attendois bien qu'il me feroit l'éloge de ſa femme ; &, en effet, il ne tarit pas ſur ſes vertus. Si les maris vouloient bien ne nous pas dire des choſes ſi inutiles ; & nous en confier de plus intéreſſantes, ils nous ſauveroient quelquefois d'aſſez déſagréables corvées, & s'épargneroient à eux-mêmes des malheurs qui les fâchent ordinairement, quand ils les ſçavent. Le bon Lord maudit, au ſurplus, mille

ſois, ce chien de preſbytérianiſme, ſans lequel, diſoit-il, Madame de Rindſey ſeroit une des plus aimables femmes d'Angleterre, & me pria même, fort ſérieuſement, de tâcher de la convertir là-deſſus, & d'eſſayer de lui perſuader que la ſageſſe peut ſe paſſer de dehors ſi farouches. Si je ne crus pas pouvoir lui dire encore à quel point j'avois déja avancé un ouvrage qu'il paroiſſoit avoir tant à cœur; je lui promis, du moins, d'y travailler, & pour le tranquilliſer un peu, lui laiſſai même entrevoir que je n'étois pas ſans quelque eſpérance de la tirer un jour d'une ſecte ſi ſauvage. Nous arrivâmes, enfin, chez la Reine. Je me flattois d'y trouver Madame de Suffolck, mais ſon goût pour la muſique italienne, tout ardent qu'il étoit, avoit cédé à la crainte de me rencontrer. En revanche, Madame de Pembroock y étoit. Mon premier mouvement fut de la traiter avec une froideur marquée ; mais heureuſement, je fis réflexion qu'elle ne manqueroit pas d'en conclure qu'elle intéreſſoit vivement mon cœur; & pour ne lui pas laiſſer une idée qui, tout-à-la fois, auroit trop ſatisfait ſa vanité, & trop bleſſé la mienne, je pris avec elle mon ton ordinaire. Comme je ne m'é-

tois pas ſi bien conduit l'après-dînée, & que je lui avois même montré de l'humeur, de ce qu'elle ne vouloit rien terminer, elle fut un peu ſurpriſe de me trouver ſi tranquille.

Vous étiez, me dit-elle, ſi extraordinaire tantôt, & vous m'avez quittée ſi bruſquement, que d'abord, vous ne m'avez pas inſpiré le deſir, & qu'après, vous ne m'avez pas laiſſé le tems de vous dire que je veux que vous veniez ſouper chez moi; mais vous aurez pris quelqu'engagement? Un auſſi beau François que vous, ajouta-t-elle, en me contrefaiſant d'une façon tout-à-fait ridicule, doit être ſi couru dans Londres, qu'il faut ſans doute, pour l'avoir, s'y prendre de meilleure heure que je ne fais. Eh bien! repondis-je, tout couru que j'y ſuis, je n'ai pourtant point d'engagement déterminé, & j'irai chez vous. A propos, continua-t-elle, ſçavez-vous bien que je ne fais poſitivement que de ſortir; que je n'ai vu perſonne depuis vous, & que vous auriez eu un tems immenſe pour me parler de vos ſentimens? Que ſçait-on? Peut-être m'en auriez vous perſuadée. C'eſt, repris-je, ce que je ne crois point du tout difficile. Non pas, en vérité, Monſieur le

Comte, repondit elle, je puis aiſément & trop peut-être croire que je ſuis aimable; [car c'eſt ſans doute cela que vous voulez dire;] mais ce n'eſt pas à ſi bon marché que vous le penſez, que je crois qu'on m'aime. Ce ne ſeroit pas encore cela que je voudrois dire, repliquai-je; mais vous pouvez croire ce qu'on vous dit du pouvoir de vos charmes, & n'en être pas plus reconnoiſſante. Oh, interrompit-elle, point d'humeur, la vôtre ſeroit fort déplacée. Vous me dites même que je vous plais, je vous reponds que vous me plaiſez; & je vous jure que je ne me crois pas obligée d'en répondre autant à tout le monde. Pourquoi voulez-vous exiger de moi, plus que je ne reçois de vous? Cela n'eſt pas juſte. Moi! lui dis-je, je ne ſçais où vous prenez que j'ai de l'humeur : en ai-je le ton, l'air & les diſcours? Mon Dieu, reprit-elle, croyez-vous que je ne vous voie pas bien? Pourquoi m'avez-vous quittée tantôt? Aviez-vous quelque choſe de mieux à faire que de reſter auprès de moi? Peut-être. Ah! pour cela, continua-t-elle, cela n'eſt pas vrai : en ſortant de chez moi, vous avez été chez Madame de Rindſey. Oui, repris-je; mais j'ai été auſſi ailleurs. Au reſte, & quand ce la ne

ſeroit pas, penſez-vous qu'il me ſeroit même impoſſible d'aimer Madame de Rindſey? Ah! très impoſſible, repondit-elle, d'une impoſſibilité abſolue. En vérité, mon pauvre Comte, ajouta-t-elle d'un air de pitié, ſi vous n'imaginez que cette femme pour me donner de l'inquiétude, vous ſerez bien la dupe de ce magnifique ſtratagême : mais il ne ſe peut pas qu'avec tout l'eſprit que vous avez, vous vous ſoyez flatté de me faire donner dans un pareil piége? Mais, qui vous dit donc, repris-je, que cette ingénieuſe idée me ſoit venue, & que je veuille vous tendre des piéges? Enfin, repliqua-t-elle, ne prenez pas la peine de me tendre celui-là; car, je vous avertis que je n'y donnerai pas. D'ailleurs, c'eſt que ſi malheureuſement pour vous, cela étoit vrai, cela auroit l'air du plus beau coup de déſeſpoir qu'on eût jamais vu dans Londres. Réellement, vous pendre, vous noyer, vous caſſer la tête, ne ſeroit rien auprès; & toute inhumaine que vous me croyez, je ſerois pourtant fâchée que vous vous donnaſſiez un auſſi grand ridicule que celui-là. Eh bien! lui dis-je d'un air ſérieux, je n'en ſuis pas amoureux; je n'ai pas même envie de le devenir :

mais j'avoue qu'il ne me paroîtroit pas aussi extraordinaire qu'à vous, qu'elle inspirât une passion. Une passion! s'écria-t elle en éclatant de rire, elle seroit bien étonnée si un pareil bonheur lui arrivoit. Vous en diriez autant de Madame de Suffolck, répondis-je; & s'il y avoit à la Cour quelqu'un qui l'effaçât, vous auriez encore peine à croire qu'on pût avoir pour elle, quelque sentiment. Non, repliqua-t elle, je trouve à la Duchesse de la beauté; mais il est vrai que cette beauté-là ne seroit pas la mienne. C'est, repris-je, parce qu'en effet, ce n'est pas la vôtre; car je suis très-convaincu que si vous pouviez être elle, vous seriez encore plus contente de vous & moins satisfaite des autres que vous ne l'êtes. Vous la trouvez donc bien belle, & vous me croyez donc bien coquette! Je n'ai pas besoin, répondis-je, de vous dire comment je la trouve; à votre égard, je ne veux vous dire de vous ce que j'en pense, que quand vous pourrez vous définir vous même; & je suis bien trompé, si de long-tems je vous fais cette confidence. Je suis fort aise, dit-elle, d'un air piqué, que vous ayez tant de réserve pour moi; il me sembloit que j'avois

auſſi une confidence à vous faire; mais vous m'apprenez à être diſcrette, & je vous réponds que je ſuivrai votre exemple.

Le Concert qui commença en cet inſtant, interrompit cet entretien, dont je ne vous aurois pas rendu compte, ſi je ne l'avois pas cru propre à vous faire juger du tour d'eſprit de Madame de Pembroock, & de la façon dont j'étois avec elle.

Cette Muſique, qui me parut plus longue encore que brillante, étoit près de finir, lorſque Madame de Rindſey arriva à Witehall. Elle avoit un air ſi ſinguliérement modeſte, & me parla avec ſi peu de diſtinction, & tant de ſéchereſſe, que je penſai douter que je fuſſe ſi bien avec elle. Je n'ai jamais vu perſonne avoir tout-à-la-fois moins de vertu & moins de coquetterie, braver intérieurement plus de choſes, & paroître en reſpecter davantage.

Mylord Rindſey qui ſoupoit avec nous; (car les maris Anglois ſont odieux pour ne jamais quitter leurs femmes;) donnant malgré elle la main à Madame de Pembroock, celle de Madame de Rindſey m'échut. Comme je n'avois pas oublié abſolument autant qu'elle,

les délicieux momens que je lui avois dûs dans la journée, je crus que, ſans qu'elle eût de quoi m'accuſer d'une familiarité impertinente, je pouvois prendre la liberté de lui ſerrer la main, & qu'en me rendant cette petite attention, elle me dédommageroit de l'air ſec & guindé qu'elle avoit jugé à propos de prendre avec moi: mais au ſilence de ſa main, je crus que la mienne ne lui avoit pas aſſez clairement parlé. Je redouble donc; même diſcrétion de ſa part: jugez de mon inquiétude. Je n'avois que deux choſes à penſer de cette conduite; l'une, que c'étoit un retour de vertu; l'autre, que c'étoit un caprice. Les retours de vertu ſont rares; les caprices ne le ſont pas tant; j'optai donc pour le dernier: je me trompois; c'étoit un remord; mais qui l'auroit cru! Quand elle m'auroit intéreſſé, autant qu'elle m'étoit indifférente, j'aurois cherché à la punir d'une fantaiſie qui me paroiſſoit auſſi déplacée qu'elle l'étoit effectivement. Paroître m'en appercevoir, étoit ſans doute lui faire trop d'honneur; j'étois d'ailleurs moins preſſé que jamais de l'avoir; & mon premier mouvement fut de lui rendre ſes paroles. Mais je fis réflexion

que c'étoit trop tôt, & que je ne pouvois mieux la punir qu'en lui continuant mes ſoins. Je lui ſerre donc encore la main, mais plus fort que les deux premieres fois. Ah! vous me faites mal, me dit-elle, très-bas, mais très-aigrément. Mon Dieu, lui répondis-je avec un ſouris moqueur, que vous avez la main délicate! je me trompe fort, répondit-elle avec plus d'aigreur encore, ou ce ne ſeroit pas cela que vous devriez avoir à me dire. Je le crois comme vous, repris-je ironiquement, mais vous devez voir vous-même qu'il n'eſt pas poſſible que je vous diſe ici ce qui, ſelon toute apparence, vous plairoit le plus à entendre de ma part. Rien, aſſurément, n'étoit plus impertinent que cette réponſe: elle la ſentit & la diſſimula. A ce propos, j'ai remarqué que l'inſolence réuſſit toujours auprès des femmes; elle les fâche, mais elle les ſubjugue. Celle-ci qui avoit compté que je ſerois, ou fort alarmé de ſon caprice, ou fort édifié de ſes remords, fut tout-à-fait confondue de la façon dont je prenois la choſe. Moins les Anglois ſont galans, plus ils ſont reſpectueux; j'apportois dans Londres des mœurs & des manieres qui y étoient

on ne peut pas plus nouvelles & qui y prendront, j'ose le prédire. Le plaisir brutal de boire, n'est pas fait pour être toujours le premier plaisir d'une Nation aussi éclairée, & même aussi sensible que la nôtre. Nous voudrons tôt ou tard que l'amour en prenne la place; & comme tout le monde n'a pas la faculté d'aimer, mais que le goût peut aller à toutes les ames, je me flatte de voir un jour regner dans Londres, comme à Paris, la galanterie, l'inconstance, la perfidie, le manege, l'impertinence, & les mauvais procédés.

Madame de Rindsey, ne me voyant donc disposé, ni au respect, ni à l'inquiétude, n'osant se plaindre aigrement de la légéreté de mes propos, de peur que je ne les rendisse plus légers encore, & ne pouvant reprendre si-tôt le majestueux caprice, qui lui avoit si mal réussi, prit le parti de se taire, & fit bien. J'imitai son silence; point de réparation; nulle excuse; point d'alarme. Peut-on aimer, se disoit-elle, sans doute, & montrer si peu d'intérêt? Mais, aimois-je, moi?

Vous n'aurez pas de peine à croire que nous étions assez mal ensemble, quand nous arrivâmes chez Madame de Pembroock; &, soit que ce fût en

elle, pure fantaisie, ou desir de montrer enfin, un peu de vertu, j'étois si indigné de l'un, & si peu fait pour lui passer l'autre, que je crois que je ne lui aurois pas parlé de la journée, si je n'eusse craint que Madame de Pembroock, qui n'étoit que trop portée à tout interpréter en sa faveur, n'eût imaginé que je voulois lui faire un sacrifice.

Buttington, Oxford, quelques autres aussi sensés qu'eux, & quelques femmes très-indifférentes soupoient, ou, pour mieux dire, passoient la soirée chez elle; car, dans toute l'Angleterre généralement, & à Londres sur-tout, le souper n'est pas, comme en France, le repas favori, parce que l'heure du Parlement nous fait dîner trop tard. Tout solides que nous sommes, nous parlons plus de bagatelles qu'on ne le croit communément en France : nous ne sommes tous, ni aussi profonds que *Loke*, ni aussi brillants, & aussi fertiles que *Stéele*, *Congreve* & *Addisson*. Enfin, quoi qu'on vous en dise, il y a des sots en Angleterre; & nous sommes forcés, comme chez vous, de jouer pour échapper, ou à notre taciturnité, ou à la futilité, & à l'ennui de la conversation. Après avoir beaucoup parlé des Italiens, que nous

venions d'entendre, les avoir trop loués, en avoir dit trop de mal, & raisonné de travers sur la musique, Madame de Pembroock, qui sentit que nous disions toujours la même chose, arrangea des parties de *Whist*; ne manqua pas de me mettre de la sienne, & de donner Buttington à Madame de Rindsey, pour les obliger tous deux. Cet arrangement vous déplaît peut-être, me dit-elle, tout bas. A moi! lui répondis-je, j'aime beaucoup Buttington, mais je ne meurs pas de chagrin, quand il s'ennuie. Vous vous ennuieriez moins que lui, repliqua-t-elle, si vous étiez à sa place, & je suis bien sûre que je vous joue un très-mauvais tour, en ne vous mettant pas avec Madame de Rindsey. Point du tout, repris-je, vous me prouvez par-là qu'il entre dans votre arrangement, un peu de jalousie; & je suis tout-à-fait glorieux de faire naître en vous ce mouvement. Vous le croyez, repliqua-t-elle; en vérité? Oui, repartis-je, en vérité, je le crois; & comment voulez-vous que je ne le croie pas, lorsque vous faites une chose qui me le prouve? Eh bien, reprit-elle, en me regardant d'une façon fort singuliere, vous avez tort; & j'ai songé bien plus à me procurer le plaisir

de jouer avec vous ; qu'à vous priver du bonheur de jouer avec elle, qui ne vous intéresse guere, à ce que je crois : au reste, si je me trompe, c'est tant pis pour vous. Je sçavois trop que je ne devois qu'à l'air froid que j'avois avec Madame de Pembroock, les agaceries qu'elle me faisoit, pour en paroître aussi enchanté qu'elle croyoit sans doute que je devois l'être, & je les reçus avec une sorte de détachement & de dignité qui ne laisserent pas que de l'embarrasser un peu.

J'étois, moi, dans un plus grand embarras qu'elle. Je soupois avec des gens auxquels j'avois à prouver que j'étois, comme on dit en France, du dernier bien avec Madame de Rindsey. Je ne pouvois que par-là me dédommager de la triste nécessité où elle me mettoit de la prendre. Ce n'étoit pas que par ses charmes, cette conquête pût me faire un certain honneur ; mais elle s'étoit fait une réputation de vertu, qu'il étoit agréable de détruire, & que je m'étois bien promis de ne point laisser subsister. On ne se doute pas dans le Public de la facilité avec laquelle on soumet quelquefois, ces femmes à maintien décent ; & comme on ne peut guere supposer,

de leur côté, beaucoup de vertu, que du nôtre on ne ſuppoſe beaucoup de mérite, leur conquête, ſans être auſſi brillante que celle d'une fort jolie femme, vous fait pourtant toujours un certain honneur. Je crois, au reſte, qu'il eſt du devoir d'un bon citoyen de ne pas laiſſer ſes compatriotes reſpecter une fauſſe vertu. Ce motif ne m'eſt pas plus nouveau qu'à vous ; & vous pouvez vous ſouvenir que nous avons plus d'une fois attaqué des femmes qui n'avoient, pour s'attirer notre attention, que leur pruderie, & le deſir qu'elle nous inſpiroit de les démaſquer.

Il me paroiſſoit difficile, au ton que Madame de Rindſey prenoit, de me flatter qu'elle conſentiroit à ſe conduire avec moi, comme l'exigeoient les intérêts de ma vanité ; & j'avois quelque regret à la façon dont je venois de la traiter, quand je conſidérois que cette rigueur de ma part ajouteroit à la crainte qu'elle avoit d'éclairer le Public ſur ſes démarches. Lui ferois-je des avances ? la laiſſerois-je au chagrin vertueux qui paroiſſoit la dévorer ? Mon orgueil naturel, & le peu de goût qu'elle m'inſpiroit, me conſeilloient aſſez le dernier : mais ſi, en prenant ce parti, je la mor-

tifiois, je m'ôtois auſſi par-là le moyen de prouver ce que je voulois qu'on crût; au reſte, quand elle & moi aurions été enſemble auſſi-bien que nous l'aurions dû, la préſence de Madame de Pembroock m'auroit toujours gêné ſur les regards & ſur tous les petits riens qui auroient pu déterminer Madame de Rindſey à contraindre moins ſes mouvemens. J'étois bien ſûr que la premiere avoit beaucoup plus de peur qu'on ne me crût pas amoureux d'elle, que je ne pouvois en avoir, que l'on ne penſât que je lui étois indifférent, & qu'elle voudroit en conſéquence que tout fût pour elle. Ce n'étoit pas ce qui m'inquiétoit; & même, par rapport à ce que j'eſpérois d'elle, il m'importoit peu qu'elle me crût des vues ſur Madame de Rindſey; mais je ne voulois pas qu'elle imaginât que j'avois l'intention de lui tendre des pieges, & que je faiſois d'elle aſſez de cas pour cela. Comment faire? jamais politique ne s'eſt trouvé, à ce que je crois, dans une conjonćture ſi embarraſſante. Quand j'aurois lu cent & cent fois, les négociations de Walſingham, celles du Préſident Jeannin, & même les lettres du Cardinal d'Oſſat, je n'aurois trouvé dans aucun de ces

grands hommes, de quoi me tirer de cet embarras; & j'aurois même eu quelque plaisir à voir ce dernier à ma place, avec toute sa politique & toutes ses ruses.

Le parti que je pris dans une si cruelle perplexité, après de longues réflexions, que je vous épargne dans mon abrégé, & que vous retrouverez dans ma grande histoire, quand il me plaira de la donner, fut de laisser tout au hasard, & d'être persuadé que dans la position où j'étois, il ne se pouvoit pas, de quelque façon que les choses tournassent, que le rôle que je jouerois à ce souper, ne fût très-brillant.

Au milieu de cette anxiété d'esprit, je me mis à table : Madame de Pembroock voulut que fusse auprès d'elle; & tout doucement, tout nonchalamment, sans empressement, sans affectation, Madame de Rindsey se plaça de l'autre côté auprès de moi. Ce commencement me fit espérer, & avec quelque raison, le succès dont ma vanité avoit tant de besoin. J'avois si peu encouragé Madame de Rindsey, depuis sa grande rigueur de Witehall, qu'il ne se pouvoit pas qu'elle débutât par tant de clémence, pour s'en tenir à si peu de chose.

Heureuſement pour mes projets, elle avoit vis-à-vis d'elle, les Comtes d'Oxford & de Buttington : ce ſont les hommes d'Angleterre qui ont le plus d'uſage des femmes, qui en penſent le plus mal, & qui ſe plaiſent le plus à en mal parler. J'avois donc, avec la certitude qu'ils ne ſe tairoient pas ſur ce qu'ils pourroient découvrir, quelque ſujet de me flatter que l'attention de Madame de Rindſey à veiller ſur elle-même, la foibleſſe de ſon ſentiment pour moi, & le peu d'éloquence de ſes yeux, ne la ſauveroient pas de la pénétration des gens auxquels je la donnois à examiner; & que même, ſans que je m'en mêlaſſe, tout Londres ſçauroit ſon aventure dès le lendemain. Quelque néceſſaire qu'il me fût de la ramener tout-à-fait, ſon procédé me paroiſſoit ſi ridicule, & elle m'intéreſſoit ſi peu, que je ne pus pas d'abord prendre ſur moi, de lui faire de ces agaceries ſourdes qui échappent aux yeux des ſpectateurs : mais nous fûmes à peine à table, que j'avançai ma jambe du côté de Madame de Pembroock. Comme elle m'avoit accordé des faveurs qui valoient bien celle que je lui demandois, & qu'elle ſçait d'ailleurs, que quand elle promet, elle ne s'engage pas, ce fut ſans aucune

peine qu'elle consentit à mettre son pied sur le mien, & même à me le presser de tems en tems. Cette politesse de sa part, me fit encore plus négliger l'infortunée Madame de Rindsey, à laquelle même je n'adressois la parole qu'autant que je ne pouvois m'en dispenser, sans être de la derniere impertinence. Il faut lui rendre justice. Elle soutint ce revers avec beaucoup de grandeur d'ame, assez long-tems ; mais enfin, la façon légere dont je la traitois, & ma vivacité pour Madame de Pembroock, la firent rêver plus tristement qu'à l'ordinaire, & lui arracherent quelques soupirs. Je ne m'y rendis pas d'abord ; je voulois la punir, & comme je n'étois auprès d'elle entraîné par aucun mouvement, il y a toute apparence que ces soupirs, tout profonds, tout attendrissans qu'ils étoient, n'auroient ce soir-là rien changé à sa destinée, si les intérêts de ma vanité ne l'eussent pas emporté sur mon goût pour la vengeance. Plus déterminé donc par cette idée, que vaincu par les regards traînans & douloureux qu'elle me consacroit de tems en tems, je crus pouvoir lui faire la même proposition qu'à Madame de Pembroock, mais je ne l'y trouvai pas si docile : non-

ſeulement elle retira ſon pied avec précipitation, mais encore, je la vis rougir de fureur, de la liberté que j'oſois prendre. Cette ſuite dans ſes cruautés, devenoit tout-à-fait ſinguliere ; mais a-t-on jamais fait avec les femmes raiſonnables?

Je crus cependant que je ne devois pas laiſſer impunie une fantaiſie ſi déplacée ; & pour lui prouver que je la ſentois, & ne la pardonnois pas, je devins avec Madame de Pembroock, de la galanterie la plus vive & la plus marquée. A la voir, on n'auroit jamais imaginé que Madame de Rindſey s'en apperçût ſeulement ; mais à la gaieté forcée qui ſuccéda tout d'un coup à ſa triſteſſe naturelle, je ſentis que je n'avois pas manqué mon coup, & que j'inquiétois pour le moins autant que je pouvois le deſirer. Je ne faiſois pas cette remarque pour en devenir plus tranquille auprès de Madame de Pembroock ; & je lui dis à demi-bas, tant de choſes flatteuſes, je parus ſi ſérieuſement occupé d'elle, qu'enfin je ſentis la jambe de Madame de Rindſey, qui vraiſemblablement cherchoit la mienne. J'avois été, & ſans aucun ſujet, comme vous ſçavez, traité trop rigoureuſement pour qu'une avance auſſi ſimple que celle-là me pa-

rût une réparation convenable de l'état cruel où l'on m'avoit mis, & des alarmes que l'on m'avoit données avec une injuſtice & une barbarie, j'oſe le dire, ſans exemple ; & mon pied ne lui répondit pas plus que quelques heures auparavant, ſa main ne m'avoit répondu. On ne s'étoit pas attendu, ſans doute, à une pareille cruauté ; on ſoupira, on leva les yeux au ciel, & l'on retira ſa jambe avec bien du regret d'avoir voulu la donner à un homme qui en étoit ſi peu digne. Je n'en oſois pas moins me flatter qu'on y reviendroit ; & effectivement, à quelques minutes de-là, je ſentis encore cette jambe qui cherchoit la mienne, mais avec plus d'empreſſement & moins d'audace que la premiere fois. J'étois piqué; & l'air de ſoumiſſion que je ſentois dans cette agacerie, ne m'empêcha pas de la recevoir avec le même dédain. Enfin, un coup de genouil dans lequel je diſtinguai beaucoup d'impatience & de colere, m'annonça que je ferois tout auſſi bien d'être moins occupé de Madame de Pembroock, & de répondre avec un peu plus de politeſſe & de douceur, aux bontés qu'on vouloit bien encore avoir pour moi. Je me fis d'abord un peu prier ; mais enfin, je

crus que je pouvois me rendre ſans me commettre. Je donnai ma jambe, elle preſſa même aſſez tendrement celle de Madame de Rindſey : j'avançai le pied, elle y mit le ſien ; & après m'avoir marché deſſus pendant quelque tems, d'une façon dans laquelle il entroit plus de fureur que de tendreſſe, elle en ralentit le mouvement ; bientôt je n'y trouvai plus qu'une expreſſion douce qui m'apprit que l'on commençoit à être plus content de mes façons ; & enfin, nous en vînmes à tout ce qu'on peut ſe dire, par cette voie, de plus honnête & de plus tendre.

Ce ſuccès que je remportois ſourdement, vous paroîtra d'abord avoir dû faire peu de choſe pour ma gloire ; vous vous tromperez : nos yeux, comme vous ſçavez, marquent toujours mieux les mouvemens & les viciſſitudes de notre ame que nous ne le penſons ; & avec quelque ſévérité que Madame de Rindſey s'obſervât, ſes regards qui exprimerent tour-à-tour, une ſorte de pudeur, beaucoup de colere, de l'adouciſſement, & enfin une joie fort vive, la décélerent aſſez aux yeux de ceux des ſpectateurs que je voulois inſtruire, pour qu'aucun d'eux ne pût douter de ce qu'il m'étoit

important

important qu'ils ſçuſſent. Afin même qu'ils en fuſſent plus sûrs, j'eus la noirceur de ſaiſir, pour la regarder, l'inſtant que nous traitions ſous la table, le plus amicalement. J'étois perſuadé que dans le tranſport de ſa joie, elle oublieroit ſa réſerve ordinaire; & en effet, quand nos yeux ſe rencontrerent, je vis dans les ſiens, toute la tendreſſe qu'il leur eſt poſſible d'exprimer. Mes témoins ſurprirent ce regard; & aux ſouris malins qui leur échapperent plus d'une fois, j'eus tout ſujet de croire qu'ils étoient auſſi perſuadés de mon bonheur, que je deſirois qu'ils le fuſſent. Je ne ſçais comment elle s'arrangea; mais en ſortant de table, elle dit qu'elle iroit ſe promener dans le Parc le lendemain matin: & quoiqu'elle ne parût pas le dire pour moi ſeul, je fus cependant le ſeul qui l'entendis. Malgré toute la confiance dont elle m'honoroit, & les bontés qui en étoient la ſuite, j'avois la plus forte envie du monde de reſter ſeul avec Madame de Pembroock, uniquement pour voir ſi elle ſe ſouviendroit de tout ce qu'elle m'avoit promis pendant le ſouper: je lui en fis même la propoſition; elle n'y répondit que par un éclat de rire tout-à-fait indécent, & comme

si je lui eusse proposé la chose du monde la plus absurde & la plus inouie. Je lui dis, pour la détromper, qu'il étoit ordinaire en France, que les gens qui avoient soupé dans une maison y laissassent l'amant, lorsque le mari n'y étoit pas, ou qu'il étoit retiré; & que loin que cela causât le plus léger scandale, quelqu'un qui lui proposeroit de le ramener, passeroit non-seulement pour n'avoir aucun usage du monde, mais encore se donneroit un très-grand ridicule. Elle admira la facilité de vos mœurs; soupira de ce que les nôtres sont encore assez sauvages pour n'admettre pas ces innocentes libertés qui rendent chez vous la société si douce; mais elle ne m'en jura pas moins que, tout commode qu'elle trouvoit cet usage, ce ne seroit pourtant pas elle qui l'ameneroit en Angleterre. Quand j'aurois eu le tems de combattre son opinion, je la connoissois trop pour me flatter de la vaincre. Je me bornai donc simplement à lui demander quels étoient ses arrangemens pour le lendemain. Elle me répondit aussi froidement que je l'avois prévu, qu'elle iroit à Witehall de très-bonne heure; & sur ce que je pris la liberté de lui représenter que si elle vou-

loit bien y aller un peu plus tard, elle pourroit m'accorder quelques momens, elle me dit, avec plus de froideur encore, qu'il devoit m'être égal qu'elle sortît tard, ou de bonne heure; puisque, quelque parti qu'elle jugeât à propos de prendre, elle ne m'en verroit pas davantage. Cela, je l'avoue, me parut d'un caprice singulier, & d'une dureté extrême. Je n'avois pas le tems de m'en plaindre; & d'ailleurs, je ne le pouvois guere sans m'humilier. Toute la réponse que je lui fis, fut donc d'aller offrir ma main à Madame de Rindsey qui sortoit; & qui la reçut avec une joie qui me promit plus de douceur que lorsque je lui avois fait au Palais la même politesse. Cette attention à laquelle je mis l'air empressé de l'intérêt, n'alarma pas Madame de Pembroock, qui ne me prouva qu'elle le remarquoit que par un souris malin; & par un air de pitié, qui m'annoncerent que c'étoit le plus vainement du monde, que je cherchois à lui donner des craintes sur Madame de Rindsey. Je le sçavois aussi bien qu'elle, & j'en étois bien fâché.

Quoique je crusse avoir suffisamment puni cette derniere, de la façon légere dont elle s'étoit comportée avec moi à

Witehall, je crus devoir dans cette occasion, lui faire craindre que je ne m'en ſouvinſſe encore ; & contre ſon eſpérance, ma main ne répondit rien à ce que la ſienne me dit avec beaucoup d'empreſſement. Comme, malgré ſon air doux, elle eſt naturellement aigre & colere, elle ne ſoutint pas avec tranquillité des duretés, qu'après ce qui s'étoit paſſé entre nous ſous la table, elle croyoit ne devoir plus avoir à eſſuyer de ma part ; mais après les bontés dont elle m'avoit comblé dans ſa chambre, aurois-je dû m'attendre, moi, à l'indifférence que, depuis, elle m'avoit témoignée ? Sa ſurpriſe fut donc d'autant plus grande, qu'elle ſe flattoit plus que tout étoit réglé entre nous. Elle redouble ; même ſilence de ma part. Vous êtes odieux ! me dit-elle avec emportement ; point de réponſe : on s'alarme à moins. Je vous en conjure, continua-t-elle très-bas, mais d'un ton fort vif & fort preſſant, répondez-moi ; pouvez-vous vouloir me rendre ſi douloureux, les commencemens de ma foibleſſe ? Cruel ! de quoi avez vous donc encore à me punir ? Mais vous me mépriſez ; & peut-être, hélas ! n'en avez-vous que trop de raiſon !

A la vivacité avec laquelle elle prononçoit ces paroles, & à la rapidité de ses mouvemens, je compris aisément à quel point elle étoit inquiete : c'étoit tout ce que je voulois ; & je daignai enfin la rassurer. J'irai demain au Parc, me dit-elle, je vous l'ai déja dit, mais je ne sçais si vous l'avez entendu : je desire, plus que je ne puis vous l'exprimer, de vous y voir : je ne tremble pas moins que vous ne vouliez pas y venir. J'ignore ce que je vous y dirai ; ce ne sera peut-être pas ce que vous croyez : ce sera peut-être moins encore ce que je pense. Je suis dans un désordre d'idées qui me fait peur, & qui vous feroit pitié. Grand Dieu ! que vous me rendez déja malheureuse ! que vous m'allez faire passer une affreuse nuit ! que je devrois vous haïr ! & cependant.... Que l'éclaircissement qu'il faut que j'aie avec vous, importe au bonheur de ma vie ! Ne me le refusez pas, c'est au nom de ce qui vous est le plus cher, que je vous conjure de me l'accorder ? Eh ! mon bel Ange, répondis-je, pouvez-vous douter un instant, que je ne sois pas au Parc avant vous.

Vous trouvez, peut-être, que le nom que je donnois à Madame de Rindsey, étoit encore moins tendre que familier :

mais Oxford & Buttington nous écoutoient : je voulois les convaincre tous deux, qu'ils ne s'étoient pas trompés aux regards de Madame de Rindſey ; & je crus que je ne pouvois mieux y parvenir, qu'en les rendant témoins de la douceur avec laquelle j'étois sûr qu'elle recevroit le nom tendre que je lui donnois. En effet, ſi ſa bouche n'oſa pas m'en remercier, ſa main, ſes yeux, & un ſoupir le firent pour elle ; & ce ſoupir qui avoit un caractere auquel il étoit impoſſible de ſe tromper, acheva de les inſtruire de ſa foibleſſe, & mit le dernier ſceau à ma gloire : ſi, cependant, il étoit vrai que j'en attachaſſe à une conquête, qui me coûtoit & m'honoroit en même tems auſſi peu, que celle de Madame de Rindſey.

LETTRE SEPTIEME.

QUand je me rappelle, mon cher Duc, ce que fut pour moi la premiere affaire galante que j'eus en entrant dans le monde ; combien une femme avoit d'importance à mes yeux ; le délicieux délire où me plongerent les premiers rendez-vous que j'obtins, & que je com-

pare cet agréable désordre à la cruelle tranquilité dans laquelle je vis aujourd'hui, je ne puis m'empêcher de me plaindre, & de l'habitude, & de l'expérience, qui toutes deux, l'une par la réflexion, l'autre par l'usage, ne sçavent que nous gâter les plaisirs. Que mettent-elles, en effet, à la place des douces chimeres dont elles nous privent, & que gagnons-nous à voir ou à imaginer les objets tels qu'ils sont? Une lassitude qui leur enleve à nos yeux leur mérite réel, ou une défiance qui ne peut jamais être pour nous qu'un tourment, puisque la crainte d'être toujours trompés, ne nous donne point de moyen de ne l'être plus.

Crédulité précieuse, à laquelle j'ai dû tant de bonheur, êtes-vous donc à jamais perdue pour moi! Tems où une lettre de la Comtesse de..... me paroissoit à la fois, & si bien écrite, & si tendre; où je voyois en elle ce que la nature avoit formé de plus aimable & de plus vertueux; où un seul de ses regards me faisoit éprouver tant de transports, ne puis-je me flatter de vous retrouver un jour! Combien j'étois fier de la victoire que j'avois remportée sur elle! Combien de respect ne croyois-je pas qu'on me devoit, de ce que j'avois

ſoumis, à mon âge, une beauté de cette conſéquence, & qu'alors je ne doutois pas que juſques à moi, l'on n'eût vainement attaquée ! Cette ſuppoſition, je l'avoue, étoit un peu forte ; & en la ſuivant, je lui aurois dû plus de remercimens encore de la bonté qu'elle avoit eue de vouloir bien m'attendre ſi longtems, que de ce qu'enfin elle vouloit bien ſe rendre. Je crus donc qu'avant moi, elle n'avoit pas aimé : c'étoit, ſans doute, une idée bien ridicule ; mais ne gagnois-je pas plus à croire qu'elle n'avoit eu perſonne, qu'à penſer, comme je l'aurois dû, qu'elle avoit eu tout le monde ? On n'honore jamais ce qu'on aime, ſans ſe procurer le bonheur d'en aimer davantage. Eh ! qu'importe que ce ſoit une erreur ? ce ſeroit entendre mal nos intérêts, que de nous en épargner d'agréables dans une paſſion qui par elle-même en eſt une, & dont nous faiſons néceſſairement diſparoître les plus doux plaiſirs, en cherchant à y mettre une philoſophie dont elle n'eſt peut-être pas ſuſceptible.

J'oſerai donc avouer que loin de me rappeller avec peine ces tems d'ignorance où j'étois ſi crédule, je ne puis m'en ſouvenir ſans une ſorte de volupté. Le

ſeul moyen qui me reſte pour en jouir encore, eſt de m'y tranſporter; & je ne puis me dédommager que par cette illuſion, de ce que me coûtent les funeſtes lumieres que j'ai acquiſes depuis.

Vous me les verriez, cependant, mépriſer moins, ſi je n'étois pas auſſi convaincu qu'on puiſſe l'être, que la réflexion n'obvie preſque jamais aux erreurs du penchant, & que tout ce que nous devons à l'expérience, ſe reduit ſimplement à nous livrer à ce qui nous plaît, avec moins de ſécurité qu'avant qu'elle nous eût inſtruits. Loin donc que je croie que ce que nous acquérons à cet égard, contribue à notre félicité, je ſoutiens au contraire que pour être heureux, les hommes, à meſure qu'ils s'éclairent ſur une choſe, auroient beſoin de pouvoir s'aveugler ſur une autre, & que les plaiſirs ſont ſur-tout ce que nous devrions le moins nous permettre d'approfondir.

Vous & moi, par exemple, nous nous croyons Philoſophes, & je craindrois que nous ne fuſſions qu'inſenſés, s'il pouvoit nous être de quelque importance de ſçavoir bien préciſément ce que nous ſommes à cet égard; mais, quelque choſe que nous ſoyons, ce qui

me paroît beaucoup moins douteux ; c'eſt que nous priſons nos connoiſſances bien au-delà de ce qu'elles valent, & que nous ne prenons pas aſſez garde à ce qu'elles nous coûtent. Il eſt très-beau, ſans doute, de ſçavoir lire parfaitement dans le cœur d'une femme ; d'en diſcuter tous les mouvemens avec autant de juſteſſe que de profondeur, & d'y découvrir ceux qui y naiſſent, quelquefois avant qu'elle-même ſe ſoit apperçue de leur exiſtence ; mais j'oſe encore ſoutenir qu'il y auroit pour nous beaucoup plus de plaiſir à en être la dupe, qu'il n'y a de gloire à les connoître ſi bien. Que devons-nous en effet, à ces funeſtes lumieres dont nous ſommes ſi vains, & de quoi nous ont-elles ſauvés ? En avons-nous moins été tous deux emportés par nos deſirs, & moins dupes & martyrs de notre vanité ? Nous avons connu de l'amour, tout, hors ſes plaiſirs : nous n'avons donc pas été raiſonnables, & ſûrement, nous n'avons pas été heureux. Ne nous ſommes-nous pas trompés à l'idée que nous nous ſommes faite du bonheur & de la gloire ? En croyant nous venger des femmes, ne nous puniſſions-nous pas ? Ne vaudroit-il pas mieux oublier quelques perfidies qui

nous ont fâchées, & que d'ailleurs, nous avons ſi bien & tant de fois rendues, que de nous priver pour les rendre toujours, d'un plaiſir beaucoup plus doux, peut-être, que ne l'eſt le plaiſir de la vengeance! Et eſt il, dans le fonds, bien vrai, que nous ne trouvaſſions pas plus, & de cette gloire dont nous ſommes ſi avides, & de ce bonheur dont nous ne le ſommes pas aſſez, en nous attachant à une femme raiſonnable (car, toute plaiſanterie à part, il y en a pourtant,) qu'à en abuſer comme nous faiſons par une feinte tendreſſe, & à nous condamner à paſſer ennuyeuſement notre vie à rendre des ſoins à des femmes qui ſouvent ne valent même pas la peine que nous prenons de les tromper?

Ce diſcours, ſans doute, vous alarme pour moi; raſſurez-vous: ſi mes ſens ont rendu juſtice aux charmes de Madame de Suffolck, mon cœur n'en a pas été moins inacceſſible à ſes vertus. Le préjugé, la défiance, l'orgueil l'ont emporté ſur l'évidence même; & ſi j'ai été forcé de l'eſtimer autant que je mépriſois Madame de Rindſey, le ſort de l'une n'en a pas moins été le ſort de l'autre. Mais il eſt tems de vous ramener à cette derniere, & de vous dire

enfin, comment elle termina avec moi

Graces donc à la tranquillité que donne l'expérience, ce fut le plus patiemment du monde & dans les bras du ſommeil, que j'attendis l'heure à laquelle je devois me rendre au Parc. Quoique je ne priſaſſe ce triomphe que ce qu'il valoit, je n'en voulus pas moins avoir des témoins qui puſſent en dépoſer; & je priai Buttington qui doutoit un peu de la réalité de ce rendez-vous, & que la promptitude de ma victoire étonnoit, de ſe déguiſer, de prendre en paſſant, le Comte d'Oxford, & de ſe rendre au Parc avec lui, mais de s'y conduire avec tant de circonſpection qu'elle ne pût pas ſe douter qu'elle les eût pour ſpectateurs. J'allois m'y rendre de mon côté, lorſque je reçus cette lettre de la part de Madame de Rindſey.

LETTRE.

» Je vous ai dit hier que j'irois au » Parc ce matin; & j'ai peine à com» prendre aujourd'hui pourquoi, après » tous les ſujets que vous m'avez don» nés de croire que cette confidence » vous ſeroit indifférente, j'ai pu imagi» ner de vous la faire. Il eſt, je crois,

» fort inutile de vous dire les raiſons
» que j'ai de changer d'avis ; mais il m'a
» paru qu'il ne l'étoit pas que vous ſçuſ-
» ſiez que j'en ai changé, & que je de-
» vois vous épargner la peine de vous
» rendre dans un lieu où votre poli-
» teſſe ſeule, ſans doute, vous auroit
» conduit. Vous voyez du moins, My-
» lord, que je ſçais me rendre juſtice,
» & que l'attention que vous avez dai-
» gné faire à moi pendant quelques mo-
» mens, ne m'a pas tourné la tête au
» point où, peut-être, vous l'avez ſup-
» poſé. Je pouvois la mériter par mon
» cœur ; mais je ſoupçonne qu'il faut
» pour vous plaire, moins ſçavoir ai-
» mer qu'être aimable ; & je ne dois pas
» prétendre à un bonheur que vous ne
» croyez pas devoir réſerver aux ſen-
» timens. Je pourrois me plaindre de ce
» qu'avec ſi peu de diſpoſition à rendre
» juſtice aux miens, vous avez cherché
» à les faire naître ; mais je ne ſçais ſi
» dans cette circonſtance je n'aurois pas
» plus encore de reproches à me faire
» qu'à vous-même. Ne me puniſſez pas,
» du moins, par un ſentiment que je
» crains qui ne ſoit le ſeul que vous vou-
» liez m'accorder, d'un inſtant d'erreur
» que vous ne devez qu'à un principe

» qui me rend plus digne de pitié que » de mépris, & dont le souvenir seul » suffit à mon supplice. Hélas ! je n'au» rois jamais cru avoir de si cruelles cho» ses à me dire : mais vous ne sçavez pas » à quel point vous m'avez emportée » loin de moi-même ; & ce n'est pas la » peine de chercher à vous persuader » une chose qui vous seroit si indiffé» rente, & que d'ailleurs, vous pour» riez ne croire pas. Adieu, Mylord, » ce seroit vous en dire une bien su» perflue, que de vous prier de m'ou» blier ; & ce seroit vous en dire une » aussi inutile pour moi, que peu flat» teuse pour vous, que de vous assurer » que je ne vous oublierai jamais. «

Je ne vous répondrois pas que cette Lettre fût véritablement la sienne : il ne m'a pas été possible de la copier sur l'original. Tom, cet impertinent, mais si utile valet que vous m'avez connu à Paris, fait un Recueil de tous les Billets de ce genre que je reçois, & de ceux qu'on me renvoie. Si son projet est, comme je le crois, d'imiter ce Tiron auquel nous devons la précieuse collection des Lettres de Ciceron, le Public lui aura un jour obligation d'un Recueil qui ne sera peut-être pas tout-

à-fait si estimable, mais qui sera sûrement beaucoup plus singulier que l'autre. Comme il n'est pas actuellement à Londres, je n'ai pas pu avoir la Lettre de Madame de Rindsey; mais si je ne puis rendre son expression aussi fidélement que je le voudrois, vous pouvez du moins être sûr que je n'ajoute rien au sens.

Buttington, que notre génie n'éclaire pas toujours, & qui feroit mieux, dans le fonds, d'être un bon homme que d'être un fat, fut sur le point d'être la dupe de cette Lettre, & du repentir qui paroissoit y regner. Pour moi, je n'en pensai pas comme lui, & ne crus pas plus aux remords dont Madame de Rindsey vouloit me paroître pénétrée, qu'à son amour & à sa jalousie. Mon premier mouvement fut cependant de la punir de ses misérables tergiversations, en la laissant m'attendre & inutilement dans le Parc; mais un reste de curiosité, la certitude de m'en venger mieux en suivant mes idées sur elle qu'en les abandonnant, & la crainte qu'elle ne pensât que j'eusse pû croire un moment à ce qu'elle m'avoit écrit, me déterminerent à aller à Saint James, où je ne doutois pas qu'elle ne se fût déja rendue.

Je me trompois pourtant. Il y avoit déja affez long-tems que je l'y attendois pour commencer à croire qu'elle n'y viendroit pas, lorſque je l'y vis entrer enfin ſuivie d'une ſeule de ſes femmes. Comme ſon hôtel qui y eſt ſitué, eſt vis-à-vis le Mail, que cet endroit eſt un des plus fréquentés du Parc, & qu'il eſt affez peu propre à une converſation particuliere, elle feignit en y arrivant, de ne m'avoir pas vu, & prit les routes qui pouvoient la conduire dans les endroits les plus écartés de ce beau lieu. Malgré cette précaution, & l'heure qu'elle avoit priſe pour ce rendez-vous, j'étois ſurpris qu'une femme qui ſembloit avoir tant de ſoin de ſa réputation, & qu'une belle-mere, ſévere, vigilante & dévote, gênoit beaucoup, ne craignît pas de me voir dans un lieu auſſi public que le Parc. C'étoit en elle une inconſéquence; mais c'eſt ce à quoi elle eſt naturellemeut fort ſujette, & ce dont en même tems, elle s'embarraſſe le moins. Quoique j'allaſſe à ſa rencontre fort doucement, comme elle me fuyoit plus lentement encore que je ne la cherchois, je la trouvai bientôt. Elle feignit une extrême ſurpriſe à ma vue; & la ſienne m'inſpira des mouvemens que je

ne

ne croyois pas possible qu'elle pût faire naître, du moins à un certain point. Son air étoit tendre & languissant : je n'ai jamais vu, ni de négligé aussi propre, & aussi séduisant que le sien, ni de femme à laquelle le négligé allât mieux. Dans tout l'éclat de sa parure, elle ne m'avoit jamais aussi vivement frappé : peut-être aussi dûs-je moins la sorte d'émotion où elle me mit, à tout ce qu'elle avoit imaginé pour séduire mes sens, qu'à mes sens mêmes. Car enfin, il faut avouer qu'à cet égard nous sommes bien pitoyables, & souvent bien dignes de mépris. J'oubliai donc, en la voyant, & le ridicule que lui donnoit à mes yeux la tardive dignité qu'elle vouloit mettre dans cette affaire, & même la façon indifférente & légere, dont je comptois la terminer. L'amour ne naît ordinairement que de l'estime ; mais les sens n'écoutent pas le mépris : sans cela, serions-nous aussi souvent tentés que nous le sommes ?

Que vous êtes belle ! Madame, lui dis-je donc assez tendrement, & que je me croirois heureux de pouvoir vous le dire, si je l'étois assez pour vous persuader qu'on ne peut aimer personne aussi vivement que vous ! Vous êtes donc

venu ! me répondit-elle ; n'auriez-vous pas reçu ma lettre ? Elle me disoit, repliquai-je, des choses si cruelles, que je n'ai jamais pu me résoudre à la croire sincere ; & du moins j'ai voulu venir m'occuper de vous, dans des lieux où vous m'aviez promis hier que je vous trouverois ce matin.... & où interrompit-elle, vous avez sûrement cru, quoique j'eusse pu vous dire, que je me rendrois en effet. Je ne vous supposois pas cependant, repartis-je, les mêmes raisons de vous y rendre : & pourtant, ajoute-t-elle, vous vous y êtes rendu. Si je ne devois pas m'en flatter par le peu d'intérêt que je sçais que vous prenez à moi, je devois le craindre d'un autre sentiment que je suis désespéré de pouvoir vous croire, & qui, tout injuste qu'il est, pourroit cependant, ne vous le point paroître. Eh quoi ! lui dis-je, pousserez-vous l'injustice jusques à tourner contre moi tout ce qui ne devroit vous parler qu'en ma faveur ? Quand je serois venu ici vous chercher, devriez-vous m'en faire un crime ? Je crains de le devoir, reprit-elle, & de n'avoir pas à vous remercier, autant que je le voudrois peut-être, du motif qui vous y amene : car enfin, pourquoi ne m'a-

vez-vous pas crue ? Ce n'eſt pourtant pas, lui dis-je, à mon amour-propre que vous devez cette incrédulité que vous me reprochez ſi vivement. Ah ! s'écria-t-elle, il y en auroit trop à moi, à croire que j'ai de quoi flatter le vôtre; & je ne dois pas avoir beſoin de vous dire que je ne m'aveugle pas ſur moi-même à ce point. Vous avez raiſon, lui dis-je; & quoique je ne doive pas non plus avoir beſoin de vous dire que perſonne au monde n'auroit autant que vous de quoi ſatisfaire le mien, je crois devoir vous dire pourtant, qu'en vous aimant, ce n'eſt pas à ſes intérêts que je ſacrifie. En m'aimant ! s'écria-t-elle. Ah Dieu ! continuai-je, ſeroit-ce à vous qu'une ſi grande défiance devroit être permiſe; & ſe peut-il que vous ne ſentiez pas à quel point elle eſt déplacée ?

Elle ne répondit à ces paroles, que par une mine fort ſinguliere qui me diſoit tout à la fois, qu'elle ſeroit comblée de joie de me croire, qu'elle faiſoit tout ce qui lui étoit poſſible pour parvenir à un bonheur qui ne lui laiſſeroit plus rien à deſirer, mais qu'elle croyoit avoir quelques raiſons de penſer qu'elle n'étoit pas celle à laquelle je

parlerois amour, ni plus volontiers ni plus ſincérement. Il faut être femme, aſſurément, pour mettre tant de choſes dans une ſeule mine ; & il falloit, je crois, être vous ou moi, pour les démêler toutes avec tant de promptitude & de fineſſe.

Vous vous trompez, Madame, lui répondis-je; je vous trouve, en effet, auſſi aimable que vous l'êtes, & que je vous le dis: & je puis vous jurer avec vérité, que cette Madame de Pembroock que je ſens que vous voulez me reprocher, non ſeulement ne vous efface pas à mes yeux, mais encore que perſonne ne balance dans mon cœur le pouvoir de vos charmes. Eh! me dit-elle languiſſamment, qui ſonge à vous la reprocher? Ah, plût au ciel! repris-je avec feu, que vous cruſſiez qu'elle me plaît, & que vous puſſiez n'en être pas contente: mais, ajoutai-je avec un ſoupir d'une effrayante profondeur, ce n'eſt pas à moi à former de pareils vœux: je puis même repliqua-t-elle, vous dire que vous ne le devez pas. Que vous ai je fait pour me ſouhaiter à la fois deux malheurs auſſi grands que l'amour & la jalouſie? Il ſeroit impoſſible, répondis-je, que le premier en

fût un pour vous, & il feroit bien aifé de ne vous pas laiffer long tems accablée de l'autre. Et cependant, reprit-elle, vous aimez Madame de Pembroock: mais penfez-vous qu'elle vous le rende? Je n'ai, repartis-je aucune raifon ni de le croire, ni pour m'en flatter. On ne fe fait des illufions que fur ce qu'on defire; & en vérité, l'indifférence que vous lui croyez pour moi ne m'alarme pas plus que dans le fonds vous le croyez vous même. Il faut donc, répondit-elle, que vous foyez bien fingulier, bien faux, ou bien vain pour vous être occupé autant que vous l'avez fait, ou pour paroître du moins l'avoir tant été d'un objet qui, felon ce que vous me dites, vous intéreffoit fi peu. Pour moi, je ne voudrois chercher à plaire qu'à celui qui m'auroit fçu toucher. La coquetterie, à mon fens, dans quelque fexe qu'elle foit placée, dégrade l'ame; & vous ne m'avez point vu hier faire à aucun des hommes qui ont foupé avec moi, aucune des agaceries dont vous avez accablé Madame de Pembroock. Cela eft vrai, repartis-je; mais en revanche, j'en fçais un que vous avez accablé de rigueurs, & qui vous aime avec trop de tendreffe, pour

pouvoir ſi facilement vous le pardonner?

Ah traître ! s'écria-t-elle, que je voudrois bien que vous n'euſſiez qu'à vous plaindre de moi, & que j'y gagnerois à tous égards ! Eh bien ! Madame, lui dis-je, ſoyez donc contente ; car je me plains de vous, & c'eſt très-férieuſement. Cruel ! me répondit-elle avec ce léger emportement qui ſied ſi bien aux femmes, lorſqu'elles ſont un peu jolies, plût au ciel que j'euſſe autant de ſujet d'être contente de moi, que vous auriez vous-même à vous en louer s'il étoit vrai que vous m'aimaſſiez ! Avec quelle barbarie ne m'avez-vous pas traitée ! Un peu revenue de cet état inexplicable dans lequel votre préſence m'avoit miſe ; ſentant avec la douleur la plus vive, juſques où ma foibleſſe m'avoit conduite ; déſeſpérée d'avoir tout-à-la-fois fait tant contre moi & ſi peu pour vous, je ne puis vous revoir ſans me le reprocher encore plus cruellement ; & combien ne m'avez vous pas punie de mes remords ! avec quelle dureté ne m'avez-vous pas traitée quand vous ne me deviez que de la pitié & des conſolations ? Que de mépris pour moi ! & que de tendres attentions pour une femme qui, toute ſupérieure qu'elle

m'eſt par les agrémens, ne pouvoit que m'être inférieure à vos yeux, puiſque vous êtiez sûr, ou du moins que vous deviez l'être qu'elle ne vous aimoit pas comme moi! Que voulez-vous que je vous réponde? lui dis-je, en affectant de rêver; vous me tournez la tête; je le ſens, & j'en ſuis déſeſpéré. Ah! s'écria-t-elle, au nom de tout ce qui vous eſt le plus cher, daignez ne me le pas répéter! Laiſſez-moi m'accoutumer à croire que vous aimez Madame de Pembroock, & ne me privez pas de la ſeule idée qui ſoutienne encore contre vous, & ma raiſon & ma vertu!

Ma vertu! la vertu de Madame de Rindſey! Quoi! c'eſt à moi qu'elle parle? & elle oublie aſſez ce qu'elle dit qu'elle ſe reproche tant, pour que ce mot lui échappe devant moi? Je ne m'attendois pas, je l'avoue, à le lui entendre prononcer encore; & je n'eus pas moins beſoin de ma politeſſe que de mes deſirs pour ne lui pas dire à quel point elle me paroiſſoit ridicule. Quelque plaiſir que j'euſſe eu à lui faire cette intéreſſante confidence, je crus pourtant que je devois la remettre au tems où je la quitterois; & je ne croyois pas l'éloigner beaucoup. Cependant il

falloit finir. On passe la continuité de ces sortes de combats quand ils sont sinceres ; mais rien au monde n'ennuie ni ne choque si cruellement, lorsque la fausseté seule vous les fait essuyer, & qu'une femme ne s'avise de vouloir tout refuser que lorsqu'elle auroit presque tout à reprendre.

Non, lui répondis-je d'un air triste, je ne sens que trop que je ne prends pas sur votre cœur autant que vous le dites ; & j'en suis plus désespéré que surpris. Vous êtes en effet, malgré tous vos charmes, la femme d'Angleterre que j'aurois dû aimer le moins. Sçavez vous bien, interrompit-elle en souriant, que vous n'êtes pas poli ; & que si j'avois plus de vanité, je pourrois, mais très-sérieusement m'offenser de ce que vous me dites. Ah ! lui dis-je en soupirant, je n'en crains pas de votre part plus de colere que je n'en attends de reconnoissance. Méritez vous répondit-elle, en me regardant avec autant de trouble que de tendresse, que je sois de bonne foi avec vous ? La mienne ne m'exposera peut-être qu'à vos mépris : j'en mourrois de douleur ! Eh ! comment peut-on céder à une foiblesse que l'on a tant de raisons de se reprocher & de croire

malheureuſe. Il me ſemble que je n'étois venue ici que dans le deſſein de vous prier de ceſſer de déchirer un cœur dans lequel il n'eſt que trop vrai que vous regnez, & de lui laiſſer reprendre, en ne vous offrant plus à ſes yeux, la tranquillité que vous lui avez fait perdre. Je devois connoître tout le danger qui eſt attaché pour moi à votre fatale préſence. Je devois vous fuir, & me refuſer la douceur de vous parler encore une fois. Grand Dieu! ajouta-t-elle en levant les yeux au ciel, ſe peut-il que l'amour ſoit tant, & que la vertu ſoit ſi peu de choſe!

Je ne ſçais où elle avoit pris cette tirade de ſentimens, tout-à-la fois tendres & vertueux : ce qu'il ne m'eſt pas permis d'ignorer, ce qu'elle n'étoit ni de ſon cœur, ni de ſon eſprit; & ce que vous croirez ſans peine, c'eſt qu'elle me toucha médiocrement. Je ne devois pourtant pas moins en paroître pénétré; & je lui parlai ſur ſes craintes, avec autant de vivacité que ſi je les euſſe cru bien réelles, & qu'il m'eût été de la plus grande importance de les détruire. Je n'oſerois aſſurer ſi dans cet inſtant je les combattis avec autant de ſuccès que j'y mettois de chaleur. Quelques ſou-

pirs furent pendant quelque tems toute ſa réponſe : je penſerai, me dit-elle enfin, d'un air réfléchi ; à ce que vous me dites ; & ſi vos actions y répondent, vous n'aurez pas à vous plaindre de mon cœur : mais l'air eſt ce matin plus froid que je ne l'aurois cru ; & je vais vous rendre à votre ſolitude. Elle ſeroit ici, ſans vous, plus profonde & plus douloureuſe que vous ne penſez, lui répondis-je, & je me flatte que vous me permettrez de vous remener chez vous. Ah ! non, me dit-elle, avec une langueur charmante ; non, je ne veux, ni ne dois vous y recevoir.

Si vous aviez vu, mon cher Duc, les tendres regards dont ce refus étoit accompagné ; avec quelle douceur ce *Non* étoit prononcé ; la molleſſe qui régnoit dans toute ſa perſonne, vous auriez penſé, comme moi, que ce refus étoit une bien preſſante invitation. Ce fut ainſi du moins, que je l'interprétai ; & à la très-foible réſiſtance qu'elle me fit, j'eus tout lieu de me flatter qu'elle n'en étoit pas mécontente. Je lui offris mon bras ; & elle peſa deſſus avec une douce familiarité qui ne répondoit pas aux refus qu'elle venoit de me faire. Livrée alors, & uniquement

à cet erreur qu'elle vouloit paroître tant avoir à se reprocher, elle ne sçavoit plus que me sourire avec une tendresse extrême : & ce souris, dont le desir augmentoit les graces, sembloit vouloir pénétrer jusques à mon ame. Que j'avois peu d'amour! Que je le sçavois bien! & que dans le fonds elle y perdoit peu! Je ne lui disois pas mon impatience; mais tout en moi la décéloit : enfin nous arrivâmes chez elle. Le hasard qui, sans doute, vouloit plus servir mes desirs que sa vertu, sembloit avoir pris soin d'écarter de son appartement tous les témoins qui auroient pu défendre l'une, & contraindre les autres. La profonde solitude dans laquelle nous nous trouvions, & le feu de mes regards, l'effrayerent. Elle sentit le danger, mais trop tard, pour que cette réflexion lui fût utile. Cependant, elle voulut sonner....... mais que peut la foiblesse contre le desir & la témérité?

Avant que de nous séparer, je lui fis promettre qu'elle seroit le soir à la Comédie; & que de-là, elle viendroit souper avec moi en petite maison. Je choisis pour cette auguste fête celle que j'avois dans le parc. Il étoit aisé à Madame de Rindsey de s'y rendre de chez

elle, ſans crainte, ſans embarras, & ſans avoir beſoin d'aucuns de ces arrangemens myſtérieux qui ne ſervent qu'à ébruiter ces ſortes d'affaires, & même à les conſtater. La réputation qu'elle s'étoit faite, les engagemens qu'elle ſembloit avoir pris avec le Public, & la néceſſité de ménager la plus incommode belle-mere qui ait peut-être jamais exiſté, exigeoient les plus grands égards. Il ne m'en coûtoit rien, & de lui permettre, & de prendre avec elle toutes les meſures qui paroiſſoient devoir aſſurer ſon ſecret. J'étois bien sûr que tous les arrangemens qu'elle me propoſoit, & auxquels je ſemblois me prêter avec plaiſir, ne prévaudroient pas ſur ceux que j'avois pris pour rendre ma liaiſon avec elle auſſi publique qu'elle avoit beſoin qu'elle fût cachée. Les femmes, celles même auxquelles ces ſortes de ménagemens ſont le moins néceſſaires, ou qui en font le moins de cas, nous ſçavent toujours gré de paroître les avoir: & comme toutes ne veulent pas que les ſecrets de leur cœur ſoient livrés au Public, il nous eſt important que le haſard ſeul, & non notre indiſcrétion, ſoit ce qui paroiſſe les trahir. Nous y gagnons auprès de toutes,

& n'en ſommes pas plus gênés avec aucune.

Je la quittai enfin, à l'heure à laquelle je devois me rendre à notre *Cotterie*; & graces aux charmes que la nouveauté prête à tout, je ne la quittai pas ſans peine. Je trouvai tout le monde raſſemblé, juſques à Mylord Rindſey qui, par preſſentiment ſans doute, me parut m'aimer ce jour-là bien plus tendrement que la veille. Lorſque j'entrai, il parloit avec beaucoup plus de complaiſance que d'énergie, de la chaleur avec laquelle il s'étoit élevé contre un Bill, ſelon lui, fort onéreux à la Nation, & que la Cour avoit vainement voulu faire paſſer. Il n'auroit tenu qu'à moi de lui faire le récit d'une victoire qui valoit bien celle qu'il croyoit avoir remportée : je ſuis du moins bien ſûr que ſi je lui avois peint Madame de Rindſey comme je venois de la voir, il ne l'auroit pas reconnue. A mon air vainqueur & dérangé, Oxford & Buttington, qui m'avoient épié, ne douterent point de mon bonheur; & ſans rien dire qui pût commettre ma nouvelle conquête, ils m'en féliciterent ſi haut, que Mylord Rindſey lui-même ſe crut obligé de m'en faire compliment, & avec une joie ſi

pure & si vraie, que j'en sentis une véritable affliction de ne pouvoir pas lui apprendre à quel point sa femme étoit quelquefois aimable.

Je ne pouvois me persuader que le milieu d'une journée qui avoit commencé, & qui devoit finir pour moi d'une façon si brillante, ne me fût pas heureux; & dans cette espérance, je volai chez Madame de Suffolck. La mienne ne fut pas trompée. Je fus enfin admis à l'honneur de lui faire ma cour. Comme elle s'étoit conduite avec moi, de façon à me prouver qu'elle me vouloit beaucoup de mal, je crus devoir prendre l'air tendre & humilié qui convenoit à un homme auquel on croyoit tant de torts, & qu'on en punissoit si sévérement. Je desirois enfin de terminer avec Madame de Suffolck; & je commençois à croire qu'après avoir tout fait pour l'honneur, il pouvoit bien m'être permis de faire quelque chose pour le plaisir. Je crus voir aussi dans les yeux de la Duchesse, qu'elle étoit lasse de la contrainte cruelle qu'elle s'étoit imposée, & si inutilement, pour me cacher, ou pour vaincre sa foiblesse. Je commençai par me plaindre de ses rigueurs, mais modestement, & du

ton qui convenoit à la dignité de ſon caractere que je croyois alors avoir ſuffiſamment bleſſée. Elle fut étonné de ce que j'oſois me plaindre de ce que, ſelon elle, j'avois ſi bien mérité, & ſur-tout de ce que je lui reprochois des injuſtices. Il m'étoit plus eſſentiel de lui parler de ma tendreſſe, que de chercher à fonder les torts imaginaires dont je l'accuſois; & je lui répétois, non-ſeulement que je l'aimois, mais encore que je l'adorerois toujours. Qu'elle s'en fût tenue à paroître douter de ce que je lui diſois, il n'y avoit là-dedans rien que de très-naturel, ni même qui l'engageât. Mais ma préſence avoit dérangé toutes ſes idées; elle s'oublia, ſe plaignit de la façon dont je l'avois traitée; me le reprocha avec feu; & j'oſai croire qu'elle ne l'auroit pas fait, ſi je lui euſſe été auſſi indifférent qu'elle paroiſſoit vouloir que je le ſuppoſaſſe. Elle en fit d'elle-même la réflexion : ſon trouble & ſa rougeur me l'apprirent, & ne me l'apprirent pas impunément. Je lui parlai encore de mon amour, mais avec plus de confiance & de feu; & comme elle s'obſtinoit à revenir ſur des torts qu'il auroit, diſoit-elle, été impoſſible que j'euſſe eus ſi je l'euſſe aimée, je crus en-

fin devoir convenir que j'avois pu paroître en avoir à ſes yeux, par la néceſſité où je m'étois cru d'en impoſer au Public ſur mes ſentimens. Je ne pouvois pas, à ce que je crois, m'excuſer d'une façon plus décente; mais piquée de ce que je parlois toujours du reproche qu'elle m'avoit fait, elle ſe crut obligée de me faire, s'il ſe pouvoit, prendre le change ſur le véritable objet qu'il avoit eu. Son air redevint fier & impoſant, & tout d'un coup il ſe trouva que c'étoit beaucoup moins, comme je paroiſſois le penſer, du peu d'égards que j'avois eus pour elle, que de la légéreté avec laquelle je lui avois parlé de mes ſentimens, & lui en parlois encore, qu'elle étoit bleſſée. Je n'étois pas fait pour être la dupe du prétexte forcé qu'elle cherchoit à donner à ſon imprudence; mais la gloire de ne point paroître m'y tromper, étoit peu de choſe, & elle auroit pu me la faire payer cher. Je rejettai donc ſur la violence de mes ſentimens, l'indiſcrétion dont elle me paroiſſoit ſi choquée: j'en accuſai auſſi l'uſage que j'avois de vos mœurs, qui ne font pas un crime de l'aveu d'une paſſion. Je me défendis, ſur-tout, d'avoir conçu des eſpérances, & de ne m'être

tant

tant pressé de parler, que par la certitude qu'elle ne pourroit apprendre mon amour, sans m'en témoigner la reconnoissance la plus tendre. Je me gardai bien d'oublier de lui dire que, comme c'étoit la premiere fois que j'aimois, il étoit assez simple qu'une passion si nouvelle pour mon cœur me fît commettre des fautes involontaires.

Madame de Suffolck se récria là-dessus, de façon à me prouver qu'elle ne croyoit pas que mon cœur fût aussi neuf que je le prétendois ; mais elle desiroit que ce que je lui disois fût vrai ; & l'on nous prouve toujours bien aisément ce que nous avons intérêt à croire. Je lui fis cependant entendre modestement, que si elle seule m'avoit fait connoître l'amour, je sçavois par d'autres ce que c'est que des fantaisies. Elle ne m'auroit pas cru, si je lui avois dit le contraire : & la retenue dont je me serois paré à ses yeux, ne m'y auroit donné qu'un ridicule, si une chose peu vraisemblable eût pu lui paroître possible. Je la persuadai pourtant, & je dûs sans doute plus à sa foiblesse qu'à la force de mes raisons, la conviction que je desirois qu'elle eût. Eh ! combien ne falloit-il pas qu'elle m'aimât, pour croire si facilement une

chose à laquelle les preuves auroient été si nécessaires, & que je fondois cependant si peu. Elle commença à me regarder d'une façon plus tendre, & à gêner moins les mouvemens de son cœur. Attentif à lire dans ses yeux tout ce qui se passoit dans son ame, ce changement ne m'échappa pas. Je n'en avois pas besoin pour m'encourager à lui parler de mon amour; mais il me fit quitter le ton suppliant que jusques-là j'avois cru placé, & m'en fit prendre un plus animé, & plus fait pour échauffer la situation. Ce ne fut pas sans succès que je l'employai; & si Madame de Suffolck se plaignit encore, ce ne fut plus en femme que l'on a peu respectée, mais en amante, à laquelle on a fait craindre que sa tendresse ne fût malheureuse. Elle s'anima même sur cette idée, au point qu'elle ne put, sans verser des pleurs, continuer ses reproches. Quoique l'état où je la voyois, flattât plus ma vanité, qu'il ne touchoit mon cœur, je devois en paroître attendri. J'ai trop étudié les femmes, je sçais trop bien distinguer les mouvemens différens dont elles sont agitées, pour croire que les emportemens les calment toujours, & je connoissois trop aussi Madame de Suffolck,

pour n'être pas persuadé qu'ils seroient avec elle infiniment déplacés, & la révolteroient contre l'amant & contre l'amour.

Vous sçavez avec quelle heureuse facilité je pleure ; mais ce que vous ignorez, c'est que j'ai singuliérement perfectionné ce talent, & que je joins aujourd'hui aux larmes les plus abondantes, l'art des sanglots & des gémissemens. Jamais plus belle occasion d'employer mes talens ne s'étoit offerte à moi. L'éloquence du silence, des larmes, & de l'accablement, devinrent donc mes seules armes contre Madame de Suffolck. Je me précipitai à ses genoux, je lui pris la main, la lui baisai avec une ardeur extrême, & la baignai de mes pleurs. Ce n'étoit pas assez pour moi qu'elle les sentît, je voulois encore qu'elle les vît couler. On m'a dit plus d'une fois, que je suis, on ne peut pas plus intéressant, quand je pleure, & que les larmes adoucissent mes yeux, que l'on trouve dans leur état naturel, un peu moins tendres que hardis. Toute égarée qu'elle étoit alors, elle étoit encore assez à elle-même pour voir ce qu'elle regardoit ; & les grosses larmes qu'elle voyoit couler, les soupirs dont

elles étoient accompagnées, les sanglots dont je les ornois, la jetterent dans le dernier attendrissement. Mais comment vous peindre tous les mouvemens qui l'agitoient ? Ce mêlange de joie, de tendresse & de douleur qui se lisoit si distinctement dans ses yeux ? Combien le sentiment auquel elle se livroit, la rendoit belle, & l'espece de volupté dans laquelle son ame toute entiere étoit absorbée ? Ce n'étoit point cet égarement que le simple desir peut faire naître, que nous avons vu tant de fois, dont il est si peu flatteur d'être l'objet, & que nous méprisons si vivement, dans l'instant même qu'il nous séduit le plus. Ce qu'elle sentoit, devoit à la fois la rendre plus heureuse, & me servit moins que l'espece de fureur que j'avois vue le matin même à Madame de Rindsey : aussi n'en conçus-je, ni les mêmes idées, ni les mêmes espérances, ni la même audace. Il est peut-être donné à la vertu d'imposer, même dans l'instant qu'elle succombe.

Nous gardâmes long-tems un silence qui devoit être délicieux pour elle, & dont je ne partageois pas le plaisir. Il me parut enfin que je lui avois laissé croire assez long-tems que la violence de mes

transports m'avoit ôté la force de parler ; mais en même-tems, je ne crus pas devoir la laisser parler la premiere. Je sentois que mon bonheur (si pourtant ces sortes de triomphes en sont un pour nous) ne pouvoit plus m'échapper ; mais je commençois à desirer, & assez vivement, que rien ne retardât plus la défaite de Madame de Suffolck. Des retours de vertu pouvoient me nuire ; & il me sembla que le meilleur moyen que j'eusse pour les prévenir, étoit de lui rendre grace, & d'en agir à cet égard, comme si, en effet, elle m'eût tout dit. Je lui parus donc transporté de ce qu'elle daignoit enfin m'apprendre à quel point je l'avois touchée ; mais en même-tems, je me plaignis qu'elle ne m'apprît que par sa douleur, qu'elle partageoit mes sentimens ; & je la pressai tendrement de livrer son cœur avec un peu plus de confiance, à un homme qui l'adoroit.

Rien de tout ce que je lui disois, n'avoit rien d'assez neuf, ni même d'assez tendre pour l'éblouir sur mes dispositions : mais on n'a pas toujours besoin, pour la vaincre, de persuader une femme ; & celles qui, comme Madame de Suffolck, veulent l'être le plus pour se rendre, trouvent dans leurs propres sen-

timens, tant de raiſons de croire, que ce ſont encore celles que l'on perſuade le plus aiſément. La coquetterie écoute de ſang froid, & diſcute ; le ſentiment aime à s'abuſer ſur ce qui peut le rendre heureux. On fait aiſément croire à une femme vaine qu'on l'adore ; mais les hommages que l'on rend à ſon orgueil, pénétrent rarement juſques à ſon cœur : la femme tendre ne ſent que ſon amour ; & dût-elle en même-tems ſentir qu'elle a tort d'aimer, elle n'en eſt pas moins entraînée par cette même foibleſſe qu'elle ſe reproche.

Les yeux de Madame de Suffolck ſe fixerent enfin ſur moi avec moins de timidité, & bientôt ils s'y arrêterent avec une complaiſance qu'elle ne chercha plus, ni à contraindre, ni à diſſimuler. Sans art, & uniquement conduite par ſa tendreſſe, elle crut, puiſqu'enfin elle vouloit bien paroître convaincue de mon amour, qu'elle ne pouvoit trop me donner de témoignages du ſien. Mais comme en elle-même elle ne s'écartoit pas de ſes principes, ces preuves ne furent pas du genre dont je les deſirois. Elle me força cependant à me relever ; ſoit qu'elle craignît qu'une poſture ſi reſpectueuſe ne couvrît quelque noir-

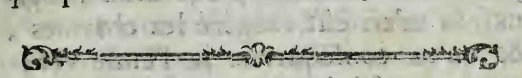
ceur, soit simplement, &, comme j'ai plus sujet de le croire, qu'elle ne voulût que se procurer le plaisir de me voir dans une attitude moins contrainte, & plus convenable à la douce familiarité qui venoit de s'établir entre nous. Je desirois vivement qu'elle eût voulu y mettre des bornes moins étroites; mais il sembloit qu'elle n'eût pas seulement l'idée de ce qu'elle pouvoit faire pour moi. Ce n'étoit pas qu'elle ne me regardât avec une passion extrême; & que chaque baiser que j'imprimois sur sa main, ne lui donnât une émotion qui alloit jusqu'au frémissement: mais je ne sçais quelle décence qu'au milieu de son trouble elle conservoit, & qu'elle sçavoit allier avec sa foiblesse, enchaînoit mon audace naturelle, jusques à ne pas oser même par mes regards, lui exprimer mes desirs.

Cette situation me contraignoit trop violemment, pour qu'elle pût long-tems durer. Bientôt je me persuadai que la vertu de la Duchesse n'étoit pas aussi vraie que je l'avois cru d'abord, qu'elle n'attendoit pour disparoître, que des transports que ses sentimens pour moi sembloient suffisamment autoriser, & qu'elle étoit même trop peu naturelle,

dans notre position respective, pour qu'elle ne me sçût pas gré de tout ce que j'employerois pour la vaincre. Mais les libertés par lesquelles je commençai, toutes modérées qu'elles étoient, trouverent une résistance si sérieuse, & elle parut même s'en indigner si vivement, que je ne crus pas devoir la presser davantage. Ce n'étoit assurément pas qu'elle ne m'aimât, & avec une tendresse extrême; mais elle n'avoit affaire qu'à l'amour: & ce sentiment, tout puissant qu'il est, n'a pas sur les femmes telles que Madame de Suffolck, l'empire que le caprice ou les sens ont sur les autres. Je n'assurerois cependant pas, que si elle avoit permis que je fusse resté auprès d'elle plus long-tems, sa vertu, tout en gémissant de son malheur, ne m'eût pas cédé la victoire. Soit qu'elle le craignît, soit seulement qu'elle eût pris des engagemens avec Madame de Buckingham qu'elle me dit qu'elle attendoit, elle voulut absolument que je la laissasse seule, & je fus enfin forcé de lui obéir.

Il est, au reste, inutile, que je vous dise, qu'avant que de nous séparer, nous nous arrangeâmes pour nous voir le lendemain. J'aurois bien voulu lui

proposer de venir dans une de mes petites maisons ; mais la solitude l'auroit là plus effrayée que chez elle ; elle m'auroit supposé contre elle des projets qui l'auroient alarmée, & je crus ne devoir pas troubler la sécurité dans laquelle elle paroissoit être à cet égard. Je n'étois pas d'ailleurs assez amoureux, pour que les délais qu'elle pourroit vouloir prendre, me rendissent malheureux à un certain point ; & je voulois bien lui laisser la satisfaction de mettre dans sa chûte toute la décence & la dignité qui pouvoient la satisfaire.



LETTRE HUITIEME.

JE vous ai dit, mon cher Duc, que j'avois prié la tendre Comtesse de Rindsey, de vouloir bien se trouver le soir à la Comédie ; & vous sçavez trop combien, par les bontés dont elle venoit de me combler, elle me devoit d'égards, pour que vous puissiez croire qu'une priere qui ne lui prouvoit que le singulier plaisir que je trouvois à la voir, fût rejettée ; mais avant que de m'y rendre, j'allai au Café prendre Buttington, à

qui j'y avois donné rendez-vous. Je n'avois pas eu le tems de lui détailler mon bonheur ; & je ne voulois pas qu'un ami ſi fidele en ignorât aucune particularité. Ce fut, du moins, ce qui d'abord ſe préſenta à mon eſprit ; mais quelques réflexions que je fis en allant le chercher, me déterminerent à n'être pas avec lui, ſur cet article, de la derniere ſincérité. Je n'avois pas de quoi me vanter de cette conquête ; & quoique je n'euſſe pas à me reprocher d'y avoir été trompé, je ne m'en ſentois pas moins humilié que ſi mon imagination m'en eût exagéré les charmes, & qu'en conſéquence je l'euſſe vivement pourſuivie. Ma vanité me détermina donc à la peindre en beau à mon confident. J'avois d'ailleurs remarqué qu'à meſure que ſur mes récits, il trouvoit de quoi eſtimer moins Madame de Rindſey, il prenoit pour elle une ſorte de goût. Peut-être même lui en inſpiroit-elle depuis long-tems, & qu'effrayé de ſa réputation, & de ce maintien modeſte, qui faiſoient croire qu'elle étoit une des femmes d'Angleterre qu'il étoit le plus inutile d'attaquer, il ne s'étoit pas trouvé à lui-même qu'il la trouvoit aimable. S'il n'oſoit pas ſe pro-

mettre auprès d'elle des ſuccès auſſi rapides que les miens, je lui avois du moins prouvé qu'elle n'étoit pas inexpugnable. Eh ! qui ſçait ſi depuis mon ſuccès, il ne ſe reprochoit pas ſa timidité, & s'il ne croyoit pas qu'avec la même audace, il auroit eu le même bonheur ? Nous convenons difficilement avec nous-mêmes de la ſupériorité des autres ; & Buttington pouvoit intérieurement ſe dédommager de celle qu'en public il étoit forcé de m'accorder ſur lui. S'il ne pouvoit ſe déguiſer que ma figure plaiſoit plus que la ſienne, & qu'on me trouvoit plus d'eſprit qu'à lui, ne pouvoit-il pas, en même tems, penſer qu'on lui faiſoit injuſtice, ou croire qu'il remplaçoit par des qualités plus ſolides & plus dignes d'eſtime, ce qui lui manquoit à cet égard ? Quelles reſſources ne trouvons-nous pas dans notre amour-propre ; & quel eſt le flatteur aſſez vil, & aſſez audacieux pour oſer nous dire de nous, ce que nous nous en diſons nous-mêmes ? J'avoue qu'il m'avoit toujours parlé d'elle de façon à ne pas juſtifier les idées que j'avois : mais je l'avois vu plus d'une fois, la regarder avec cette attention ſérieuſe & réfléchie que nous n'avons que

pour ce qui nous plaît ; & c'est toujours plus dans nos yeux que dans nos discours, qu'il faut chercher la véritable impression que fait sur nous l'objet qui s'y présente.

Je n'ignorois pas non plus que, moins vicieux par goût que par air, il commençoit à se lasser de ces parties d'éclat, qui lui faisoient dans Londres beaucoup plus de tort qu'elles ne lui donnoient de plaisir, & qu'il auroit desiré que de plus convenables liaisons que celles qu'il y avoit formées jusques-là, eussent rétabli sa réputation. S'il y avoit en Angleterre peu de femmes moins estimables que Madame de Rindsey, il n'y en avoit pas qui, en apparence, se conduisissent mieux, que l'on y estimât davantage, & de qui la tendresse pût lui faire plus d'honneur. Mais aussi, le moyen qu'une femme qui donnoit tant aux dehors, s'engageât avec un homme aussi universellement décrié que lui ? Ce qui auroit réhabilité l'un, auroit indubitablement perdu l'autre. Ce sont, à la vérité, des choses qui arrêtent rarement une femme lorsqu'elle aime ; mais qui l'empêchent de se livrer lorsque le goût n'est que médiocre, & qu'il n'est uniquement question que d'une affaire.

Quel choix, en effet, pour une prude qu'un homme comme Buttington ! Ce n'étoit pas que, dans le fond, mes mœurs ne fussent beaucoup plus perverses que les siennes : je suis par principe ce qu'il n'étoit que par air ; mais loin de m'afficher comme lui, je sçavois les masquer de toutes les vertus que je méprise. Je n'avois même consenti à être de ces soupers qui faisoient tant de bruit, qu'à condition que l'on me garderoit à cet égard le secret le plus profond. Si je n'y avois pas mis plus de retenue, j'en avois du moins banni le scandale ; & la foiblesse avec laquelle il s'étoit opposé à cette réforme, avoit achevé de me prouver que les plaisirs qu'il paroissoit chercher le plus, n'étoient pas ceux qui l'auroient le plus intéressé. Mais les femmes qui ne sçavoient pas la violence qu'il se faisoit pour se perdre auprès d'elles, avoient de lui la plus mauvaise opinion ; & jamais il ne s'étoit proposé à aucune d'elles, qu'il ne leur eût paru fort ridicule qu'un homme qui mettoit dans ses goûts si peu de décence & de noblesse, osât croire qu'une femme d'un certain genre pût vouloir prendre des arrangemens avec lui. Madame de Rindsey paroissoit, d'ailleurs,

le haïr perſonnellement ; mais dans le projet que j'avois formé, c'étoit ce qui m'inquiétoit le moins. Son averſion pour lui n'étoit fondée que ſur la façon légere dont il parloit des femmes en général, & ſur le peu de cas qu'il lui avoit paru faire de ſa vertu, quand il lui avoit donné le ſage conſeil de ſe cacher moins qu'elle ne faiſoit, du goût qu'elle avoit pour les ouvrages de *Rocheſter*. Mais, ſoit qu'il ne l'eût fait que pour ne pas nuire à mes projets ſur elle, ſoit qu'il n'eût conſulté & ſuivi que ſon goût, il lui avoit marqué la veille chez Madame de Pembroock, tant de conſidération, & même de reſpect, que je ne doutois pas qu'il n'eût au moins par-là affoibli l'impreſſion que ſon impertinente légéreté avoit faite ſur elle, & qu'il ne fût bien difficile de lui donner de lui d'autres idées. Elle eſt née douce ; & d'ailleurs, la haine eſt un ſentiment.

Quoique je l'euſſe déja peinte aſſez en mal à Buttington, je n'étois pas auſſi embarraſſé de cette premiere confidence qu'il ſembloit que je duſſe l'être. J'avois eu alors peu de tems pour m'éclairer, & il pouvoit lui paroître aſſez ſimple que j'en euſſe bien légérement décidé. C'étoit, s'il ſe ſouvenoit de mes pre-

miers récits, ce que je comptois lui dire, & ce qu'en même tems je ne doutois pas qu'il ne crût. Je l'abordai donc de l'air d'un homme qui a plus d'une raison de se croire heureux, & qui l'est encore plus par ce que vaut en elle-même la victoire qu'il vient de remporter, que par l'honneur qu'elle peut lui faire. Je lui peignis Madame de Rindsey si tendre, si remplie de graces dans ses transports, si intéressante quand elle étoit débarrassée de cette enveloppe presbytérienne qui voiloit si désagréablement tous ses charmes aux yeux de tout autre qu'un amant, que Buttington, à qui mes premieres peintures n'en avoient pas donné une idée si avantageuse, ne revenoit pas de surprise des différens genres de mérite que je lui attribuois; & me demandoit, à tout moment, si l'amour ne m'aveugloit pas. Je lui répondis froidement, que ce qui achevoit de me prouver que je n'étois pas né pour ce sentiment, étoit l'indifférence que je conservois avec la femme du monde la plus faite pour la vaincre. Il lui parut extraordinaire que l'on pût paroître si plein d'un bonheur que l'on sentoit si peu; mais il me fut aisé de le faire convenir que ce qui flatte les sens, n'intéresse pas

toujours le cœur. Il ne me l'auroit pas été moins de lui donner des inquiétudes. Je lisois assez dans son cœur par ses questions, par l'impatience que lui causoit le récit que je lui faisois des bontés que Madame de Rindsey avoit eues pour moi, & par l'air froid & contraint avec lequel il me félicitoit de mon bonheur, pour lui épargner des tourmens qui étoient inutiles à l'objet que j'avois. Il me demanda enfin, quelles étoient mes idées sur elle, & si je renonçois en sa faveur aux desseins qu'il m'avoit vus sur la Duchesse & sur Madame de Pembroock. Je n'eus besoin, pour le convaincre que j'étois bien loin de renoncer à ces mêmes entreprises qu'il avoit tant blâmées, que de lui dire les termes où j'en étois avec Madame de Suffolck. Il lui parut en effet, difficile que je pusse la sacrifier à Madame de Rindsey. Il se pouvoit qu'il aimât mieux la derniere, mais il ne pouvoit pas se cacher que l'autre ne fût infiniment plus aimable. Sans avoir encore de projet formé sur Madame de Rindsey, sans croire peut-être, qu'il en eût jamais, il ne put, sans une sorte de plaisir, imaginer que je ne la garderois pas long-tems : mais content de l'avoir pénétré, & de lui avoir fait

fait envier mon bonheur, je crus que je devois lui laiſſer le ſoin des premieres démarches, & que Madame de Rindſey, telle qu'elle étoit, valoit bien la peine qu'il me priât de ne m'en déſaiſir qu'en ſa faveur. Sans me dire rien de poſitif ſur cela, il feignit de vouloir deviner qui ſeroit auprès d'elle mon ſucceſſeur, & parut croire que ce ne ſeroit pas un de mes amis particuliers qu'elle choiſiroit pour me remplacer. Sa raiſon pour le craindre étoit qu'elle ne pourroit pas douter que je ne leur euſſe fait des confidences qui pouvoient, à quelques égards, la rendre à leurs yeux d'un moindre prix. Mais quoique Buttington ait plus d'uſage des femmes que l'on n'en a communément parmi nous, à qui cette ſorte d'étude n'a pas encore paru bien néceſſaire, ſes connoiſſances ſe bornent à des idées générales ; & vous ſçavez à quel point, & combien ſouvent on ſe trompe, lorſqu'on les applique ſans ceſſe aux cas particuliers, & qu'on ne ſe conduit que d'après elles. Il ignoroit, par exemple, & l'avantage que l'on a ſur une femme lorſque l'on connoît ſes foibleſſes, & combien il augmente lorſqu'elle ne peut pas douter que vous les connoiſſez. J'ai, en effet, remarqué, &

vous auſſi ſans doute, que les femmes reglent preſque toujours leur réſiſtance ſur la façon dont elles ſont attaquées, & que l'on abrege bien des choſes auprès de celles qui ſe ſont quelquefois rendues, en leur montrant, par votre conduite ſeulement, l'opinion que vous avez d'elles. Ce n'eſt pas qu'elles ne puiſſent être fâchées qu'on ne leur déguiſe pas l'eſpérance qu'on a de les vaincre ; mais elles ne ſçauroient ſe cacher qu'on ne fait que leur rendre juſtice, & quelque revoltées qu'elles en puiſſent être, ſi d'ailleurs on ne leur déplaît pas, il eſt bien rare, & peut-être même, n'eſt-il jamais arrivé qu'elles n'aient juſtifié involontairement l'idée que vous paroiſſez avoir d'elles.

Mes confidences finies, & le ſecret de Buttington pénétré, nous allâmes enſemble à la Comédie. J'y trouvai Madame de Rindſey dans le même négligé que je lui avois vu le matin. Il ne lui avoit pas été difficile de remarquer qu'elle avoit fait ſur moi dans cet état une fort vive impreſſion, & elle l'avoit préféré à une parure qui, en la rendant plus brillante aux yeux des autres, m'auroit peut-être moins ſéduit. Il étoit dans le fonds bien juſte que ce jour-là du moins

j'eusse la préférence, & qu'on ne s'occupât que de moi. Nous nous étions bien promis d'être en public de la plus grande circonspection; mais, d'une autre côté, l'idée qu'elle vouloit me donner de la violence de sa tendresse, de l'autre, ma vanité, nous firent nous lorgner avec si peu de ménagement que je dois me flatter que notre intelligence ne fut un secret que pour bien peu de gens. Quelques-uns de mes amis vinrent même m'en parler : je niai aux uns, avec toute la mollesse qu'il falloit pour les convaincre, qu'ils ne s'étoient pas trompés, & en confiai le secret à ceux d'entr'eux que je croyois le plus faits pour le répandre. Vous reconnoissez là notre usage. Je devois sans doute être ce jour-là heureux à tous égards : Madame de Pembroock étoit à la Comédie. Par caprice, car c'étoit son unique regle, elle étoit dans un aussi grand négligé que celui de Madame de Rindsey. Placée dans un endroit assez obscur, & où il ne m'auroit pas été aisé de l'appercevoir, quand même j'aurois sçu qu'elle y étoit, elle eut encore, tant que la Piece dura, son éventail devant ses yeux. Je ne sçais si elle vouloit par-là se réserver la facilité de

m'obſerver, ou ſe procurer le plaiſir d'entendre ſans être obligée d'en rougir, les choſes hardies & peu décentes dont cette comédie étoit ornée; mais quelle que fût en cela ſon intention, ce ne fut qu'à la fin du ſpectacle que je la reconnus. J'en fus comblé de joie. Plus elle devoit être ſûre que je ne l'avois pas vue, moins elle pouvoit attribuer au deſir de tourmenter ſon cœur, ou de piquer ſa vanité, les tendres attentions que j'avois eues pour Madame de Rindſey; & je me flattai que la crainte de voir celle-ci l'emporter ſur elle, la détermineroit en ma faveur beaucoup plus, & plutôt que tous les ſoins que je pourrois lui rendre. Bien sûr de l'avoir d'autant plus fâchée par ma conduite, qu'elle pouvoit moins la ſoupçonner d'artifice, j'allai la trouver dans ſa loge; & quelque liberté qu'elle affectât en me voyant, je remarquai avec un plaiſir extrême qu'au moins j'avois bleſſé ſon amour-propre. Un air froid & contraint, & des réponſes ſeches qui annonçoient prodigieuſement d'humeur, m'apprirent à quel point je lui avois déplu. Malgré les déſagrémens ſans nombre qu'elle me faiſoit eſſuyer, je lui préſentai la main quand elle ſortit

de sa loge. Une femme plus fine qu'elle l'auroit acceptée, & même auroit ce jour-là redoublé d'égards; mais l'humeur la dominoit trop pour qu'elle prît un sage parti; & sans paroître s'être apperçue du mouvement que j'avois fait, elle donna la main au Comte d'Oxford, qui avoit autrefois eu sur elle des prétentions, & qui n'y avoit pas absolument renoncé, quoiqu'elles eussent été malheureuses, & qu'il parut alors la voir sans objet. Elle se flattoit, selon toute apparence, que je serois très-piqué de la préférence qu'elle lui donnoit sur moi; mais à mon air libre & content, elle ne dut pas avoir la consolation de croire que je l'eusse seulement remarquée. En descendant, elle demanda finement au Comte si Madame de Rindsey n'étoit pas bien malade. Cette question, dont il ne pénétroit pas la malice, le surprit, & il lui demanda à son tour, si elle ne l'avoit pas vue à la Comédie? C'est parce que je l'y ai vue, repondit-elle, que je suis très-inquiete de son état. Elle étoit si affreusement négligée, & cela lui sied si mal, qu'il faut, pour se montrer dans un si grand désordre, qu'elle soit à l'extrêmité.

Mylord Oxford, qui n'ignoroit pas

comment j'étois avec Madame de Rindſey, & qui craignoit que, ne fût-ce ſeulement que par vanité, je ne fuſſe bleſſé des railleries de Madame de Pembroock, prit la liberté de lui ſerrer la main pour lui faire entendre qu'elle parloit indiſcretement, & qu'il y avoit là quelqu'un qui prenoit le plus tendre intérêt à la femme qui étoit l'objet de ſes plaiſanteries. Cela ne ſe peut pas, lui dit-elle, en le regardant fixement ; vous avez beau dire, je ne le croirai jamais. Le Comte l'aſſura par un coup d'œil également fin & diſcret, que rien n'étoit pourtant plus vrai ; & ſur cette confirmation, elle me regarda d'un air de pitié, & en même tems d'une façon ſi plaiſante, que ce ne fut pas ſans peine que je m'empêchai d'en rire. Elle m'avoit cependant vu rendre trop peu de ſoins à Madame de Rindſey, & elle ſuppoſoit que cette fantaiſie étoit trop nouvelle, pour qu'elle me crût auſſi bien avec elle que j'y étois effectivement. Comme j'avois beſoin qu'elle penſât que ce n'étoit qu'un caprice dont elle triompheroit dans l'inſtant qu'elle le voudroit, je regardai à mon tour le Comte d'Oxfort d'un air à lui faire entendre que je ne trouvois pas bon qu'il ſa-

crifiât à Madame de Pembroock les ſecrets que je lui confiois ; & quand elle nous eut quittés, je me plaignis ſi vivement de l'imprudence qu'il venoit de commettre, qu'en m'avouant ce qu'il venoit de faire, il me promit qu'il n'iroit pas plus loin. Je n'avois, dans le fonds, qu'à le remercier de l'eſpece de confidence qu'il lui avoit faite : elle ne trouvoit pas à Madame de Rindſey ſi peu de quoi plaire qu'elle le diſoit ; & je m'apperçus aiſément, à la douceur des regards qu'elle jetta ſur moi, & au ton dont elle me parla quand nous nous quittâmes, qu'elle commençoit à redouter cette même rivale qu'elle ne paroiſſoit que mépriſer. Eh ! le moyen qu'elle la craignît ſans finir par s'arranger avec moi, comme je le deſirois ? L'amour-propre eſt de toutes leurs paſſions celle que les femmes ſongent le moins à combattre, & de laquelle elles craignent le moins ; & celle-là, cependant, eſt ſouvent pour elles bien plus dangereuſe que l'amour.

De la Comédie, je me rendis dans le Parc, & j'y attendis Madame de Rindſey, qui devoit venir m'y trouver par la porte de ſa maiſon qui y donnoit. Je la vis bientôt paroître. Elle étoit

ſeule, & je n'avois avec moi aucun de mes gens. Nous allâmes gagner un carroſſe de place qui m'attendoit dans l'allée du parc, que nous nommons le grand chemin. Cet air de myſtere l'enchantoit. Elle imaginoit apparemment qu'elle ſeule pouvoit inſpirer de ſi grands égards, & elle me remercia fort tendrement de tous ceux que je paroiſſois avoir pour ſa réputation, & de la preuve que je lui donnois & de mon eſtime & de mon amour. Nous arrivâmes bientôt à ma petite maiſon : perſonne ne s'y trouva ſur ſon paſſage. Le plus profond ſilence y regnoit : on eût dit qu'elle étoit inhabitée. Cette maiſon étoit, comme toutes celles de Londres, ſans apparence, mais agréablement diſtribuée. J'y recevois une femme à qui la magnificence ne pouvoit pas impoſer ; & à cet égard, il eût été difficile que j'euſſe préſenté à ſes yeux quelque choſe de nouveau. La multitude de bougies, la ſomptuoſité des meubles ne l'étonnerent donc pas ; mais elle ſentit l'élegance, l'arrangement & le goût qui y brilloient par tout ; & elle crut que l'amour ſeul, & l'amour le plus tendre devoit m'avoir inſpiré. Nous entrâmes enfin dans un cabinet

où tout reſpiroit à la fois le luxe, la molleſſe, & tout ce que l'uſage & le goût des plaiſirs peuvent avoir imaginé d'agréable & de voluptueux. Elle en fut d'autant plus frappée, que toutes ces choſes, ſi eſſentielles en France, & auxquelles vous attachez un ſi grand prix, ſont ou peu connues ou fort mépriſées en Angleterre. Ce n'eſt pas aſſurément que l'on puiſſe dire que nous ne connoiſſons pas la magnificence, ou que nous la craignons; mais la nôtre a d'autres objets. J'étois d'ailleurs le premier Anglois qui eût une petite maiſon en regle, le ſeul qui eût l'avantage d'avoir reçu de vous ſon éducation & ſes premieres idées, & le ſeul peut-être qui pût profiter à un certain point de vos leçons & de vos exemples: car vous voudrez bien que je compte Buttington pour aſſez peu de choſe. Il n'a que des ſouvenirs, & je ſçais imaginer.

Madame de Rindſey qui, comme je vous ai dit, ne doutoit pas que je ne duſſe à l'amour ſeul mon goût & mes lumieres, me rendit graces avec la plus grande vivacité de tout celui qu'elle ſe flattoit de m'inſpirer; & je reçus ſes remercimens avec tant de tranſports,

qu'elle en fut plus sûre encore de l'excès de ma tendreſſe. Je ſuis ardent, elle eſt ſenſible ; avions-nous beſoin de l'amour pour être heureux? A la place de ce ſentiment que même elle me croyoit, j'avois cet uſage de la galanterie que l'on ne prend que chez vous, l'art de dire des riens agréables & des choſes flatteuſes, & cette ſorte de badinage vif, léger & continu, qui doit prouver bien de la paſſion à une femme qui n'en a point. Nous fûmes donc fort contents de notre converſation. Ce n'étoit pourtant pas que je parlaſſe à Madame de Rindſey le langage de l'amour ; mais j'en avois l'équivalent. Les femmes en général ſont flattées de pouvoir croire qu'on les aime avec fureur ; mais leur cœur a quelquefois moins beſoin de cette perſuaſion que leur vanité ; & ce n'eſt pas toujours par l'excès & l'éloquence du ſentiment qu'on la leur donne le plus.

Nous nous promîmes cependant une tendreſſe éternelle, & nous prîmes même pour l'avenir tous les arrangements imaginables. Je ne ſçais quelles étoient ſes intentions ; mais pour moi, je me promettois bien de réduire toutes ces choſes-là à la valeur qu'elles ont ordinairement en France.

Enfin, on vint frapper à la porte du cabinet : c'étoit *Tom* qui m'avertiſſoit qu'on avoit ſervi. Nous nous rendîmes dans la ſalle à manger; aucun de mes gens n'y parut, nous étions ſervis par un tour. Cet excès de diſcrétion enchantoit Madame de Rindſey. Le ſouper fut fin & délicat. J'ai toujours les Officiers François que vous me connoiſſez ; & ils ſoutinrent en cette occaſion la gloire de la Nation, & juſtifierent la réputation qu'ils ont dans Londres, J'eus enfin le plaiſir de voir que tout lui plaiſoit dans cette ſolitude ; & ce qui me le prouva, fut le deſir qu'elle eut que nous nous y retrouvaſſions le lendemain. Mais les diſpoſitions dans leſquelles j'avois laiſſé Madame de Suffolck, me faiſoient eſpérer que je ne pourrois pas diſpoſer de moi auſſi facilement que ma tendre Comteſſe l'imaginoit, & je prétextai un engagement. Elle me parut ſurpriſe & piquée de trouver des obſtacles à un deſir qui ne devoit que me plaire dans les termes où nous en étions enſemble, & m'en marqua même ſon étonnement avec aſſez d'aigreur & de dignité. Ses reproches ne m'émurent pas autant qu'elle le penſoit. Je ne voulois pas être gêné; & quand je n'aurois été en-

gagé qu'avec Buttington, des plaintes encore plus ameres n'auroient rien changé à mes arrangemens. Elle ſe plaignit de n'être pas aimée. Lorſque ces ſortes de craintes ſont bien vives dans une femme, & qu'elles ſont auſſi bien fondées que l'étoient celles de Madame de Rindſey, c'eſt en vain que l'on ſe flatte que les plus tendres ſermens les banniront. Je n'en employai donc pas, & n'en parvins pas moins à la raſſurer. Comme je ne voulois pas cependant qu'elle pût me croire quelqu'autre idée que la ſienne, je lui dis tout ce qui pouvoit la tranquilliſer ſur cet article, & lui marquai même quelque crainte que les égards qu'elle ſe devoit, & la néceſſité de tromper Mylord Rindſey, ne lui permiſſent pas de venir dans cette petite maiſon avec autant de liberté, & auſſi ſouvent que nous le deſirerions tous deux; mais elle me parut ſi sûre de la crédulité de ſon mari, que je ne pus me diſpenſer de croire qu'il falloit qu'elle l'eût éprouvée plus d'une fois pour en douter ſi peu. Un ſoupçon ſi cruel auroit déſeſpéré un amant; mais l'eſpece du ſentiment qu'elle m'inſpiroit, n'admettoit pas la délicateſſe, & ne me per-

mettoit point de me faire un ſupplice de l'uſage qu'avant moi elle avoit pu faire de ſon cœur.

Je ne fus pas, au reſte, auſſi ſatisfait qu'elle croyoit que je devois l'être, de la facilité qu'il y avoit à tromper Mylord Rindſey. Ces maris ſi confians commencent par plaire, & finiſſent toujours par embarraſſer, en vous donnant une liberté qui devient incommode fort promptement. Nous nous ſéparâmes enfin; je la ramenai chez elle dans le même carroſſe qui l'avoit amenée, & j'allai trouver Buttington qui m'attendoit, & le déſeſpérer par le récit de mes amuſemens.

Il étoit dans les grandes regles que je reçuſſe le lendemain matin une lettre de Madame de Rindſey, auſſi ne manqua-t-elle pas à ce devoir. Dans cette lettre, elle ſe plaignoit de l'excès de ſa foibleſſe, regrettoit la perte de ſa vertu; m'aſſuroit que j'étois le ſeul à qui elle eût fait un ſi grand ſacrifice; s'excuſoit ſur la violence de ſon amour, de la promptitude de ſa chûte, & paroiſſoit craindre vivement qu'elle ne me donnât d'elle une opinion qui la feroit mourir de douleur. J'étois ſi sûr que ſa lettre ne contiendroit que cela, &

finiroit par des ſermens de m'aimer toujours, que j'en avois écrit la réponſe avant que de me coucher, & que je ne trouvai en effet à y ajouter qu'un refus très-poli, mais très-formel d'aller chez elle ce jour-là, ou de me rendre où nous nous étions vus la veille. Quoique Madame de Suffolck ne m'inſpirât pas plus d'amour que Madame de Rindſey, je ſentois pour la premiere une ſorte de goût, & une eſpece d'eſtime qui m'auroient de préférence conduit chez elle; n'euſſai-je pas encore eu à la derniere tant d'obligation, & m'eût-elle même attendu pour que je les lui euſſe.

Je volai donc chez la Ducheſſe auſſitôt que je le pus, & je crus qu'elle ne me ſcauroit pas mauvais gré de prévenir l'heure qu'elle m'avoit indiquée. Elle étoit ſeule comme la veille, & me reçut avec tant d'embarras, que quand je n'aurois pas encore été inſtruit de ſes ſentimens, cela ſeul auroit ſuffi pour me les faire pénétrer. Je vis plus encore. La façon dont je l'abordai étoit tendre, mais en même tems ſi reſpectueuſe, qu'elle ne pouvoit pas lui donner de raiſons de s'alarmer. Elle rougiſſoit pourtant : de quoi pouvoit-elle donc rougir, ſi ce n'étoit de ſes

propres idées, & de la néceſſité indiſpenſable où elle ſe voyoit de me rendre heureux? Elle conſervoit cependant, & ſans aucune affectation, tant de décence, & ſes regards qui m'annonçoient tout l'amour qu'il eſt poſſible de ſentir, avoient d'ailleurs tant de dignité, que ce ne fut que par les diſcours les plus tendres & les plus meſurés en même tems, que j'oſai la prier d'achever de me rendre heureux. Je ne ſçais quel ſentiment plus fort que tout ce que je pouvois y oppoſer, enchaînoit auprès d'elle cette inſultante audace qui auroit toujours dû déplaire, & qui pourtant m'avoit toujours réuſſi. Quels que fuſſent mes deſirs, je ne pouvois lui parler que de mon amour; & c'étoit d'un ton que je n'avois pas employé, & que même je n'aurois pas cru connoître. Bien loin de trouver dans la facilité avec laquelle je l'avois conquiſe, des raiſons de l'eſtimer moins, je n'y voyois que la candeur d'une ame exempte de toute eſpece de coquetterie. Avec moins de vertu, moins d'amour & de la fauſſeté, elle m'eût ſans doute réſiſté davantage; d'ailleurs, elle avoit des vues qui faiſoient qu'elle pouvoit moins ſe reprocher ſa défaite, & qui en l'en-

nobliſſant à ſes yeux, devoient néceſſairement la juſtifier aux miens. Je ne vous répéterai pas tout ce que je lui dis, pour qu'elle me rendit plus sûr du bonheur de lui plaire, que je ne l'étois encore : ce feroit un ſoin inutile. Elle me laiſſa parler long-tems. Je ne peux pas, me répondit-elle enfin les yeux baiſſés, avoir à cet égard d'autres deſirs que vous-même; & je ne vous aurois jamais dit que je vous aime, ſi je vous avois aimé aſſez peu pour ne pas vous ſacrifier tout. Libre de faire un choix, & de me donner un maître, c'eſt vous que mon cœur a choiſi pour regner éternellement ſur moi : voilà ma main; je parlerai à la Reine dès aujourd'hui, & je ne doute pas qu'elle n'approuve mon choix, & le deſſein où je ſuis de m'unir pour jamais à vous.

Vous ſçavez, mon cher Duc, quelles ſont mes idées; & vous pouvez aiſément juger de ma ſurpriſe. Il ne m'étoit jamais venu dans l'eſprit que Madame de Suffolck eût ſur moi des vues ſi ſérieuſes & ſi cruelles. Toute aimable, toute eſtimable qu'elle étoit par elle-même, par ſes biens qui ſont immenſes, le plus grand parti de toute l'Angleterre, je ſentis moins tous les

avantages

avantages qu'elle m'offroit, que l'invincible averſion qu'un nœud éternel m'inſpire. Eh ! le moyen en effet que je puſſe, ſans frémir, m'unir à une femme qui m'aimoit ſi tendrement ! Cette propoſition que j'avois ſi peu prévue, me jetta dans une ſi grande ſurpriſe ; & cet étonnement que je n'avois pas la force de diſſimuler, étoit ſi peu du genre que Madame de Suffolck devoit attendre, que ce fut ſans peine qu'elle s'apperçut de la froideur avec laquelle je la recevois. Eh quoi ! Mylord, me dit-elle, n'auriez-vous attendu de moi qu'une honteuſe foibleſſe ; & ſeroit-il poſſible qu'en me déshonorant à vos yeux, aux miens, à ceux de toute la terre, je fiſſe plus pour votre bonheur, qu'en me donnant à vous de la ſeule façon dont il me convienne de me donner ? M'auriez-vous enfin aſſez mépriſée pour me croire capable d'une ſi flétriſſante erreur ; ou m'eſtimez-vous aſſez peu, pour craindre de vous unir à moi ?

Ces paroles, qu'elle eut de la peine à prononcer, furent bientôt ſuivies d'un torrent de larmes. Que lui dire, ſans compter que je n'ai pas à me reprocher d'avoir été une ſeule fois en ma vie ſincere avec les femmes, je ne pou-

vois l'être avec Madame de Suffolck ; ſans m'expoſer à perdre le bonheur de la poſſéder ; & quoiqu'elle n'intéreſſât pas mon cœur, il ne ſe pouvoit pas que je le perdiſſe ſans regret. Ses pleurs, malheureuſement pour elle, ajoutoient encore à ſes charmes, & ne m'en animoient que plus à la tromper. Je fondis donc en larmes avec elle. Cet attendriſſement de ma part étoit, on ne peut pas plus convenable ; & d'ailleurs, il me laiſſoit le tems de chercher quelque fable qui excuſât à ſes yeux un refus qu'elle avoit été ſi éloignée de prévoir, & qui ne l'empêchât pas de me rendre heureux : je le fus enfin aſſez, pour me trouver une couſine, fille d'une ſœur aînée de ma mere. Cette couſine, en vertu d'une ſubſtitution, devoit emporter preſque tous les biens de ſa maiſon ; & mon pere, pour empêcher un malheur qui me priveroit d'une fortune conſidérable, m'avoit deſtiné cette fille ; mais qu'il y avoit toute apparence que j'en ſerois plutôt l'héritier que l'époux, parce qu'elle étoit attaquée d'une maladie de langueur, dont il étoit impoſſible qu'elle revînt.

Je ne ſçais ſi vous trouvez cette fable bien ingénieuſe ; elle ne me le pa-

roissoit point, & je n'aurois pas voulu la donner à examiner à un Jurisconsulte; mais Madame de Suffolck ne l'étoit pas : elle m'aimoit passionnément; c'étoit moi qui parlois; je pleurois comme je n'ai jamais pleuré, & il me parut impossible qu'avec tant de choses contre elle & pour moi, la Duchesse se tirât avantageusement de cette situation. L'indignation que j'avois lue dans ses yeux, à l'embarras que sa proposition m'avoit causée, se dissipoit peu-à-peu; & bientôt je n'y vis plus qu'une douleur tendre, dont je me promis bien de profiter. Elle se plaignit cependant, mais avec une douceur extrême, que je l'avois trompée. Je me justifiai aisément sur ce reproche, par l'espérance très-fondée que j'avois de la mort prochaine de ma cousine, & lui proposai avec ardeur de nous unir l'un à l'autre, autant que les circonstances actuelles nous le permettoient, & lui jurai enfin de n'être jamais qu'à elle; soit que l'obstacle qui s'opposoit à une publicité que je ne desirois pas moins vivement qu'elle même, cessât, soit qu'il subsistât. Quoique ces sermens que je faisois avec toute l'ardeur & tout l'air de vérité que pouvoit leur donner le desir, l'émus-

ſent ; & qu'elle ne crut pas que je vouluſſe la tromper, il lui parut que ſi je les lui faiſois devant un Miniſtre, notre union n'en ſeroit que plus certaine & pas publique ; & elle me propoſa d'en envoyer chercher un. Vous ſçavez avec quelle cruelle facilité on ſe marie en Angleterre : j'étois perdu ſi elle eût inſiſté ſur une ſi raiſonnable propoſition. Je ne pouvois cependant la combattre, ſans lui prouver combien peu elle m'agréoit ; & je me contentai de lui dire froidement, & du ton d'un homme qui eſt piqué de voir que ſa parole ne ſuffit pas, qu'elle étoit bien la maîtreſſe. Je me flattois que ſon amour, qui étoit extrême, lui exagéreroit & la ſincérité de l'eſpece de conſentement que je lui donnois, & le chagrin qu'en même-tems je lui montrois de ſa défiance, & lui feroit indubitablement prendre le ſeul parti qui me convînt, & ne lui convînt pas. Elle étoit perdue ſi elle craignoit de m'outrager ; eh ! le moyen qu'elle ne craignit pas, & que cette ame ſi pure, ſi franche & ſi noble, ſoupçonnât ſi long-tems de perfidie un homme à qui elle s'étoit livrée ? Je lus ſon irréſolution dans ſes regards ; & ſans paroître avoir

l'intention de la détourner du projet d'envoyer chercher un Miniſtre, je lui fis adroitement ſentir que, quelque myſtere que l'on mît dans un engagement de la nature de celui que nous voulions former, il étoit preſque impoſſible que le ſecret n'en fût pas trahi; que quand la maladie dont ma couſine étoit attaquée ne ſeroit pas mortelle, mon pere (& à cet égard, je ne diſois que trop vrai) caſſé de vieilleſſe, & accablé d'infirmités, ne gêneroit pas mon choix bien long-tems, & qu'il ne ſe pouvoit point que, ſoit d'un côté, ſoit de l'autre, je ne me viſſe pas bientôt en liberté de ſuivre mon penchant, & de me donner à elle avec tout l'éclat qui nous convenoit à tous deux. Enfin, je la conjurai de vouloir bien ne pas attendre des événemens certains à la vérité, mais dont nous ne pouvions preſcrire l'inſtant, & de ne laiſſer régler notre deſtinée que par notre tendreſſe mutuelle.

Je mêlois à ces diſcours, des ſermens qui avoient l'air ſi vrai, & des careſſes ſi tendres, quoique fort ménagées, que je la voyois à chaque moment devenir plus foible & moins craintive. Je ne lui diſois que des choſes probables, & quand

elles l'auroient été moins, devois-je douter que l'amour qui ſeul les diſcutoit, ne les lui préſentât pas comme j'avois beſoin qu'elle les vît ? Je crus enfin que je l'avois aſſez reſpectée. Je la preſſai avec une ardeur extrême de recevoir mes ſermens. Des tranſports qui lui étoient ſi nouveaux la troublerent ; tremblante, éperdue, elle ſe laiſſa aller dans ces mêmes bras où je la ſerrois ſi vivement ; elle reçut la perfide foi que je lui offrois ; & je jouis enfin du plaiſir très-nouveau pour moi, de voir ſuccomber la vertu.

Il eſt de regle en pareil cas, comme vous ſçavez, qu'une femme paroiſſe avoir été emportée par un ſentiment plus fort que tous ſes principes ; & il ne l'eſt pas moins que quelque mal que ces ſcenes ſoient jouées, nous ayons la politeſſe de paroître nous y tromper ; & que nous tâchions de bannir par tout ce que la galanterie peut employer, ces remords terribles qui, ſi nous les laiſſions ſubſiſter, empoiſonneroient des momens que l'amour heureux doit ſeul remplir. J'avois la veille vu pleurer bien amérement Madame de Rindſey, je vis auſſi pleurer Madame de Suffolck : mais les larmes de la premiere coulant ſans

affliction, n'étoient pour elle qu'un crime de plus ; & la Ducheſſe, vraie dans ſon amour, dans ſa réſiſtance, dans ſa foibleſſe, ne l'étoit pas moins dans ſa douleur. Je ne ſçais ſur quoi portoient ſes craintes ; elle ne m'en exprimoit aucune ; je ne pus cependant pas douter qu'elle n'en eût de fort vives. Mais ſi elles n'avoient pour fondement que la défiance d'elle-même, jamais je n'en ai vu de plus déplacées. Si je ne vins pas à bout de les calmer, je parvins enfin à les ſuſpendre ; & cette journée auroit été la plus délicieuſe de ma vie, ſi j'avois pu mettre à la place de ces deſirs qui la flattoient ſi peu, ce ſentiment qu'elle étoit ſi digne d'inſpirer, & que mon orgueil peut-être lui refuſoit encore plus que mon cœur. Tout indifférent que j'étois dans le fonds, je ne ſçais quel mouvement auquel, malgré tous mes efforts, je ne pouvois réſiſter, me dictoit pour elle, des égards que je n'avois juſques-là cru devoir à quelque femme que c'eût été. Déterminé à la tromper toujours, je réſolus du moins de le faire avec tous les ménagemens que je pourrois employer, & que je ſentois qu'elle méritoit. Quelque deſir que j'euſſe que cela ne fût pas, j'étois

sûr d'être véritablement aimé d'elle. Je l'estimois ; & il est bien difficile avec cette certitude, & ce sentiment, d'être aussi barbare que notre indifférence & notre vanité voudroient que nous le fussions, & d'avoir de ces malhonnêtes procédés que nous rendons encore plus offensans par la forme, qu'ils ne le sont par le fonds. Je vous dirai même plus : cette galanterie légere & méprisante que, dans la position où je me trouvois avec elle, nous mettons toujours à la place de l'amour, & qui en est cependant si éloignée ; ces airs indécemment familiers, qui devroient encore plus faire rougir une femme que sa défaite même, & qui la punissent de sa foiblesse si bien & si promptement ; cette insolente hauteur avec laquelle nous exigeons des complaisances ; le peu d'égard que nous avons pour des répugnances qui peuvent être vraies, & pour lesquelles nous en devrions d'autant plus avoir, qu'en ne les brusquant pas, & ne cherchant à les vaincre que par l'amour, nous nous préparons des triomphes de plus ; toutes ces façons enfin que l'humanité seule devroit nous défendre, & dont notre vanité semble nous faire une loi, me coûtoient à imaginer seu-

lement auprès de Madame de Suffolck, plus que je ne pourrois vous l'exprimer. Les desirs, les transports, le délire même de l'amour, ont un ton si différent de celui que nous croyons devoir toujours employer, qu'il n'étoit pas bien étonnant que Madame de Suffolck, de qui j'étois incontestablement la premiere foiblesse, fût blessée du peu de respect avec lequel, quoique je me contraignisse beaucoup, j'abusois de la sienne : du moins elle me parut l'être; & cependant toute autre femme qu'elle m'auroit, en connoissant mes mœurs ordinaires, trouvé l'air tout-à-fait emprunté. Mais il n'est permis qu'aux sens de prendre le desir pour du sentiment. Ce qui avoit fait la veille le bonheur de Madame de Rindsey, & lui avoit même prouvé de ma part un amour prodigieux, non-seulement ne prouvoit rien à Madame de Suffolck, mais encore la désespéroit. Je ne lisois de plaisir dans ses yeux, ou du moins, je n'y en lisois un tranquille, que quand, pressé par l'excès de ses charmes, il m'arrivoit de lui dire tendrement que je l'adorois. Elle ignoroit le peu de valeur que nous attachons à ce mot, & ne sçavoit pas qu'il nous est bien plus aisé de le profaner, que de sentir tout ce

qu'il renferme. Si son amour-propre lui avoit fait une néceſſité de m'entendre prononcer ce mot, elle l'auroit trouvé dans les louanges que je ne ceſſois de lui prodiguer, euſſent-elles même été auſſi modérées qu'elles étoient vives; mais c'étoit ſon cœur qui le deſiroit, & que je ne pouvois contenter qu'en le répétant ſans ceſſe. Qu'elle-même le prononçoit bien! Que d'ame! que de nobleſſe! que de vérité! & avec cela combien de fineſſe dans ce qu'elle me diſoit; & que ſon ſentiment lui donnoit d'avantage ſur moi! Que malgré tout mon art, elle le ſentoit bien, & que ſa ſupériorité lui étoit cruelle, où l'égalité ſeule auroit pu la ſatisfaire! J'étois étonné, je l'avoue, qu'une femme qui ſûrement parloit amour pour la premiere fois, l'emportât ſi hautement ſur moi, malgré ce brillant jargon d'habitude que je poſſéde, & ce recueil de phraſes galantes avec leſquelles j'ai ſi ſouvent ébloui. Je parvenois cependant, mais par haſard, à lui dire quelquefois des choſes qui, malgré toute ſa délicateſſe, la flattoient; & j'en étois payé ſur le champ, par tout ce que la paſſion peut inſpirer de plus tendre & de plus fait pour toucher un cœur qui auroit conſenti à ſe livrer à la

volupté de sentir. Quelquefois aussi j'étois exposé à d'assez violens reproches pour des choses dont Madame de Rindsey, apparemment plus raisonnable, ne m'auroit même fait que des remercimens.

Malgré cette fatiguante alternative, cette journée me parut délicieuse, & ce ne fut qu'avec assez de regret que je la vis se terminer. Je ne manquai pas de proposer à Madame de Suffolck de nous revoir le lendemain ; mais elle craignit qu'une seconde visite de ma part, aussi particuliere & aussi longue ne l'exposât chez elle à des commentaires & à des soupçons qu'elle auroit bien voulu empêcher, & trouva, comme Madame de Rindsey, qu'une petite maison seroit beaucoup plus convenable. Elle me pria même de ne la revoir que quand j'en aurois trouvé une. Quoique j'eusse plus d'une raison d'approuver des ménagemens qui me conservoient tant de liberté, je me plaignis amérement de l'absence qu'elle m'imposoit. J'osai même lui dire qu'elle ne m'aimoit point ; mais je me gardai bien d'insister sur un reproche qui ne l'avoit pas d'abord émue, mais qui, s'il eût été répété, auroit pu lui faire à la fin sacrifier une décence qu'il m'étoit abso-

lument néceſſaire qu'elle n'abandonnât pas. Auſſi, après bien des ſoupirs, je convins qu'elle avoit raiſon, & l'aſſurai qu'elle verroit, par la promptitude avec laquelle j'aurois la maiſon où nous pourrions nous voir en liberté, combien il m'étoit impoſſible d'être longtems privé de ſa préſence. Sans compter les raiſons que j'avois de ne la pas voir tous les jours, je crus ne devoir pas lui dire que j'avois toujours eu la certitude de triompher d'elle ; & cette idée lui auroit déplu, ou elle auroit penſé que cette précaution pouvoit regarder quelqu'autre qu'elle ; & elle étoit trop délicate pour que cette crainte ne la rendît pas fort jalouſe.

Ces deux affaires, ſi avantageuſement terminées, il ne me reſtoit plus qu'à ſoumettre Madame de Pembroock : elle eſt vaine ; ſon amour-propre étoit alarmé. Il ne pouvoit pas qu'elle crût n'être plus l'objet de mes ſoins, ſans chercher à me rengager ; & je me promettois bien de lui faire payer cher les ſacrifices que je paroîtrois même lui faire.

Ce ne ſera, mon cher Duc, que dans ma premiere Lettre que je vous apprendrai ſi j'avois tort ou non de croire

que l'amour-propre pouvoit avoir autant d'empire ſur Madame de Pembroock, que le ſentiment y en avoit peu.

Fin de la quatrieme & derniere Partie.

LETTRES
ATHÉNIENNES,
EXTRAITES
DU PORTE-FEUILLE
D'ALCIBIADE.



LETTRES ATHENIENNES.

LIVRE PREMIER.

LETTRE PREMIERE.

ALCIBIADE A ANTIPE.

QUELLE idée ! qui ! moi ! que, recherché au point où je le suis par toutes les femmes d'Athenes, n'en ayant pas encore trouvé qui ne s'honorât de mes desirs, & même ne s'empressât à les faire naître, je prenne la vieille *Elpinice !* Quand je ne serois pas à cet égard, presqu'au comble de la gloire, pourrois-je, sans

déshonorer les avantages qu'on dit que j'ai reçus de la nature, & dont mes succès atteſtent la réalité, faire le choix que vous me propoſez ? Je n'ai pas, graces aux Dieux, beſoin d'un ridicule pour m'afficher; & cette reſſource, me fût-elle néceſſaire, j'ai trop de fierté pour adopter les ridicules reçus, lorſque non-ſeulement je ſuis en droit d'en créer, mais que je les vois paſſer pour des graces. Loin donc de me rendre à vos conſeils, & de m'immoler, en m'engageant avec Elpinice, à la reconnoiſſance publique, je viens de former dans ce genre, un projet d'une hardieſſe inconcevable, & qui, tout audacieux que je ſuis, me fait moi-même trembler. Il n'y a pas dans Athenes, dans toute la Grece, peut-être pas même dans le monde entier, de femme qui puiſſe autant, & à tous égards, honorer ſon vainqueur, que celle de qui je tente la conquête. La beauté, les graces, la jeuneſſe, l'eſprit, les talens, la réputation la plus éclatante, & le mieux méritée, la difficulté, par elle-même ſi piquante de toucher un cœur déja prévenu, de ſupplanter l'homme du monde le plus fait pour flatter la vanité de celle qui l'aſſujettit, de triompher d'une paſſion

que tout paroît concourir à rendre éternelle; voilà ce que se propose de vaincre, ce même homme que vous condamnez si légérement à prendre une femme que, comme vous-même n'oseriez le nier, tout le monde quittoit, & très-long tems, sans doute, avant que je fusse né. Rien, effectivement, en supposant que je réussisse à ce que j'entreprends, ne manqueroit à mon bonheur, si, loin d'oser le divulguer, de cruelles circonstances ne me condamnoient à en jouir dans le silence le plus profond. Vous auriez peine à imaginer à quel point cette nécessité dont je sens d'avance toute la rigueur, me désespere, & combien de fois déja elle a pensé me décourager. Je ne sçais encore quel sera le succès d'un projet si hardi, qu'il ne faut pas moins que toute mon audace pour le former: ah! ne faut-il pas aussi, toute ma présomption pour se flatter qu'il puisse réussir, lorsque sur-tout je me trouve privé de presque toutes mes ressources! Comment puis-je même espérer, lorsque forcé d'aveugler absolument sur mes desseins, la femme qui en est l'objet, il faut, non-seulement que je me conduise auprès d'elle avec toute la circonspection imaginable, mais que

je parvienne à lui plaire, ſans en paroître amoureux ? Quand, d'ailleurs, notre poſition reſpective me permettroit d'employer pour la ſéduire, de ces ſoins d'éclat qui ſeuls déterminent une femme à croire à notre ſentiment, je ne ferois par-là que l'avertir qu'elle a à ſe défendre ; & peut-être ne ſeroit-ce pas impunément que je l'en avertirois. Elle n'a donc point encore, toute éclairée qu'elle eſt, le plus léger ſoupçon de ce qu'elle m'inſpire, parce qu'il m'eſt aiſé de le maſquer ſous des apparences faites pour l'abuſer. Je veux même, s'il eſt poſſible, qu'elle ne ſorte de cette ſécurité, que quand ſon cœur ſera trop plein de moi, pour qu'elle puiſſe avec avantage, combattre ſa paſſion. Les aſſiduités les plus marquées, l'air de l'intérêt le plus tendre, mais accompagné du reſpect le plus profond, une ſoumiſſion ſans bornes, toutes choſes qui doivent prendre ſur elle d'autant plus qu'elle les ſçait moins de mon caractere, ſont donc les ſeules armes que je puiſſe ouvertement employer pour tâcher de la vaincre. A l'égard de la ſorte d'impreſſion que je fais ſur ſon cœur, c'eſt ce qui m'eſt encore caché ; mais je ne puis de même ignorer que ma conduite avec elle, commence

à la faire rêver, & que chaque jour, & ſans qu'elle s'en doute, je deviens pour elle un objet plus intéreſſant. Il me ſemble auſſi qu'elle cherche avec une ſorte d'inquiétude à lire dans mon ame; & que même elle craint que le trouble dont elle la ſent agitée, ne l'ait pas pour objet; & l'incertitude à cet égard doit, en effet, lui être d'autant plus permiſe que, dans l'impatience où j'étois de pénétrer ce qui pouvoit ſe paſſer pour moi dans ſon cœur, je dois moins, par un ſtratagême qui me paroît actuellement aſſez mal imaginé de ma part, lui avoir fait penſer que ce ſoit pour elle que je me ſuis décidé. Puiſque vous n'ignorez point pour qui j'ai l'air de vivre, je n'ai pas beſoin de vous en dire davantage ſur cet article. Quoi qu'il en ſoit, les mouvemens que je crois lui voir, ou qu'elle éprouve, ſa jalouſie même me ſemblent ſi foibles, & en même-tems ſi éloignés des ſentimens que je voudrois lui inſpirer, que, loin qu'ils me donnent l'audace de parler, j'en ſuis encore à feindre de ne le pas appercevoir. Vous ſerez ſurpris, ſans doute, vous qui me connoiſſez, que j'aie pu m'impoſer des loix qui doivent m'être ſi à charge, & les obſerver; mais

il m'eſt ſi important de ſoumettre la femme que j'attaque, qu'il n'y auroit rien, quelque pénible même qu'il me fût, que je ne me preſcriviſſe, & dont je ne fuſſe capable, plutôt que de manquer, par ma faute, la plus belle occaſion de gloire qui jamais puiſſe s'offrir à moi. Comme, je crains également dans les circonſtances où je me trouve, d'en faire trop, ou trop peu, & qu'avec les preuves que j'ai, que je ne ſçais pas encore bien choiſir mes ruſes, mon inexpérience, priſe en certain ſens, ne rende dangereux que pour moi, le projet que j'ai formé, je vous conjure, mon cher Antipe, de vouloir bien m'aider de vos conſeils. Puiſſe l'Amour vous en payer, en augmentant, s'il eſt poſſible, le ſentiment qui vous unit, la belle Théodote & vous !

LETTRE II.

PÉRICLES A DIODOTE.

JE ne ſçais ſi tout ce que j'ai fait pour Alcibiade, depuis que la mort de ſon pere l'a livré à mes ſoins, à pu me con-

cilier ſon eſtime ; mais je ne ſçaurois de même ignorer qu'il n'en a pas en moi, plus de confiance ; & je ſens avec d'autant plus de vivacité, le peu de cas qu'il paroît faire de mes conſeils, que chaque jour il me prouve plus à quel point ils lui ſeroient néceſſaires. Vous ne ſerez point ſurpris du chagrin que me cauſe ſa conduite, quand vous ſçaurez qu'il vient, avec l'éclat le plus grand, de prendre *Glycérie*, cette Courtiſanne ſi fameuſe, qui eſt depuis peu de tems à Athenes ; & qu'il vit avec elle, plus indécemment encore qu'il ne l'a priſe. Je crois avoir prouvé, par la douceur avec laquelle je lui paſſe la puérile & mépriſable ambition de ſéduire, & de tromper des femmes, que je n'ai jamais prétendu qu'il n'amusât point ſa jeuneſſe ; mais je voudrois, s'il ſe pouvoit, qu'il ne la déshonorât pas ; & que, fait par ſa naiſſance, pour aſpirer aux plus grandes places, plus fait encore par les rares talens qu'il annonce, pour les bien remplir, il ne commençât point ſa carriere par donner de ſes mœurs, une idée qu'un jour peut-être, il voudra vainement effacer. De notre tems, *Diodote*, le ſcandale ne nous ſembloit devoir rien ajouter aux plaiſirs ; & croire, ainſi qu'on

le fait aujourd'hui, qu'il les augmente, me paroît le comble & de l'extravagance & de la corruption. On ne doit, pour quelque cause que ce puisse être, manquer à ce qu'on se doit à soi-même; & cet Alcibiade qui méprise si hautement cette maxime, se repentira plutôt qu'il ne pense, de ne l'avoir pas respectée. Quoi qu'il en soit, j'ose vous assurer qu'on ne peut plus légérement immoler de si grandes choses; & que, de plus, personne ne pouvoit être moins digne que cette fille, de tout ce qu'il lui sacrifie. L'impudence la plus outrée, une impertinence sans bornes, la folie poussée jusques à la frénesie, le luxe le plus insolent, peu de beauté, une jeunesse déja flétrie : voilà quel est dans la plus exacte vérité, l'objet pour lequel il se donne de si grands ridicules, & la noble conquête qui remplit aujourd'hui tous les vœux de l'homme du monde qui, peut-être, a de lui-même, la plus haute opinion. Ce n'est pas, cependant, que je le connoisse assez peu pour croire que, quand il aimeroit *Glycérie* aussi follement que, sans doute, pour en indisposer davantage contre lui, l'esprit de ses concitoyens, il affecte de le faire; sa vanité & sa légéreté naturelle lui permissent de s'y fixer. Je n'ignore pas, non plus,

toute la différence qu'il y a entre un travers, & une passion, mais je n'en crois pas moins avoir à craindre qu'il ne se sente tout le reste de sa vie, du ton qu'il aura pris auprès d'elle ; & qu'il n'en conserve ce goût pour les plaisirs faciles, que j'ai toujours vu conduire à la plus honteuse débauche, & par conséquent, au dernier mépris, tous ceux qui en étoient infectés. Ne me dites pas qu'autant par l'excès de son amour-propre, que par la hauteur de son ame, j'ai de quoi me rassurer sur ce malheur. J'ai vu, mon cher *Diodote*, des hommes qui pouvoient avec justice, présumer d'eux-mêmes aussi-bien qu'il présume de lui, perdre dans ces avilissantes liaisons, toute leur dignité, & finir par être avec justice, l'opprobre de leur famille, & de leur patrie. Je ne vous parle pas ici de l'énormité de ses profusions : je ne puis mieux vous la peindre qu'en vous disant, qu'elles égalent celles des Satrapes mêmes; & qu'il n'y a personne ici qui ne soit blessé d'un luxe si indiscret : les Grands, parce qu'ils en sont éclipsés, les Petits, parce qu'ils en sentent plus vivement leur misere. Sa maison, remplie des plus impudens adulateurs, & des plus vils parasites que notre Ville

puiſſe fournir, n'eſt plus fréquentée des honnêtes gens, ſoit que dans la crainte de paſſer pour complices de ſes déſordres, d'eux-mêmes ils s'en ſoient écartés, ou que, trop gênés par leurs vertus, ce ſoit lui qui les en ait bannis. On ne le voit plus paroître qu'avec un cortege odieux qui, autant par l'excès que par la nature des éloges que les miſérables qui le compoſent, lui prodiguent, acheve de corrompre ſa jeuneſſe, & d'éloigner de lui tous ceux qui par leurs conſeils, ou leur exemple, pourroient oppoſer une digue à tant d'imprudence & de déréglement. Quelqu'aſſuré que je fuſſe déja du peu d'empire que j'ai ſur ſon eſprit, j'ai cru devoir encore lui parler, non ſur le ton d'un tuteur de qui, depuis long-tems, il ne reconnoît plus l'autorité, mais comme l'ami le plus ſincere & le plus tendre; & l'air d'inattention, d'ennui, de raillerie même dont il m'a écouté, a ſurpaſſé encore tout ce que je craignois, & de ſon obſtination à ſe perdre, & du peu d'égards qu'il conſerve pour moi. Quelqu'ardente que ſoit l'envie que j'ai de le voir réformer ſa conduite, je ne crois pas qu'il me convienne de lui parler davantage, bien moins encore dans la

crainte de me commettre, que parce que, pour me prouver mieux, apparemment, le peu de cas qu'il fait de mes conſeils, il n'agit jamais avec moins de retenue que quand je lui ai parlé. *Socrate* eſt donc la ſeule reſſource que votre abſence me laiſſe à Athenes auprès de lui. J'ai, comme vous le ſçavez, formé depuis long-tems le projet de le lier avec ce Philoſophe que je ne regarde pas moins comme l'homme le plus vertueux, que comme l'eſprit le plus éclairé, le plus étendu, le plus juſte peut-être, qui ait jamais exiſté; & je n'ai pas juſques ici à me louer des ſoins que je me donne pour cela. Ce n'eſt pas qu'Alcibiade ne goûte infiniment le Philoſophe; mais en même-tems que je le ſens attiré par l'eſprit qu'il lui trouve, je le vois repouſſé par la vertu qu'il lui croit. Je me flatte cependant que l'inſatiable deſir qu'il a d'apprendre, le deſir non moins violent d'être en tout genre le premier homme de ſon ſiecle, la certitude qu'il a, quoiqu'il la déguiſe, que les leçons de Socrate, peuvent ſeules lui donner cette ſupériorité, la patience de ce dernier, l'inclination même qu'il a priſe pour le diſciple que je voudrois lui donner, l'ingénieuſe ſimplicité avec laquelle il

difcute la vérité, & préfente la fageffe, triompheront, enfin, de la fougue d'Alcibiade, & de la crainte qu'il a de fe corriger. J'ai donc plus que jamais engagé Socrate à venir chez moi ; &, comme à quelque point que le fils de *Clinias* me néglige, il n'ofe pas encore ceffer abfolument de me voir, & que même par un effet de fon inconftance naturelle, depuis quelque tems, il me voit plus affiduement qu'il ne faifoit, il l'y rencontre quelquefois. Il me femble encore que quand le Philofophe & *Afpafie* agitent enfemble quelque queftion de Morale, il fe prête à leur entretien avec moins d'ennui, & d'impatience qu'en pareil cas il n'en marquoit. *Afpafie* ne me paroiffoit pas non plus s'éloigner de feconder mes foins, & ofoit quelquefois fe flatter qu'ils ne feroient pas auffi infructueux qu'Alcibiade nous l'avoit long-tems fait craindre ; mais depuis l'aventure de Glycérie, & l'air d'audace dont il la foutient, je la vois tout-à-fait découragée ; & il me feroit difficile de vous dire à qui de nous deux, elle caufe le plus de chagrin. Quoique vous ne foyez affurément pas, mon cher *Diodote*, de tous fes amis celui qu'il imite le mieux, vous êtes, du

moins, celui qu'il écoute le plus. L'habitude où il eſt depuis long-tems de vous ouvrir ſon cœur, & la ſorte d'aſcendant que votre âge plus mûr que le ſien, vous donnent ſur lui, me font eſpérer que vous pourrez plus aiſément que perſonne, le faire revenir des frivolités qui l'occupent, & des travers qui le dégradent. Vos conſeils doivent même être pour lui, d'un poids d'autant plus grand que, comme les miens, ils ne bleſſeront pas ſon orgueil, & qu'il pourra moins imputer à l'humeur chagrine de la vieilleſſe, ce que vous croirez devoir lui dire ſur ſes déréglemens. Ecrivez-lui donc, je vous en conjure ; mais, ſur-tout, cachez-lui avec ſoin que c'eſt moi qui vous en ai prié : plus il croiroit me devoir les reproches dont vous l'accablerez, moins ils lui deviendroient utiles. Si des affaires indiſpenſables ne vous retiennent point où vous êtes, je vous prie auſſi, de revenir à Athenes, le plutôt qu'il vous ſera poſſible. Si je compte beaucoup ſur l'impreſſion qu'il recevra de votre Lettre, je compte beaucoup plus encore ſur la honte qu'en vous voyant, il doit ſentir de ſe trouver ſi peu digne d'un ami ſi vertueux.

LETTRE III.

ALCIBIADE A ANTIPE.

JE ne ſuis pas moins convaincu que vous, mon cher Antipe, qu'en général il vaut mieux donner aux femmes mauvaiſe opinion de ſon cœur que de ſon goût: mais cela ne m'empêche pas de croire qu'il peut s'en trouver auſſi, qui ſoient moins bleſſées des erreurs du dernier, que de la corruption de l'autre; & c'eſt préciſément ainſi que penſe celle que j'attaque. Il ne m'eût pas été difficile, comme vous le ſçavez, d'offrir à ſa jalouſie, des objets plus dignes de l'exciter, qu'une Courtiſanne plus vile encore, d'ailleurs, par ſa façon de penſer que par ſon état; &, ſi je ne l'ai pas fait, ce n'a été que dans la crainte très-légitime qu'elle ne pût me voir avouer, ſurtout avec toute la publicité que, dans mes projets, j'étois obligé d'y mettre, une femme d'un certain ordre, ſans craindre de ſe voir un jour ſacrifiée avec auſſi peu de ménagement. Dans la poſition où je vous l'ai peinte, devois-je

à mon tour, ſans lui prêter une inconſéquence dont il ſe pourroit que l'amour la rendît capable, mais dont il n'étoit pas naturel que je la ſoupçonnaſſe, me flatter qu'une pareille perſpective ne ſuffît point, ou pour empêcher le penchant de naître, ou, s'il étoit déja né, pour en arrêter les effets ? *J'aurois*, dites-vous, *mieux fait d'attendre que le tems m'eût découvert quels étoient ſes ſentimens pour moi, que de me ſervir, pour les pénétrer, d'un ſtratagême qui, ſans me procurer les lumieres que je cherchois, pouvoit me faire courir le riſque d'être dégradé à ſes yeux.* La crainte que je vous ai marquée de ne pas encore ſçavoir bien choiſir mes ruſes, vous dit aſſez combien ſur cela je ſuis du même ſentiment que vous. Quoi qu'il en ſoit, on s'étonne encore plus qu'on ne me blâme, de ce que j'ai fait un ſi mauvais choix : on fait plus, on m'en plaint : je ne ſçais quelle ſera la ſuite de ces divers mouvemens; mais l'ame des femmes ne s'arrête pas toujours où elles voudroient : le plus important auprès d'elles, eſt de leur inſpirer de l'intérêt : j'en inſpire : nous verrons donc.

Quant aux conſeils dont votre Lettre eſt remplie, en diſcutant les différentes choſes que vous m'y propoſez, j'ai

cru que j'avois passé le tems d'appliquer les unes, & j'ai craint que les autres ne me fussent inutiles ou pernicieuses. A quoi, par exemple, voudriez-vous que me servît ce silence respectueux que vous me recommandez avec tant de force, qu'à faire penser à une femme qui doit avoir au moins quelques soupçons de mon amour, que j'ai fait mes réflexions, & qu'elles m'ont conduit au repentir de l'aimer? A l'égard de cette langueur tendre que vous voulez qui lui peigne seule mes sentimens, m'en tenir là, ne seroit que retourner sur mes pas. Ce n'est point que je ne croie que cette même langueur ne fût très-placée dans la position où j'étois, il y a quelques jours; mais c'est que je suis persuadé que, dans la situation où j'ai sçu me mettre depuis, cela ne me donneroit qu'un ridicule; & j'ai cru remarquer que les femmes pardonnent les ridicules beaucoup moins aisément que les torts. J'ajoute aussi, que tous ces moyens-là, plus propres, ce me semble, à faire durer les préliminaires presqu'autant que la passion même, qu'à en faire naître une, sont assez peu de mon caractere, plus fait pour triompher par l'audace, des obstacles qui peuvent se présenter,

présenter, qu'à tâcher de ne les surmonter que par la lenteur. D'ailleurs, sans connoître encore les femmes aussi-bien que je me flatte de le faire un jour, je ne puis imaginer qu'un sexe qui ne paroît sérieusement occupé que de tout ce qui peut le conduire à plaire, puisse jamais être blessé d'apprendre qu'il y est parvenu, de quelque façon même qu'on le lui dise; & que quand, par exemple, on leur montre plus de desirs que de sentiment, & plus d'espérance que de crainte, elles ne nous sçachent pas intérieurement plus de gré de l'hommage que nous rendons à leurs charmes, qu'elles ne nous veulent de mal de l'insulte que nous paroissons faire à leur vertu. Vous vous êtes, de plus, permettez-moi de vous le dire, trompé à l'état des choses. Je n'en suis pas, comme je dois l'inférer de vos conseils, à instruire de ma tendresse, la femme qui en est l'objet; mais à la conduire à la partager. Eh! pensez-vous que ce fût en la tenant dans l'indécision sur mes propres sentimens, que je pourrois l'y déterminer? Séduite, peut être, par les charmes de ma jeunesse, mais retenue par tout ce qu'elle a à redouter, tant de mon imprudence, que des mœurs mê-

mes qu'en entrant dans le monde, j'ai affichées, ſur combien d'objets n'ai-je point à l'aveugler ! Sur combien d'autres n'ai je pas à la faire changer d'idées Et cet amour, maſqué de tant de reſpect qu'il ne pouvoit qu'en être toujours méconnu, me paroiſſoit bien peu fait pour l'emporter loin d'elle-même, autant que j'ai beſoin qu'elle le ſoit. Je m'en ſuis donc, toutes réflexions faites, tenu à ne lui montrer que par mes actions, tout ce qu'elle m'inſpire, à la voir avec la plus opiniâtre aſſiduité, & à attendre que le haſard qui dans tant d'entrepriſes, m'a toujours ſi bien ſervi, me procurât l'occaſion de m'expliquer. Il me ſembloit qu'entre deux perſonnes qui ſe voient très-fréquemment, & qu'on laiſſe ſeules quelquefois, cette occaſion ne devoit pas tarder à naître ; mais par malheur ſon mari a eu à faire quelque choſe de fort important ; & comme les lumieres de ſa femme lui ſont connues, pour être plus à portée de la conſulter, il a jugé à propos de ne travailler qu'auprès d'elle. Si cette fantaiſie de ſa part, n'a point empêché que je ne la viſſe, elle m'a du moins fait perdre de précieux inſtans ; & je n'ai pu, ſans une douleur cruelle, me voir privé du bonheur de dire que

j'aime, & d'apprendre peut-être, que je ſuis aimé. Quelque ſévérement que, ſoit par un reſpect très-placé pour cet incommode mari, ſoit dans le deſſein de me cacher l'impreſſion qu'elle recevoit de ma préſence, elle s'obſervât, j'ai cru voir dans ſes yeux, le deſir que je puſſe m'expliquer, & combien, par ſa propre impatience, elle juſtifioit la mienne. Je ſuis même bien trompé s'ils ne m'ont pas plus d'une fois preſcrit de la modérer, & marqué de la crainte que des gens qui ne m'en auroient pas ſçu le même gré qu'elle, ne la ſaiſiſſent auſſi bien. Malgré tous les vœux que je faiſois à l'amour, ces cruelles entraves ont duré trois jours; trois jours dont il me ſeroit impoſſible de vous peindre la longueur, & qui auroient affligé mon ame au delà de toute expreſſion, ſi je n'avois eu de fortes raiſons de croire que mon chagrin n'étoit pas moins partagé qu'il n'étoit apperçu. Ce n'eſt pas, cependant, que je ne croie devoir beaucoup à cette même contrariété qui m'a déſeſpéré; & s'il eſt auſſi vrai qu'on l'aſſure, que les ſentimens s'accroiſſent en proportion de la gêne qu'ils éprouvent, ces jours qui m'ont paru ſi cruels, n'auront pas abſolument été perdus pour

moi. C'eſt ce que j'éclaircirai le plutôt qu'il me ſera poſſible ; &, peut-être, à peine aurez-vous reçu cette lettre, qu'à quelques égards, du moins, mon ſort ſera décidé. Je ne dois pas avoir beſoin de vous dire avec quelle promptitude, ſur-tout, s'il ne trompe pas mes eſpérances, j'aurai ſoin de vous en inſtruire.

LETTRE IV.

LE MÊME A DIODOTE.

JE connois trop le ſtyle de *Périclès*, & l'opinion qu'il a conçue de moi, pour qu'il me ſoit poſſible de douter que ce ne ſoit non-ſeulement à ſon inſtigation, mais, pour ainſi dire, ſous ſa dictée, que vous m'avez écrit. Tout cruel qu'il eſt pour moi de voir celui de mes amis qui devroit me connoître le mieux, adopter avec tant de facilité, des idées qui me ſont ſi défavorables, ce m'eſt, je l'avoue, une ſorte de conſolation d'avoir dans cette circonſtance, moins à me plaindre de ſon cœur que de ſa crédulité. De quelqu'injuſtice, toutefois que je croie devoir accuſer *Périclès*, je ne vous en

diſſimule pas davantage que tous les reproches qu'il me fait, ne ſont point également mal fondés ; & que ſi, comme il l'imagine, je ne ſuis pas la dupe de certains objets, il ne doit pas en penſer moins de mal de moi, puiſqu'il eſt vrai que j'affecte de l'être. Il me ſeroit à cet égard, plus aiſé qu'il ne penſe, de me juſtifier à ſes yeux; mais j'ai de ſi fortes raiſons d'être perſuadé que quand je lui dirois quels ſont les motifs du ſcandale que je mets dans quelques points de ma conduite, il n'en auroit encore que moins de diſpoſitions à m'excuſer, que j'aime infiniment mieux lui paroître ridicule, que de le mettre à portée de connoître les torts que je puis avoir, ſoit avec lui, ſoit avec moi-même. Tout ce que je puis, quant à préſent vous dire au ſujet de cette même Glycérie qui me paroît vous cauſer, ainſi qu'à lui, tant d'effroi, c'eſt que je la vois telle exactement qu'il vous l'a peinte. Vous me demanderez, ſans doute, pourquoi la jugeant moi-même, ſi peu digne d'attachement, non-ſeulement j'agis comme ſi je l'aimois, mais j'ai affiché ce goût avec une audace plus révoltante, s'il ſe peut, que ne ſeroit le goût même, puiſqu'au moins le dernier auroit l'excuſe du caprice, & qu'on ne

ſçauroit en trouver à l'autre. Qu'il vous ſuffiſe de ſçavoir que cette Glycérie qui a cauſé à Périclès de ſi vives inquiétudes, & lui a fait débiter de ſi brillantes maximes, n'a été pour moi qu'un arrangement de pure politique. Ce langage, je le ſens, doit vous paroître fort obſcur ; mais comme il faudroit, pour que vous puſſiez l'entendre, vous dévoiler des projets dont le ſuccès ſeul peut m'abſoudre, & dans leſquels, d'ailleurs, je vous crois moins fait que perſonne pour entrer, je vous prie de ne vous pas offenſer que ſur cela, je ne vous en diſe point davantge. Si je dois en juger par un article de votre lettre, ces mêmes projets qui m'ont paru d'abord les plus extravagans qu'il fût jamais poſſible de former, ne ſont pas ſi loin de leur réuſſite que j'avois ſujet de le craindre ; & quoique l'intérêt que l'on ſemble prendre à ma conduite, n'ait, peut-être, pas le motif que je deſirerois qu'il eût, je ſuis fort trompé, ſi en ſuppoſant que je ne le doive point encore au ſentiment que je voudrois inſpirer, je ne le fais pas bientôt changer de nature : mais, ſans vous donner plus long-tems des énigmes à deviner, je vais commencer une juſtification que les reproches de

Périclès, & l'impreſſion que je ſens qu'ils ont faite ſur vous, me rendent ſi néceſſaire.

L'excès de mon luxe égale, dit-il, *le luxe des Satrapes mêmes :* je ne ſçais ſi cette imputation eſt, ou non fondée, mais ce que je n'ignore pas, c'eſt que ſi je ne fais que les égaler en cela, ce n'eſt qu'à l'impoſſibilité où je ſuis de les ſurpaſſer, qu'il faut s'en prendre. Ma naiſſance me preſcrit ce même éclat que l'on me reproche avec tant d'amertume; & ma fortune me donnant les moyens néceſſaires pour le ſoutenir, je ne me croirois pas excuſable de le modérer. Si, ſur ce chapitre, les mœurs des ſiecles paſſés doivent ou ne doivent pas avoir la préférence ſur les mœurs actuelles, c'eſt une diſcuſſion que je croirois fort déplacée ici, & que par conſéquent, vous voudrez bien que je ne l'entâme pas. Ce que je crois ſeulement, contre l'aſſertion de Périclès, c'eſt que les hommes, toujours vains dans quelque ſituation qu'ils aient pu ſe trouver, n'ont fait des vertus de la tempérance, & de la frugalité, que pour en ſatisfaire plus décemment leur avarice, ou pour en maſquer mieux leur miſere; ou que ſi l'on doit, en effet, les regarder autre-

ment que comme des vertus de convention, de convenance, ou de néceſſité, ce n'eſt pas ma faute ſi je ſuis né dans un tems où elles ne feroient plus qu'avilir ceux qui voudroient s'en parer encore. Periclès lui-même n'eſt-il pas une preuve de ce que j'avance? Il eſt vrai qu'en général les hommes aujourd'hui font plus de cas des vices qui leur ſont utiles, que des vertus qui ne le ſont qu'à ceux qui les poſſédent; & c'eſt auſſi une des raiſons qui me font croire que ma prodigalité eſt moins univerſellement blâmée que ce que mon tuteur & ſes amis appellent ſon *Economie* : vertu, ſi c'en eſt une, qu'il rend fort à charge à tous ceux qui dépendent de lui, & à laquelle, auſſi, je les vois très-diſpoſés à donner un nom moins honorable.

Les grands, ajoutez-vous, *ſont bleſſés de mon faſte, parce qu'il les éclipſe :* pourquoi s'en laiſſent-ils éclipſer? Eſt-ce ma faute, ſi le peu d'élévation de leur ame, leur rend le murmure plus facile que l'imitation? *Les petits*, dites-vous encore, *ſont par une autre raiſon que les grands, auſſi révoltés que ceux-là, de l'excès de ma magnificence :* qu'eſt-ce que tout cela veut dire, ſi ce n'eſt que je déplais aux premiers, parce que ma

façon de vivre en fait mieux remarquer la baſſeſſe de leur ame ; & que prouve le chagrin des autres, ſi ce n'eſt que de tout tems l'envie a été le partage de la miſere? Je doute ſi peu de cette dernière vérité que, même en comblant de biens ceux à qui leur indigence rend néceſſaires mes bienfaits, je ſuis beaucoup plus sûr d'exciter leur jalouſie, & même de faire naître la haine dans leur cœur, que de leur paroître mériter de leur part de la gratitude. Vous ne m'en rendriez pas plus de juſtice, ſi vous infériez de la façon dont je penſe des hommes à cet égard, que je dois en voir leurs beſoins avec moins de diſpoſition à les ſoulager. Peut-être deſirerois-je pour eux-mêmes de les voir plus ſuſceptibles qu'ils ne le ſont, d'un ſentiment qui, en leur faiſant honneur, ne pourroit qu'encourager la bienfaiſance : mais, quand ce que je puis faire pour eux, me ſeroit auſſi pénible qu'il me l'eſt peu, quel prix pourroient-ils m'en offrir qui pût valoir cette joie ſi pure que l'on goûte en ſecourant un infortuné? Ceſſez donc de croire, pour me ſervir ici, ſoit de la phraſe de Périclès, ſoit de la vôtre, *que je ne puis donner tant au luxe, ſans dérober tout à l'humanité ; & que je me trouve plus heureux de*

ce que je perds, que de ce que je répands. J'ai, à la vérité, vu trop ſouvent, à la honte de la nature, unir à la prodigalité la plus outrée, la plus monſtrueuſe avarice; mais ſoyez ſûr qu'il y a dans l'ame d'Alcibiade, un ſentiment trop juſte de ce qui fait la véritable grandeur, un deſir trop ardent de pouvoir s'eſtimer lui-même, pour qu'on puiſſe jamais avoir à lui reprocher un ſi aviliſſant mêlange. C'eſt par un effet de la dignité qui y règne, qu'en me défendant contre ceux des reproches de Périclès, que je crois ne pas mériter, je conviens, de bonne foi, que je pourrois donner à ce qu'il appelle mon luxe, des objets moins frivoles que les objets qu'il a ordinairement : mais à qui peut-on s'en prendre avec plus de juſtice qu'à lui-même, qu'à lui, dis-je, qui conſultant dans mon éducation, moins ce que je ſuis que ce qu'il deſiroit que je fuſſe, & plus ſon caractère que le mien, s'eſt fait une loi qu'il n'a jamais violée, de me laiſſer tout à deſirer : lui, qui connoît ſi bien les hommes, devoit-il, pouvoit-il même ignorer que la contrainte, loin de les affoiblir, donne toujours aux penchants plus d'étendue & d'activité; & qu'il n'y a rien à quoi nous

nous livrions avec plus de fureur qu'à ce dont nous avons long-tems été privés. Un peu plus de condeſcendance pour mes goûts, les eût, ſans doute, modérés, & m'eût empêché de chercher dans l'abus de la jouiſſance, une ſorte de dédommagement d'en avoir trop tard connu les charmes; peut-être même encore la ſévérité dont je les lui ai toujours vu combattre, & reſſerrer, m'a-t-elle, plus que la nature, jetté dans la profuſion dont il me fait un crime, & dont je conviens ſans croire, cependant, que je doive en penſer comme lui.

A l'égard de mes ſociétés, j'avoue qu'en reſpectant la vieilleſſe autant que je le dois, & même la croyant admirable pour le réglement des mœurs, je n'ai pas imaginé qu'il fallût m'enterrer avec tous les Barbons d'Athenes; & que je ne duſſe me chercher des amis que parmi ceux qui, ſi toutefois il en reſte encore, ont eu le bonheur de voir & d'entendre *Solon*. Il n'eſt pas bien étonnant que la différence des âges en mette dans les plaiſirs, & que les leurs ne ſoient pas les miens; que je jette en paſſant quelques fleurs ſur les épines de la Philoſophie; que je tempere par

un peu de volupté l'auſtérité de la ſageſſe ; & qu'enfin il puiſſe m'être permis de ne pas dîner tous les jours avec l'Aréopage.

Vous voudrez bien me diſpenſer de répondre ſur ce cortege odieux & corrupteur dont Périclès prétend que je ſuis ſans ceſſe environné : Thrazylle, Axiochus, Antipe, Adymante & quelques autres du même ordre le compoſent ; & s'il eſt vrai que du côté de ce qu'à un certain âge, on appelle les *mœurs*, je pourrois me choiſir des amis qui les euſſent plus exactes, du moins, dans le choix que j'ai fait de ceux là, ne trouvera-t-on pas de quoi juſtifier le reproche que me fait Périclès, de ne vivre qu'avec des paraſites & des flatteurs. Ce n'eſt pas qu'il n'en vienne chez moi ; & que je ne compâtiſſe peut-être un peu trop au beſoin qu'ils ont d'y être reçus ; mais les gens qui n'y doivent être admis qu'en qualité de courtiſans, n'y portent pas le titre d'amis : & ſi (car pourquoi le diſſimulerois-je ?) j'ai la foibleſſe d'aimer la flatterie, je ne ſçais pas m'avilir au point d'eſtimer le flatteur, & d'accorder à l'adulation, & à la baſſeſſe, les ſentimens qui ne ſont faits que pour la vertu. Quant à Socrate, j'avoue

que j'ai long-tems été à ſon égard dans les diſpoſitions dont m'accuſe Périclès ; mais il faut néceſſairement, pour croire que je mérite encore le blâme de le négliger, que vous ayez, entre la lettre de mon tuteur & la vôtre, mis un bien long intervalle, car Socrate n'a pas à préſent de diſciple, ni qui le voie plus ſouvent, ni qui l'écoute avec autant de plaiſir que moi. Pour Aſpaſie, la façon très-éclatante dont j'ai quitté Glycérie, ne lui laiſſe plus contre moi, que la rancune de ce que je l'ai priſe. Cette rancune, à ce qu'il me ſemble, s'affoiblit même ſi bien de jour en jour, que je ſuis fort trompé ſi Périclès a encore à craindre qu'Aſpaſie ne veuille point achever l'ouvrage qu'elle avoit commencé ſi bien. On vous attend à Athenes depuis long-tems, mon cher Diodote ; mais perſonne ne peut ni vous y attendre avec plus d'impatience que moi, ni vous y revoir avec plus de plaiſir.

LETTRE V.

LE MÊME A ANTIPE.

NON, mon cher *Antipe*, vous ne vous êtes pas trompé : c'eſt *Aſpaſie*, c'eſt cette même femme que ſon éloquence & ſes charmes rendent ſi fameuſe, que le divin Socrate regarde comme un des premiers génies de ſon ſiecle, & qui ſemble avoir en Périclès ſubjugué toute la Grece, c'eſt elle, dis-je, que j'adore, & de qui j'oſe même ne me pas croire haï. N'attribuez point de grace à la préſomption ſeule l'idée où je ſuis qu'elle ne me voit pas avec toute l'indifférence que vous m'annoncez, & dont en effet mille raiſons devoient me faire craindre qu'elle ne payât mes ſentimens. Il eſt vrai que je deſire très-vivement de lui plaire : ma vanité, j'en conviens encore, ſeroit ſenſiblement flattée de remporter ce triomphe ſur la ſienne, ſur ſon cœur, ſur ſes devoirs, ſur Périclès même. Il me ſemble, d'ailleurs, que quand elle n'auroit pour elle que ſa beauté, elle n'en ſeroit pas

moins, de toutes les femmes d'Athenes, celle qui me toucheroit le plus; & cependant, je n'en crois pas devoir davantage aux rêves du desir, & aux illusions de l'amour-propre, la sensibilité que je lui trouve pour moi. Pourquoi, par exemple, elle qui, non-seulement pourroit me parler de tant de choses, mais qui ne m'a d'abord offert qu'un second, & très-incommode Socrate, ne peut-elle plus m'entretenir que de l'amour? Que toute autre qu'Aspasie ne m'entretînt que de ce sentiment, & de ses effets, je ne me croirois pas en droit d'en conclure que j'ai touché son cœur, ou enflammé son imagination; & ne donnerois pour cause, à cette fatiguante monotonie, que la disette d'idées, & la nécessité où, par le seul vice de leur éducation, les femmes, en général, sont forcées de tourner autour du cercle le plus étroit: mais, quand je ne sçaurois point par moi-même, qu'il n'y a rien de si sublime à quoi l'esprit d'Aspasie ne puisse s'élever, il me suffiroit de l'opinion qu'en a toute la Grèce, pour ne point douter qu'elle n'ait quelque raison particulière de revenir si souvent avec moi sur une passion dont les détails paroissent si peu

faits pour l'occuper. Il ſemble, à la vérité, de la façon dont elle me préſente les objets, qu'elle ſoit plus dans l'intention de me prémunir contre les erreurs de ce ſentiment que de me l'inſpirer ; mais ſes yeux me parlent un langage ſi différent ; j'y lis une ardeur qui s'accorde trop mal avec les leçons que me dicte ſa bouche, pour que je puiſſe raiſonnablement lui ſuppoſer d'autre deſſein que le deſſein de ſonder mon cœur, & de m'aider à deviner le ſien. Si ma timidité, beaucoup moins encore que les raiſons que je vous ai marquées dans ma derniere lettre, ne m'a pas encore permis de lui dire que je l'aime, elle n'a pourtant pas été au point de le lui laiſſer abſolument ignorer ; mais, toute perſuadée que j'ai lieu de la croire, de l'impreſſion qu'elle fait ſur moi, je la ſens arrêtée ſur la ſienne par ma jeuneſſe dont la fougue, trop connue, ne la fait pas moins trembler pour le bonheur de ſon ſentiment, que pour le ſecret que ſa poſition lui rend ſi néceſſaire. Quelque gré qu'elle m'ait ſçu d'avoir quitté *Glycérie* aux premiers reproches qu'elle me fit de l'avoir priſe, cette aventure, en donnant à ſon cœur le mouvement que j'en eſpérois, lui a fait prendre de mes

mes goûts, & de ma façon de penser, une idée qui l'inquiete, & me nuit. Elle craint, enfin, que je ne sois conduit auprès d'elle que par le desir; & il est tout simple qu'adorée, & à si juste titre, du plus grand homme de la Grèce, elle ne veuille point n'être que l'objet d'une fantaisie qui ne lui laisseroit que la honte & le repentir de s'y être livrée. Nos terreurs respectives, la nécessité que la décence lui impose de me cacher les siennes, parce que me les montrer, & m'avouer qu'elle m'aime, est pour elle la même chose; la difficulté que je trouve à l'instruire de mes sentimens, répandent dans nos entretiens une contrainte singulière, & qui me paroît ne lui pas être moins à charge qu'à moi-même. Dois-je attendre qu'elle me parle ? Dois-je moi-même lui parler ? Si *Aspasie* n'est pas pour moi dans les dispositions où, & fort légèrement peut-être, je la suppose, que ne pensera-t-elle pas de mon audace; & combien en même-tems ne me trouvera-t-elle pas coupable envers Périclès ? Je sens qu'elle ne peut excuser mon crime qu'en le partageant; & , si je ne crains pas d'en commettre un, je voudrois bien, du moins, ne pas en commettre un inutile. Toutes ces consi-

dérations, & la violence de mes desirs m'agitent, & me tourmentent à un point que je ne sçaurois vous exprimer. Tantôt c'est ma timidité, tantôt ce sont mes espérances que je me reproche : mais quand je veux le plus, croire les dernieres mal fondées, une voix secrette, qui peut-être n'est que la voix de mon amour-propre, m'y ramene malgré moi. J'éprouve d'une façon bien cruelle que la sorte d'expérience qu'on acquiert avec des femmes telles que celles qui m'ont jusques à présent occupé, sert bien peu avec des femmes d'une autre espèce. Pour avoir été l'objet des desirs de *Glycérie*, & de plusieurs autres du même genre, du moins, par la façon de penser, en sçais-je mieux comment me conduire avec *Aspasie*? Vous me direz, sans doute, que celle ci n'a d'abord été que ce que nous voyons l'autre; & lorsque mon audace naturelle veut prendre le dessus, je ne sçais que trop aussi me le dire : mais combien la supériorité de ses lumieres, la dignité de ses sentimens, l'amour même de Périclès ne l'ont-ils pas annoblie! Quel est celui d'entre nous qui ne croie pas qu'elle étoit autrefois moins à sa place qu'elle n'y est aujourd'hui, & qui ne soit plus disposé à

faire un crime à la fortune de l'abaiſſement où d'abord elle l'a fait vivre, que du rang auquel elle l'a depuis élevée? Comment oſer me prévaloir auprès d'elle de ſes premiers égaremens, lorſque ſa conduite préſente me permet ſi peu de me les rappeller? Je crains bien, cependant, que le reſpect qu'elle m'inſpire, tout placé qu'il me paroît, ne nuiſe beaucoup à la réuſſite de mes deſſeins; & je ſuis même fort trompé s'il ne m'a pas, il y a quelques jours, fait perdre la plus belle des occaſions. Nous étions ſeuls : à ſon ordinaire elle me ſourioit, &, ce me ſemble, fort tendrement : car je ne dois pas oublier de vous dire que quand perſonne ne nous éclaire, ſon ton & ſes regards ſont très-différens de ce que je les trouve lorſque ce n'eſt qu'en public que nous nous voyons: tout d'un coup (eh! jetteroit-elle ſur mon ajuſtement un regard ſi curieux, ſi elle ne m'aimoit pas!) elle m'a dit que mes cheveux étoient arrangés avec une ſymmétrie qui ne lui plaiſoit point, s'eſt levée avec vivacité, & a travaillé elle-même à leur donner cet air de déſorde qu'elle deſiroit qu'ils euſſent. Non, mon cher Antipe, il ne ſe peut pas qu'entre les bras de cette Théodote que vous aimez

avec tant de fureur, vous ſoyez plus ému que je ne l'ai été en ſentant ſur moi, les mains d'Aſpaſie. Malgré la violence de mes tranſports, je les ai contraints quelque tems : enfin ils l'ont emporté ſur toutes les raiſons que je croyois avoir de les renfermer. Je l'ai ſerrée contre mon ſein avec une ardeur extrême. Tout marqué qu'étoit en moi ce mouvement, elle n'a point paru d'abord y faire attention : peut-être ne vouloit-elle, ou ne pouvoit-elle pas s'arracher au plaiſir de ſe voir confirmer par cet emportement ce que juſques-là mes yeux ſeuls avoient oſé lui dire, ou me priver d'un bonheur que je paroiſſois ſentir avec tant de vivacité : peut-être auſſi, ſon indifférence ſur ce que je faiſois, étoit-elle la ſeule cauſe de ſa condeſcendance : ah ! plaiſe à l'Amour que je me trompe quand je ne lui ſuppoſe que celle-là ! Je ne ſçais ſi, dans l'extrême agitation où j'étois, je ne lui ai pas témoigné mes ſentimens d'une façon qu'elle ait dû craindre, ou qui ait pu l'offenſer : mais enfin elle a rougi, & s'eſt retirée d'entre mes bras avec une ſorte de terreur qu'elle n'auroit pas eue ſi elle s'y fût vue avec autant de plaiſir que je m'en flattois. Ses regards

ſembloient toutefois exprimer plus de trouble que de colere : emporté trop loin de moi-même pour pouvoir plus écouter mes craintes que mes deſirs, j'allois me jetter à ſe genoux, & parler; mais Périclès eſt entré ; la phyſionomie d'Aſpaſie eſt redevenue impoſante, & ſévere ; & il ne m'a pas été difficile de remarquer qu'elle évite ſoigneuſement depuis ce tems-là de ſe trouver ſeule avec moi ; mais j'ai cru remarquer auſſi, que ces mêmes précautions qui me déſeſperent, lui coûtent à prendre ; que c'eſt un ſacrifice qu'elle fait à ſa vertu, & le dernier, peut être, qu'elle ait la force de lui faire. Du moins, ſi je ſçais bien lire dans ſes yeux, me paroît elle accablée de la loi qu'elle s'impoſe ; & ſi elle lui eſt auſſi onéreuſe que j'ai lieu de le ſuppoſer, ma premiere Lettre pourroit bien vous apprendre ma victoire. Plus elle me fuit, plus, en me prouvant par-là combien elle me trouve dangereux pour ſon cœur, elle m'invite à la pourſuivre ; c'eſt toujours avec tant de regret & par conſéquent avec ſi peu de force, que la vertu combat l'Amour, qu'il me paroît impoſſible que la réſiſtance d'Aſpaſie ne cede pas à la premiere occaſion. Vous dire que je

n'en doute pas, eſt de vous dire aſſez avec quel empreſſement je la cherche, & avec combien d'ardeur je la ſaiſirai. Les apparences du reſpect peuvent, il eſt vrai, conduire à plaire ; mais je le crois ſi peu fait pour déterminer, que je doute fort qu'à notre premiere rencontre, Aſpaſie n'ait pas plus à ſe louer de ma témérité, qu'à ſe plaindre de ma retenue.

LETTRE VI.

LE MÊME A THRAZYLLE.

POUR peu que vous vous rappelliez dans quelle vue je m'étois condamné à l'aviliſſement de vivre avec Glycérie, vous ne ſerez pas ſurpris qu'ayant, par le chagrin qu'Aſpaſie en a conçu, & par le mouvement qu'elle a donné à ſon cœur, tiré de cette ſcandaleuſe liaiſon tout le parti dont je m'étois flatté, je croie ne pouvoir trop tôt la rompre. Quand même mes projets ne m'en auroient pas impoſé la néceſſité, l'impertinence naturelle de cette Courtiſanne, prodigieuſement augmentée, &, peut-être, par la

gloire de m'appartenir, après m'avoir, ſoit par mon excès même, ſoit par mon goût pour les choſes ſingulieres, d'abord amuſé, m'étoit, ainſi qu'à tous mes amis, devenue ſi à charge, qu'il ne m'auroit pas été poſſible de la ſupporter plus long-tems. Une perfidie atroce qu'elle m'avoit faite il y a quelques jours, & que l'extrême liberté que je lui laiſſois, rendoit on ne peut pas plus gratuite de ſa part, m'avoit donné, pour la quitter, le plus ſpécieux des prétextes; & je n'aurois pas, non plus, manqué de le ſaiſir, ſi la crainte que l'on n'attribuât à la jalouſie, ce qui n'auroit été que l'effet de l'impatience qu'elle me cauſe, & du dégoût qu'elle m'inſpire, ne m'eût forcé à diſſimuler mon reſſentiment, & d'en ſuſpendre les ſuites. Vous conviendrez, je crois, tout le premier, qu'après la honte de l'avoir priſe, je ne pouvois pas me couvrir d'une plus cruelle ignominie que de donner, par ma conduite, quelque ſujet de m'accuſer d'en être amoureux. Je ſerois, au reſte, moins fatigué de ſes vices, & d'elle-même, que je n'en voudrois pas retarder plus long-tems un ſacrifice qu'Aſpaſie, à la vérité, n'exige point, qu'elle ne paroît même pas deſirer, mais qu'intérieure-

ment elle ne peut qu'avec peine me pardonner d'avoir tant différé, & sans lequel je sens que je ne la déterminerai jamais en ma faveur. Il me falloit, cependant, une raison qui mît ma gloire à couvert; par bonheur, hier, Glycérie me l'a fournie par une scène où elle a porté si loin le caprice & l'insolence, & dont heureusement j'ai tant de témoins, que, quelqu'envie que l'on puisse avoir de me donner un ridicule, il n'est plus possible que ce soit à aucun motif humiliant pour moi, que l'on attribue notre rupture. Avec quelqu'opprobre pour elle, que, dans la fureur où elle m'avoit mis, je l'eusse forcée de sortir de ma maison du Céramique, où cette scène s'étoit passée; & malgré la parole que je lui avois donnée que je ne la reverrois jamais, elle a, ce matin, jugé à propos de m'écrire, moins encore, comme vous pourriez le croire, pour tenter un raccommodement, que pour feindre de la jalousie, & pour m'accabler, au surplus, de toutes les injures imaginables. L'extrême dureté qui regne dans la réponse que je lui ai faite, & que je vous envoie pour la répandre, parce que, mortifiante comme elle l'est pour son orgueil, je ne sçaurois me flatter qu'elle le fasse, vous fera penser, sans

doute, que la colere ſeule a pu m'en dicter une pareille: vous vous tromperez; le mépris qu'elle m'inſpire, tout profond qu'il eſt, ne me l'auroit même pas arrachée, ſi je n'euſſe eu beſoin de conſtater à Aſpaſie, qui doute extrêmement de ma bonne foi, & que ſa défiance, quelque loin qu'elle la porte, n'en ſauvera pas plus de mes pieges, toute la réalité du ſacrifice que je lui fais. Cependant, toute forte qu'elle eſt, cette raiſon ne m'auroit point engagé à bleſſer ſi vivement l'amour-propre de Glycérie, ſi en la traitant avec plus d'égards, je n'euſſe eu à craindre que l'eſpoir de me ramener, ne l'obligeât à ſe preſcrire dans cette circonſtance, autant de modération que j'ai beſoin qu'elle y mette d'emportement & d'éclat; & je la connois mal, ou, avec les meſures que j'ai priſes, elle me donnera ſur cela toute la ſatisfaction que je puis deſirer. Quant aux arrangemens qu'en la quittant, je crois de ma dignité perſonnelle de prendre, vous voudrez bien, mon cher Thrazylle, que ce ſoit vous que j'en charge. Vous connoiſſez ma façon de penſer; je ſçais quelle eſt la vôtre; & je ne crains point que nous ayons ni vous, ni moi, à rougir de ce que vous aurez décidé.

LETTRE VII.

LE MÊME A GLYCÉRIE.

Où l'on ne croit point l'amour, on ne ſupporte pas la jalouſie. Où l'on paie la complaiſance, on ne veut pas trouver le caprice. On ne paſſe qu'à la beauté, encore faut-il pour cela, que le deſir lui donne des droits ſur nous, le ton de l'empire. On n'eſt point fait pour être la victime du ſouvenir que conſervent de la leur, les femmes en qui le tems l'a flétrie, & que, d'ailleurs, la baſſeſſe de leurs mœurs, plus encore que l'infériorité de leur naiſſance, ne rend point faites pour les égards. Si le comble de la ſottiſe eſt de vivre quelquefois avec celles-là ſur le ton de l'égalité, le comble de la dégradation ſeroit de leur permettre l'inſolence. Sur ce que, relativement à vous, j'ai cru devoir décider, je ne trouve rien à changer. Vous me demandez dans votre Lettre, *de faire bien mes réflexions*, avant que de prendre, ſur ce qui vous concerne, un parti définitif. Vous trouve-

rez dans la mienne, toutes celles que j'ai pu faire, & les dernieres en même tems dont vous puissiez être ou la cause, ou l'objet.

LETTRE VIII.

LE MÊME A ADYMANTE.

ON auroit, & le plus ouvertement du monde, quitté mille femmes, que celle qui leur succéderoit, toute peu faite même qu'elle pût être pour vous fixer, n'en seroit pas moins convaincue que c'étoit à elle seule que cette gloire étoit réservée. Jugez de là, de toute la tranquillité où Aspasie doit être sur mes sentimens, & si les clameurs de Callipide, en supposant toutefois qu'elles percent jusqu'à elle, sont faites pour la troubler. Vous me paroissez, au reste, si tenté de me croire avec celle-ci tous les torts qu'elle me donne, que je le suis à mon tour, de vous prouver, par le récit le plus exact de ce qui s'est passé entre elle & moi, à quel point ses plaintes sont injustes. Le matin du jour qui vit

une ſi belle union ſe former, nous y penſions tous deux ſi peu qu'il nous auroit également été impoſſible d'imaginer que le ſoir même nous duſſions être ſi bien enſemble. Elle s'exprimeroit donc avec plus de juſteſſe qu'elle ne fait ſi, au lieu de dire, *quand il me rendit ſenſible à ſes ſoupirs*, elle diſoit, *quand je cherchai à lui inſpirer des deſirs, & qu'enfin j'y parvins;* car il eſt de toute vérité que ſi elle ne l'eût pas cherché, & même avec une opiniâtreté preſque incroyable, mon inconſtance ne ſeroit pas aujourd'hui ce qu'elle auroit à me reprocher. Il eſt encore ſi vrai qu'une ſenſibilité momentanée étoit tout ce qu'elle exigeoit de moi, que quand, ſans avoir plus eu l'idée de faire des conditions que nous ne nous en donnâmes le tems, nous nous trouvâmes tout arrangés par pur égard, je lui propoſai de l'amour, elle me répondit ingénuement que c'étoit la choſe du monde dont elle étoit le plus dégoûtée. Comme c'eſt auſſi, ce que j'accorde le moins volontiers, ſans inſiſter ſur ma propoſition, je me contentai de la louer de ce qu'elle étoit aſſez Philoſophe pour ſentir combien le plaiſir & cette paſſion ſont indépendans l'un de l'autre; & notre liaiſon s'éta-

blit, en effet, ſur ce pied-là. Vous pouvez voir aiſément par ces détails, & ſi elle eſt en droit de ſe plaindre de mon changement, & s'il doit lui cauſer une auſſi vive douleur qu'elle le prétend, & que vous le croyez : mais elle le verroit, ſi pourtant il ſe pouvoit, avec encore plus d'indifférence, qu'elle ne s'en plaindroit ni moins hautement, ni avec moins d'amertume. Pour conſtater qu'elle a été priſe, il faut néceſſairement qu'elle diſe qu'elle a été quittée, & dans l'abandon cruel où nous laiſſons les femmes, il y en a ſi peu qui puiſſent avec juſtice ſe vanter de nous occuper, quelque peu de tems, & même à quelque titre que ce ſoit, qu'on ne pourroit, ſans la derniere inhumanité, exiger de celle qui eſt aſſez heureuſe pour eſſuyer de nous aujourd'hui, ce qu'autrefois on appelloit un mauvais procédé, qu'elle ne cherche pas à s'en faire honneur.



LETTRE IX.

PÉRICLÈS A ALCIBIADE.

CE qui pourroit me faire penſer que le *Nicoclès* en faveur de qui vous m'écrivez, n'eſt chargé de rien qui regarde l'Etat, c'eſt que ce n'a été que par vous que j'ai appris qu'il a été conduit en priſon, & qu'il y eſt même dans les fers. Son affaire ne pouvant regarder que les Tribunaux ordinaires, j'ai d'autant plus de ſujet de m'étonner que vous me le recommandiez, que vous devez moins ignorer la diviſion qui regne entre l'Aréopage, & moi, & par conſéquent le peu d'influence que j'ai ſur les Juges qui le compoſent. A l'ardeur extrême dont vous me priez de le ſervir, & à la vivacité des alarmes que ſa ſituation me paroît vous cauſer, je dois préſumer, & que c'eſt un homme de la plus grande conſidération à tous égards, & que ſa vie eſt dans le plus grand danger. Il ne ſeroit pas naturel, en effet, que vous vous intéreſſaſſiez ſi vivement à ce cri-

minel, si, au moins par sa naissance, il n'en étoit pas digne; & plus je me plais à le penser, moins il m'est aisé de comprendre qu'un homme que vous honorez de votre amitié, soit coupable d'un assassinat: car, avec quelqu'adresse que vous cherchiez à me le déguiser, je sens non-seulement que c'est de cette horreur qu'on l'accuse, mais que vous seriez plus tranquille sur son compte, si vous croyiez que ce fût injustement qu'on l'en accusât. Cependant, que ce soit vous, Alcibiade, qu'un malheureux, coupable d'un crime, tout à la fois si lâche & si noir, trouve si sensible, c'est, je l'avoue, ce que je ne puis concilier, tant avec l'estime que j'ai pour vous, qu'avec le respect que vous vous devez à vous même. Je ne me perds pas moins à deviner qui peut être ce *Nicoclès*. Le seul homme de marque qui porte ce nom dans Athenes, est le fils d'*Eurimaque*; mais il est vertueux, n'est pas de vos amis; &, dans l'instant, il sort de chez moi. Je me rappelle que j'ai quelquefois entendu parler d'un *Nicoclès*; mais celui-là est un misérable, sorti de la lie du peuple, qui n'a jamais eu d'autre profession que de flatter bassement les grands assez à plaindre par la petitesse de leur ame,

pour avoir besoin de flatteurs, & assez vils pour les regarder comme leurs amis. On m'a dit encore qu'il joint à ce funeste talent, l'art, s'il se peut, plus honteux, de sçavoir servir avec adresse, leurs plus humiliantes passions ; qu'enfin, il est sans moeurs, sans pudeur, noirci des crimes les plus odieux ; & je ne puis me persuader que ce soit pour un homme si justement abhorré, que le fils de *Clinias* me sollicite, & qu'il puisse s'avilir à ce point-là. Je vous prie donc de vouloir bien m'apprendre ce que c'est enfin que le *Nicoclès* de qui il est question, & de me délivrer d'une crainte qui me tourmente d'autant plus vivement que l'intérêt que je prends à vous, est plus tendre, & plus sincère. Si cet homme que, devant moi même, vous honorez du titre d'ami, est aussi digne, que je veux bien encore le croire, d'un titre qui me paroît nécessairement devoir supposer des vertus, vous me verrez convaincu alors qu'un ami d'Alcibiade ne sçauroit être un assassin, vous prouver par la chaleur dont je le servirai, que je mérite toute la confiance que vous avez en mon amitié : si, au contraire, ce n'est que du misérable que je viens de vous peindre qu'il s'agit, vous me

verrez

verrez à la tête, & le plus ardent de ses accusateurs, le poursuivre, jusques à ce que, par le plus honteux supplice, on en ait purgé une Ville qui, en le laissant exister, semble partager son ignominie; & le punir du tort horrible qu'il vous fait dans l'esprit de tous les honnêtes gens, en vous couvrant de la honte ineffaçable, peut-être, de vous être avoué son protecteur, & son ami.

LETTRE X.

ALCIBIADE A ANTIPE.

TOUT plein encore de l'ivresse de mon succès, je vous écris, & dans le cabinet d'Aspasie. Les lieux où je suis, & le désordre de mes sens, ne me permettent pas des détails aussi étendus que vous pourriez le desirer. Un de ces momens qui confondent toutes les idées des femmes, saisi par moi avec la dernière audace, vient de me rendre le plus heureux des hommes. Averti ce matin, que Périclès étoit inopinément allé au Conseil, j'ai jugé l'instant favorable pour

trouver Aſpaſie dans la ſolitude où j'avois tant de beſoin qu'elle fût. Je vole : j'entre : tout ce que j'apperçois ſous les portiques intérieurs, m'annonce qu'elle venoit de ſortir du bain. De piece en piece, à pas précipités, quoique ſuſpendus, ſans rencontrer perſonne qui les arrête, je parviens juſques dans ſon appartement. Elle repoſoit. L'excès de la chaleur, la certitude qu'elle avoit eue, ſans doute, que ſi quelqu'un la ſurprenoit pendant ſon ſommeil, ce ne pouvoit être que Périclès, peut-être l'agitation de quelque ſonge.------Que de beautés ſe ſont offertes à mes regards! Emporté loin de moi, l'occaſion, la fureur de mes deſirs, tout enfin m'a conſeillé la témérité; mais malgré le trouble où j'étois, j'ai ſenti qu'une demi-témérité ne feroit que me perdre; & que plus Aſpaſie auroit à me pardonner, moins je rendrois ma grace douteuſe. Que puis-je vous dire de plus? La ſurpriſe, l'effroi ont commencé ma victoire, l'amour l'a achevée. Adieu, mon cher Antipe, je l'adore, & revole dans ſes bras le lui redire.

LETTRE XI.

LE MÊME A ADYMANTE.

GLYCERIE *se desespère*, dites-vous ? Eh bien ! le beau sujet d'attendrissement que le désespoir de Glycérie ! *Il n'y a*, ajoutez-vous, *rien dont elle ne quittât les Dieux, s'ils vouloient lui accorder la grace de se trouver une seule fois dans vos bras, dût elle même y expirer du bonheur de s'y revoir.* Voilà, j'en conviens, une passion bien vive, & un admirable désintéressement ! *Ce n'est même que pour tâcher d'obtenir d'eux, ce qu'elle en desire, qu'elle vient de leur faire un sacrifice si pompeux.* Je suis, assurément, bien loin de sçavoir de quelle façon les Dieux en auront été affectés; mais, à l'endurcissement où ils me laissent sur son compte, j'ai tout sujet de présumer, ou que sa piété, toute bien entendue qu'elle est, ne les a pas touchés, ou que ses vœux, malgré toute leur ardeur, n'ont pas encore pénétré jusques à l'Olympe. Je doute, de plus, leur immolât-elle toutes les génisses de l'Attique, que mes dispositions à son égard, en

changeassent davantage. Quand au reste, j'attacherois une moins grande dégradation à me rendre à ses desirs, mon extrême dégoût pour elle, & qui va plus loin mille fois que vous ne pourriez l'imaginer, ne me permettroit pas de me faire cet effort.

Ce ne sera donc point, comme, en cas qu'elle me trouve inflexible, vous me paroissez tenté de le croire, la crainte de faire à Aspasie une infidélité, mais la crainte très-fondée de ne pouvoir lui dérober celle-là qui, ne comptant même pour rien mon repoussement pour Glycérie, ne me rendra pas dans cette circonstance, moins sourd à votre recommandation qu'à ses prieres. Quoiqu'il s'en faille même beaucoup que la femme de Périclès ait perdu à mes yeux tous les charmes qui me faisoient desirer de lui plaire, ce n'en est pas davantage à l'amour qu'elle m'inspire, que je dois une si singuliere retenue. Plus elle vous surprendra, plus il me paroît juste de vous en apprendre la cause : c'est que sa foiblesse pour moi, est encore si peu constatée que, si je la forçois actuellement de me quitter, mon triomphe sur elle resteroit la chose du monde la plus indécise. Je voudrois donc, avant un

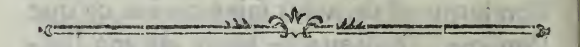
malheur qui, en admettant, à la vérité, comme probable, que je ne la prévienne point, ne peut manquer de m'arriver, tâcher d'obtenir d'elle de ces choses d'éclat qui, lorſqu'enfin elles ſont échappées à une femme, ne lui permettent plus de pouvoir vous nier avec ſuccès; &, ſans que votre gloire y perde rien, vous laiſſent tout le mérite de la diſcrétion.

Au ſurplus, mon cher Adymante, j'ai de quoi m'étonner qu'avec l'uſage que vous avez des femmes en général, & de celles de l'état de Glycérie en particulier, vous ne voyiez pas que ce n'eſt point le cœur, mais la vanité de cette Courtiſanne qui me redemande. Le peu d'égards que, par les raiſons que vous en avez ſçues dans le tems, je mis pour elle dans notre rupture, ne put que bleſſer très-ſenſiblement ſon orgueil; &, quoique ce fût avec un ſoin extrême que je lui cachaſſe à qui je l'immolois, mes aſſiduités chez Périclès, pour qui je ne lui avois que trop montré mon éloignement, n'ont point dû, de quelque prétexte qu'alors je les couvriſſe, la laiſſer ſe tromper au motif qu'elles avoient. L'inaction même où depuis ce tems-là je parois vivre, & qu'elle doit

d'autant moins concevoir qu'elle me connoît davantage, ne peut aussi qu'avoir été pour elle, une raison de plus de me croire attaché à Aspasie ; & je me trompe fort si ce desir si violent qu'elle a de se retrouver avec moi, & qu'elle voudroit que je prisse pour une passion que mon inconstance, toute mortifiante même que les circonstances, & son propre caractere m'ont forcé de la lui rendre, n'a point découragée, n'est pas tout simplement le desir de l'emporter sur la rivale qu'elle se suppose. Quand cela seroit moins probable, ce n'en seroit pas moins ce que je voudrois croire; mais je lui inspirerois, en effet, tout l'amour dont elle se vante; &, [ce qui ne seroit pas moins extraordinaire,] je consentirois à n'en point douter; j'y serois, même, sensible, que la certitude que j'ai de ne pouvoir jamais manquer à Aspasie d'une façon qui lui parût plus injurieuse, qu'elle pût par conséquent, me pardonner moins, je n'en serois pas plus tenté de profiter des bontés de Glycérie. Rendez-lui donc, de ma part, graces du très-tendre souvenir qu'elle veut bien me conserver, tout indigne que j'en suis: & si, comme dans la supposition que je me refuse à ses desirs, vous voulez

me le faire craindre, vous la voyez disposée à s'en prendre à Aspasie, d'une indifférence qu'elle mérite à tant d'égards, loin de chercher à l'en dissuader, ne m'en défendez qu'avec cette mollesse que l'on a quand on veut faire croire ce que l'on nie. Quoique le bruit de ma liaison avec la femme de Périclès commence à percer dans Athenes, ce bruit y est si sourd encore, & graces aux entraves où elle me tient, y fait si peu de progrès, que je ne serai pas fâché qu'avec plus de consistance qu'il n'en a, Glycérie lui donne toute l'étendue que je desire qu'il ait. Si donc en supposant toujours que sa colere contre Aspasie pourroit la porter à répandre ses conjectures, vous la voyez disposée à s'intimider des menaces qu'alors vous devriez naturellement lui faire, ou abstenez-vous-en, ou qu'elles soient si modérées, même si vagues qu'elles ne puissent lui imprimer aucune terreur. Si, au contraire, vous croyez qu'elles puissent la jetter dans l'emportement, faites-lui-en de si cruelles, qu'elle imagine ne pouvoir trop tôt me prouver, par l'indiscrétion de ses clameurs, à quel point elle les méprise. Conduisez-vous, enfin, de façon que vous l'obligiez à se

livrer à toute ſa fureur, & avec tant d'adreſſe qu'elle ne puiſſe en même tems avoir le plus léger ſoupçon de ce qu'en s'y livrant, elle fera pour ma gloire.



LETTRE XII.

ASPASIE A ALCIBIADE.

PÉRICLÈS part demain pour faire, ſuivant ſon uſage, la viſite de ſes terres; & contre le mien, je n'y accompagne point ſes pas. Je ne pourrois, ſans une extrême confuſion, vous faire un détail exact de tous les ſtratagêmes, & de tous les menſonges que le deſir de vous plaire, m'a forcée d'employer pour qu'il conſentît à me laiſſer ici. L'amour qui me donne la force d'être ſi coupable, n'a point encore celle d'étouffer les remords dans mon cœur. Qu'il vous ſuffiſe donc d'apprendre que je reſte à Athenes, & que tous mes devoirs n'ont pu l'emporter ſur l'envie que j'avois de vous prouver à quel point je vous aime. En manquant pour vous à des choſes qui m'ont été ſacrées ſi long-

tems ; & qui auroient dû me l'être toujours, je vous facrifie d'autant plus que vous paroiffez toujours croire que je vous facrifie moins. Je fuis même fi convaincue que ce que je vous immole n'eft à vos yeux, d'aucun prix, que je ne comprends pas comment cette certitude ne me fauve point de l'affront de vous l'immoler toujours. Ce n'eft pas, vous le fçavez trop pour mon bonheur, & peut-être auffi pour le vôtre, que mon orgueil foit bleffé de me trouver toujours fi finguliérement foumife à tout ce que vous defirez : fi je crois quelquefois vous facrifier trop, c'eft que prefque toujours vous femblez croire que je ne vous facrifie rien : mais je ne veux pas pas vous dire combien il vous feroit facile de me faire craindre de ne vous pas montrer encore affez de tendreffe : ce feroit ne vous pas laiffer d'excufe ; & vous ne fçauriez imaginer le befoin que j'ai de pouvoir vous excufer. Je n'ignore pas que vous avez de moi, une idée bien différente, & que vous m'accufez fans ceffe de me plaire à vous trouver coupable : mais fi, dans le tems même que je vous reproche le plus de crimes, vous pouviez fçavoir combien j'en oublie ou vous en pardonne, vous

ſeriez encore plus ſurpris de l'excès de mon indulgence, que je ne vous vois quelquefois bleſſé de ma ſévérité. Je ne ſçais, au reſte, pourquoi je vous parle de tout cela, quand j'ai à vous dire des choſes qui ſûrement ſont moins faites pour vous déplaire, que celles dont je vous entretiens. Toute extraordinaire que vous me trouvez, & que, pour ne pas renouveller ſur ce point la diſpute entre nous, je veux bien convenir que je ſuis, il ne me le paroît pas que vous deſiriez avec l'ardeur la plus vive, de vous voir avec moi dans un lieu où exempts des craintes qui accompagnent, non nos rendez-vous, mais nos rencontres, nous puiſſions ne nous occuper que de notre amour. Vous ne pouvez pas vous peindre ce bonheur avec plus de vivacité que moi, & le deſirer davantage. En m'animant ſur cela par la chaleur dont vous m'en parliez, vous m'aviez ſi bien fait ſentir tout ce que les bienſéances, la contrainte inſéparable de mon état, la néceſſité de ménager un mari qui, s'il n'eſt pas jaloux, pourroit aiſément le devenir, la crainte d'en être ſurpris, devoient nous dérober de plaiſirs, qu'enfin vous m'aviez déterminée à me rendre dans quelqu'une

de vos maiſons. Ce n'étoit pas que je m'aveuglaſſe ſur les dangers attachés à une démarche ſi haſardée, & que je n'en craigniſſe tout; mais vous aviez déja remporté ſur moi tant de victoires, qu'il n'étoit pas naturel qu'ayant moi-même tant d'intérêt à être vaincue, je vous diſputaſſe toujours celle-là. Aujourd'hui que le départ de Périclès nous délivre de toutes nos inquiétudes, pourquoi voudriez-vous me faire commettre une imprudence qui peut nous être ſi nuiſible, & qui vous eſt ſi peu néceſſaire? Je crois, puiſque vous le voulez, que je pourrois me rendre au Céramique ſans danger; mais je ne le pourrois que ce ſoir; & je m'étonne que le plaiſir de me voir dans un lieu dont vous êtes le maître, prenne aſſez ſur vous, pour vous faire oublier que chez moi, vous pourriez me voir plutôt. Il m'eſt, d'ailleurs, impoſſible de faire, ſans le ſecours de quelqu'une de mes eſclaves, ce que vous deſirez; & ſe peut-il que vous m'aimiez véritablement, & que l'idée des riſques que leur indiſcrétion pourroit me faire courir, ne vous faſſe pas trembler! Vous me répondrez, peut-être, que j'ai des femmes fort ſûres, je le crois; mais n'ayant jamais rien eu à

leur confier, quelle certitude puis je avoir qu'elles ne me trahiront pas? Ah! que penſez-vous de moi, ſi vous croyez que l'aveu de ma foibleſſe doive me coûter ſi peu à leur faire? M'eſt-il plus aiſé de les aveugler ſur le motif qui me conduiroit chez vous, que de leur cacher que j'y vais? Se peut-il même que je m'y rende ſans être ſuivie, au moins, d'une d'entr'elles; & que je diſparoiſſe à ſes yeux auſſi long-tems que, ſans doute, vous le voudriez, ſans lui donner ſur moi les ſoupçons les plus cruels, & en même tems les mieux fondés? Quoique j'aie eu plus d'une fois lieu de remarquer que vos craintes, toutes vives que vous les faites, ſont infiniment ſubordonnées à vos deſirs, je n'en crois pas moins qu'elles ne vous ont point juſques ici permis de vous livrer tout entier à votre bonheur, Vous ſçavez, moi qui n'ai pas contre les miennes, les reſſources que vous avez contre les vôtres, l'impreſſion cruelle que ces mêmes craintes font ſur mon eſprit, & tout ce qu'elles vous font penſer au déſavantage de ma tendreſſe. Voulez-vous que je paroiſſe mériter encore des reproches ſi déſobligeants, & que, quelqu'injuſte que vous vouluſſiez être, vous ne me

ſeriez pas, ſi ces mêmes terreurs dont j'avoue que tout mon amour ne peut triompher, ne me réduiſoient point à n'avoir preſque jamais à vos yeux, que le ſtérile mérite de la complaiſance? Ce n'en eſt aſſez, ni pour votre ardeur, ni pour mes ſentimens : malgré moi, je vous laiſſe toujours quelque choſe à deſirer; &, peut-être, ſi vous en exceptez le délicieux plaiſir de vous rendre heureux, ai-je encore tout à deſirer moi-même? Ayez donc, je vous en conjure, mon cher Alcibiade, la complaiſance de vous rendre demain chez moi. Vous ſçavez qu'il paroîtra auſſi ſimple de vous y voir, qu'il le paroîtroit peu que je me rendiſſe chez vous. Comme, pour me diſpenſer mieux de ſuivre Périclès, je lui ai dit que je ne me portois pas bien, il le ſera encore que ma maiſon ſoit fermée à tout le monde; & qu'étant ſon parent, & ſon pupille, vous ſoyez excepté de cette générale proſcription. L'étude de la Philoſophie qui a déja ſervi de prétexte à nos tête-à-tête, en ſera un très-propre à autoriſer le très-long entretien que je veux avoir avec vous. Sûre qu'il ne ſera pas interrompu, vous me verrez m'y livrer à toute ma tendreſſe, & répondre à votre ardeur, par

tous les tranſports que vous pouvez me deſirer, & que je conviens que vous ne m'avez pas encore vus. Je ne ſçais ſi, comme vous me le dites, ils m'en rendront plus belle ; mais j'ai peine à croire qu'ils ne ſoient pas pour moi, de grands moyens de plaire aux yeux de quelqu'un qui me paroît faire moins de cas du ſentiment, que de la ſenſibilité ; & je ne crois pas devoir rien négliger avec vous. Vous n'ignorez point que Périclès part de bonne heure : tâchez donc d'arriver auſſi-tôt que la bienſéance pourra vous le permettre. Sans compter que je ne puis vous voir trop tôt, votre préſence m'arrachera à des remords que, loin de vous, je ne combats pas avec aſſez de ſuccès pour qu'ils ne me rendent pas infiniment malheureuſe, & dont je ne ſuis jamais long-tems tourmentée, qu'ils ne me mettent dans des diſpoſitions dont j'ai d'autant plus à me plaindre, que vous y trouvez toujours de quoi m'accuſer de vous aimer foiblement. Eh ! qui ſçait, d'ailleurs, ſi, penſant comme vous faites, c'eſt, en effet, le ſeul malheur que je leur doive ?

LETTRE XIII.

ALCIBIADE A AXIOCHUS.

VOUS inféreriez, je crois, moins hardiment que vous ne faites, de ce que j'ai ſacrifié Glycérie à la femme de Périclès, que celle-ci va me tenir dans la dépendance la plus abſolue, ſi vous vous rappelliez combien de fois vous m'avez répété que je ne devois pas moins ce ſacrifice à ma gloire, qu'avec raiſon vous trouviez ſouillée par une liaiſon de cette eſpèce, qu'à mes deſſeins ſur Aſpaſie, dont elle ne pouvoit que ſuſpendre le ſuccès. Mais je veux pour un inſtant que, ſans me faire une extrême violence, je n'euſſe pu me le preſcrire, vos craintes pour ma liberté en ſeroient-elles beaucoup mieux fondées? Si l'amour, ou, ce qui arrive plus fréquemment, ſi les néceſſités du deſir ſe ſoumettent quelquefois notre caractere, ignorez-vous avec quelle promptitude il reprend ſa premiere indépendance? Ne diroit-on même pas à nous voir, lorſque le pre-

mier devient moins impérieux, & que les autres s'affoibliſſent, que ce n'eſt que dans l'excès de l'injuſtice, & de la tyrannie, que nous pouvons trouver un dédommagement de la ſoumiſſion paſſagere à laquelle tous deux nous ont forcés? Je n'ai pas encore connu d'homme qui ne ſe ſouvînt avec amertume, de la contrainte qu'on lui avoit fait éprouver, ou de l'humiliation qu'on lui avoit fait ſubir; &, de tous ceux qui ont eu à ſe plaindre de l'un, ou à rougir de l'autre, il eſt difficile qu'il y en ait qui ſe le rappelle avec autant de deſir de s'en venger, que j'en conſerve toujours. Pouvez-vous de plus imaginer, euſſé-je même pour Aſpaſie, autant d'amour que la multitude des obſtacles dont j'avois à triompher auprès d'elle, me l'a d'abord fait ſuppoſer, qu'il m'en fût plus poſſible de lui être auſſi rigoureuſement attaché, que du caractere dont elle eſt, & à ce qu'elle ſe priſe, elle voudra, ſans doute, que je le lui ſois. Que tout ce que, dans ces premiers momens, vous me voyez donner à une décence d'uſage, ne vous impoſe donc pas ſur le véritable état des choſes: le dégoût & l'ennui me feront reprendre plutôt que vous ne penſez, tout ce que le deſir de vaincre m'a

contraint

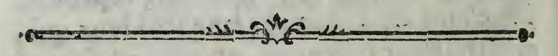
contraint d'immoler. Quand, au reste, Aspasie, ainsi que vous le craignez, & que moi-même j'en suis convaincu, voudroit se faire, de tout ce que ma position avec elle m'a arraché, un droit de me tenir dans l'esclavage, me connoissez-vous assez peu pour croire que ce fût pour moi une raison d'y languir? Je vous avoue, cependant, que tout injuste que je suis avec les femmes, je ne sçaurois lui sçavoir aussi mauvais gré qu'il me semble que vous le voudriez, de l'envie que je lui crois de m'assujettir. Quelle est, en effet, la femme qui, soit par vanité, soit par les besoins de son sentiment, ne cherche pas à dominer ce qu'elle aime? Eh! mon cher Axiochus, notre inconstance naturelle, les erreurs de notre vanité, la facilité dont, quelque violent que puisse être l'amour qu'une femme nous inspire, celle même qui est le moins faite pour agir sur nos sens, les embrase dès qu'elle le veut, abrégent si considérablement la durée de leur empire, ou y font naître de si grands troubles, qu'il faudroit que nous fussions bien barbares pour ne leur point laisser, du moins, quelque tems, de toutes les illusions qui les déterminent à la foiblesse, la seule, peut-être, qui

puiſſe les conſoler de la leur ! Cette réflexion qu'un inſtant d'équité m'arrache, vous confirmera, ſans doute, dans vos craintes ; mais vous ne devez pas moins vous en repoſer ſur moi du ſoin de me défendre des fers dont, ſelon toute apparence, Aſpaſie a le deſir de me charger. J'ai ſenti d'avànce combien, ſi je ne m'y oppoſois pas, elle me feroit payer cher le bonheur de lui plaire; & d'avance auſſi, je me trouve arrangé pour que cette félicité ne me ſoit point tout-à-fait auſſi onéreuſe qu'elle vous le fait craindre.

Adymante qui, forcé de renoncer au projet de m'attendrir pour Glycérie, n'en avoit pas plus perdu de vue le deſſein de m'enlever à ſa rivale, hier me donna à ſouper avec *Chryſëis*, cette jeune Courtiſanne qui n'eſt à Athenes que depuis peu de jours, & que ſa fierté n'y rend pas moins célebre que ſes agrémens. Avec quelque avantage pour elle que l'on me l'eût peinte, elle me parut ſurpaſſer tout ce qu'on m'en avoit dit. Toute vive, cependant, qu'étoit l'impreſſion que je recevois de ſa préſence, & quelque diſpoſée même qu'elle me ſemblât à ſeconder les vues d'Adymante, une liaiſon avec une Courtiſanne qui, ſur-

tout, fait autant de bruit que celle-là; (eh ! dans quel moment encore !) me parut, non ſi criminelle, non pas même ſi indécente, mais ſi difficile à cacher, que je demeurai long-tems ſur Chryſéïs dans une indéciſion que ſes charmes ne lui avoient pas laiſſé imaginer, & qui, véritablement, étoit dans ma façon de penſer, tout au moins, fort extraordinaire. Enfin, Adymante me reprocha avec tant de vivacité, une froideur qui, en attriſtant Chryſéïs, en répandoit une mortelle parmi les convives; l'idée ſéduiſante d'être infidelle à Aſpaſie, dans l'inſtant même qu'elle s'applaudiſſoit du ſacrifice que je venois de lui faire; l'offre que *Callicrate*, qui crut s'appercevoir que la crainte de ne pouvoir dérober cette aventure à la femme de Périclès, étoit la ſeule cauſe de ma retenue, me fit de prendre Chryſéïs ſur ſon compte, finirent par me rendre auſſi coupable que l'on deſiroit que je le fuſſe. Par Minerve ! quand je ſonge à tout ce qui s'arme contre l'innocence, je ſuis bien moins étonné de la voir ſi fréquemment tomber dans les pièges qu'on lui tend, que je ne le ſuis de la voir s'en ſauver quelquefois. Tout crime, quoi qu'on en diſe, ne porte pas

avec lui ſon remord : j'ai revu ce matin Aſpaſie d'un œil auſſi tranquile que ſi, par rapport à elle, je n'euſſe rien du tout à me reprocher ; & je ſoupe encore ce ſoir chez Callicrate avec Chryſéïs. Je vous invite à y venir perdre vos terreurs, & à y jouir du naufrage d'une vertu contre laquelle, comme vous voyez, il n'étoit pas néceſſaire que tant d'ennemis s'uniſſent.



LETTRE XIV.

ASPASIE A ALCIBIADE.

NON, mon cher Alcibiade, non-ſeulement je ne doute point que vous ne m'aimiez, mais je ne me connois aucune raiſon d'en douter. Il n'en eſt pourtant pas moins vrai que je n'en étois pas hier auſſi perſuadée que j'ai toujours beſoin de l'être ; & que, par un caprice dont je rougis, & dont je me blâmois, ſans que pour cela il m'en fût plus poſſible de le ſurmonter, je mourois de douleur de vous voir un air d'indifférence que j'aurois été déſeſpérée que vous

n'euffiez pas eu. Accordez, fi vous le pouvez, de pareilles contradictions, ou plutôt pardonnez-les à un fentiment dont la violence ne fçauroit pas plus s'exprimer que fe comprendre. Vous me connoiffez affez pour être fûr qu'il n'y a que fon excès qui puiffe me rendre fi injufte, & même fi---mais je ne veux pas vous dire tout le mal que je penfe de moi, vous ne m'en croiriez peut-être que trop aifément. Ah! combien, malgré tous les reproches que je me fais, je crains que ce ne foit pas la dernière fois que j'aurai à vous en demander grace! J'avois beau me condamner : moins ma raifon avoit d'empire fur mon cœur, plus mon cœur pouvoit tout fur moi. Heureufement, il n'y a rien que vous ne puiffiez fur lui ; & vous venez de lui rendre le calme : un regard, un mot, enfin, un rien de votre part l'en prive, & le lui rend, peut-être même, fans que vous vouliez l'un ou l'autre. Jamais perfonne n'a joui fur aucune femme d'un pouvoir fi abfolu ; mais jamais auffi, l'on n'a été auffi digne que vous l'êtes, de régner fouverainement dans une ame. Voilà ce qu'aucun nuage, quelqu'épais qu'il puiffe être, ne fçauroit m'empêcher de voir, & qu'au-

cun mouvement ne peut jamais m'empêcher de ſentir. Encore une fois, pardonnez-moi ce qui hier offuſquoit ma raiſon : hélas ! une nuit bien cruelle, & telle, qu'avec tout le chagrin que je vous avois cauſé, vous ne me la deſiriez sûrement pas, m'a bien punie de mon caprice : je n'ai exactement point fermé les yeux ; & j'en ſuis en cet inſtant ſi accablée qu'il faut, & que ce ſoit à vous que j'aie à écrire, & que j'aie d'ailleurs tant de réparations à vous faire, pour avoir la force de tenir une plume. Adieu donc, mon très-cher Alcibiade : Dieux ! que toute confuſe que je ſuis de ce qui s'eſt paſſé dans mon ame, je vous ſçais de gré d'avoir ſçu ſi bien y lire : liſez-y toujours, je vous en conjure : vous ne ceſſerez jamais d'y voir toute la tendreſſe que vous méritez, & mille fois plus par conſéquent, que je ne pourrois vous l'exprimer. Souvenez-vous que vous devez me voir demain, & que j'attens ce jour avec autant d'impatience, que ſi, depuis que je ne vous ai vu, un ſiecle ſe fût écoulé. Ne voilà-t-il pas que je vous donne encore quelque choſe à me pardonner ?

LETTRE XV.

LA MÊME AU MÊME.

JAMAIS, quelque peine que je m'y sois donné, il ne m'a été possible de découvrir pourquoi Périclès a si opiniâtrement voulu que je vous envoyasse une maxime que vous trouverez dans je ne sçais quel endroit de cette Lettre. J'ignore si, malgré votre prodigieuse sagacité, vous serez plus heureux que moi. Il croit l'avoir faite; mais il n'oseroit cependant l'assurer, par la raison, dit-il, que, sur cette production plus encore que sur toute autre, on se flatte souvent d'avoir créé, quand ce ne seroit que d'un ressouvenir qu'on auroit à se féliciter. Si ce n'est donc pas comme d'une chose absolument neuve, puisqu'il n'en a pas cette opinion, qu'il veut que je vous en fasse part, ce doit-être bien moins encore comme une regle de conduite qu'il croiroit devoir d'autant plus adroitement vous proposer qu'il vous la supposeroit plus nécessaire: car, à la profonde connoissan-

ce que vous avez du cœur humain, & au talent si particulier & si rare dont vous a doué la nature, d'en développer les replis les plus cachés, & qu'il ne vous connoît pas moins que moi-même, il me paroît impossible qu'en vous envoyant cette maxime, Périclès ait cru vous présenter quelque chose que vous n'eussiez pas déja apperçu. Je ne trouve guère plus probable qu'en même tems qu'il rend à votre pénétration toute la justice qui lui peut être dûe, il présume de votre prudence assez peu pour craindre que vous ne fassiez parade d'un don qui ne peut jamais que nous faire redouter de ceux qui nous le soupçonnent, & que, par conséquent, nous ne sçaurions leur cacher avec trop de soin; qu'enfin vous soyez encore plus touché du plaisir de les humilier, en ne leur déguisant rien de ce que vous avez saisi dans le fond de leur ame, que satisfait du bonheur d'y lire. Il y a donc toute apparence qu'il ne vous envoie cette maxime que pour que vous lui disiez si elle a autant de justesse qu'il me semble s'en flatter. Quoi qu'il en puisse être, & neuve ou non, la voici : *S'il faut, pour vivre en sûreté avec les hommes, tâcher de ne les*

prendre jamais que pour ce qu'ils ſont ; pour y vivre avec agrément, il faut toujours paroître ne les prendre que pour ce qu'ils ſe donnent. Ne ſerez-vous pas bien tenté de croire que Périclès ne ſçait ce qu'il dit ?

P. S. Si vous reconnoiſſez ma main dans cette Lettre, vous y retrouverez ſi peu mon cœur, qu'il eſt preſqu'inutile que je vous jure qu'on m'a forcée de vous l'écrire ; & que l'on ne pouvoit peut-être jamais me donner d'ordre qui me coûtât plus à exécuter ; je ne ſuis pas naturellement bien vindicative ; mais la violence que l'on m'a faite, m'a été ſi cruelle que je n'ai, je crois, jamais ſenti avec tant de vivacité le beſoin de vous dire que je vous aime, & de vous le prouver. Je vous attends de bonne heure ; & ſi vous êtes auſſi piqué que vous devez l'être, que ce ſoit à vous écrire des choſes dures, que l'on ait employé la main de votre maîtreſſe, vous viendrez plutôt encore que je ne vous attends.

LETTRE XVI.

SOCRATE A ALCIBIADE.

LA contradiction vous aigrit trop : vous diſputez comme on querelle : par le prix ſingulier que vous attachez à votre opinion, vous devriez être moins bleſſé que vous ne l'êtes toujours, de voir les autres croire auſſi la leur de quelqu'importance. Pourquoi, en effet, exigeriez-vous qu'ils vous la ſacrifiaſſent ? Seroit-ce parce que vous êtes d'une naiſſance plus illuſtre, que vous poſſédez plus de richeſſes que la plus grande partie d'entr'eux ? Ces avantages ne ſont pas faits pour impoſer à ceux qui, comme vous, les ont reçus de la fortune, & ne peuvent éblouir, ou forcer au ſilence, que de vils flatteurs ; & ſi vous croyez pouvoir admettre de ces derniers au nombre de vos amis, vous ne devez pas ignorer que je n'en reçois point parmi mes diſciples. Seroit-ce parce que vous vous croyez plus d'eſprit qu'il n'eſt ordinaire d'en avoir, que vous concevez ſi peu qu'on

puiſſe, quand vous parlez, avoir un ſentiment à ſoi, & que ce ſentiment ſoit contraire au vôtre ? Aux Dieux ne plaiſe, mon cher Alcibiade, que je forme jamais le deſſein de vous humilier ! mais, quand on préſume tant de ſoi-même à cet égard, il eſt bien rare qu'on ait de quoi ſoutenir ou juſtifier la vaſte idée que l'on en a : il paſſe même pour conſtant que la plus grande preuve qu'on puiſſe donner du peu d'étendue de ſon eſprit, eſt de ne lui pas croire de bornes. Quoi qu'il en ſoit, vous avez hier très-vivement bleſſé Thraſybule : vous pouvez ne lui point devoir d'amitié ; mais, ſans jetter vous-même ſur l'orgueil que vous inſpirent votre n'aiſſance, vos talens, & même vos richeſſes [car de quoi votre vanité ne tire-t-elle point parti !] le plus grand des ridicules, vous ne ſçauriez, puiſque, de toutes façons, Thrazybule eſt votre égal, nier que vous ne lui deviez autant d'égards que vous vous croyez en droit d'en exiger de lui : d'ailleurs, par la raiſon que c'eſt ce qui les flatte le plus, c'eſt toujours avec les hommes, ce dont on doit ſe diſpenſer le moins. Il étoit douteux, pour ne rien dire de plus, qu'il fût votre ennemi ; il eſt actuellement preſ-

que certain qu'il l'eſt devenu. Je ne ſçais ſi, du caractere dont je vous connois, vous ne croirez pas avoir plus gagné que perdu à l'avoir forcé de ſe déclarer le vôtre : pour moi qui enviſage la choſe avec d'autres yeux, j'aurois ardemment deſiré qu'en ménageant davantage ſon amour-propre, vous n'euſſiez pas fait d'un ſimple mouvement de déplaiſance que, peut-être encore, vous n'excitiez pas dans ſon ame, un ſentiment de haine qui peut avoir un jour pour vous les plus cruelles ſuites. Plus par le peu d'importance réelle de ce que vous agitiez enſemble, vous deviez mettre de modération dans cette diſpute, moins, par ſa propre fierté, il doit vous pardonner l'inſultante aigreur que vous y avez portée. Si je ne ſuis pas encore bien ſûr que vous preniez pour des raiſons, l'emportement & l'injure, je crois, en revanche, avoir de quoi ne pas douter que la hauteur ne vous paroiſſe ſouvent de la dignité. J'ignore quelle idée vous avez pu vous faire de l'une & de l'autre; & ſi dans le fond, vous les confondez enſemble, autant que vous en avez l'apparence; mais, en ſuppoſant que cela fût, je croirois devoir vous

avertir que ſi la dignité paſſe toujours pour l'effet de l'élévation de l'ame, la hauteur ne paroît jamais qu'un maſque ſous lequel la petiteſſe cherche à ſe cacher, & avec d'autant plus de déſavantage pour elle, qu'elle n'en eſt que plus apperçue : du moins, ſeriez-vous le ſeul que l'on eût vu, haut, ſans être petit ; & quelque favorablement qu'ait pu vous traiter la nature, je doute, ſi vous me permettez de vous le dire, qu'elle vous ait excepté d'une regle qu'elle a rendue ſi générale. De plus, il arrive toujours, je ne ſçais pourquoi, que plus nous avons l'air de nous eſtimer, moins les autres nous priſent. C'eſt à vous de voir ſi l'on trouve dans le bien que l'on penſe de ſoi-même, de quoi ſe dédommager du peu de cas que les autres peuvent en faire ; mais, avant que de prononcer ſur cela, je vous prie d'agréer que nous le diſcutions, non-ſeulement enſemble, mais avec Axiochus, & Thrazylle qui, comme vous, me paroiſſant très-portés à croire que notre propre eſtime doit nous ſuffire, me font craindre extrêmement que quand je penſe le contraire, ce ne ſoit moi qui ne me trompe.

LETTRE XVII.

ASPASIE A ALCIBIADE.

SI je vous ai fait attendre ma réponſe, ce n'étoit pas que rien ne me forcât de la retarder. Périclès eſt au conſeil ; & j'ai, en recevant mon billet, non-ſeulement deſiré que votre cœur vous en eût averti, mais il s'en eſt fallu peu que je ne vous aie ſçu mauvais gré de ce qu'il ne l'avoit pas fait. Je me ſuis même rappellé qu'il n'y a peut-être pas un mois que, même vous l'euſſé-je défendu, vous ſeriez venu m'apporter votre Lettre : il m'a ſemblé auſſi, qu'à ces imprudences que, tout en les blâmant, je vous pardonnois ſi volontiers, a ſuccédé une circonſpection dont, tout en vous louant, il s'en faut beaucoup que je vous ſçache le même gré. N'auriez-vous pas, à préſent, autant de tort de craindre tout, que vous en aviez alors de ne rien craindre ? Quoi qu'il en ſoit, Périclès eſt ſorti : à je ne ſçais quelle deſtination qu'hier

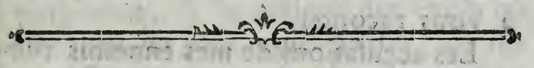
au ſoir, je faiſois mentalement de ma matinée d'aujourd'hui, j'aurois, ſans ſçavoir à quoi il devoit employer la ſienne, juré que s'il vous arrivoit, comme il y a quelque tems, d'imaginer que vous aviez à lui parler, vous n'auriez trouvé que moi pour vous répondre. Je ſuis bien laſſe, je l'avoue, d'avoir toute ſeule de ces ſortes de preſſentimens. Je vous demanderai, ſi pourtant je l'oſe, par quelle raiſon je les ai toujours, & pourquoi vous ne les avez plus? La peur qu'en me quittant hier, vous m'aviez laiſſée de n'être pas bien avec vous, a été cauſe que j'ai, ce matin, ſi long-tems gardé votre eſclave. Vous m'aviez, ce me ſemble, quittée très-froidement : c'en étoit plus qu'il n'en falloit pour m'alarmer : je mourois de peur de trouver dans votre Lettre, de quoi juſtifier les terreurs que la ſéchereſſe que j'avois cru vous voir avec moi, m'avoit inſpirées; & il m'a fallu, en conſéquence, beaucoup de tems pour que je puſſe prendre ſur moi de l'ouvrir. En vérité! il n'eſt pas croyable que l'on ſoit de cette puſillanimité! J'ai toutes les peines du monde à comprendre comment on peut avoir dans l'eſprit, autant de philoſophie que

j'y en ai, & en avoir si peu dans le cœur. Je ressemble parfaitement, selon moi, à une *Fable Milésienne* : c'est-à-dire, qu'on ne sçauroit être plus tendre, & moins vraisemblable. Si, par hasard, vous vous souvenez de toute la raison que j'avois il n'y a, ce me semble, que quelques jours, vous devez être bien surpris de toute la folie que vous me trouvez; malgré le singulier désordre que vous mettez dans mes idées, & le peu que vous m'avez dit sur ce chapitre, j'ai cru démêler que si Périclès ne vous donnoit point de jalousie, du moins vous vouliez que je vous crusse jaloux de Périclès. Quoique ce sentiment, si réellement vous l'aviez, fût d'une extravagance extrême, j'aurois bien moins de peine à vous le passer, que trop de tranquillité. Jalouse moi-même au delà de toute expression, j'ai plus de raisons que bien d'autres, de pardonner ce mouvement, quelque peu fondé même qu'il puisse être. C'est ce qui fait que, toute sûre que je suis de ne vous donner aucun sujet d'être jaloux, & doutant, peut-être, quand je vous en donnerois, que vous le sussiez davantage, je ne serois pourtant pas étonnée à un certain point, de vous voir

voir cette manie. Il eſt poſſible, d'ailleurs, que cela vous ſoit plus aiſé que d'être fidelle. Sans compter auſſi, que la jalouſie d'amour-propre, doit être plus commune que la jalouſie qui naît de l'amour, ne ſe pourroit il pas que, pour me faire croire à votre tendreſſe, vous feigniſſiez ou de douter de la mienne, ou de vous plaindre que je la partage? Vous ne feriez pas le ſeul qui miſſiez l'injuſtice à la place de la paſſion, & qui, encore, vouluſſiez qu'on ne vous tînt pas moins compte de la premiere que de l'autre. Comme je n'ai point d'art, je n'entrevois tout cela que bien confuſément; & je rends graces aux Dieux de n'en avoir pas davantage, puiſque ce n'eſt, peut-être, qu'à cela que je dois le bonheur de ne faire qu'en ſoupçonner dans votre conduite. Si j'étois auſſi difficile à vivre que vous m'en accuſez, il ſe pourroit que, malgré cette petite teinte de jalouſie qui donne à votre Lettre, une ſorte d'ame, je n'en fuſſe pas auſſi contente que vous me paroiſſez vous y être flatté que je le ſerois; mais quoique je ne vous y trouve jaloux qu'à froid, vous n'y êtes pas auſſi déraiſonnable que vous m'aviez donné hier ſujet de le craindre;

&, de quelque façon que vous m'appreniez que je ne ſuis pas mal avec vous, l'idée que j'ai pu vous déplaire, m'eſt toujours ſi cruelle, que tout ce que je puis ſentir en ce moment, eſt le bonheur de m'y être trompée. Vous cherchez, ce me ſemble, autant que vous le pouvez, à me faire valoir la douceur dont vous ſupportez ce que vous appellez *mes caprices* : je pourrois, ſans être bien injuſte, qualifier d'une façon très-différente, mes mouvemens ; mais ſans diſputer ſur les termes, devroit-il donc vous être ſi difficile de me pardonner mes craintes ? Quelqu'ennuyé que, ſouvent vous en paroiſſiez, ſoyez ſûr(il eſt vrai que je vous ſuppoſe ici de l'amour pour moi) que ſi vous me voyiez toujours tranquille, j'aurois beau vous jurer que je vous adore, que même, quelque deſir que vous en euſſiez, jamais vous ne pourriez vous déterminer à le croire. Soyez, au reſte, très-convaincu qu'avec l'extrême beſoin que j'ai de ne pas douter de votre tendreſſe, il faut, lorſque cela arrive, qu'il y ait plus de votre faute que de la mienne.-- Je ne ſçais pas plus ce que fera ce ſoir, Périclès, qu'hier au ſoir je ne ſcavois ce qu'il devoit faire ce matin : venez vous-

même vous en inſtruire; & ſur-tout, ou ne vous moquez pas de mes craintes, ou, ce qui m'affligeroit beaucoup plus, ne me les imputez pas à crime. Si c'en eſt un que de vous aimer à la fureur, je ſuis, envers vous, j'en conviens, la plus coupable de toutes les femmes; mais, paſſez moi ce crime là, & je vous jure que jamais vous n'en aurez d'autre à me pardonner. Serois-je aſſez malheureuſe pour que ce fût mettre votre indulgence à une trop forte épreuve?



LETTRE XVIII.

PÉRICLÈS A ALCIBIADE.

JE ſuis bien loin, mon cher Alcibiade, d'imiter ces Politiques qui, moins encore par une diſcrétion ſouvent néceſſaire, que pour ne pas montrer combien quelquefois ils doivent de leurs ſuccès au haſard, ou pour donner à leur miniſtere une plus grande importance, cherchent à couvrir du myſtere le plus profond celles mêmes de leurs opéra-

tions qui en exigent le moins. Ce n'eſt pas que l'Etat puiſſe être toujours ſans ſecrets ; mais comme il y en a bien peu qui doivent ſubſiſter par-delà les circonſtances qui preſcrivent ou la diſſimulation, ou le ſilence, & que ce que vous me demandez, eſt du nombre de ces événemens dont, ſans trahir les intérêts de l'État que l'on gouverne, on peut, lorſqu'ils ſont paſſés, divulguer les cauſes, je vais contenter votre curioſité : à l'égard de ma juſtification, vous la trouverez dans les faits mêmes que j'ai à vous raconter.

Les accuſations de mes ennemis renfermant deux chefs très-diviſibles, j'ai cru devoir les traiter ſéparément, ſoit pour ne pas fatiguer votre attention en l'arrêtant trop long-tems ſur des objets pour leſquels votre façon de penſer actuelle ne peut vous donner que du dégoût, ſoit pour ne point prendre plus que je ne dois ſur des momens que j'ai conſacrés à l'utilité publique. Lorſque je vous aurai prouvé combien je ſuis innocent de ce que l'on m'impute, j'en viendrai, peut-être, aux éloges que l'on croit me devoir, & qui vous paroîtront, peut-être, auſſi mal fondés que les fautes que l'on me reproche.

C'eſt, au reſte, beaucoup moins pour vous donner des armes contre les ennemis de ma perſonne, ou les détracteurs de mon adminiſtration, que je vais ici confondre les uns & les autres, que pour vous prouver avec quelle fureur la calomnie pourſuit les hommes en place, & pour vous inſtruire en même tems dans le grand art de régir les Etats. J'ai encore pour vous rendre ce compte, un objet que la violence de vos mouvemens, l'ardeur que dès vos plus tendres années, je vous ai vue pour la vengeance, & la crainte des excès où elle peut un jour vous porter, ne me paroiſſent pas vous rendre d'une moins grande importance. C'eſt de vous montrer, par l'exemple de mes accuſateurs, à quel point en général, les hommes ſe trompent dans leurs jugemens, & avec quelle légéreté, ſouvent même avec quelle injuſtice ils ſe permettent l'improbation; & par mon exemple propre, combien, pour n'être pas détourné du noble deſſein de ſervir ſa patrie, on a beſoin de s'armer contre l'ingratitude de ſes concitoyens, & de ſçavoir immoler ſes plus légitimes reſſentimens.

Si, d'ailleurs, par l'excès de votre

pétulance, & le ſcandale conſtant de vos mœurs, vous ne mettez pas vous-même obſtacle à votre élévation, vous êtes plus fait que perſonne pour remplir un jour la place que j'occupe. Je regarde donc, & comme un des devoirs que les loix, & ma propre volonté m'ont impoſés envers vous, & comme une obligation que j'ai contractée envers la République, de travailler autant que je le puis à vous rendre digne du nom de vos aïeux, & à former en vous un citoyen qui, par ſes propres ſervices, puiſſe ajouter à la reconnoiſſance, & à la vénération qu'elle conſerve pour leur mémoire. Ce n'étoit qu'à de ſi grandes conſidérations que je pouvois immoler la répugnance que je ſens à parler de moi, & l'indifférence profonde où je ſuis ſur tout ce qu'on en peut dire.

Une des choſes dont vous m'entendez blâmer le plus univerſellement, & avec le plus d'aigreur, c'eſt d'avoir, & ſans aucune raiſon qui, du moins, fût apparente, refuſé, lorſque les vœux de toute le peuple étoient tournés de ce côté, d'aller reconquérir l'Egypte, & ravager les Provinces maritimes de la Perſe.

On dit très-vrai : les ſollicitations les plus ardentes, les qualifications les plus injurieuſes, les menaces les plus terribles ne purent vaincre mon obſtination ſur cet article. A l'égard du tort que les Athéniens prétendent encore que par-là je leur ai fait, vous allez juger, par le détail de ce qu'eux-mêmes avoient à craindre dans le tems qu'ils ſe propoſoient de ſi grandes choſes, ſi, ſans riſquer leur ruine, je pouvois me prêter à leurs deſirs.

Quoique les Eubéens ne m'euſſent pas donné, de leur mauvaiſe volonté à notre égard, des preuves ſans replique, je leur voyois porter avec trop d'impatience le joug que nous venions tout récemment de leur impoſer, pour que je ne duſſe pas croire qu'ils n'attendoint, pour le ſecouer, qu'une occaſion favorable, & même que ſi elle tardoit trop à ſe préſenter, ils ne la prévinſſent point. Ce n'étoit pas tout : Mégare, Corinthe, & Sicyone nous menaçoient, Sparte raſſembloit ſes forces; & contre qui pouvoit-ce être que contre nous ? Etoit-ce avec des craintes ſi bien fondées, & dans de ſi critiques circonſtances que je devois courir à des conquêtes éloignées, & ſi incertaines?

L'Eubée, en effet, laſſe de notre domination, & de l'attente, ſe révolta; & je fus obligé d'y marcher, mais ſeulement avec la quantité de troupes que la connoiſſance que j'avois, ſoit des lieux où nous devions combattre, ſoit des ennemis que nous avions à dompter, me fit juger ſuffiſante: car, quelles que fuſſent encore ſur cela les clameurs, je ne crus pas, avec ce que nous-mêmes avions à craindre dans ce moment là, devoir laiſſer l'Attique abſolument dégarnie. L'événement juſtifia tout à la fois mes craintes & mes précautions. J'étois à peine dans l'Eubée, que ſur la nouvelle que les trois peuples alliés ſont ſur notre territoire, mais ſans pouvoir, par les meſures que j'ai priſes contre leurs efforts, y porter le ravage, & que les Spartiates ſont près de les joindre, je reviens, trouve le ſecret de diſſiper les derniers, mets les autres en fuite, & retourne avec la même célérité ſoumettre l'Eubée.

Vous pouvez à préſent demander à mes cenſeurs quel eût été le ſort d'Athenes ſi, ne conſultant que ſes deſirs, j'euſſe, au ſoin de la défendre, préféré le recouvrement, tout au moins ſi incertain, de l'Egypte, & le plaiſir, beau-

coup trop payé, ce me ſemble, par nos propres malheurs, d'humilier le Roi de Perſe, en portant dans ſes Provinces le fer & le feu.

LETTRE XIX.

ALCIBIADE A THRAZYLLE.

INFIDELLE (eh! encore avec quelle audace!) aux femmes qui ſeroient le plus dignes de votre conſtance; &, témoin Théognis, tenant avec la derniere opiniâtreté à celles de qui, ſans rougir, on ne ſçauroit s'avouer l'amant: tantôt partiſan des Courtiſannes juſques à la derniere indécence; tantôt donnant juſques à la minutie, dans le ſentiment oppoſé, vous êtes, mon cher Thrazylle, l'homme le plus inexplicable, peut-être, qu'il y ait au monde. Quel bonheur n'eſt-ce point, n'eſt-il pas vrai, de finir chacune de ſes journées, ſans pouvoir ſe dire dans quelle opinion celle qui la ſuit nous ſurprendra! Je ne pouvois, ſelon vous, par exemple, lorſque j'attaquai le cœur d'Aſpaſie, ni en priſer aſſez la poſſeſſion,

ni trop employer de ſoins pour me le conſerver, ſi jamais (ce ſont, ce me ſemble, vos propres termes,) j'étois aſſez heureux pour m'en rendre maître. A peine, depuis que je l'ai décidée en ma faveur, un mois s'eſt-il écoulé ; & vous ne revenez point d'étonnement de ce que je ne l'ai pas encore quittée ! Pourquoi vous auroit-il paru ſi injuſte que j'euſſe ce tort avec elle, ou pourquoi me blâmez-vous de ne l'avoir pas? Vous auriez, ſi je ne me trompe, bien de la peine à concilier ces contradictions ; même partiſſiez-vous pour fonder le dernier de ces ſentimens auquel depuis quelques jours vous paroiſſez enfin vous être fixé, de la crainte qu'Aſpaſie vous donne pour ma liberté, puiſque, dans la ſuppoſition que je réuſſirois auprès d'elle, vous n'avez jamais dû préſumer que cette liberté pût avoir la même étendue qu'auparavant.

J'ai peine, je l'avoue, à ne pas rire de votre acharnement à chercher à cette même femme qui, ſeule, vous paroiſſoit digne d'être adorée, des rivales qui puiſſent la bannir de mon cœur, quand vous pourriez, avec tant de raiſon, compter ſur l'ennui que les Dieux ſemblent avoir attaché pour moi à la jouiſ-

fance d'un bonheur, quel qu'il ſoit, que perſonne ne me diſpute, & que, ſurtout, je ſuis obligé de cacher à tout le monde. Pouvez-vous, de plus, ignorer que, pour me faire une fureur du goût le plus ſimple, il ne faut que le contrarier? C'eſt, donc, ſelon toute apparence, bien plus à la conjuration de tous mes amis contre Aſpaſie, qu'à tout ce qui devroit m'y attacher, qu'elle doit la ſorte de conſtance dont je me pique pour elle : du moins, lorſque je m'examine bien, ne m'eſt il pas poſſible de lui trouver une autre cauſe. Ce n'eſt pas cependant, que je me flatte, ni même que je doive me flatter jamais de rencontrer ailleurs tant de charmes : mais, en laiſſant même à part mon inconſtance naturelle, ce vice de caractère que les gens déſintéreſſés nomment *humeur*, & que, pour pouvoir ſans doute s'y livrer avec moins de ſcrupule, les amans bien tendres ont décoré du beau nom de *délicateſſe*, le bonheur qu'elle a d'en être douee plus que perſonne, & les ſcènes fréquentes que je lui dois, ne pourroient pas laiſſer long-tems ſubſiſter une paſſion contre la durée de laquelle tant de choſes ſe réuniſſent.

Il faut, quand j'y ſonge, que l'amour-

propre des femmes, les aveugle ſingulièrement ſur les véritables intérêts de leur cœur, pour qu'elles ſentent ſi peu que c'eſt bien aſſez que nous ayons pour elles, la politeſſe de paroître laiſſer ſubſiſter le deſir bien par-delà le terme que la nature ſemble lui avoir aſſigné, ſans qu'elles exigent encore du deſir ſatisfait, toute l'ardeur, & même toute l'impétuoſité du deſir qui eſt encore à ſatisfaire. Je veux, quand j'en aurai le tems, compoſer un Traité ſur cette injuſtice de leur part : j'ignore ſi je les en ferai revenir ; mais, du moins, aurai-je eu le plaiſir de leur dire ce que j'en penſe.

A l'égard de Thrazyclée, que vous voudriez que je fiſſe ſuccéder à Aſpaſie, & qui montre elle même tant d'envie d'en remplir la place, à moins que, comme Adymante, vous ne vouluſſiez que je repriſſe Glycérie, vous ne pouviez pas me propoſer de femme qui, ſoit par ma poſition, ſoit par mon goût, me convînt moins. Je ſuis dans mon tort, ſans doute; mais je vous avoue que je ne trouve que du jargon où vous êtes ébloui de l'eſprit, & des mines & de l'affectation où vous voyez des graces & des traits. De plus, elle met

du fard; &, si par le peu d'importance dont il m'est que les femmes soient, ou non, sinceres, je leur en permets dans le cœur, le besoin que j'ai qu'elles soient belles, me le fait abhorrer sur leur visage. Agathon, d'ailleurs, vient, dit-on, de la quitter; &, quoiqu'elle en convienne moins encore que de l'avoir pris, l'un & l'autre me semblent si vraisemblables que, pour n'en point douter, je n'ai même pas besoin du desir que j'ai de le croire. C'est à vous que je veux bien laisser à juger si je suis fait pour être le successeur d'Agathon. Vainement, pour ménager ce que vous appellez ma pusillanimité auprès d'Aspasie, & qui ne paroît que cette sorte de respect qu'un sentiment vrai nous inspire toujours, m'assurez-vous que je ne pourrois jamais rien faire contr'elle, qui, par le secret qu'impose à Thrazyclée sa propre situation, parvînt plus difficilement à sa connoissance. A l'éclat qu'ont fait toutes les aventures de la derniere, je dois nécessairement présumer ou qu'elle l'a peu consultée, ou qu'elle a été bien malheureuse. Plus, d'ailleurs, il paroît qu'elle seroit flattée de me plaire, moins je dois supposer que, fût-elle même dans l'intention de

cacher son triomphe, elle pût en avoir la force : notre silence sur ce qui humilie notre amour-propre, doit répondre de notre indiscrétion sur ce qui le flatte. Malgré tant de raisons, cependant, de ne jamais songer à elle, le desir de faire une chose aussi extraordinaire que de prendre une maîtresse sur la simple recommandation d'un ami, & de vous prouver toute l'autorité que le sentiment qui, dès nos premieres années nous unit, vous donne sur moi la considération que ce sera toujours une infidélité de plus, une sorte de curiosité que Thrazyclée m'inspire, me déterminent : vous pouvez donc lui annoncer son bonheur ; mais l'assurer en même tems que le moment qui lui donnera la publicité qu'elle y desire, sans doute, en sera infailliblement le terme. Si, à ce que je fais aujourd'hui il n'y avoit que du singulier, dût le cœur d'Aspasie en gémir, je serois bien éloigné d'en exiger le secret ; mais j'y vois quelque chose de pis ; &, à vous parler avec franchise, je ne puis prendre sur moi de me donner à la face des Athéniens, le ridicule de posséder Thrazyclée.

LETTRE XX.

ASPASIE A ALCIBIADE.

LA fievre m'a hier laiffé fi peu de relâche, & je me fens fi abattue de ce qu'elle m'a fait fouffrir, que je craignois de ne pouvoir pas aujourd'hui avoir la force de vous dire combien je vous aime : mais l'amour & vous, êtes en poffeffion de faire des miracles. Depuis que j'ai voulu bien décidément vous écrire, je me fuis, en effet, fentie beaucoup mieux. J'aurois, ce me femble, mauvaife grace de me plaindre d'un mal qui s'affoiblit à l'inftant où il pourroit fe faire le plus douloureufement fentir. Venez, mon cher Alcibiade, achever de le bannir, ou, du moins, de le calmer. Je crois, cependant, devoir vous prévenir que vous ne me trouverez pas autant de charmes que vous m'en defireriez ; & malgré la précaution que je prends de vous armer contre le premier coup d'œil, je crains bien que vous ne trouviez que je ne vous en dis pas affez fur le changement dont je fuis : mais, fût-

il plus grand encore, je n'en craindrois pas plus de vous voir; ceux de vos sentimens qui me flatteroient le plus, & qu'en même tems, je crois le mieux mériter, sont indépendans des graces de la figure. Si, d'ailleurs, une maîtresse malade refroidit le desir, une amie ne peut, dans cette triste situation, qu'acquérir sur le cœur de nouveaux droits; & la compassion doit ajouter à l'amitié, tout ce que l'amour y perd. Périclès prétend que l'ardeur de la fievre ne m'a point permis de raisonner cette nuit aussi conséquemment que quand je ne l'ai point, qu'enfin j'ai eu l'esprit tout-à-fait aliéné. Quoique je fusse hors d'état de juger des choses aussi sainement que lui, je crois, en effet, que mes idées ont été dans un fort grand désordre; mais il faut, ou que cela n'ait pas été au point où il le dit, ou que rien ne puisse empêcher que vous ne soyez toujours présent à mon imagination, car je n'ai pas, un seul moment, cessé de vous voir & de vous parler. Cependant, cette aliénation d'esprit qu'il m'attribue, & avec raison, sans doute, m'a vivement inquiétée. J'ai, sur le champ, cherché dans ses yeux si, dans un état où je ne pouvois plus prendre de loix de

de la prudence, la violence de mes ſentimens ne m'en auroit pas fait trahir le ſecret : mais à la tranquillité où je le vois, je dois croire, ou que ce malheur ne m'eſt pas arrivé, ou qu'il a rejetté ſur un délire paſſager, tout ce qui ne partoit que du délire conſtant de mon cœur. Adieu, moins il me ſera aujourd'hui permis de vous voir long-tems, plus je deſire que vous ne me faſſiez pas attendre votre préſence.

LETTRE XXI.

ALCIBIADE A THRAZYLLE.

JE ſuis charmé que Chryſéis vous ait paru juſtifier par ſa préſence, & le choix que j'ai fait d'elle, & la réputation de beauté qu'elle a parmi nous ; mais vous m'auriez, je l'avoue, incomparablement plus ſatisfait, ſi ce n'eût été que par vos propres deſirs, que vous m'euſſiez appris combien vous la trouviez digne de plaire ; & je m'y connois mal, ſi à la façon dont ſe regards ſe portoient & s'arrêtoient ſur vous, elle n'a pas été

ſur cela du même ſentiment que moi. Vous avez, à ce que vous me dites, remarqué que vos éloges ont fini par lui donner de l'humeur. Je ne m'en ſuis pas moins apperçu que vous; mais, loin que nous attribuions tous deux ce mouvement à la même cauſe, c'eſt de cela même que je parts pour croire que je ne me ſuis point trompé, lorſque j'ai cru qu'elle ne vous voyoit pas avec la froideur que vous lui ſuppoſez. Les femmes ſe contentent de l'éloge, quand elles n'ont que leur vanité à ſatisfaire; mais il eſt tout ſimple qu'où elles voudroient faire naître le deſir, l'éloge ne leur ſuffiſe pas. Puiſſe une autre fois Chryſéïs être plus heureuſe! Si, par haſard, la crainte de bleſſer l'amitié qui nous unit, étoit ce qui vous lui a fait marquer tant d'indifférence, le vœu que je viens de former, & que vous ne pouvez croire que très-ſincere de ma part, doit vous dire aſſez à quel point vous vous êtes mépris. Quoique Chryſéïs ſoit de Paphos, que, par les agrémens de ſa figure, par le charme qu'elle ſçait répandre dans les plaiſirs, par la vivacité & le déréglement de ſon imagination, perſonne ne ſoit plus digne qu'elle d'y être née, & ne rappelle

mieux à tous égards, l'idée de la Déesse qu'elle y a servie, je ne sçais par quelle fatalité elle ne m'inspire que ce mouvement machinal, aussi souvent en nous, pour le moins, l'effet du caprice, que l'ouvrage de la beauté, & qui n'est même pas le goût. Ce n'étoit donc pas, ainsi que vous me paroissez l'avoir cru, pour l'honneur du mien que je voulois que vous la vissiez; mais, dans l'espérance qu'elle pourroit vous faire oublier cette *Theognis* qui, semblant à chaque infidélité qu'elle vous fait, prendre à vos yeux de nouvelles graces, vous donne un ridicule dont sans une peine inexprimable, je ne sçaurois vous voir vous couvrir. Tout affligé, cependant, que j'en suis, je crois devoir moins encore consulter ma façon de penser sur cela, que la malheureuse illusion que vous vous faites; & je vais, puisqu'enfin vous le voulez si absolument, écrire à Théognis en votre faveur. L'extrême mépris qu'elle m'inspire, &, je ne vous le cache pas, le desir ardent que j'aurois d'échouer dans cette négociation, m'y rendoient moins propre que qui que ce pût être; mais vous vous obstinez à m'en charger. Malgré donc tout le chagrin avec lequel je vous vois courir à de nou-

veaux affronts, après avoir, & trop vainement tenté de vous les épargner, mon amitié pour vous ne peut plus que me permettre de vous obéir. En vous voyant, au reste, si cruellement agité dans une circonstance où vous ne poussez pas un soupir que vous ne dussiez vous reprocher, je ne puis, sans effroi, considérer tout ce que, pour tâcher de ramener à nous une femme qui, souvent, n'a pour elle que son inconstance, nous essuyons d'humiliations; & combien nous sacrifions de cet amour propre qui fait la dignité, à une vanité misérable qui ne peut que nous avilir. Aussi, ne sçais-je si je trouverai ou non des inconstantes; mais, à la façon dont je compte m'arranger toujours avec les femmes, je serai bien étonné si j'ai jamais à courir après des infidelles.



LETTRE XXII.

THEOGNIS A ALCIBIADE.

POUR peu qu'on ait d'uſage de la façon de penſer des hommes [& vous paroiſſez me faire l'honneur de m'en attribuer beaucoup,] on compte toujours moins ſur leur conſtance, qu'on ne s'en flatte. En m'aſſurant donc qu'Axiochus ne me ſera pas long-tems attaché, ſi vous me dites une choſe que mon ſentiment actuel pour lui, ne peut que me rendre très-cruelle, du moins, ne m'en dites-vous pas une qui ait le droit de me paroître incroyable. A cette prédiction, vous ne craignez pas d'ajouter *que la paſſion que je crois qu'il m'inſpire, n'eſt pour mon cœur, qu'une mépriſe de plus.* Ce n'eſt pas que je ne ſente que la promptitude dont juſques à préſent je me ſuis livrée aux impreſſions que je recevois, & le peu de durée des goûts mêmes qui ont paru m'entraîner avec le plus de violence, doivent naturellement faire penſer que ce qui m'occupe, ne ſera pas plus à l'abri de l'effet du tems, que ne

l'a été ce qui m'a occupée; mais vous devriez connoître aſſez les femmes pour ſçavoir qu'auprès d'elles, le paſſé ne ſçauroit répondre de l'avenir; qu'il y en a qui ſacrifient long-tems au caprice avant que de ſacrifier à l'amour; & que ſi l'opiniâtreté avec laquelle nous aurons tenu à un attachement, n'eſt point une raiſon de croire que nous ſerons auſſi fidelles au goût qui y aura ſuccédé, ce n'en eſt pas plus une de penſer que parce que rien encore ne nous aura fixées, nous ne rencontrions pas enfin un objet qui nous fixe. Autant qu'il eſt poſſible de comparer ce que l'on ſent avec ce que l'on ne ſent plus, il me ſemble que, de tous les hommes qui ont arrêté ſur eux, mes regards, & mon imagination, aucun ne m'a paru paſſer juſques à mon cœur, qu'Axiochus; & qu'il ſeroit très-poſſible qu'il fût pour moi cet objet. Au reſte, que cela ſoit, ou non, il n'en ſera pas moins ſûr que, même malgré toute la chaleur que vous avez miſe dans vos ſollicitations pour Thrazylle, & qui a été juſques à me dire des choſes fort déſobligeantes, jamais vous ne le verrez reprendre ſur moi l'empire qu'il redemande. Qu'il ceſſe donc de m'accabler de reproches

qui ne font que me fatiguer, de ſupplications qui ne me touchent point, & d'invectives que je dois trouver d'autant plus déplacées que ce n'eſt plus l'amour qui les entend & les reçoit. J'ai bien voulu juſques ici, non-ſeulement recevoir ſes Lettres, mais, quoique je puſſe faire de mon tems un beaucoup plus agréable uſage, y répondre quelquefois. Je vois qu'il a regardé comme une preuve qu'il pouvoit me ramener encore, une condeſcendance qu'il ne doit plus qu'à ma pitié; elle m'eſt onéreuſe; elle m'accable; me blâmerez-vous de ceſſer de l'avoir? Je me plaiſois à me flatter qu'enfin il reconnoîtroit de lui-même toute l'imbécillité qu'il y a à croire que, parce que l'on aime encore, ou qu'on le croit, on ne doit point ceſſer d'être aimé; &, ſur tout, qu'il ne pouſſeroit pas la ſienne juſques à prendre des égards pour des ſentimens: mais, puiſqu'il s'obſtine à s'y tromper, qu'il ne ſoit pas ſurpris ſi déſormais je lui renvoie ſes Lettres, telles exactement qu'elles me feront parvenues. Je lui ai, dit-il, juré de l'aimer *juſques au tombeau*: il n'y a rien de plus probable que je l'ai fait; mais qu'importe quand mon cœur ne s'en ſouvient pas? Ne lui ai-je point,

d'ailleurs, déja donné la preuve que rien ne m'eſt moins ſacré que ces ſortes de ſermens ? Je conviens que, quittée, & le plus inopinément du monde, par l'homme à qui je l'avois ſacrifié : mourant, ou m'imaginant que je mourrois de douleur de l'avoir perdu ; &, quoiqu'il en pût être, ayant beſoin d'une diſtraction, je ſollicitai Thrazylle de qui mon infidélité n'avoit pas changé le cœur, de revenir dans les bras d'une maîtreſſe qui lui étoit toujours chere. En faiſant beaucoup pour lui, puiſqu'enfin j'étois encore néceſſaire à ſon bonheur, je crus, & ne vous le cache pas, faire autant pour moi-même : le tems a diſſipé cette erreur. Peut-être auſſi, les perpétuelles inquiétudes de Thrazylle ſur les bontés que je pouvois avoir eues pour ſon dernier prédéceſſeur, & ſa fureur de me faire avouer ce que, moins par fauſſeté, que pour notre tranquillité reſpective, il me paroiſſoit ſi important de lui taire, ont-elles achevé de me faire ſentir à quel point je me trompois quand je croyois l'aimer encore. A l'égard des obligations qu'il prétend que je lui ai, n'euſſé-je point, dans cette occaſion, dû à ſes ſeuls deſirs, la complaiſance qu'il eut pour les miens,

devroit-il ignorer que le ſouvenir de tout ce que, relativement à l'amour, on peut devoir à l'amant, s'efface en même tems que le ſentiment qu'il avoit fait naître, s'éteint? Il ne ceſſe de m'aſſurer qu'il l'emporte à tous égards ſur Axiochus; mais ſi, comme malheureuſement pour lui, cela n'eſt que trop vrai, il a ceſſé de me plaire, & que j'aime Axiochus, peut-il ſe flatter que tous les éloges dont il s'accable, me feront penſer de lui auſſi avantageuſement qu'il en penſe lui-même. Ce qu'enfin il y a de certain, c'eſt que je me ſens pour ſon mérite, quelque juſtice que je lui rende, d'ailleurs, une ſi profonde indifférence que, ſans toutes ſes perſécutions, à peine me rappellerois-je qu'il m'a été cher. Je ſuis ſi laſſe de l'en aſſurer, que je vous prie de vouloir bien l'en aſſurer vous-même. Je ne doute point qu'à cette déclaration ſi préciſe de ma façon de penſer à ſon égard, les reproches qu'il me fait depuis ſi long-tems, quoique toujours avec ſi peu de ſuccès, d'être de l'ingratitude la plus noire, ne ſe renouvellent avec la derniere violence: mais quand, ce que, par exemple, je ne crois point du tout, il ſeroit vrai qu'ils fuſſent fondés, il me ſeroit

encore moins onéreux de continuer de les mériter, & même de les entendre, que de me mettre dans le cas d'essuyer de lui les remercimens qu'il voudroit avoir à me faire.

LETTRE XXIII.

ASPASIE AU MÊME.

VOus avez tort de vous croire la seule cause de ma maladie; mais vous en auriez, peut-être, plus encore si vous ne vous en attribuiez rien. Il y avoit plusieurs jours que je ne dormois pas; & cette insomnie, quelle qu'en pût être la cause, m'avoit mis le sang dans la plus cruelle agitation. Il y auroit donc, à mon sens, plus de sujet de s'étonner que ce mouvement n'eût été suivi de rien, qu'il n'y en a d'y avoir, enfin, vu succéder la fievre. Il est vrai aussi que la derniere impatience à laquelle vous vous êtes laissé emporter avec moi, fut accompagnée d'une si dédaigneuse froideur! c'est, ce me semble, si peu avec la brusquerie dont vous reçutes mes plaintes, que l'amour doit

s'expliquer ! vous devez ſi bien le ſçavoir, qu'à ne vous voir employer pour détruire mes craintes, que ce moyen, il me fut impoſſible de n'en pas conclure que ſi je n'avois point encore perdu votre cœur, c'étoit un malheur dont, du moins, je n'étois pas bien éloignée. Pouvois-je effectivement, quand je vous voyois vous livrer à des impatiences que vous ſçavez m'être ſi contraires, & qui étoient d'ailleurs ſi déplacées, me faire quelqu'autre idée ? Si vous m'aimez autant que vous me le dites, ou que vous ſçachiez ſeulement combien vous m'êtes cher, il eſt inutile que je vous diſe à quel point, & dans un tems encore où ma ſanté étoit déja fort altérée, cette concluſion a dû m'être funeſte. Vous voyez que s'il n'eſt pas vrai que ce ſoit à vous ſeul que vous deviez vous en prendre, il ne l'eſt pas moins que vous vous devez quelques reproches de l'état où j'ai été. Je vous avoue avec la même bonne foi, que ce qu'il y auroit pour moi, de plus heureux, ſeroit que je fuſſe auſſi viſionnaire que vous me taxez de l'être. J'oſe, de plus, quelqu'envie, quelque beſoin même que vous puiſſiez en avoir, vous défier de deſirer auſſi vivement que je le deſire

moi-même, de me voir convaincue que je ne puis que me tromper quand je vous accuſe, ou de ne point m'aimer, ou, même en m'aimant, de me donner des rivales : mais j'ai malheureuſement pour moi, ſoit ſur tout ce que vous faites, ſoit ſur tout ce que vous penſez, une ſorte de ſagacité, ou même de preſcience, telle que le démon même de Socrate, tout éclairé qu'il eſt, ne pourroit pas la pouſſer plus loin. Je ſçais trop à quoi je la dois pour ne l'attribuer comme vous, qu'à l'étendue de mon eſprit. Il faudroit, pour que cette même preſcience fût ſon ouvrage, que j'en euſſe infiniment plus que je m'en trouve. C'eſt mon cœur, c'eſt une ſympathie qu'il ne m'eſt point poſſible de définir, mais dont à chaque moment j'éprouve l'effet, que je puis ſeul en croire la cauſe. Elle ma fait toujours, graces à vous, trop de mal pour que je m'en applaudiſſe autant que vous le penſez. Je n'y gagne ſeulement pas, malgré tout l'effroi que cette eſpèce de divination vous inſpire, la douceur de vous voir ne plus chercher à m'abuſer. N'ayez donc plus, ou du moins, je vous en conjure, n'ayez plus ſi ſouvent la cruauté de me dire que j'ai moins de plaiſir à croire ce qui pour-

roit me rendre heureuſe, que tout ce qui ne ſçauroit que m'affliger. Vous auriez peine à imaginer combien vous m'affligez vous-même, toutes les fois que vous me tenez cet étrange propos. Se peut-il, mon cher Alcibiade, qu'avec l'eſprit que vous avez, vous vous figuriez qu'il puiſſe exiſter un être aſſez ennemi de lui même pour ſe refuſer volontairement à ce qui ſeul peut faire ſa félicité; ou penſez-vous que la nature m'ait douée du très-extraordinaire privilege de croire, ou ne croire pas, ſelon que je puis vouloir l'un ou l'autre? Non, encore une fois, loin de me mettre, comme vous le ſuppoſez, l'eſprit à la torture pour ne voir, ou ne prévoir que des malheurs, je fais bien plus que vous ne pourriez l'imaginer pour en écarter tout ce qui pourroit ne m'en donner même que le ſoupçon. Mais, puiſque vous me ramenez ſur un chapitre que j'avois réſolu de ne traiter jamais, & qu'en effet, je ne pouſſerai pas plus loin, permettez moi de vous parler un inſtant à cœur ouvert, & que, s'il ſe peut, ce ſoit auſſi pour la derniere fois; ſans le vouloir ſouvent même, ſans vous en douter, vous détruiſez en une ſeule minute, l'ouvrage de

plufieurs jours. Ne me demandez point, de grace, des détails qui vous rendent moins obfcur ce qui vient de m'échapper : foyez sûr, feulement, que je ne vous dis rien qui ne foit dans la plus exacte vérité. Ne penfez pas, non plus, que je fois révoltée autant que vous me paroiffez le croire, de vous voir renverfer fi promptement les efpérances que vous me donnez quelquefois de ne vivre plus que pour moi. Hélas ! quand il eft queftion de vous, je ne fçais que m'affliger : rien n'a pu encore donner à ma tendreffe pour vous, la plus légère atteinte; & je fuis fi perfuadée que ce feroit en vain que je chercherois, non à l'éteindre, mais feulement à l'affoiblir, que je n'ai pas le plus léger defir de le tenter. C'eft fi naturellement que je vous aime, qu'il femble que, de toutes les chofes néceffaires à mon exiftence, mon amour foit ce qui l'eft le plus. Vous variez tant à mon égard que j'ignore dans quelle difpofition vous trouvera cet aveu, & quelle impreffion votre ame en recevra : tout ce que je fçais, c'eft que rien ne peut changer la mienne; & que, duffiez vous me percer le cœur, vous n'en effaceriez pas votre image.

LETTRE XXIV.

PERICLÈS AU MÊME.

IL eſt encore très-vrai, mon cher Alcibiade, qu'il y avoit dans mes derniers comptes, une ſomme de dix talens de l'emploi deſquels je ne juſtifiai pas, & que j'y portai ſimplement comme *dépenſés pour choſe néceſſaire ;* & c'eſt dans cette négligence de ma part que l'on croit trouver une juſte raiſon de me ſoupçonner de les avoir détournés à mon profit. Peut-on donc oublier combien, dans le cas où cette ſomme auroit pu me tenter, il m'auroit été facile, ſoit en n'en faiſant aucune mention, ſoit en la répandant ſur différens objets, de cacher le vol que j'aurois eu la baſſeſſe d'en faire ? Le peuple, cependant, voulut bien m'en croire ſur ma parole : mes ennemis veulent faire entendre que, malgré tout le deſintéreſſement dont je me pique, on m'auroit fort embarraſſé ſi, comme on le pouvoit, on ne ſe fût pas contenté d'une ſi vague énonciation. J'oſe dire à mon tour que ſi, ce que je

ne nie point, le peuple étoit en droit de me contraindre de ſpécifier l'emploi que j'avois fait de cette ſomme, il ne devoit pas dans cette occaſion ſe ſervir de ſon pouvoir. Plus judicieux que ceux qui blâment les égards qu'il y montra pour moi, il ſentit, en effet, que, pour ne pas trop mettre à découvert certaines parties de l'adminiſtration qui, par leur nature, ne doivent jamais être expoſées au grand jour, il y a des dépenſes dont ceux qui tiennent les rênes du Gouvernement ne doivent jamais déceler l'emploi, dût-on même quelquefois les voir abuſer du ſecret dont on leur permet de les couvrir.

Je ne garderai pas avec vous le ſilence que je crus alors néceſſaire, tant aux intérêts de la République qu'à ſa gloire. Il étoit effectivement plus honorable pour nous que l'on crût que c'étoit à la terreur de nos armes que nous avions dû la retraite des Spartiates, que de ne pouvoir douter que nous ne l'euſſions achetée. Une autre conſidération me forçoit encore à me taire ſur cet article, & lorſque je vous aurai inſtruit de ce qui ſe paſſa alors, vous conviendrez que ſi, par l'éclat même que les choſes avoient fait, je pouvois ceſſer de me croire

obligé

obligé au silence, je n'en devois cependant pas plus le rompre, puisque j'avois fait serment de le garder ; & que, d'ailleurs, je ne pouvois l'enfreindre, sans m'exposer, par cette infidélité, à ne pouvoir plus trouver de traîtres, lorsque le malheur des circonstances ne me laisseroit que cette odieuse ressource

Lors de l'irruption dont je vous ai parlé dans ma derniere Lettre, les Spartiates, moins par amitié pour les peuples qui nous déclaroient la guerre, que par la jalousie qui les anima toujours contre nous, s'étoient joints à eux. Commandés en apparence par leur Roi Plistonax, ils l'étoient en effet par Cléandridas. Les Ephores craignant tout de la jeunesse & de l'inexpérience du prémier, l'avoient totalement mis sous la dépendance de l'autre. Les plus simples conseils de celui-ci devenoient donc par cette disposition aussi suprême, qu'elle étoit peu éclairée, des ordres auxquels ce Prince n'étoit pas moins soumis que le dernier de son armée. Quand je dis que, de la part des Ephores, cette disposition marquoit peu de lumières, c'est que si l'on ne pouvoit refuser à Cléandridas, & beaucoup de connoissance de l'Art Militaire, & beaucoup de valeur,

il étoit encore plus connu par l'excès de ſon avarice, que par la ſublimité de ſes talens; que ce que je ſçavois, Sparte devoit encore moins l'ignorer; & que, plus j'y paſſois pour ſçavoir acheter ceux que j'avois beſoin de corrompre, moins elle témoignoit de prudence en donnant un pouvoir ſi étendu à un homme de qui la probité lui devoit être ſi ſuſpecte. Ce choix effectivement me raſſura ſur notre poſition, & ſeul me rendit facile ce qui pouvoit nous en tirer. Comme, ſi les peuples qui venoient nous attaquer, réunis étoient fort redoutables pour nous, diviſés, ils ceſſoient de l'être, en ſuppoſant ſur-tout que ce fût aux Spartiates que je parvinſſe à faire tomber les armes des mains, ſéparer ceux-ci de la cauſe commune, devenoit l'unique but que je duſſe avoir; mais ne chercher que par les moyens que m'offroit la négociation à le remplir, étoit, même en ne comptant pour rien l'incertitude du ſuccès, riſquer beaucoup. Les manœuvres ſouterraines de la politique exigent du tems: l'ennemi étoit à nos portes; & le tems m'étoit cher. Que ſi, ſans nous chercher ces ſecours, nous nous en tenions à la déciſion des armes, combien ne devions-nous pas la redouter?

Si, ce qui ne pouvoit pas raiſonnablement s'eſpérer, elle étoit en notre faveur, de quels flots de ſang ne l'acheterions-nous pas? Si, ce qui de toutes façons, étoit infiniment plus probable, le ſort ſe tournoit contre nous, la bataille ne pouvant ſe livrer qu'aux pieds de nos murs, nous courions le riſque de voir, après un ſiege auſſi long que ſanglant, la Ville tomber au pouvoir de l'ennemi, & en être ravagée avec toute l'inhumanité que nous devions attendre de la férocité ſi connue des Spartiates, & du reſſentiment des Mégariens. De toutes ces conſidérations, je conclus que moins la République donneroit au haſard, mieux elle entendroit ſes intérêts; & qu'enfin, dans cette occaſion, ce n'étoit point du ſang des citoyens, mais de leur or qu'il falloit payer la victoire. Quand Pliſtonax eût été d'humeur à ſe laiſſer ſéduire, bornée comme l'étoit ſon autorité ſur ſes propres ſujets, j'aurois cru faire de nos tréſors, un emploi qu'on auroit eu à me reprocher, ſi c'eût été ſur lui que j'euſſe ſongé à les répandre. Mes vues ſe tournerent donc vers Cléandridas; & je le trouvai, ainſi que je m'en étois flatté, non-ſeulement ſi diſpoſé à ſe vendre, mais ſi preſſé de le

faire, que, pour ces mêmes dix talens qu'on m'accuse de m'être appropriés, ce traître, sur différens prétextes, sans être plus retenu par les murmures de son armée, que touché des supplications & des larmes des peuples qu'en se séparant d'eux, il laissoit à notre merci, fit reprendre à ses troupes la route de Lacédémone, & nous rendit, par sa retraite, les arbitres de la destinée des autres. Quoique ce qui s'étoit passé entre lui & moi, fût enseveli dans le plus profond silence, on fut à Sparte si convaincu qu'il en avoit lâchement vendu l'honneur, qu'il n'y fut reçu qu'avec toutes les marques de la plus vive indignation. A peine, enfin, y étoit-il arrivé, que les menaces qu'il entendoit de toutes parts, & l'impossibilité qu'il sentoit lui-même de justifier sa conduite aux yeux de ses concitoyens, le forcerent de prendre la fuite. Ils ne purent donc, à leur grand regret, le condamner à mort que par contumace; mais, par une injustice qu'on ne sçauroit excuser, puisqu'ayant soumis Plistonax aux ordres de Cléandridas, ils ne devoient pas lui faire un crime d'une déférence dont ils ne lui avoient point permis de se dispenser, n'écoutant que leur fureur,

ils condamnerent cet infortuné Prince à une amende si exorbitante que, dans l'impuissance où il étoit de la payer, il se vit forcé d'abandonner à la fois & son Trône, & sa Patrie.

Je vous laisse absolument, mon cher Alcibiade, le maître de taire, ou de divulguer la cause, jusques ici inconnue, ou, du moins, fort incertaine, de la retraite de Cléandridas de devant nos murs, & de sa disgrace dans sa patrie. Je conviens que l'une & l'autre nous ont coûté dix talens; & je suis prêt de les rendre à la République, si, à la pluralité des voix, on trouve que je les aie mal employés.

LETTRE XXV.

ALCIBIADE A ADYMANTE.

A la conduite que, depuis qu'elle vous avoit fait l'aveu de sa tendresse, Xénoclée avoit constamment tenue avec vous, j'avois toujours douté qu'elle eût l'intention de vous rendre heureux: & moins prévenu, soit pour elle, soit pour vous, vous en auriez, selon toute apparence, porté le même jugement que moi.

Toute femme, en effet, qui, comme elle, n'accorde jamais une faveur que la restriction qui doit la rendre inutile, ne soit à côté, semble ne donner que pour reprendre, paroît toujours tout près de succomber, & ne se rend jamais, prouve invinciblement qu'elle n'est pas moins inacessible au desir qu'à l'amour; & doit, par conséquent, plus laisser à craindre une résistance éternelle, qu'à espérer qu'un jour on pourra la rendre sensible.

Une regle générale, & qui me paroît moins faite que beaucoup d'autres pour avoir des exceptions, c'est que, tant qu'une femme reconnoît l'empire de la vertu, elle ne se met point dans le risque de perdre la sienne; & que quand enfin, on est parvenu à lui inspirer de l'amour, il ne lui seroit pas plus possible de le sacrifier à la vertu que, de ce moment, elle n'a plus, ou qui est devenue pour elle moins un secours qu'un fardeau, qu'il ne le lui auroit été d'immoler la premiere à un sentiment dont elle n'éprouvoit pas la puissance.

Tout convaincu que je suis cependant que de quelque façon que vous en eussiez agi avec Xénoclée, vous n'en auriez point triomphé davantage, je n'en con-

damne pas moins en vous, cette crainte de l'offenſer, qui vous a fait ſuſpendre vos entrepriſes dans l'inſtant même où tout en elle ſembloit plus vous dire combien elle étoit loin de vous deſirer des remords.

Quand avec une femme on s'eſt déterminé à ce que, fort improprement quelquefois, elles appellent *de l'inſolence*, ce n'eſt jamais qu'en la portant à ſon comble qu'on en peut trouver l'excuſe à ſes yeux. *Elle me menaçoit*, dites-vous, *de ſon éternelle indignation* : eh! mon cher Adymante! dans ces circonſtances, eſt-ce donc plus la bouche d'une femme que ſes yeux, qui doit nous inſtruire de ce qu'elle penſe, ou qu'elle ſent?

L'émotion que lui donne la colere, & le trouble où la jette le deſir, ont, d'ailleurs, des caractères ſi différens que, même avec toute l'imbécillité d'un prémier amour, il ne doit pas être permis de s'y tromper.

Malgré les exemples fréquens que nous en avons, je n'ai jamais pu comprendre comment une témérité que ſouvent une femme ne deſire pas plus d'un homme qu'elle ne s'y attend, peut la déterminer à un ſentiment qu'il ne lui

inſpire pas, ou, pour parler plus juſte, lui en tenir lieu momentanément. Je conçois, pourtant, bien moins encore que ce que nous appellons *un coup d'autorité*, bien ſoutenu, ſoit qu'elle aime, ou qu'elle feigne d'aimer, ne termine point ſans retour, les indéciſions de ſa vertu, ou ne prive pas ſa coquetterie des reſſources qu'elle tiroit de ſes tergiverſations.

Une femme eſt-elle plus révoltée de l'inſolence d'un homme qui ne lui plaît pas, qu'elle n'eſt bleſſée du trop de timidité de l'homme qui lui plaît? Queſtion qu'elles ſeules peuvent décider, mais ſur laquelle on peut croire d'avance, que toutes ne prononceront pas de bonne foi.

Il faut toujours parler aux femmes comme ſi on leur croyoit de la vertu, & agir avec elles, comme ne leur en croyant pas. Plus il y en aura qui proteſteront contre la juſteſſe de cette maxime, moins on devra la révoquer en doute.

Il n'y auroit, peut-être, pas autant d'abſurdité à croire qu'une femme doit toujours manquer de vertu, qu'à imaginer qu'elle doit toujours y reſter fidelle, parce que s'il n'eſt pas vrai que la

vertu ſoit pour toutes un état forcé, il l'eſt bien moins encore qu'elle ſoit pour toutes un état naturel.

Pour n'avoir point d'idées fauſſes à cet égard, on n'a beſoin que de compter les raiſons qu'elle peut avoir, ſoit pour être vertueuſe, ſoit pour ne l'être pas. Si le réſultat du calcul étoit en faveur du premier des deux, j'avoue que juſques ici j'aurois bien mal vu l'objet.

Si, dans les hommes, le courage eſt journalier, il y a cent raiſons pour que, dans les femmes, la vertu le ſoit bien davantage.

La ſatisfaction de pouvoir ſe dire qu'elle ne manque point à ſes devoirs, ne l'emporte pas bien long-tems dans une femme ſur le plaiſir de s'entendre dire qu'elle eſt belle, & ſur le beſoin réel qu'elle en a.

Les Dieux ont donné aux femmes le caprice & la vanité pour les dédommager du deſir, & de l'amour qui pourroient bien n'être pas tant à leur uſage, qu'elles & nous le croyons.

Je m'égare, ce me ſemble; revenons à vous. Je vais vous étonner, ſans doute : mais je ſuis fort trompé ſi ce n'eſt pas beaucoup plus à votre audace qu'à la retenue, ſelon moi, très déplacée qui

y a ſuccédé, que vous devez & la colere de Xénoclée, & le congé abſolu qu'elle vous donne. D'après la façon dont vous me l'avez peinte, j'ai bien mal jugé ſon caractere; ou, quand cette même colere vous auroit moins impoſé, la ſorte de mouvement que avez cru lui voir, & que vous lui aviez donné, peut-être, ne vous en auroit pas été plus utile. Les impreſſions que, malgré le ſoin dont elle s'en défend, reçoit quelquefois une coquette, combattues toujours par la crainte qu'elle a d'être menée plus loin qu'elle ne voudroit, & jamais prolongées par l'amour, ſont ſi foibles, & paſſent, d'ailleurs, avec une rapidité ſi grande, qu'avec quelque fineſſe qu'on les apperçoive, & quelque promptement que l'on puiſſe vouloir les ſaiſir, il arrive le plus ſouvent, que quand on veut en profiter, on n'en trouve pas la plus légere trace.

Vous n'avez, quoique vous en puiſſiez croire, laiſſé rien à regretter à ſes ſens; & il ne me paroît pas plus probable que, comme vous l'imaginez, en vous effrayant trop de ſa colere, vous ayez davantage bleſſé ſa vanité. Ce qui me le fait croire, c'eſt que, non ſeulement elle ne s'étoit pas rendue, mais

qu'il étoit tout au moins douteux qu'elle se rendît. Vous ne lui avez, par conséquent, pu donner aucun sujet de présumer que, dans le cas où vous l'auriez amenée à ce point, elle n'eût trouvé en vous de sa défaite, qu'un spectateur inanimé, & par la même raison, ç'a été beaucoup plus de votre sagacité en ces sortes de circonstances, que de ses charmes que vous avez dû lui donner mauvaise opinion. Je ne puis donc attribuer votre disgrace qu'à la crainte assez légitime que vous lui avez inspirée de ne pouvoir plus long-tems vous faire illusion sur le fond de ses sentimens. Vous la vouliez sensible: elle ne vouloit, ou ne pouvoit pas l'être. Dans la premiere de ces suppositions, après vous avoir rendu amoureux, sa vanité n'avoit plus rien à exiger de vous: dans l'autre, il étoit naturel qu'elle bannît un amant qui, pouvant ne pas s'en tenir à une premiere témérité, pouvoit aussi, malgré tous les obstacles que lui opposoient en elle, la nature, l'indifférence, & un systême de conduite, toujours très-dangereux à rencontrer dans une femme, trouver *le moment*, & en ne le méconnoissant plus, le rendre décisif.

Nous pouvons sans danger le manquer

avec une femme à qui nous inſpirons une paſſion, parce qu'il ne s'en écoule pas un dans la journée où elle puiſſe ne pas également deſirer de rendre heureux ce qu'elle aime; mais lorſque c'eſt le caprice ſeul qui la détermine à la foibleſſe, il eſt ſi peu sûr qu'il veuille rendre le lendemain, ce qu'il offroit la veille, que l'on ne peut trop ſe preſſer de le ſaiſir.

Si je vous parle ici du *moment*, ce n'eſt point que j'ignore que vous ne niez pas moins qu'il exiſte, que celle de toutes les femmes qui ſeroit le plus fâchée de nous voir donner tout à ſon influence; mais parce que je ſuis on ne ſçauroit plus loin d'être ſur cela du ſentiment que vous vous ſuppoſez. Lorſque je dis que vous vous ſuppoſez plus cette opinion que vous ne l'avez, c'eſt que votre conduite me donne tout ſujet de le penſer. Si, en effet, pour triompher d'une femme, tous les momens vous paroiſſoient également favorables, après vous être ſi long-tems auprès de Xénoclée, condamné au reſpect, auroit-ce été, de préférence, l'inſtant où vous aviez enfin ſçu porter le trouble dans ſon ame, que vous auriez choiſi pour lui en manquer?

Il n'eſt pas vrai, ſans doute, que les femmes dépendent du *moment*, autant, & auſſi ſouvent que les hommes qui les ont peu approfondies, le croient; mais ce ſeroit, ſelon moi, ne pas moins ſe tromper ſur elles; &, peut-être, ſeroit-ce s'y tromper plus dangereuſement pour ſoi-même, que de croire qu'elles n'en éprouvent jamais l'empire.

Si ce n'étoit que de ce mouvement que nous ſommes convenus d'appeller *ſurpriſe des ſens*, qu'il fût queſtion, j'aurois tort. On ſçait, & de reſte, qu'il s'en faut beaucoup qu'il ſoit à l'uſage de toutes les femmes, & que, ſi c'étoit de cela que nos ſuccès auprès d'elles, dépendiſſent, il ſeroit plus rare qu'on ne le prétend. En croyant, d'un autre côté, que le cœur ſeul peut entraîner celles en qui les ſens ſont ou muets, ou peu actifs, on ne tomberoit pas, à mon ſens, dans une erreur moins grande que la premiere. Dans quelques-unes de ce caractere, la vanité; dans un beaucoup plus grand nombre d'autres, l'habitude de compter, elles pour peu, & la choſe pour rien, ne tiennent pas moins lieu de la ſéduction des ſens que des mouvemens du cœur, & ne les diſpoſent pas à moins de foibleſſe que ſi chacune de

ces cauſes, ou toutes deux réunies, agiſſoient ſur elles. Ce ſeroit, d'ailleurs, ignorer abſolument ce que peut l'amour, que d'imaginer, quelque peu diſpoſée qu'une femme puiſſe être par elle-même, d'admettre ſes effets phyſiques, qu'il ne prenne jamais que ſur ſon ame. Les tranſports d'un amant, ſes larmes, ſes careſſes, doivent-ils, peuvent-ils même laiſſer ſa machine dans l'inaltérable tranquillité qu'elle lui preſcrit? Enfin, n'arrive-t-il pas un moment où elle eſt ſi violemment agitée que, ſi elle ſe défend encore, ce n'eſt plus qu'avec une moleſſe qui décele tout le beſoin que, ſouvent, & ſans qu'elle le ſçache elle-même, elle a d'être vaincue? Quelquefois même cet inſtant critique arrive, lorſque l'amant ſongeoit le moins à le faire naître, s'en flattoit le moins, & qu'elle s'en croyoit auſſi, le plus éloignée. Il ne ſeroit peut-être pas auſſi peu digne de la Philoſophie, que cela peut le paroître au premier coup d'œil, de rechercher la cauſe de ce caprice de la nature, & pourquoi s'obſtinant à reſter dans le ſilence, lorſqu'on la ſollicite le plus de parler, ou, ce qui eſt beaucoup plus encore, ſe défendant avec ſuccès contre les impreſſions qu'elle re-

çoit, elle s'émeut d'elle-même, lorsqu'on l'en presse le moins. Cette disposition inattendue n'est-elle qu'un effet de l'amour qui ne paroît pas avoir moins dans un sexe, marqué un terme aux rigueurs, qu'il n'en a, dans l'autre, fixé un aux desirs, & qui n'a laissé dépendre, ni l'un, ni l'autre, de notre volonté? Est-ce un mouvement du sang, aussi subit qu'il paroît involontaire, auquel le sentiment, la présence de l'objet aimé, une réflexion tendre, donnent une puissance qu'il n'auroit pas sans tout cela? C'est ce que j'ignore; mais, quelle que puisse être la cause du moment, il est certain, non-seulement qu'il existe, mais encore que celles des femmes qui voudroient bien n'y pas céder, nous le dérobant le plus qu'elles peuvent, un homme n'a pas moins besoin de sagacité pour le saisir, que de fermeté pour refuser aux prieres, aux pleurs, aux cris même de la pudeur gémissante, & alarmée, ou aux ruses de la coquetterie désespérée de se voir près d'être vaincue, un répit que l'on a vu très-rarement n'être pas funeste à ceux qui le leur accordent.

Vous ne croyez point *au moment*? moi, j'en admets de deux sortes: l'un qui ne devroit point porter ce nom,

quoique, pourtant, on l'en décore, parce qu'il eſt, pour ainſi dire, toujours ſous la main de celui qui oſe, ou veut bien le chercher, ou que c'eſt, du moins, par le plus grand des haſards qu'on ne l'y rencontre pas; l'autre, que l'on ne doit qu'à des motifs auſſi flatteurs pour celui qui a le bonheur de le trouver, que conſolans pour celle qui y cede. La femme tendre ne l'avoit point prévu, parce qu'elle ne ſçavoit ni quand l'amour agiroit ſur ſon ame, ni juſques à quel point il pourroit agir. L'autre étoit dans la même ignorance, parce qu'il ne lui étoit pas plus poſſible de deviner ni juſques où l'on porteroit avec elle la témérité, ni combien, car la nature eſt quelquefois inégale, cette même témérité la trouveroit, ou la rendroit ſenſible.

Je ne ſçais ſi je ſuis parvenu à vous démontrer à quel point vous êtes dans l'erreur lorſque vous croyez que, dans les femmes, le cœur & les ſens ont toujours la même activité, ou ſont toujours dans la même inertie; mais plus, dans la carriere que vous courez, votre opinion à cet égard, peut être dangereuſe pour vous, moins j'ai cru pouvoir me diſpenſer de la combattre. Votre aventure avec Xénoclée, & les ſuites qu'elle

qu'elle a, m'ont ſait naître des réflexions. Je vous les envoie, non que je me flatte d'être le ſeul qui les aie faites, mais parce que j'imagine qu'elles pourront vous être utiles. Vous les avez trouvées éparſes dans cette lettre ſans plus de liaiſon entr'elles que quand elles ſe ſont préſentées à mon eſprit. Si leur confuſion vous bleſſe, ou vous les obſcurcit, vous pourrez les donner à arranger à notre ami Antiphon, l'homme de ſon ſiecle, peut-être, qui m'a paru avoir le moins d'idées, & le plus de méthode, & que je crois, par conſéquent, le plus capable de mettre de l'ordre dans ce qu'ont penſé les autres.

LETTRE XXVI.

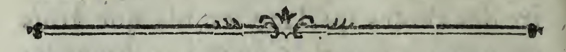
ASPASIE A ALCIBIADE.

JE viens d'eſſuyer une peur dont je ne ſuis pas encore bien remiſe. J'étois à vous écrire lorſque Périclès eſt inopinément entré dans mon cabinet. J'ai tremblé qu'uſant de ſa liberté ordinaire, il ne voulût voir ce que j'écrivois. Vous me direz, ſans doute, que e lui

ai laissé prendre là une fort mauvaise habitude : j'en conviens ; mais, lorsque j'ai commencé à avoir en lui tant de confiance, j'étois bien éloignée de croire que je pusse un jour avoir quelque chose à lui cacher. Quoique je ne vous écrivisse que des injures, ces mêmes injures avoient un caractere si tendre qu'il ne falloit pas, assurément, toutes les lumieres de Périclès pour sentir que l'amour seul pouvoit me les dicter. La seule ressource que, dans le cas où il auroit voulu voir ma Lettre, j'aurois eue pour qu'elle pût lui paroître l'ouvrage de ma seule imagination, auroit été l'excès de sa tendresse pour moi. Je doute, en effet, qu'il n'eût pas eu autant de peine à concevoir que je pusse avoir tant à me plaindre d'un amant, que vous en auriez, vous, à croire que je doive avoir toujours à m'en louer. Heureusement pour moi, on l'avoit chagriné au Conseil ; il avoit dans la tête des affaires fort importantes : & tout cela réuni ne lui a point permis de me faire l'affreuse question que je craignois. Par des raisons particulieres qu'il est inutile de vous dire, je ne veux point finir la Lettre que sa présence a interrompue ; & par d'autres

motifs, je ne me soucie point d'alonger celle-ci. Je ne pourrois, peut-être, lui donner plus d'étendue, sans y mettre des choses qu'il me semble que vous ne méritez plus; & quand je songe au peu de fruit que j'en tirerois, à quel point vous seriez blessé des reproches qu'elle pourroit contenir, & combien peu vous sentiriez l'amour que je pourrois vous y exprimer, je me console de ne vous pas dire que je vous aime: car, ingrat! ne seroit-ce point vous le dire, que me plaindre que vous ne m'aimez pas! Je me borne donc à vous annoncer que, contre son arrangement d'hier, Périclès ne sortira pas de la journée; & que, selon toute apparence, il la passera à rêver auprès de moi à ce qui lui occupe l'esprit. A quelque point que cette détermination de sa part me contrarie, je sentirois un extrême plaisir à vous l'apprendre, si je pouvois me flatter que ce sera pour vous un supplice que de ne me pas voir, ou de ne me voir qu'avec lui; mais je suis si sûre de la joie que cette nouvelle vous causera, que ce n'est qu'avec une douleur sensible que je me vois obligée de vous en faire part. O! Alcibiade! si vous pensiez comme moi, que ce jour, si

perdu pour le desir, seroit encore bien employé par l'amour !



LETTRE XXVII.

SOCRATE AU MÊME.

EUTHIDEME vient de m'apprendre, mon cher Alcibiade, avec quel empressement vous avez réparé les ruines de sa fortune. Il m'a, en même tems, remercié du soin que je prends de vous former ; & je vous rends graces à mon tour, de l'honneur que vous faites à mes leçons, & bien plus encore de ce qui en réjaillit sur vous. Ce qui étonne plus Euthydeme que le bienfait, c'est la noblesse que vous y avez mise, & le desir extrême que vous aviez qu'une action, à laquelle vous avez d'autant plus de mérite, que l'amitié devoit moins vous la prescrire, restât absolument entre vous deux. Il convient qu'il a souvent mal parlé de vous, & qu'il ne devoit pas s'attendre à trouver un libérateur dans un homme de qui il n'avoit du se faire qu'un ennemi. Cependant, à peine ses malheurs ont-ils per-

cé jusques à vous, que non-seulement vous avez été le trouver, mais que vous n'avez pas été content que vous ne l'ayez forcé à recevoir de vous les secours que, de son aveu, les personnes sur qui il étoit le plus en droit de compter, lui avoient lâchement refusés. Si, dans cette occasion, vous n'avez eu en vue que de faire du plus ardent & du plus dangereux, peut-être, de vos censeurs, le plus utile de vos panégyristes, votre action est très-louable : le meilleur, & le plus sûr moyen que nous ayons pour nous acquérir l'amitié des gens vertueux, c'est d'être vertueux nous-mêmes ; & quand ce que vous venez de faire, seroit tombé sur d'autres qu'Euthydeme, je le connois trop pour douter de l'impression qu'il en auroit reçue, & des droits que, par-là, vous vous seriez acquis sur son cœur. Si vous n'avez voulu que vous attacher un homme honoré de tous ses concitoyens, de qui l'estime publique rend le suffrage d'un si grand poids, & faire enfin quelque jour servir son crédit à votre ambition, quoique par ce motif on doive beaucoup moins d'éloges à votre générosité, elle en mérite cependant encore, puisque vous avez

conservé Euthydeme à la Patrie. D'ailleurs, si malheureusement pour vous, c'est cette considération qui vous a guidé, vous éprouverez que si l'on peut gagner des hommes tels que lui, on ne les corrompt pas. Je vous conjure donc pour vous-même, mon cher Alcibiade, de ne le pas forcer à être ingrat, en exigeant de lui des services qui, en blessant sa vertu, le feroient rougir des obligations qu'il vous a : & je desire vivement que rien ne puisse contrarier, ni affoiblir dans votre ame cette joie vive & pure que l'on goûte lorsque l'on fait des heureux ; & que, sur-tout, l'on a placé ses bienfaits assez dignement pour que la Patrie elle-même partage la reconnoissance de ceux que nous avons obligés.

LETTRE XXVIII.

THRAZYLLE AU MÊME.

LE Soleil venoit à peine de se lever, & moi, sans cesse persécuté par un amour que je n'ose presque m'avouer à moi-même, je ne faisois que de m'en-

dormir, lorſque j'ai été réveillé par un très-grand bruit qui partoit des portes de mon appartement. C'étoit (l'auriez-vous imaginé?) le trop tendre Diopithe qui étoit près de battre mes gens de ce qu'ils ne vouloient pas le laiſſer entrer chez moi. Il les a tant aſſurés que ce qu'il avoit à me dire, étoit de la plus grande importance, qu'enfin ils l'ont introduit dans ma chambre. Après des excuſes auſſi longues qu'embarraſſées, & qui plus courtes, & plus éloquentes, ne m'en auroient pas, dans ce moment, beaucoup plus agréé, il m'a conjuré, par tous les Dieux de l'Olympe, de vouloir bien compâtir à la cruelle deſtinée de l'amant, du monde, le plus à plaindre. A ces grands mots, autant qu'à la douleur dont il paroiſſoit pénétré, je n'ai point douté d'abord que cette étonnante *Cochlys*, de qui hier il vouloit ſi abſolument que nous admiraſſions la beauté, & des vertus de laquelle il nous avoit tant ennuyés, ne fût infidelle; & je la maudiſſois intérieurement, non de ce qu'elle en aimoit un autre que Diopithe (car, quoi de plus ſimple dans le fond?) mais de ce que, pour le quitter, elle n'avoit pas attendu juſques au milieu du jour,

parce qu'alors, ou il ne m'auroit pas trouvé, ou du moins, ne m'auroit point éveillé de ſi bonne heure. En conſéquence donc de mon idée, j'ai entamé ſur la légéreté des femmes un très-beau diſcours que, ſans avoir rien conclu, j'ai terminé par lui conſeiller d'aller ſe coucher. Point du tout : ce n'étoit pas ce que je croyois. Elle ! perfide ! s'eſt-il écrié : ah ! Thrazylle, que vous rendez peu juſtice à ſa façon de penſer ! Mais, mon cher Diopithe, lui ai-je doucement demandé, que vous a-t'elle donc fait, ou qu'eſt-ce qui peut vous amener chez moi à une heure ſi indue ? Cochlys infidelle ! a-t-il continué avec le même tranſport ; croyez-vous que, ſi ce malheur m'étoit arrivé, je ne me fuſſe pas déja précipité dans la mer ? Ah ! me ſuis-je dit tout bas, pourquoi n'eſt-elle point inconſtante ! Pendant qu'en moi-même, je formois ce charitable vœu, il eſt entré avec chaleur dans le détail le plus exact, & par conſéquent, le plus cruel, des vertus de cette admirable perſonne. Comme, à la façon dont ce panégyrique débutoit, j'ai compris qn'il ne pourroit être que très-long, je lui ai, le plus humblement que j'ai pu, repréſenté que m'é-

tant couché fort tard, & mourant d'envie de dormir, il me feroit un plaisir inexprimable de remettre à un tems plus opportun, l'éloge de la non-pareille Cochlys. Ma représentation, toute respectueuse, toute touchante même qu'elle étoit, ne l'a pas arrêté ; & par des discours qui, en vérité, n'avoient pas le sens commun, il a achevé de me prouver que l'amour ne fait guere moins dire de sottises qu'il n'en fait faire. Vous connoissez mon impétuosité : vous sçavez que mon amitié pour Diopithe est fort médiocre : la patience m'a échappé ; & je l'ai prié avec tant d'aigreur de ne me plus parler, ni de lui, ni de sa Cochlys, tout aussi peu intéressans pour moi l'un que l'autre, qu'enfin il a cru devoir se taire. Lorsque je l'ai eu réduit à ce point, je lui ai encore demandé ce qu'il me vouloit, s'il n'étoit venu que pour louer sa maîtresse ; & que je croyois, en ce cas, devoir l'assurer qu'il prenoit, on ne pouvoit pas plus mal son tems. Il est convenu que s'il n'étoit venu chez moi que pour cela, il seroit, en effet, dans son tort ; mais que vous l'inquiétiez vivement. Alcibiade ! me suis-je écrié ; ah ! que peut-il avoir de commun

avec Cochlys, lui qui ne l'a vue qu'hier, & encore avec vous ? Il ne l'a, peut-être, encore que trop vue pour ſon repos, & pour le mien, m'a-t-il répondu en ſoupirant ; & je ſuis l'homme du monde le plus trompé ſi elle ne lui a pas inſpiré la même paſſion qu'à moi.

J'étois ſi outré contre lui que, quelques raiſons que j'euſſe d'être convaincu de toute votre indifférence pour Cochlys, mon premier mouvement a été de le laiſſer dans ſon erreur ; mais le deſir très-ardent que j'avois de m'en débarraſſer le plus promptement qu'il me ſeroit poſſible, ne m'a point permis de lui faire cette noirceur, quelque tentante qu'elle fût. Je me ſuis donc borné à l'aſſurer que vous étiez très-éloigné d'avoir des vues ſur Cochlys ; & l'ai fait d'un air ſi ſérieux que ſi je ne ſuis point parvenu à bannir totalement ſes craintes, du moins les ai-je un peu calmées ; mais pour reprendre ſur cet intéreſſant article ſa premiere tranquillité, il m'a conjuré de vous demander s'il eſt auſſi vrai que je le ſuppoſe, que vous n'ayez pour Cochlys que de l'indifférence, & de lui faire part de ce que vous m'aurez répondu. Je le ſçais d'avance, à moins, cependant, que le de-

ſir de faire à cette Cochlys une infidélité, ne vous tienne pour elle lieu d'un goût qu'elle ne me paroît pas devoir vous inſpirer. Quoi qu'il en puiſſe être, je vous prie de m'envoyer votre réponſe chez Nicias qui, par un haſard que je dirois le plus grand du monde, ſi le haſard qui fait que j'en ſuis prié, ne me ſembloit plus grand encore, donne à dîner aujourd'hui : le cruel Diopithe doit venir l'y chercher. J'oubliois de vous dire qu'il n'eſt pas néceſſaire que vous vous y gêniez, parce que, loin de paroître vous avoir écrit, je l'aſſurerai que je vous ai vu, & que vous m'aurez dit vous-même ce que je crois ſçavoir déja, c'eſt-à-dire, que ſa Cochlys ne vous eſt pas moins indifférente qu'il n'en eſt amoureux.

Si quelqu'idée nouvelle de votre part, n'a pas dérangé notre ſouper, je me rendrai ce ſoir au Céramique ; & quoique ce ne ſoit que pour vous y parler de Théognis, & que vous ne m'y encouragiez point, je ne vous en prie pas moins de vous y trouver de bonne heure. Vous ne m'en ſçaurez ſûrement pas plus de gré; mais vous êtes le ſeul devant qui je ne craigne pas d'être ridicule. Grands Dieux! ne jouirai-

je donc jamais du bonheur de vous voir à mon tour, amoureux, & même quitté !

LETTRE XXIX.

ALCIBIADE A THRAZYLLE.

JE n'aurois, je vous jure, jamais imaginé que, dans la conduite que je tins hier avec Cochlys, il y eût eu rien qui eût de quoi alarmer la tendresse de Diopithe. Je la louai beaucoup, il est vrai; mais il étoit, ce me semble, si aisé de voir que le desir n'animoit pas mes éloges, que je ne comprends pas comment j'ai pu lui causer une si vive terreur. Je crus qu'il ne me faisoit voir sa maîtresse que pour que j'applaudisse à son choix : la politesse & l'amitié me parurent me condamner à feindre de la trouver belle : je remplis donc les devoirs que l'une & l'autre m'imposoient; &, quoi qu'il en ait pensé, je ne fis exactement que les remplir. Un homme, & moins moureux, & plus éclairé que lui, l'auroit senti. Il m'auroit, au reste, été peu possible, dans la position où il m'avoit mis, de me

conduire de façon à lui plaire. En ne louant que modérément ce qu'il aime, j'aurois blessé sa vanité; en prenant la route contraire, je risquois de tourmenter son cœur; & j'ai cru, toutes réflexions faites, qu'il valoit encore mieux l'exposer au tourment de la jalousie, que de lui faire penser que je ne trouvois pas à sa maîtresse, autant de charmes qu'il lui en croit. Moi! rival, & successeur de Diopithe! eh! bons Dieux! pourquoi le serois-je? Il faut, pour le craindre un instant, qu'il ait bien oublié la façon dont je pense sur ces sortes de choses! J'ai, premiérement, malgré l'ardente passion qu'elle lui inspire, trouvé Cochlys une des plus médiocres beautés que j'aie vues de ma vie; & quand elle m'auroit paru aussi belle qu'à lui-même, & encore mieux disposée en ma faveur, que je n'ai eu sujet de le croire, il me suffiroit qu'elle eût aimé Diopithe, pour qu'elle ne pût jamais tourner mes desirs de son côté. Sçavez-vous bien que si l'excès de son amour-propre m'étoit moins connu, je croirois, à la peur que je lui fais, que, malgré toutes mes précautions, ma ridicule liaison avec Thrazyclée a transpiré? Car sans cela, comment oseroit-il supposer que je pusse un

ſeul inſtant permettre à Cochlys de croire qu'elle ait pu me plaire ? Ce n'eſt point que, penſant comme je fais, je ne ſois toujours un peu flatté de voir toutes les femmes chercher à attirer ſur elles mes regards, & s'honorer de les y avoir fixés quelques inſtans. J'avoue encore que l'habitude où je ſuis de les ſubjuguer, & l'indifférence où me laiſſent la plus grande partie d'entr'elles, ne me permettent pas d'être tout-à-fait inſenſible au plaiſir de me voir, tacitement du moins, l'objet de tous leurs vœux ; mais il s'en faut tant que toutes me donnent l'envie de les exaucer, que tout ce que je pourrois pour Cochlys, ſi encore j'étois le premier qui l'euſſe touchée, ſeroit de répondre pour quelques jours à ſes deſirs. C'eſt donc aſſez qu'elle ait aimé Diopithe, ou qu'elle l'ait cru, pour qu'il n'ait pas à me craindre auprès d'elle. Je ne me ſuis jamais relâché de la ſévérité de mes maximes à cet égard, que pour Aſpaſie ; mais c'étoit du plus grand des Grecs qu'elle étoit adorée : elle l'aimoit ; & j'avois tout à la fois à combattre le mérite de mon rival, l'amour qu'il inſpiroit, & tout ce qu'on devoit, tant à ſa tendreſſe qu'à ſes bienfaits. Aſpaſie jouit d'ailleurs, du côté de

l'eſprit, de la plus grande célébrité; rien n'égale les charmes de ſa perſonne; & quelques foibleſſes qu'elle avoit eues avant moi, ne devoient pas me detourner de tenter une conquête qui, de quelque façon que je l'enviſageaſſe, ne me promettoit que la plus grande gloire. Des curioſités, même, comme vous en avez la preuve, les recommandations de mes amis, peuvent auſſi, pourvu que ce ſoit, cependant, paſſagérement, & ſans éclat, m'obliger quelquefois à m'écarter de mes principes; mais Cochlys!-- Vous pouvez donc en toute sûreté, raſſurer Diopithe : mais en le délivrant de ſes terreurs, je vous demande, malgré le deſir que vous pourriez avoir de vous venger du tour cruel qu'il vous a fait ce matin, d'avoir pour ſa paſſion, l'égard de ne lui pas dire toutes les raiſons qu'il a d'être tranquille ſur mes ſentimens. Nous tenons ſouvent moins à nous-mêmes qu'à ce que nous aimons; &, peut-être, quelque vives que ſoient les craintes que je lui inſpire, me pardonneroit-il plus aiſément encore d'aimer Cochlys, que de trouver, comme je fais, qu'elle n'a même pas de quoi lui plaire.

Il n'y a rien de changé à nos arrangemens de ce ſoir, quoiqu'en finiſſant ma

Lettre, j'en reçoive une de Thrazyclée qui me propoſe pour le même tems, un rendez-vous, ou ſi je ne l'accepte pas, une querelle. J'aime mieux, duſſiez vous m'en blâmer, la derniere que l'autre. Il me ſemble que, pour ce qu'elle m'inſpire, elle a horriblement de délicateſſe. J'en ſuis d'un ennui qu'il me ſeroit difficile de vous peindre, & qui pourroit bien conſidérablement abréger la conſtance que vous m'avez forcé de lui promettre. Mais ſeroit-il poſſible, avec tout ce que je fais pour qu'elle ne puiſſe pas s'y tromper, qu'elle crût que ce n'eſt point aſſez pour moi des langueurs de la jouiſſance, qu'elle y joint encore les deſagrémens de la tracaſſerie ?

LETTRE XXX.

LE MÊME AU MÊME.

SI je ne ſuis pas déſormais le partiſan le plus outré du ſyſtême qui ſoumet tout en ce monde à une aveugle fatalité, j'oſe dire que ce ne ſera pas la faute des événemens. Je viens, en effet, d'avoir, de cette fatalité, une preuve ſans replique;

replique ; mais, pour que vous puissiez mieux juger combien le hasard a hier influé sur mes occupations, il me paroît nécessaire de vous jurer, & par toute la vérité qui doit régner entre nous, que ce n'étoit point, ainsi que je vous ai toujours vu vous obstiner à le croire, dans l'intention de vous masquer mieux mon goût prétendu pour Théognis, mais avec toute la franchise possible, que je ne concevois pas qu'elle pût vous inspirer un sentiment si tendre ; & qu'elle-même, à cela près de ces agaceries d'habitude qu'avec un peu d'usage seulement de ces femmes-là, l'on ne sçauroit prendre en elles, pour des projets directs, n'avoit point paru plus desirer de m'engager, que, moi-même, je n'avois marqué d'envie de lui plaire.

J'étois donc chez moi, occupé le plus froidement, & le plus desagréablement du monde, à composer pour Aspasie, une Lettre qui pût avoir l'air d'être tendre, lorsque je reçus de Théognis un billet fort court où elle se plaignoit avec vivacité, d'Axiochus qui, avoit, disoit-elle, contre toute notoriété, l'audace d'avancer : » après n'avoir rien oublié pour » vous bannir de son cœur, & y être » *enfin* parvenu, l'avoit non-seulement

» quittée ſans plus de ménagement que
» je n'ai moi-même congédié Glycérie,
» mais ſe plaiſoit à faire de ſon ame,
» comme de ſa perſonne, les plus odieux
» portraits ; qu'à l'égard de la premiere,
» elle y tenoit trop peu pour que tout
» ce qu'il en diſoit, pût lui porter des
» coups bien ſenſibles ; mais qu'elle ne
» pouvoit, avec la même tranquilité, le
» voir acharné à répandre ſur ſes mœurs,
» les même calomnies ; [calomnies !
» ah ! Thrazylle !] qu'enfin, elle avoit,
» de me parler, le beſoin le plus preſ-
» ſant ; & que, dans l'état *affreux* où
» la mettoient & l'infidélité auſſi peu
» prévue que peu méritée de mon par-
» jure ami, & les horribles procédés
» qu'il avoit l'indignité d'y joindre, je
» ne pouvois, ſans être le plus barbare
» de tous les hommes, lui refuſer la
» légere grace qu'elle me demandoit.

Préparé à n'entendre d'elle que ces plaintes, non moins fatiguantes par leur monotonie, que par leur continuité, dont les Amants accablent, ſans aucune pitié, l'infortuné confident qu'ils ſe choiſiſſent ; & maudiſſant Axiochus, & ma deſtinée, je me ſuis rendu chez Théognis. Je l'ai trouvée ſeule : cela étoit tout ſimple ; à demi-couchée : c'étoit encore à quoi je devois m'attendre.

La profonde douleur où elle vouloit que je la crusse, n'avoit pas empêché qu'elle n'eût songé à tirer de cette position tout le parti possible; & cela ne m'étonna pas plus que le reste. Tout ce que, sous l'apparence du négligé le plus grand, on peut devoir à la parure, ornoit & secondoit ses charmes : elle ne montroit de langueur, que ce qu'il en falloit précisément pour intéresser. L'éclat ordinaire de ses yeux, étoit plus tempéré que terni par les pleurs qu'elle avoit versés, & dont on découvroit encore de légeres traces; & moins, leur expression, plus ménagée alors que de coutume, sembloit vouloir aller aux sens, plus elle avoit de pouvoir sur le cœur, ou, si vous l'aimez mieux, sur ce que, sans trop pouvoir nous en donner une raison, nous sommes convenus de nommer comme cela. En me voyant, elle m'a honoré de ce sourire tout-à-la-fois doux, tendre & naif, qui lui sert si bien à masquer la fausseté de son ame, & que l'air de tristesse qui étoit répandu sur sa physionomie ne rendoit que plus séduisant. Aussi-tôt que j'ai été assis auprès d'elle, elle m'a tendu la main : la lui baiser, étoit un de mes premiers devoirs : mettre à cette action, une sorte de chaleur,

qui la distinguât de la simple politesse ; & lui annonçât de l'intérêt, étoit encore une chose dont la situation où je devois paroître la croire, ne souffroit pas plus que je me dispensasse. Machinalement, & par pure habitude, après avoir baisé cette main, je l'ai retenue dans les miennes ; &, par les mêmes motifs, sans doute, ou parce que sa douleur l'occupoit toute entiere, elle l'y a laissée. Après quelques soupirs, tels quels, elle a commencé la conversation par me redire d'Axiochus, mais malheusement dans un beaucoup plus grand détail, tout ce qu'elle m'en avoit écrit; s'est étendue sur son malheur qui, disoit-elle, » avec le cœur le plus sincere, &
» le plus tendre, &, peut-être, avec
» tout ce qu'il faut d'ailleurs pour fixer
» un amant, sembloit la condamner à
» ne trouver jamais que des ingrats;
» qu'elle convenoit, pourtant, que vous
» ne l'aviez pas été; mais que, si elle
» n'avoit pas eu à se plaindre du fond
» de vos sentimens, vous aviez, par
» des jalousies aussi fréquentes qu'inju-
» rieuses, sçu mêler tant d'amertume
» au plaisir qu'elle sentoit de se voir ai-
» mée, qu'avec le plus grand desir du
» monde, de vous être éternellement

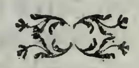
» attachée & même vous aimant tou-
» jours, elle avoit enfin été forcée de
» céder à *la lassitude* de son cœur. «
Voilà donc l'inconstance devenue une simple lassitude! J'ignore si c'est Théognis qui la premiere a fait une si heureuse découverte; mais nous devons, selon moi, bien des remercimens à la femme à qui nous en avons l'obligation. A vous dire la vérité (& peut-être ne dois-je m'en prendre qu'à la nouveauté dont m'a été le terme) je n'ai pas absolument bien compris cet amour qui, tout violent qu'il est, n'empêche point qu'on ne soit volage; & il est possible que vous soyez à cet égard, dans le même embarras que moi; mais il y a toute apparence qu'elle sçait comment deux mouvemens qui paroissent si contradictoires, peuvent s'accorder, puisqu'en elle, l'un n'a pas été un obstacle à l'autre. Elle mêloit à tout cela une sublimité de sentimens si grande! faisoit, à moins toutefois que le cœur ne fût de la partie, sa conquête si difficile, qu'il m'a tout d'un coup pris envie, non d'essayer s'il ne se pouvoit pas qu'on la fît à moindres frais, (car sur cela je sçavois, aussi-bien qu'elle, à quoi m'en tenir) mais de la forcer de m'avouer

à moi-même qu'il n'eſt pas vrai que dans ces ſortes de choſes, elle croie l'intervention du cœur auſſi néceſſaire qu'elle le dit. Comme d'un côté, je ne voulois point qu'il y eût de ma part à tout cela, un air d'appareil qui me ſembloit me convenir aſſez peu ; & que, de l'autre, je trouvois beaucoup plus plaiſant de triompher d'elle, ſans qu'elle pût un jour, être le moins du monde, fondée à m'accuſer d'y avoir mis les apparences de l'amour, quelques légères, même, qu'elles puſſent être ; qu'enfin, le langage du deſir, & la témérité qui accompagne néceſſairement la mauvaiſe opinion que l'on a d'une femme, m'ont paru ſuffire, je me ſuis jetté dans les ſurpriſes. Comment, par exemple, lui diſois-je avec tranſport, peut-on être aſſez heureux pour être regardé tendrement par de ſi beaux yeux, & ſe laſſer de ce bonheur ! Quoi ! l'on peut faire naître ce doux ſourire, en augmenter les graces, & croire qu'on peut les trouver ailleurs, & les y chercher ! Et vous ſentez que pour que Théognis ne prît pas pour un ſimple compliment toutes ces exclamations, il falloit de toute néceſſité que ces beaux yeux, & cette bouche divine fuſſent baiſés, & même

avec tout l'emportement qui pouvoit ſeul excuſer les libertés que j'oſois prendre. Si je ne voulois pas, à cauſe des conſéquences, qu'elle pût me ſuppoſer de l'amour, il ne me convenoit point davantage qu'elle pût me croire à tout autre égard auſſi tranquille que, du côté du cœur je voulois le lui paroître.---- Mais vous ſçavez auſſi-bien que moi quels ſont les devoirs qu'impoſe une pareille ſituation : vous ne connoiſſez pas moins, puiſque vous croyez avoir eu tant à vous en plaindre, toute l'étendue de la clémence de Théognis ; & vous n'avez pas beſoin que je vous diſe que la ſienne ne s'eſt point démentie. Rien n'a donc été ni plus rapide, ni plus complet que mon triomphe. Ce que je crois qui y a beaucoup aidé, c'eſt qu'elle ne pouvoit ignorer que, dans le tems que vous étiez outré de ſon infidélité , vous ne m'euſſiez dit autant de mal de ſes charmes, que vous aviez dû m'en dire de ſon cœur ; & que pour juſtifier la promptitude de la ſienne, Axiochus ne me l'ait peinte avec le même déſavantage pour elle. Théognis avoit donc à me prouver combien peu il faut compter ſur ce que notre colere, ou le beſoin d'excuſer notre légéreté, nous

dictent au ſujet des femmes qui ſont l'objet de la premiere, ou la victime de l'autre; & la certitude fondée, ou non, qu'elle avoit de me déſabuſer, ne devoit pas moins agir en ma faveur, que mes entrepriſes, le moment, & l'extrême débilité dont, ſans qu'elle ſçache trop pourquoi, à ce que, du moins, il m'a paru, elle eſt toujours dans ces dangereuſes occaſions. Ce qui, au reſte, m'a pénétré pour elle d'une véritable eſtime, ce ſont les ſincères remords qui ont immédiatement ſuivi ſa foibleſſe, & tout ce qu'elle a retrouvé, ſoit d'amour pour Axiochus, ſoit de douleur de l'avoir perdu. Enfin, pourtant, je ſuis venu à bout de la conſoler : je lui ai même fait voir les choſes d'un œil ſi différent que, non-ſeulement elle ſoupe ce ſoir au Céramique, mais qu'elle y ſeroit venue en cérémonie, ſi dans la crainte que ſi je lui euſſe permis de mettre aux bontés dont elle me comble, une ſi grande publicité, Aſpaſie n'en eût pas été plus inſtruite que je n'aurois voulu, ne m'eût obligé de la ſupplier de ne pas les divulguer encore. Comme elle penſe aſſez bien d'elle-même pour ne point douter que ſa conquête ne doive me couvrir de la gloire la plus

grande, elle avoit peine à concevoir cette discrétion de ma part ; mais je lui ai dit que la chose du monde que je détestois le plus, étoit d'afficher les femmes qui m'honorent d'un peu de bienveillance ; & en le lui disant, je l'ai, ce m'a semblé, étonnée beaucoup. Vous sçavez de reste, pourquoi je ne vous prie pas de ce souper : si, ce dont je ne suis point du tout sûr, nous en faisons ensemble plus d'un, & que vous n'ayez point de répugnance à être en tiers avec nous, vous en serez bien le maître. Je sens trop combien vous devez regretter une femme si estimable, pour ne pas me prêter à tout ce qui peut vous rapprocher d'elle. Je ne sçais si vous penserez sur cela comme moi : mais j'avoue qu'à votre place, jamais elle ne m'auroit paru si bonne à reprendre.



LETTRE XXXI.

PÉRICLÈS A ALCIBIADE.

JE paſſe à cette affaire de Samos, qui doit, à ce que l'on aſſure, me couvrir d'une ſi grande gloire.

Il ſeroit inutile que je vous parlaſſe avec une ſorte d'étendue, de ma premiere expédition contre les Samiens, puiſque ce n'eſt pas ſur celle-là que l'on croit me devoir tant d'éloges. Nous les ſurprîmes : ainſi, nous montrer devant leurs murs, nous en emparer, abolir leur Gouvernement, leur dicter les Loix ſous leſquelles nous voulions qu'ils véculſent déſormais, ne fut l'ouvrage que de peu de jours : mais à peine étions-nous dans Athenes, que Samos ſe révolta. Je fus donc forcé d'y courir une ſeconde fois ; ils nous attendoient, réſolus à ſe ſouſtraire pour jamais à notre domination, & même à nous diſputer l'empire des mers. Une armée, plus forte que celle qui revenoit les combattre, des meſures bien priſes, des Alliés, de bons Généraux, tout ſecon-

doit leur résolution, & sembloit leur en promettre le succès. Ils nous attaquerent donc avec fureur, près de l'Isle de Tragée; mais le destin d'Athenes assez long-tems balancé en cette occasion, autant par le courage des Samiens, que par la supériorité de leurs forces, enfin l'emporta. Avec quarante-quatre vaisseaux seulement, nous en battîmes soixante & dix; & poursuivant notre victoire, nous nous emparâmes de leur Port, & mîmes le siege devant leur Ville. Plus irrités de leur défaite qu'ils n'en étoient abattus, ils se défendoient avec tant de valeur qu'ils rendoient fort incertain le succès du siege. Sur ces entrefaites une nouvelle flotte, & plus considérable que la flotte qui nous avoit amenés devant Samos, m'arrive d'Athenes. J'apprends que les Phéniciens en envoient aussi une au secours de nos ennemis; que, même elle est déja dans ces mers; & qu'avec cinq vaisseaux, Stésagoras est allé s'y joindre. J'imaginai (& ce me semble, avec raison,) qu'en prévenant la jonction de toutes leurs forces, & leur arrivée jusques à la vue du Port, je les combattrois avec plus d'avantage que si j'attendois qu'elles fussent toutes réunies;

& que ſi d'ailleurs j'étois battu, cet échec tireroit moins à conſéquence que ſi c'étoit devant leur Ville que je le reçuſſe. Prenant donc ſoixante des vaiſſeaux qu'Athenes venoit de m'envoyer, j'allai au devant des Phéniciens. Comme je craignois, cependant, ce qui pouvoit ſe paſſer au ſiege en mon abſence, j'ordonnai à ceux à qui je laiſſois le commandement, d'éviter juſques à mon retour, quoi que puſſent faire les Samiens, les haſards d'une bataille. Ces ordres, ſans doute, marquoient en moi beaucoup de prudence; mais c'étoit en témoigner peu que de croire qu'ils fuſſent ſuivis. Satisfait, toutefois, de la précaution que j'avois priſe, je joins les Phéniciens, les combats, & les diſſipe. Pendant ce tems, Méliſſus, Général des Samiens, me faiſant l'honneur de ſe croire fort de mon abſence, ſe préſente inopinément devant nos lignes, brave nos généraux; & ainſi qu'il s'en étoit flatté, les détermine. Le combat fut ſanglant, & la victoire long-tems diſputée; mais, malgré tous nos efforts, Méliſſus coula à fond la plus grande partie de nos vaiſſeaux, fit beaucoup de priſonniers, demeura maître de la mer, pourvut la Ville de toutes les

munitions de guerre & de bouche dont elle commençoit à manquer, & se mit du moins en état de rendre très-long encore un siege dont ma nouvelle victoire ne pouvoit qu'abréger la durée. Ce fut donc envain, selon moi, que peu de tems après je défis en bataille rangée ce même Mélissus, & qu'enfin je pris Samos, puisqu'il n'en est pour cela pas moins vrai que mon imprudence coûta à la République beaucoup de vaisseaux, & ce que je regrette le plus, un très-grand nombre de citoyens, que je compromis la gloire de ses armes, que je rendis, enfin, infiniment plus long qu'il ne l'auroit été, le siege de Samos. Tous malheurs que j'aurois évités, si au lieu d'aller au devant des Phéniciens, je me fusse tenu à mon poste. Que si, en combattant à la vue de la Ville, comme j'aurois dû le faire, j'avois à craindre que les Samiens ne prissent le tems du combat pour essayer de forcer nos lignes, les troupes dont je les laissois garnies, non-seulement suffisoient pour les garder ; mais dans le cas même où j'aurois eu du désavantage contre les Phéniciens, il me seroit resté encore assez de vaisseaux, soit pour rétablir l'égalité, soit même pour

déterminer la victoire en notre faveur; au lieu qu'en allant au devant d'eux, obligé, comme je l'avois été, de partager nos forces, je me privois volontairement de toutes mes ressources, & donnois au hasard beaucoup plus que la prudence ne me le permettoit : aussi, fus-je cruellement puni de l'avoir peu consultée.

Je vous laisse actuellement à juger, mon cher Alcibiade si, d'un côté, je mérite les censures dont on m'accable, & si, de l'autre, je suis digne des éloges dont on me comble.

Fin du cinquieme Volume.

